



Aurélien Sauvageot

Souvenirs de ma vie hongroise



Aurélien Sauvageot

Souvenirs de ma vie hongroise



Nemzeti Fejlesztési Ügynökség
www.ujszecsenyiterv.gov.hu
06 40 638 638



A projektek az Európai Unió
támogatásával valósulnak meg.

TÁMOP-4.2.2/B-10/1-2010-0030 „Önálló lépések a tudomány területén”

Édition réalisée grâce au programme d'aide à la publication (P.A.P.)
Kosztolányi, et au soutien de l'Institut Français de Budapest.

**INSTITUT
FRANÇAIS**
BUDAPEST

Aurélien Sauvageot

Souvenirs de ma vie hongroise

Collège Eötvös József ELTE – Institut Français de Budapest
Budapest, 2013

Cette publication représente une version révisée des *Souvenirs de ma vie hongroise* d'Aurélien Sauvageot (parus chez Corvina en 1988).

Ouvrage réalisé avec l'aide du logiciel de traitement de texte sémantique développé au sein du Collège Eötvös József ELTE, dans le cadre du concours TÁMOP (TÁMOP-4.2.2/B-10/1-2010-0030 „Önálló lépések a tudomány területén”).

Responsable de l'édition : Dr. László Horváth
directeur du Collège Eötvös József ELTE

Rédactrice : Brigitta Vargyas

Relecture : Arnaud Prêtre

Mise en page : László Vidumánszki

Imprimé en Hongrie par Komáromi Nyomda és Kiadó Kft.
Directrice : Kovács Jánosné

Conception graphique : Emese Egedi-Kovács

Tous droits de traduction et de reproduction réservés :
Collège Eötvös József ELTE.

Table des Matières

Préface (Jean-Robert Armogathe)	9
Avant-propos.....	13
Prologue.....	13
Un voyageur sans bagage.....	18
L'accueil.....	22
Un royaume des revenants	29
Un mariage de raison.....	33
Au corps à corps avec la langue hongroise.....	37
Dans l'antichambre de la littérature hongroise.....	40
La hantise du passé	48
Acclimatation.....	51
Pèlerinage viennois.....	61
Du côté des officiels	67
Petit à petit, l'oiseau fait son nid... ..	76
Les visites préparées	94
Propos autour d'une table.....	102
Du côté des Français	109
La diplomatie française et la Hongrie	115
La falsification des francs.....	122
En prospection.....	127
Une première traduction.....	140
En mal de thèse.....	144
Excursion chez les aristocrates.....	153
En remontant dans le temps	163
Intermède littéraire	175
Excursion dans la campagne.....	181
Le poids de la terre.....	187
Les nouveaux venus	197
Un homme de l'Est	205
Nouvel épisode de la bataille du hongrois.....	209

Une entreprise téméraire	219
Dîner chez un mécène	234
Gens et rencontres	239
Les images hongroises de la France	259
Éclectisme.....	274
La Légation de France	279
Propagande	288
Les parentés choisies	304
Lueurs à l'horizon	311
Autour d'une chaire de hongrois	325
Méditation.....	329
Le bagage du retour	333
À la Gare de l'Est.....	335
En visite.....	337
Conclusion.....	345
 Allocution de bienvenue (Jenő Kiss, 20 avril 1964)	 347
Postface (László Horváth et François Laquière)	349

Préface

Un passeur est un étrange personnage : il passe sa vie entre les deux rives d'un fleuve, faisant glisser son bac le long d'un câble pour franchir quelques dizaines de mètres. Une existence apparemment tranquille, monotone, sans histoire. Mais que d'histoires cependant sont colportées à bord de son bac : vers lui déferlent, des deux rives, voyageurs et marchands, missionnaires et soldats, des peuples entiers s'engouffrent dans l'entonnoir de l'étroit passage. Mieux renseigné qu'aucun monarque sur ce qui se passe dans les royaumes les plus lointains, témoin muet de tous les passages, les transferts, les transports, *translatio studiorum* ou épidémie. Aurélien Sauvageot était un passeur : des mondes entiers ont convergé vers lui et se sont rencontrés, bousculés, pour être retransmis et passer vers d'autres cerveaux, passeur de langues, passeur de cultures, passeur de temps, passeur des mondes.

Il y avait été préparé : il vécut d'abord quatorze ans à Constantinople, où son père, architecte, était un des conseillers étrangers du « sultan rouge », Abdul Hamid (1842-1918), et, après sa déposition en 1909, de son successeur Mehmet V (1844-1918) – on parlait français à la maison, mais il allait au Collège britannique de Péra, et, surtout, il apprit très vite à parler grec et turc. À son arrivée, à 14 ans, à la rentrée 1911, au Lycée Henri-IV, à Paris, maniant quatre langues, il est inscrit en section d'allemand. Il a raconté¹ comment son professeur, Adolphe Schnurr, lui fit découvrir la Tétralogie de Wagner, il fut séduit par Wagner et attiré par le monde scandinave : en première année de classes préparatoire (Lettres supérieures), il va écouter Paul Verrier (1860-1938), qui enseigne à la Sorbonne le suédois et le norvégien. Déjà soucieux de l'identité des peuples, ce garçon de dix-sept ans se passionne pour le combat linguistique soutenu par les Norvégiens, afin de substituer au dano-norvégien de la sujétion le néo-norvégien, *nynorsk*, de l'autonomie, pour transformer cet idiome paysan en une langue littéraire nationale.

¹ *Rencontre de l'Allemagne*, Paris, 1947.

« Ainsi, des rives de la Méditerranée où il a vu le jour et passé son enfance, il est remonté toujours plus au Nord pour en arriver, lui qui parlait encore le turc et le grec avec les enfants de son âge, à vouloir se spécialiser dans le domaine absolument différent du scandinavisme »². Présenté à la *Société de linguistique de Paris* par son professeur de Première supérieure, l'espérantiste Théophile Cart (1855-1931), qui en était le trésorier, il rencontre le tout-puissant Antoine Meillet (1866-1936) : ancien professeur d'arménien aux Langues Orientales, directeur d'études pour le serbocroate à l'École Pratique des Hautes Études, professeur au Collège de France depuis 1910, Meillet introduisit en France l'étude des langues baltes et créa un centre d'études lituaniennes, comprenant, disaient ses détracteurs, tous les idiomes, même ceux qu'il ne connaissait pas ! Il est conquis par ce jeune homme enthousiaste et doué, et le fait admettre, à vingt ans, à la *Société de linguistique*. La mort des suites d'une blessure de guerre de Robert Gauthiot (septembre 1916), que Meillet destinait à une chaire d'études finno-ougriennes aux Langues orientales, précipite le destin de Sauvageot, qui intègre l'École Normale Supérieure pour préparer l'agrégation d'allemand. En octobre 1918, Ernest Lavisse, directeur de l'École Normale, envoie le jeune normalien comme attaché de légation en Suède. Bernard Le Calloc'h a retracé ces années étonnantes, où le jeune Sauvageot se déplace entre Stockholm, Upsal, Turku, Helsinki, Tallinn et Riga, au milieu des déplacements de corps francs allemands, de régiments lettons, de corps d'armée des Russes blancs et des troupes bolcheviques (le personnage de l'aventurier germano-russe, le soi-disant prince Bermann Bermond-Avalov, ressemble à un héros de Corto Maltese, la BD d'Hugo Pratt !). Tout cela en suivant des cours de langues fenniques...

De retour rue d'Ulm, l'échec à l'agrégation d'allemand, puis l'hostilité de Louis Eisenmann (1869-1937) ne ralentirent pas la carrière d'Aurélien Sauvageot, portée par la volonté d'Antoine Meillet : en 1923, il est nommé professeur étranger au Collège Eötvös.

² Bernard Le Calloc'h : « Aurélien Sauvageot : les années d'apprentissage », *Études finno-ougriennes* XXIX, 1992, p. 130-155, p. 134.

Il y restera jusqu'à l'été 1931. Ce furent les années de « découverte de la Hongrie » (avec les « Origines du peuple hongrois », un article paru dans la *Revue des études hongroises et finno-ougriennes* de 1924). L'année 1932 voit paraître son *Grand dictionnaire français-hongrois*, suivi en 1937 de son pendant hongrois-français.

Après la thèse, soutenue le 11 juin 1929, le plan Meillet se déroule avec succès, avec la nomination à l'École des Langues Orientales, comme professeur délégué, puis professeur titulaire (avril 1932) des langues finno-ougriennes, fonction qu'il conservera jusqu'à sa retraite, avec le désagréable épisode de son exclusion de la fonction publique, en tant que dignitaire maçonnique, par l'État français, en 1942. Il le dira à plusieurs reprises : « le gouvernement de l'État français m'avait destitué sans plus de façon qu'un valet qu'on jette à la rue après l'avoir surpris en flagrant délit de vol ou d'indélicatesse »³. Sa carrière aux Langues O' reprit ensuite, grâce aux interventions des légations de Finlande et de Hongrie, pour s'achever à son départ à la retraite. Il traduisit alors plusieurs romans du finnois et du hongrois.

De nombreuses publications linguistiques accompagnent ces années d'enseignement : une très originale *Esquisse de la langue finnoise* (1949) et une *Esquisse de la langue hongroise* (1951). Dix ans plus tard, il publie *Les Anciens Finnois*, puis un *Premier Livre de hongrois* (1965), une *Histoire de Finlande* (1968), *L'Édification de la langue hongroise* (1971), *L'Élaboration de la langue finnoise* (1973), sans oublier de nombreux ouvrages sur le français parlé et le français fondamental. Enfin, Sauvageot s'est intéressé à des langues rares, comme le tahitien, l'esquimo, le youkaghir (qui comptait 200 locuteurs en 1987, divisés entre deux dialectes) et les langues samoyèdes.

Cet inlassable passeur de cultures publia un dernier livre à 91 ans, *Souvenirs de ma vie hongroise* (1988), relatant sa vie en Hongrie entre 1923 et 1933⁴. Paru à Budapest en français et en hongrois, enrichi des notes de László Sziklay, l'ouvrage est depuis longtemps

³ *Rencontre de l'Allemagne*, p. 291.

⁴ Rappelons en 1992 la parution posthume de *La Structure du langage* (Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence).

épuisé : pourquoi le rééditer aujourd'hui ? Il y a à cela, me semble-t-il, deux bonnes raisons.

D'abord, comme *L'espion turc* de Giovanni Paolo Marana (1684) ou les *Lettres persanes* de Montesquieu (1721), ces *Souvenirs* sont le point de vue d'un observateur étranger, bienveillant et informé, mais toujours critique. Sauvageot, il le dit, avait entrepris d'« explorer la vie hongroise en tant que telle ». Les deux cents personnes citées – indexées dans les notes de l'éditeur – constituent un *Who's Who* irremplaçable du monde culturel hongrois de l'entre deux-guerres. Et Sauvageot ne craint pas de porter des jugements souvent sévères ou, plus rarement, enthousiastes ! Derrière le chroniqueur pétillant, nous trouvons toujours à l'aguet le linguiste avisé – comme dans le portrait de Sigismond Móricz (*Un homme de l'Est*). Et les réflexions sur le morcèlement babélien de l'Europe ont gardé toute leur actualité...

Mais il y a une seconde raison pour republier cet ouvrage : ces *Souvenirs* ne sont pas seulement une extraordinaire source d'informations sur la vie intellectuelle, universitaire en Hongrie pendant cette décennie. Le document cède souvent la place au souvenir, au jeu affectif et complexe de la mémoire affective.

Sauvageot avait publié un premier volume d'impressions hongroises, en 1937 *Découverte de la Hongrie* (Paris, Alcan). Rédigé sur le vif de son séjour dans une Hongrie meurtrie par les traités de Trianon, il reste un témoignage précieux des sentiments (et des préjugés) que Sauvageot partageait avec l'élite intellectuelle de Budapest. « Le ciel inquiet de l'Europe centrale » ne vit plus Sauvageot pendant de longues années (il retourna en Hongrie en 1964). Aux impressions ont succédé les *Souvenirs*, plus personnels, plus sereins aussi : Sauvageot, qui était une puissante machine intellectuelle, se laisse aller à la compassion, à la tendresse pour un peuple qu'il a profondément aimé.

Professeur Jean-Robert Armogathe
École Pratique des Hautes Études
Sciences religieuses, Sorbonne

Avant-propos

Les pages ci-après relatent l'expérience que j'ai faite de la vie hongroise de 1923 à 1933.

Elles portent témoignage de ce que fut cette vie durant des années difficiles. Comme tout témoignage, il ne peut être que partiel et donc partial. Ce qui est rapporté est véridique en ce sens que c'est bien ce que j'ai éprouvé personnellement. Tout y est donc subjectif sans quoi il ne répondrait pas à ce que j'ai éprouvé. Mais je n'ai pas pu embrasser toute la civilisation hongroise. Linguiste, surtout intéressé par le langage, la littérature, l'histoire, l'ethnologie, je n'ai pu avoir qu'une certaine vision des choses. Cette vision m'est personnelle et n'engage que moi-même.

Rien n'a été dissimulé, ce qui ne veut pas dire que j'ai tout bien vu ou correctement interprété. Les allusions à ma vie privée ont été réduites à ce qui est absolument nécessaire pour une exacte compréhension de ce qui est exposé. Afin de faciliter la lecture de ces pages, j'ai cru devoir me répéter en plusieurs endroits, ce qui dispensera de se reporter trop souvent en arrière dans le récit.

Le témoignage que j'apporte en toute sincérité sera jugé par les uns trop favorable, trop sévère par les autres. Il me sera reproché d'avoir trop laissé parler mon cœur et peut-être pas assez ma raison. D'autant plus que les Français passent pour donner la priorité à la raison. Mais pour qui vit dans un milieu déterminé, il ne peut être question de séparer le raisonnement du sentiment. Une civilisation n'est pas purement rationnelle, elle est humaine, et on ne peut essayer de la comprendre que si l'on se met à l'unisson de ses émotions autant que de ses pensées. C'est ce que j'ai essayé de faire. Je n'ai pu agir autrement.

Prologue

C'est en l'année 1900. Une jeune mère voyage dans l'Orient-Express avec ses deux bébés. L'aîné, un garçon, a trois ans, l'autre, une fille,

a 14 mois. Elle se rend de Constantinople à Paris. Elle est seule, car son mari se trouve retenu par ses obligations professionnelles dans la capitale de l'Empire ottoman. Il est français et parisien de naissance. La jeune femme est belge, une Wallonne, petite et frêle.

Juste avant d'arriver en gare de Budapest, un essieu se casse dans la voiture où elle est installée. Il faut changer de voiture pour continuer sur Paris. Deux bébés et quelques menus bagages, c'est trop pour la jeune maman. Un couple hongrois s'empresse de l'aider. L'homme et la femme parlent très bien le français. Ils prennent les enfants dans leurs bras, les portent dans la nouvelle voiture et ne les quittent que lorsque tout est réinstallé. La jeune femme n'oubliera jamais cet incident dans la capitale hongroise ni la gentillesse de ce couple hongrois inconnu. Les mots Hongrie et Budapest ne perdront jamais leur résonance amicale à ses oreilles.

Cette jeune femme était ma mère. Dans un moment où elle se trouvait en difficulté, des Hongrois s'étaient tout de suite portés à son aide. Des bras hongrois m'avaient soulevé avec tendresse...

Vient l'année 1917. Le bébé porté d'un wagon à l'autre par ces bras hongrois dans la gare de Budapest est élève au lycée Henri IV de Paris. Il prépare le concours d'admission à l'École Normale Supérieure. Il veut entrer à l'université, se consacrer à l'étude des langues. Il s'est déjà spécialisé dans les langues germaniques : anglais, allemand et langues scandinaves. Il s'est lancé à corps perdu dans cette étude.

Un soir, en rentrant à la maison, il trouve un pneumatique qui lui a été envoyé par Antoine Meillet, le grand homme de la linguistique française, dont il suit les cours depuis deux ans. Le maître s'intéresse à lui, l'encourage dans son étude. Le lendemain matin, le lycéen se rend auprès de lui. Il trouve un homme au visage grave qui lui dit qu'il l'a convoqué pour une affaire importante. Tout de suite, il lui annonce que le linguiste Robert Gauthiot vient de mourir de ses blessures de guerre. Le lycéen s'attriste. Robert Gauthiot, c'est pour lui l'auteur de plusieurs ouvrages importants dont *La Fin de mot en indo-européen*. Il se demande si c'est pour cela qu'il a été appelé si précipitamment. Non, ce n'est pas pour cela. Antoine

Meillet reprend tout de suite : « Si je vous ai demandé de venir, c'est parce que la disparition de Gauthiot vous intéresse. Vous savez qu'il avait commencé à s'occuper des langues finno-ougriennes. Nous attendions de lui qu'il fonde l'enseignement de ces langues en France. Il n'est plus. Paul Boyer (alors administrateur de l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes), Joseph Vendryes (professeur à la Sorbonne) et moi, nous sommes tombés d'accord pour constater qu'il n'y a que vous pour prendre sa succession et introduire l'étude de ces langues chez nous. Vous êtes né à Constantinople ; vous avez parlé le turc osmanli. Cette langue a une structure qui ressemble beaucoup à celle des langues finno-ougriennes. Et puis, vous savez bien le suédois, par lequel il vous faudra passer pour apprendre le finnois, et comme vous êtes aussi un bon allémaniste, vous aurez facilement accès au hongrois. Vous allez donc changer de voie et de mission. Dès que possible vous irez à Upsal étudier le finnois et le lapon chez Wiklund¹. Je lui écris dès maintenant à ce sujet. De là vous irez en Finlande où mon collègue et ami Setälä² vous prendra en charge. Il vous faudra rentrer à Paris ensuite si, comme je l'espère, vous êtes d'ici là reçu à Normale. Vous vous occuperez de l'allemand, puisque c'est ce que vous avez à faire dans cet établissement. Vous irez donc en Allemagne. À la sortie de l'École, on vous enverra en Hongrie, à Budapest, où il existe une École Normale Supérieure du genre de la nôtre. Là, vous vous mettrez au hongrois. Vous rédigerez vos thèses. Une fois docteur, vous reviendrez à Paris où, auparavant, une chaire spéciale de langues finno-ougriennes aura été créée. Vous l'occuperez. »

¹ Karl Bernhard Wiklund (1868-1934), linguiste et ethnologue suédois. On lui doit une grammaire et une chrestomathie lapones.

² Emil Nestor Setälä (1864-1935), linguiste et homme politique finlandais, père de l'écriture phonétique dont se servent les linguistiques hongroise et finno-ougrienne. Spécialiste des origines des langues finno-ougriennes et de l'épopée populaire finlandaise, le *Kalevala*. Fondateur de la revue *Finnisch-Ugrische Forschungen*. Une amitié chaleureuse le lia à de nombreux linguistes hongrois dont Zoltán Gombocz.

Ce discours m'avait asséné un coup violent. Ainsi, il me fallait quitter ce domaine nordique dans lequel je m'étais si bien installé. Le Nord m'attirait comme un aimant. Je rêvais des Vikings, de la démocratie héréditaire des Scandinaves, de leurs femmes émancipées, de leur dure et rigoureuse conception de la vie. J'étais fils, petit-fils et arrière-petit-fils de ces républicains français qui avaient toujours honoré les « grands principes de 1789 ». L'individualisme nordique m'enchantait. Je pensais aux héros et aux héroïnes des sagas islandaises, à ce monde où l'homme comptait pour ses seules vertus...

Meillet se leva et alla prendre sur une chaise une pile de livres serrés par une sangle. Son cabinet de travail était encombré de tas de livres déposés partout sur des chaises ou à même le plancher. Il me remit ceux qu'il venait de soulever en disant : « J'ai réuni quelques ouvrages à votre intention. Ils traitent de la grammaire finnoise, de celle du hongrois et l'un d'eux de celle du lapon. Vous jetterez un coup d'œil dessus mais pas davantage, parce qu'il faut que vous soyez reçu à Normale. Après, vous pourrez faire ce que vous voudrez. » Il n'eut pas un mot pour me demander si le changement qu'il m'imposait m'agréait ou non. Timidement, je lui demandai ce qu'en penserait mon maître Paul Verrier, le professeur des langues scandinaves dont j'avais été l'unique élève avant son envoi en mission dans les pays du Nord. C'était un esprit brillant qui s'était acquis une grande renommée et un grand crédit en Scandinavie, à cause de la stupéfiante maîtrise qu'il avait acquise de toutes les langues germaniques. Il m'avait pris en amitié et n'avait pas ménagé sa peine pour m'initier, entre autres idiomes, au vieil-islandais, et à sa littérature. Il m'était pénible de penser que je devrais l'abandonner. Meillet qui, pour une raison que j'ignore, ne l'aimait pas trop, répliqua d'un ton sec : « Nous avons besoin d'un finno-ougriste. Des scandinavistes, il s'en trouvera toujours. D'ailleurs, Paul Verrier est encore jeune ; il est donc loin de la retraite et, d'ici là, il s'en trouvera d'autres pour lui succéder. Maurice Cahen, qui est votre aîné, a presque terminé ses thèses. Vous viendriez trop tard. »

Il n'y avait plus rien à dire. Je me levai, tout étourdi. C'en était fini de la fascinante recherche sur les traces des Vikings. En rentrant, une

formule, lue dans la *Heimskringla*, me sonnait aux oreilles : prendre l'*austurvegr*, la route de l'Est. Cette route que les Suédois surtout avaient sillonnée, elle les avait conduits jusqu'à la Volga et, plus au sud, jusqu'à Byzance, ma ville natale. Il me faudrait retourner pour ainsi dire à mon point de départ. Pourtant, en septembre 1911, j'avais quitté les rives du Bosphore dans une sorte d'allégresse exaltante. Non seulement parce que je rentrais en France mais aussi parce que je me rapprochais du Septentrion, comme si une aventure prestigieuse m'attendait là-haut, très loin, vers l'extrémité du monde.

À la réflexion, je me demandai dans le métro qui me ramenait à la maison ce que je savais de ces langues dont j'allais avoir à m'occuper. Sur le finnois, j'avais quelques informations. Elles provenaient du lecteur de norvégien à la Sorbonne, Beidar Oksnevad, dont l'épouse était une Finnoise. Il m'avait confié que, pour lui, cette langue était comme « un livre fermé de sept sceaux ». D'autre part, j'avais fait la connaissance d'un couple charmant de Finlandais. Lui était un journaliste, elle une cantatrice. Mais ils étaient l'un et l'autre de langue suédoise et avouaient ne pas pouvoir lire même une seule page de finnois. Néanmoins, par eux, j'avais appris pas mal de choses sur le finnois et surtout sur la lutte des langues en Finlande. Quant à la Hongrie, je savais tout juste ce qu'enseignait le manuel scolaire. Les Hongrois étaient « d'origine mongole ». Ils s'appelaient eux-mêmes Magyars (prononcer madjar). On ne nous renseignait pas sur leur langue. Qui d'ailleurs s'y intéressait dans cette France qui s'offusquait du splendide isolement britannique, mais vivait enfermée dans sa civilisation, ignorante du vaste monde autour d'elle ? Me voyant soucieux, ma mère, quand je fus rentré, me questionna sur ce qui avait bien pu se passer avec Meillet. Je lui racontai tout. Elle n'en fut aucunement affectée. Bien au contraire. Elle me répondit : « Tu vas avoir affaire aux Hongrois. Ce sont des gens exquis ». Et j'eus droit pour la je ne sais quantième fois au récit de son « aventure à Budapest », pour reprendre le titre d'un roman hongrois qui connut quelque succès avant la Seconde Guerre mondiale.

Un voyageur sans bagage

Les années s'étaient écoulées. Le programme tracé par Meillet avait reçu un commencement d'application. J'avais étudié à Upsal. J'étais allé en Finlande. J'étais sorti de l'École Normale Supérieure et j'étais resté à Paris tout l'été 1923, dans l'attente des dispositions administratives qui seraient prises à mon sujet. Je serais envoyé en Hongrie par les soins du Service des Œuvres Françaises à l'Étranger avec l'autorisation du Ministère de l'Éducation Nationale. Je serais professeur à l'École Normale correspondante de Budapest, qui s'appelait « Collège Eötvös » (plus exactement *báró Eötvös József Collegium*)³. J'y serais chargé d'initier les élèves de français à la civilisation française contemporaine.

Aussitôt après mon admission à l'École Normale, j'avais ouvert sans plus tarder les livres que Meillet m'avait donnés et je m'étais mis à regarder le hongrois, mais j'avais été vite contraint d'en rester là. Sorti de l'École, je les avais repris en main et je m'étais mis cette fois à les « piocher ». Il s'agissait de trois volumes de petit format de la Collection Götschen, en allemand. Le premier était une grammaire dont l'auteur était József Szinnyei⁴. Son nom m'était familier depuis que m'avait parlé de lui le postier du village de Kangasala, dans le cœur de la Finlande. Je m'étais trouvé dans le même lieu que le linguiste hongrois. Il m'y avait précédé d'un certain nombre d'années et y avait

³ C'est Loránd Eötvös qui fonda en 1895 le *báró Eötvös József Collegium* (Collège Eötvös) sur le modèle de l'École Normale Supérieure, avec l'objectif de former l'élite intellectuelle hongroise. Des générations entières de savants, d'artistes et de pédagogues de tout premier ordre sortirent de ses rangs. Ils firent généralement leurs études à la Faculté des Lettres de l'Université de Budapest, tout en bénéficiant au Collège d'une formation parallèle à la recherche dans le cadre de séminaires dirigés par leurs anciens professeurs. Le Collège cessa de fonctionner en 1950 pour ne reprendre son activité que petit à petit, à partir de 1958. Durant son séjour en Hongrie, Aurélien Sauvageot, hébergé au Collège Eötvös, y fut chargé de l'enseignement de la langue et de la littérature françaises.

⁴ József Szinnyei (1857-1943), linguiste hongrois, un des pionniers de la linguistique finno-ougrienne. Sa grammaire hongroise avec explications en allemand où Sauvageot puisa ses premières notions de hongrois fut rédigée sans ambitions scientifiques. Membre éminent et fondateur du *Kruzsok*, les réunions régulières des linguistes hongrois.

laissé le meilleur souvenir. Le vieux postier lui avait servi d'informateur comme il avait fait pour moi. Nous avions appris le finnois à la même source. Les deux autres petits livres étaient, l'un une sorte de recueil de morceaux choisis de la littérature hongroise (mais la sélection n'avait retenu que des œuvres déjà assez anciennes), l'autre une sorte de guide de la conversation dont les sujets me paraissaient assez éloignés de la vie courante. Ces deux ouvrages étaient dus à Vilmos Tolnai⁵. Je m'étais tout de suite rendu compte que le hongrois était une langue bien différente du finnois dont j'avais commencé l'apprentissage à Upsal puis en Finlande même. À la vérité, ce que je savais de finnois ne m'était ici d'aucun secours. Autant s'aider par exemple du latin ou de l'allemand pour entrer dans le russe. Il n'était pas question de décoder l'un au moyen de l'autre. Je compris qu'il me faudrait saisir élément par élément, comme on construit du neuf en posant brique sur brique. Mais quand je tombais sur quelque chose que je n'arrivais pas à décrypter, personne n'était près de moi pour m'éclairer. Il fallait attendre d'être sur place.

Du pays hongrois, je savais encore moins de choses. J'avais découvert par hasard dans la bibliothèque de l'École Normale, un livre portant le titre *Au pays des Magyars*, d'un certain Regulý. Ce n'était qu'un reportage superficiel de quelqu'un qui avait procédé en journaliste. Il y avait des pages qui étaient écrites avec un certain talent, notamment sur la Grande Plaine et les caracolades des gardiens hongrois. C'était, comme on dit aujourd'hui, du folklore, et du plus inconsistant.

À peine quelques jours avant de quitter l'École, j'avais vu venir dans ma « thurne » un petit homme très basané, aux cheveux noirs, avec un commencement de calvitie. Il était élégamment vêtu, parlait très bien le français et m'avait appris qu'on m'attendait déjà à Budapest. C'était un jeune professeur qui venait charitablement me renseigner sur ce que serait ma condition dans sa patrie. Il enseignait à l'université de

⁵ Vilmos Tolnai (1870-1937), philologue, linguiste, historien de la littérature, membre de l'Académie des Sciences de Hongrie. Les deux ouvrages dont il est question ici sont des ouvrages de vulgarisation.

Szeged en tant que spécialiste du français, mais il était en même temps un linguiste, ce qui m'enchantait. Il s'appelait Béla Zolnai⁶. Je le trouvais très sympathique et lui exposai ce que je désirais faire dans son pays. Il m'apparut que nous ne tarderions pas à être des amis. Sa visite m'avait rassuré quelque peu.

Les lenteurs administratives firent que je ne pus quitter Paris que le 9 novembre. Ma mère avait fait la dépense de me payer un billet pour l'Orient-Express. Sans doute avait-elle pensé, un peu superstitieusement, que c'était dans ce train de grand prestige qu'il convenait de commencer ce qui pour moi serait une nouvelle vie. Elle n'avait pas oublié son passage éclair à Budapest en 1900. Cette fois, c'était en sens inverse que le train m'emmènerait. C'était peut-être pour que la boucle fût bouclée.

Je partageai le compartiment avec un homme assez jeune, de belle prestance, très élégant, qui ne tarda pas à entrer en conversation avec moi, en un français fort correct, mais dont le très léger accent dénonçait qu'il était étranger. Je n'eus pas à me demander longtemps qui il pouvait être, car il me raconta aussitôt une partie de sa vie. Il était le fils d'un général roumain. Il avait fait ses études à Paris. Il avait épousé la fille du propriétaire d'une marque très connue de chocolat de luxe. Il se rendait à Bucarest. Je le laissai parler, sans poser aucune question. Je me serais cru indiscret et c'eût été contraire aux règles qui m'avaient été enseignées au cours de mon éducation, successivement britannique, française et nordique. La sienne avait sans doute été autre, car il ne se gêna pas pour me soumettre à une sorte d'interrogatoire auquel je répondis brièvement. Quand il me demanda où je me rendais, je lui dis que ma destination était Budapest. « Qu'allez-vous faire dans ce sale pays ? » s'exclama-t-il. Et j'eus à entendre un violent réquisitoire contre ces barbares qu'étaient les Hongrois, ces oppresseurs, ces ennemis de l'humanité. La passion avec laquelle tout cela était débité me choqua, car ce genre d'accusations, proférées sur le même ton par

⁶ Béla Zolnai (1890-1963), historien de la littérature, linguiste, adaptateur littéraire, membre du Collège Eötvös. Sur la liste de ses importantes adaptations littéraires, on peut relever des noms aussi prestigieux que ceux de Benjamin Constant, Paul Bourget, Maurice Maeterlinck ou Romain Rolland.

les Grecs contre les Turcs, par les Bulgares contre les Grecs, par les Serbes contre les Albanais, m'avait rebattu les oreilles lorsque j'étais adolescent. Cette explosion de haine me raidit. Je gardai le silence, ce qui sembla décontenancer mon interlocuteur. Allais-je me retrouver en plein Balkan ? Que la Roumanie en faisait partie, je le savais, mais qu'en était-il de la Hongrie ? Et de l'Europe centrale ?

Au fait, que savais-je de cette Europe-là ? Pratiquement rien, hormis l'Autriche. Je n'avais poussé que jusqu'à Vienne, venant d'Allemagne. Elle m'avait paru, cette Autriche, une sorte de prolongement du Reich. C'était l'*Ostmark*⁷, pour reprendre l'expression d'alors. Cela signifiait que je n'avais pas quitté le monde d'expression allemande, qui m'était familier et dans lequel je m'étais beaucoup plu. Des autres peuples, j'ignorais à peu près tout. Surtout, je n'avais que de très vagues notions de leur histoire. Tout ce que j'avais pu faire avant mon départ, c'était d'essayer d'apprendre quelques rudiments de hongrois, à partir de livres écrits en allemand. J'avais en tête des sons, des syllabes, des combinaisons de mots, mais je n'avais pas entendu comment ils étaient prononcés. C'est tout juste si Béla Zolnai, au cours de sa brève visite, avait eu le temps de prononcer devant moi quelques sons, notamment cet *a* arrondi dont il pensait qu'il me ferait difficulté et que j'avais tout de suite réalisé à sa surprise. Il n'avait pas supposé que l'anglais m'y aiderait. Tout cela ne me disait pas qui étaient ces Hongrois qui avaient laissé un si bon souvenir à ma mère ni d'où ils venaient. L'origine mongole qu'on leur prêtait dans nos manuels, je le savais tout de même, n'était qu'un mythe pieusement transmis d'édition en édition par les auteurs scolaires. C'est que cela ne cadrerait pas avec ce que je savais déjà. Les Hongrois parlaient une langue finno-ougrienne, or le mongol n'était pas une langue finno-ougrienne. On le classait avec les langues turques dans un ensemble qu'on appelait « altaïque ». Les Hongrois ne pouvaient donc pas être des Mongols. Pour l'instant, je ne pouvais pas penser plus loin. Au moment où il allait m'être donné de poser les pieds sur le sol hongrois, je découvrais

⁷ L'Autriche n'a reçu officiellement le nom d'*Ostmark* qu'après l'occupation hitlérienne appelée « Anschluss ».

que le bagage que je portais était léger. Était-ce même un bagage ? Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que j'allais arriver les mains et l'esprit vides, dans un pays inconnu.

L'accueil

J'ai décrit dans *Découverte de la Hongrie* ce qui s'est passé à mon arrivée dans la capitale hongroise. Le ciel était gris, l'air était froid. Sur le quai de la gare, un grand jeune homme brun, maigre, aux yeux vifs, m'attendait. Je m'étais tout de suite dirigé vers lui parce qu'il hurlait mon nom à pleine gorge au milieu des voyageurs qui s'empres- saient vers la sortie, en nombre assez réduit. L'Orient-Express ne déversait pas beaucoup de gens désireux de s'arrêter à Budapest. En avait-il été ainsi en 1900 ? Le jeune homme se présenta : Victor Hincz, élève de français au Collège Eötvös. Il avait reçu ordre de m'accueillir à la descente du train et de m'emmener à ma destination, et, pour commencer, auprès du directeur. Il se chargea de ma valise, qui était lourde, et me fit monter dans un taxi qui n'avait pas l'allure très moderne. Son chauffeur nous conduisit à travers la ville et nous fit traverser le Danube sur un pont que mon jeune accompagnateur me dit s'appeler Pont François-Joseph⁸. Nous nous arrê tâmes bientôt devant un grand bâtiment de dimensions imposantes dont le portail d'entrée s'ouvrait en haut d'un perron monumental⁹. Je gravis le per- ron et entrai dans un vaste hall qui donnait sur un autre escalier non moins monumental. Nous nous retrouvâmes dans un nouveau hall au plafond très élevé et, au bout d'un large corridor, devant une large porte par laquelle je fus introduit dans une vaste salle où, derrière un bureau imposant, j'aperçus un noble vieillard qui me fit l'effet d'une imitation de François-Joseph, du moins d'après les photographies de ce souverain. Heureusement, son exquise amabilité, nuancée d'un peu

⁸ Le Pont François-Joseph s'appela initialement Pont *Fővámteri* et porte actuelle- ment le nom de Pont *Szabadság* (Liberté).

⁹ L'actuel bâtiment du Collège Eötvös se trouve aux numéros 11-13 de la rue Ménesi et fut construit en 1910 ; au moment de sa fondation en 1895, le Collège fonctionna tout d'abord dans des locaux situés rue Csillag (aujourd'hui rue Pál Gönczy).

d'humour, associé à je ne sais quel panache, eut vite fait de me mettre à l'aise. Géza Bartoniek¹⁰, car tel était son nom, me dit tout de suite, dans un français presque correct, qu'il avait lui-même été boursier à notre École de Paris où il avait été l'élève du mathématicien Tannery. Il m'assura de sa sympathie et ajouta qu'il avait donné des instructions afin que je puisse me sentir aussi bien que possible sous son toit. Il s'enquit de mes projets et ne me dissimula pas qu'il était sceptique au sujet de mon intention d'apprendre le hongrois. « Cette langue est bien barbare pour un Français », avait-il ajouté sur un ton qui trahissait comme une susceptibilité offensée, mêlée de résignation impuissante. À toutes fins utiles, le jeune Hincz serait prié de se mettre à ma disposition en tant que guide et informateur, puisque je tenais à faire du hongrois.

Je fus conduit ensuite dans l'appartement qui m'avait été attribué. Deux vastes pièces aux grandes fenêtres avec ce même plafond très haut. Les meubles s'y perdaient et, comme je l'ai écrit, j'ai eu le sentiment d'essayer un vêtement trop ample pour ma taille. C'était toutefois un logement confortable, bien chauffé. Même un peu trop pour le Parisien habitué à avoir froid. Cela me rappelait la chaleur nordique ou allemande. L'ensemble était autrement fastueux que ce que j'avais connu rue d'Ulm. La vieille maison sur la colline m'apparut tout à coup bien sordide. La « thurne » où j'avais travaillé avec Jean Prévost, Pierre Pucheu et Pierre Mesnard me faisait honte quand je la comparais aux salles de travail du Collège. La bibliothèque était spacieuse et claire, à la différence des recoins étroits de celle de Paris où, les jours de ciel gris, il fallait travailler sur le rebord des fenêtres, lesquels étaient heureusement très larges à cause de l'épaisseur des murs. Ici, les murs étaient plus minces et il y avait plus de lumière. On me fit visiter tout l'immeuble, de salle en salle, d'un étage à l'autre, et même le jardin dont les arbres étaient sans

¹⁰ Géza Bartoniek (1854-1930), professeur de mathématiques, directeur pendant trente ans du Collège Eötvös. Ses excellentes qualités pédagogiques lui valurent d'être entouré de l'affection et du respect des membres du Collège, qui entre eux l'appelaient familièrement « Monsieur B. G. ».

feuilles et qui était moins grand et moins planté que le nôtre. Le jour terminé, je me retrouvai dans mon appartement. J'y rangeai mes affaires et me mis à la fenêtre de celle des deux pièces qui servait de bureau. Je considérai le paysage. Il était triste. Nous étions sur la pente d'une colline, nous regardions sur des villas, des jardins, et plus loin s'élevaient des immeubles aussi laids que ceux de Berlin ou de la périphérie de Paris. Je songeai qu'il me faudrait vivre devant ces images sans grâce. Le découragement me saisit. J'aurais volontiers refait tout de suite ma valise et repris le prochain train pour rentrer à Paris. Qu'étais-je venu faire en ces lieux ?

On frappa à la porte. Hincz venait m'apprendre que j'étais attendu le lendemain à 11 heures à la Légation de France. On venait de le signaler par téléphone. J'y rencontrerais mon condisciple Jean Mistler qui me présenterait au premier conseiller, M. de Robien, chargé des affaires en l'absence du ministre plénipotentiaire. J'eus de la peine à saisir de quoi il s'agissait, car Hincz m'avait dit qu'il me conduirait à la Légation pour y être reçu par M. d'Auriol. Il m'avait fallu découvrir que, sous ce nom, c'était de Jean Mistler qu'il s'agissait. Plus prosaïquement, Hincz ajouta que le déjeuner était servi à 14 heures au réfectoire. Il me proposa de se mettre incontinent à m'instruire en hongrois si je ne me sentais pas trop fatigué par le voyage. Je vis qu'il était enthousiasmé par la tâche qui s'offrait à lui et impatient de se mettre à l'œuvre. Nous nous mîmes aussitôt au travail. Il me fallait à tout prix surmonter le malaise que j'éprouvais dans ce nouveau milieu qui ne me plaisait pas. Le déjeuner fut une première surprise. Je fus placé en tête d'une longue table, à laquelle s'assirent plusieurs de mes futurs élèves. Il y avait parmi eux Louis Ligeti¹¹ qui est devenu un grand mongoliste et sinologue, comme on sait. Il me fut expliqué que les professeurs logés au Collège prenaient leurs repas à la même table que leurs élèves. Toutefois, après ce repas, ils passaient dans une salle attenante où leur était servi le café. La nourriture était frugale, avec pour seule boisson l'eau du robinet. Ce qu'on

¹¹ Lajos Ligeti (1902-1987), orientaliste, linguiste, professeur d'université, membre de l'Académie des Sciences de Hongrie.

vous servait n'était ni meilleur ni pire que ce que nous avait offert le « pot » à Paris. À la fin du repas, je fis la connaissance de plusieurs de mes collègues. Il y avait parmi eux deux étrangers, un Italien, Italo Siciliano, qui était venu tout exprès pour le café, car il ne prenait jamais ses repas au Collège. Grand, sec, élégant, il parlait un français brillant, seulement gâté par un fort accent italien. Il avait été lecteur d'italien pendant quatre ans à Grenoble et travaillait sur une thèse consacrée à Théodore de Banville. L'autre collègue était un Autrichien, un grand escogriffe se nommant Kleinmeyer qui commençait par plaisanter sur ce nom en contradiction avec sa taille. Parmi les Hongrois, il y avait Dezső Pais¹², qui commençait modestement sa carrière de linguiste, et Miklós Szabó, un historien spécialiste du Moyen Âge hongrois¹³, dont on me dit bientôt qu'il était l'un des soupirants d'une des filles de notre directeur, elle aussi historienne médiévaliste¹⁴. Je fis également la connaissance de Miklós Zsirai qui, lui, était un linguiste finno-ougriote travaillant à l'époque sur le vogoul. Il avait été prisonnier de guerre en URSS et avait appris très bien le russe. Je devais par la suite découvrir qu'il s'y était converti au communisme ou, comme on disait alors, au bolchevisme. Mais il ne fallait absolument pas y faire la moindre allusion, car il aurait passé pour un « élément destructif » et aurait été aussitôt destitué.

Comme convenu, Hincz me conduisit le lendemain à la Légation, de l'autre côté du Danube, à Pest. Je fus reçu par Jean Mistler qui avait été en même temps que moi élève au lycée Henri IV, mais pas dans la même classe, car j'étais en retard de deux ans par rapport aux garçons

¹² Dezső Pais (1886-1973), linguiste, membre de l'Académie des Sciences de Hongrie. Son *Livre de lecture en ancien hongrois* mené à bien en 1929 en collaboration avec Emil Jakubovich renferme le décryptage de la lecture correcte de l'*Oraison funèbre*, texte abordé aussi dans le présent ouvrage.

¹³ Erreur. Miklós Szabó, directeur du Collège succédant à Zoltán Gombocz après la mort de celui-ci (1935-1946), n'était pas spécialiste du Moyen Âge mais philologue versé dans le classicisme. Du vivant de Gombocz, il assumait les fonctions de vicedirecteur et dirigeait les travaux pratiques des étudiants de latin.

¹⁴ Il s'agit d'Emma Bartoniek (1894-1957) qui – en tant qu'historienne – s'occupait effectivement du Moyen Âge. On lui doit une bibliographie historique : *Sources historiques hongroises*, 1929.

de mon âge. Nous nous étions retrouvés à Normale. Nous n'avions entretenu que des relations plutôt distantes. J'appartenais à la SFIO et donc au groupe socialiste de l'École, alors qu'il se proclamait radical. Il « faisait » les lettres, tandis que j'étudiais officiellement l'allemand. Alors qu'il était un vrai « littéraire », je recherchais plutôt le contact avec les scientifiques. Cela était dû au fait que j'avais commencé mes études au lycée dans les classes de science. Je n'avais bifurqué sur les lettres qu'à la sortie de la seconde, parce que je venais de découvrir la linguistique et avais décidé de m'y consacrer. Mistler me reçut gentiment mais en gardant ses distances. Il m'avait précédé de deux ans à Budapest. On le connaissait peu au Collège où il n'avait fait que passer pour se voir bientôt chargé d'un cours à la Faculté. Il y enseignait, naturellement en français, l'histoire de la littérature française. Il me mit au courant de ce qu'il faisait et me donna quelques conseils sur la façon dont je devais enseigner au Collège. Il me suggéra de porter mon effort sur la langue proprement dite et, dans la mesure où je le pourrais, d'initier mes élèves à la pensée française, c'est-à-dire à la philosophie, aspect des choses françaises qui était totalement ignoré en Hongrie, selon lui. Il me précisa qu'en ce qui le concernait, il ne s'intéressait pas trop à ce pays et ne comptait pas y demeurer bien longtemps. Les gens ne lui paraissaient pas particulièrement sympathiques. L'atmosphère n'était pas agréable. C'était la dictature réactionnaire en plein. L'antisémitisme se déchaînait partout, notamment dans l'université où avait été instauré le *numerus clausus*. Des incidents se produisaient constamment, au cours desquels des Juifs étaient molestés. Quant aux collègues de l'université, ils n'étaient pas fréquentables. Si l'on voulait se détendre un peu, il n'y avait pas d'autre ressource que le commerce des autres diplomates accrédités dans la capitale hongroise. À la rigueur, on pouvait passer rapidement dans les quelques rares salons où l'on « causait » encore en français.

Il me présenta ensuite à M. de Robien, avec lequel il semblait entretenir les meilleures relations. Ce dernier était un homme de grande taille, moins guindé que la plupart des représentants que j'avais connus de notre Quai d'Orsay. Il était même spirituel, passablement caustique, un peu désabusé et lui non plus ne se plaisait pas en Hongrie.

Par lui j'appris que Jean Mistler, outre ses cours, expédiait les affaires qu'on dirait aujourd'hui « culturelles ». À cette époque le terme « culturel » passait pour un allémanisme à éviter. Je compris que mon ancien condisciple ne frayait guère que dans les milieux officiels et que ses activités universitaires se réduisaient aux seuls cours magistraux qu'il donnait à la Faculté. Ces cours, qui étaient plutôt des conférences, faisaient d'ailleurs l'admiration de tous les universitaires qui l'avaient entendu. Moins pour leur contenu que pour leur forme. C'était dit en un français impeccable et une prononciation très soignée. L'un de ces universitaires, que je devais bientôt rencontrer, Tivadar Thienemann¹⁵, répétait volontiers : « Il parle imprimé ». Il voulait dire par là que ce que Mistler disait pourrait être envoyé aux presses tel quel. Mais, dans l'ensemble, il n'y avait pas de communication entre ces messieurs de l'université et ce Français élégant, très homme du monde, en qui ils voyaient plus un diplomate qu'un professeur. Ils ne savaient pas que Mistler avait des ambitions littéraires.

Je remontai au Collège passablement perplexe. Qu'étais-je venu faire dans cette galère ? Les opinions émises tant par Jean Mistler que par de Robien m'inquiétaient. Qu'allait-il se passer ? Comment pourrais-je m'en tirer quand je prendrais contact avec mes collègues hongrois ?

Je fus conduit, toujours par le dévoué Hincz, à l'Hôtel de la Reine Élisabeth. Dans la salle du café qui se trouvait au rez-de-chaussée, assis à une longue table, les linguistes siégeaient régulièrement tous les mardis et jeudis de 18 à 20 heures. Il m'avait été expliqué que ces réunions libres étaient le plus souvent présidées par le professeur József Szinnyi, spécialiste de grammaire comparée des langues finno-ougriennes, plus familièrement appelé *Ukko* par les étudiants. Je le connaissais de réputation et aussi parce que j'avais lu ses ouvrages, dont plusieurs étaient en ma possession. C'était même dans sa grammaire hongroise que je m'étais initié au hongrois et puis, comme je l'ai dit plus haut, j'avais entendu chanter ses louanges par le postier de Kangasala auquel j'ai fait allusion. Le sobriquet *Ukko* était

¹⁵ Tivadar Thienemann (1890-1985), historien de la littérature, germaniste, fondateur de la Société et de la revue *Minerva*.

précisément un mot finnois qui signifie « vieillard » mais désignait anciennement aussi le tonnerre ou plutôt le dieu de la foudre, correspondant en cela au mot suédois *gubbe*. Ce fut Miklós Zsirai¹⁶ qui eut la gentillesse de faire les présentations. La conversation s'engagea en allemand, car presque tous ces linguistes étaient embarrassés pour s'exprimer en français et il n'était pas encore question pour moi de m'adresser à eux dans leur langue maternelle.

Le vétéran qu'était Szinnyei me souhaita la bienvenue en termes très cordiaux. Je fus ensuite présenté au professeur János Melich¹⁷, slaviste et historien du hongrois, d'origine slovaque. C'était lui qui avait baptisé *Kruzsok*¹⁸ cette petite réunion « informelle » des linguistes. Il me tendit la main, mais il me dit : « Monsieur, je hais la France à cause de tout le mal qu'elle a fait à ma patrie, mais puisque vous me dites que vous êtes venu étudier notre langue et découvrir qui nous sommes, sachez que je ferai tout ce que je pourrai pour vous faciliter votre mission. » Je demeurai interloqué. Quelle contenance prendre ? À ce moment, l'homme qui se trouvait assis à côté de lui, plus petit de taille, massif, avec une belle tête glabre de prince mongol, se leva pour me tendre la main à son tour et me dit en un français sans accent : « Monsieur, pardonnez à mon ami Melich son franc-parler. Comme vous venez de l'entendre, votre pays n'est pas aimé chez nous ces temps-ci. On rejette sur lui la responsabilité du Traité de Trianon. Mais, croyez-moi, c'est un homme de cœur et vous ne tarderez pas à vous en apercevoir. » Je ne sais quel prestige agissait en cet homme, le seul vraiment vêtu avec élégance et qui, par ses manières, se distinguait de tous les autres. Il se nommait

¹⁶ Miklós Zsirai (1892-1955), linguiste. Membre du Collège Eötvös, il entama ses études universitaires à la Faculté de Budapest. Pendant la Première Guerre mondiale, il fut fait prisonnier par les Russes, apprit le finnois et le russe et étudia les langues komi (zyriène) et mansi (vogoul). Après son retour, il devint professeur de linguistiques hongroise et finno-ougrienne au Collège Eötvös.

¹⁷ János Melich (1872-1963), linguiste, professeur d'université spécialisé dans les recherches étymologiques.

¹⁸ Le mot *kruzsok*, d'origine slave, peut être traduit par « cercle » en français.

Zoltán Gombocz¹⁹. J'eus tout de suite le sentiment que je venais de rencontrer une personnalité hors série. Son nom m'était connu par un livre qu'il avait publié en allemand dans la collection des *Mémoires de la Société Finno-ougrienne* de Helsinki sur les anciens emprunts du hongrois au turc bulgare.

La tournée des présentations terminée, Gombocz se mit à me questionner sur les raisons qui m'avaient amené à venir en Hongrie. Je vis que mes projets gagnaient l'assentiment des linguistes présents. Ils se déclarèrent tous disposés à m'apporter leur concours afin de m'aider à les réaliser. Je rentrai au Collège ce soir-là quelque peu rasséréné.

Un royaume des revenants

Peu de jours après, je fus invité à une réception de la Légation de France. Je me trouvai complètement dépaysé parmi les personnalités présentes dont j'ignorais tout. Un monsieur, qui semblait âgé d'une cinquantaine d'années, très homme du monde, s'intéressa à moi et, à défaut de tierce personne pour faire les présentations, me dit son nom : baron Perényi²⁰. Je ne savais pas qu'il était le président de la Commission des Affaires Étrangères du simulacre de parlement dont s'enorgueillissait le pouvoir de l'époque. Il me cribla de questions sur ce que je venais faire en Hongrie. Je lui expliquai la raison et le sens de ma mission. Il parut l'approuver, promit de me rencontrer à nouveau

¹⁹ Zoltán Gombocz (1877-1935), linguiste hungarologue et finno-ougriste, membre de l'Académie des Sciences de Hongrie et de la Société finno-ougrienne de Helsinki. Son nom sera cité à plusieurs reprises dans le présent ouvrage. Sauvageot trouva d'emblée des termes fort justes pour le caractériser : « je venais de rencontrer une personnalité hors série ». Ce brillant pédagogue de l'enseignement supérieur hongrois (directeur du Collège Eötvös de 1927 à 1935), introduisit le structuralisme linguistique dans l'hungarologie. Il fut aussi un excellent romaniste. Ayant créé un centre spirituel autour de lui, il forma plusieurs générations de jeunes savants, et jouit aussi d'un immense prestige dans le monde littéraire. Il contribua, aux côtés de János Melich au *Dictionnaire étymologique hongrois* et à la revue *Magyar Nyelv* (Langue hongroise).

²⁰ Zsigmond Perényi, baron (1870-1946), homme politique conservateur.

et me demanda ma carte de visite que je lui tendis aussitôt. Il l'examina et me demanda, d'un ton tout à fait naturel, si elle portait tous mes titres. Je répondis candidement que c'était tout : Ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur au Collège Joseph Eötvös. Il insista : « Ce que je voudrais savoir, c'est quel vrai titre vous avez. N'êtes-vous pas au moins chevalier ? » Je compris alors de quoi il était question. Il s'agissait d'un titre de noblesse. Un mouvement d'irritation me souleva. Je répliquai sèchement : « Non, Monsieur, je suis un citoyen libre d'un pays libre, cela me suffit. » L'homme accusa le coup et bafouilla un « Oh, excusez-moi, je n'ai pas voulu vous offenser ». Je m'inclinai et m'éloignai. La rage me tenait. Dans quel pays m'étais-je fourvoyé ? J'étais retombé brutalement dans un passé honni, dans l'avant 1789. Il fallait une particule ou ce qui en tenait lieu en hongrois pour valoir quelque chose, même dans les salons de la Légation de la République Française, réputés territoire français ! Ces gens n'avaient-ils donc aucun sens de l'histoire ? Ils n'étaient pas conscients qu'en franchissant la porte de ces salons, ils devaient s'aviser que leurs titres et toute leur féodalité n'y étaient plus de mise. C'était ridicule et odieux à la fois. Hélas, les jours qui suivirent, à plusieurs reprises, je fus confronté à des manifestations de cet état de choses attardé. Pour commencer, je fus initié par Hincz aux formules de politesse qu'il était obligatoire d'utiliser dans la société hongroise, à tous les étages. J'appris qu'une brave femme de la petite bourgeoisie avait droit à *nagyságos asszony*, « Madame sa grandeur », mais que dans un magasin on appelait une employée *nagysád*, « ta grandeur », quand elle n'avait pas l'air d'une jeune fille. Ce titre impliquait moins de considération. Toute jeune personne qui n'avait pas l'air d'être mariée s'appelait *kisasszony*, qui répondait apparemment à notre demoiselle (petite dame), mais il ne fallait pas s'en servir quand il s'agissait d'une fille de bonne famille (*úrilány*). On pouvait dans certaines circonstances recourir au terme *kegyed*, « ta grâce », pour lui adresser la parole. Dès qu'on avait affaire à une personne d'un rang social plus élevé, il fallait y aller de titres plus honorifiques : *méltóságos úr*, « Monsieur plein de dignité », et si c'était une femme, *méltóságos asszony*. On pouvait remplacer

cette formule par le substantif possessif méltóságod, « ta dignité », dont le *d* final se rapportait à une deuxième personne du singulier, impliquant donc le tutoiement. Si l'on écrivait d'aventure à une dame de qualité, il fallait, sur l'enveloppe de la lettre, mettre *úrasszony*, « dame seigneuriale », ou encore *úrno*, qui signifiait la même chose. À un ministre, on donnait du *kegyelmes úr*, « gracieux seigneur », ou *kegyelmed* qui rappelait le *Your Grace* à quoi a droit le Lord Mayor de Londres, comme on sait. Certes, avec des personnes de moindre importance, on pouvait dire *maga*, qui tenait lieu de notre « vous », mais était quand même une troisième personne du singulier, comme le mot *ön*, « vous », qui était en revanche ressenti comme très distant. Le plus souvent, il valait mieux user du titre de fonction : *tanár úr*, « Monsieur le professeur », *igazgató úr*, « Monsieur le directeur », etc. On comprenait dans ces conditions, combien il devenait pénible, au cours d'une conversation tant soit peu prolongée, de s'entendre asséner à tout instant le titre auquel on avait droit. D'autant plus que ces titres étaient associés à l'emploi de verbes de politesse : *tetszik*, le plus souvent, mais *méltóztatik* dès qu'on s'adressait à une personne de rang plus élevé. Cet abus des titres n'était pas une nouveauté pour moi. Je l'avais connu en Scandinavie, plus particulièrement en Suède. La différence était que dans le Nord, dès qu'on commençait à se connaître, on « déposait les titres » (*lägga bort titlarna*), ce qui permettait de passer au tutoiement. Ce passage était moins fréquent en milieu hongrois. Par contre, le supérieur tutoyait volontiers son subalterne, qui n'avait pas droit à la réciprocité, à moins de porter un titre de noblesse équivalent. L'usage avait inventé un verbe pour exprimer le tutoiement des supérieurs : *letegez*, « rabaisser par le tu ». De même qu'en France, les époux d'une certaine classe de la société se vouvoient. En Hongrie, ils se disaient *maga* qui était un peu plus familier que notre « vous ». Une autre coutume choquait le féministe que j'étais devenu à l'école des femmes nordiques : les épouses de la classe moyenne disaient de leur mari : *uram*, « mon seigneur », alors que ces messieurs disaient d'elles *feleségem*, « ma compagne ». Il ne fallait surtout pas dire *nőm*, « ma femme », appellation dont on affublait la première maîtresse venue. Plus tard, j'ai

entendu des femmes, dans des milieux plus libéraux, qui appelaient leur époux *férjem*, « mon mari », et plusieurs d'entre elles m'ont fait part de la répugnance qu'elles éprouvaient à dire *uram* de leur seigneur et maître.

Il m'était pénible autant qu'embarrassant de me débattre avec toutes ces formules plus déplaisantes les unes que les autres. Pour le débutant que j'étais, cela compliquait les problèmes d'élocution. Mais même plus tard, alors que j'étais parvenu à m'exprimer congrûment, il me répugnait dans certaines circonstances d'user de ce code qui supposait une sorte d'allégeance féodale. C'est ainsi que plusieurs années après mon arrivée, lors d'une réception à la Légation de France, le président de l'Assemblée Nationale, Almásy²¹, m'avait fait l'observation que je ne lui avais adressé la parole qu'en français, alors qu'il aurait eu plaisir à m'entendre lui parler dans sa langue maternelle. Je lui avouai qu'il m'en coûtait de lui donner ses titres, parce que je me sentais humilié de le faire en tant que citoyen français. Ma réponse le laissa songeur.

Partout, on retrouvait la perpétuelle servilité qui caractérisait les formes les plus simples de la vie. On ne pouvait mettre les pieds dans un restaurant sans essuyer les salutations d'un personnel dont l'obséquiosité rivalisait avec celle des valets et des larbins de nos grands hôtels ou de nos restaurants de luxe. Cet état de choses existait même au Collège. On ne passait pas devant la loge du concierge-chef sans être salué bien bas. Le garçon de service qui m'apportait tous les matins autour de 9 heures le petit déjeuner (café au lait, pain presque noir, beurre tout à fait blanc) et faisait le ménage dans l'appartement, ne répondait à mes questions qu'avec embarras et en gardant prudemment ses distances. Un mur se dressait entre lui et moi. J'avais eu beau faire des progrès en hongrois et m'exprimer avec plus d'aisance, il était toujours emprisonné dans son infériorité. Mon comportement « démocratique » le déconcertait. Il devait se dire que les Français étaient vraiment de drôles de gens qui ignoraient comment il convenait de se comporter dans la société.

²¹ Sándor Almásy, comte (1874-1958), homme politique conservateur.

Il n'était pas le seul. À quelque temps de là, invité chez des gens qui m'avaient pris en amitié, j'eus droit au baisemain de la bonne qui était venue m'ouvrir la porte. Une autre fois, la maîtresse de maison qui s'était emportée contre sa domestique, ne craignit pas de la souffleter énergiquement en ma présence et devant les autres invités. C'était l'habitude, me dit-on. Ces filles étaient de vraies bêtes. Elles avaient tous les défauts. L'un des invités me raconta je ne sais plus quelle peccadille scandaleuse commise par son valet, qu'il déclara être stupide comme six bœufs à la fois (*hat ökör*), ce qui me fit découvrir une locution que je devais entendre bien souvent par la suite. Presque chaque jour, je découvrais quelque nouveau privilège dont jouissaient les gens titrés et aussi les gens sans titres quand ils étaient riches. Hincz, au cours de nos entretiens journaliers, avait fini par saisir que je me faisais mal à ce milieu nouveau pour moi, que je venais d'un autre monde et que la fameuse révolution de 1789 et celles qui l'avaient suivie avaient quand même fait naître des gens d'une autre mentalité. Il en avait naturellement entendu parler et surtout il avait lu des livres où il en était question, mais c'était resté dans son esprit quelque chose d'abstrait. Désormais, il avait devant lui, en chair et en os, un échantillon de ce que pouvaient être les fils de cette révolution. Cette constatation ne tarda pas à l'enhardir. Il me posa des questions, provoqua mes jugements : mes réactions tantôt l'amusaient, tantôt le laissaient perplexe.

Mais les jours qui passaient entassaient en moi un malaise de plus en plus pénible. Je profitai des vacances de Noël et du Jour de l'An, qui étaient longues, pour me jeter dans un train et rentrer à Paris.

Un mariage de raison

Passé la frontière hongroise, il me sembla que je respirais mieux. L'allemand des Autrichiens m'était tout de même plus familier que le hongrois. Puis ce fut la Suisse, la frontière française et enfin Paris sous un ciel gris mais doux et la formidable vitalité de cette ville qui contrastait avec la morne hébétude et le délabrement de la capitale hongroise. Budapest languissait dans l'après-guerre et Paris

avait repris son élan. Jamais je ne l'avais trouvé la ville si belle, si accueillante.

Je fis le tour de mes « patrons » et leur expliquai mes difficultés, mais je compris qu'ils n'y attachaient pas grande importance : ils me comblèrent de conseils de toutes sortes avec des encouragements à faire l'effort de m'accoutumer à mon nouveau milieu. Avec un peu de bonne volonté de ma part, naturellement, tout finirait par s'arranger. Il était évident que je ne pouvais rien attendre d'eux. Si je ne me résignais pas, il me faudrait rompre et me lancer dans l'inconnu. Rentrer en France, se faire intégrer dans l'enseignement secondaire et passer un nombre indéterminé d'années dans quelque lycée de province. Comme la plupart de mes condisciples, la province m'épouvantait. Je ne la connaissais pas. Pour moi, il n'y avait que Paris, sauf pendant les grandes vacances, Briare et ses inoubliables bords de Loire. Je ne m'étais arrêté, même un instant, dans aucune grande ville de province et ne me représentais pas du tout qu'on pût y vivre et s'y développer intellectuellement. Le mythe parisien nous dominait tous, du moins tous ceux d'entre nous qui ne se sentaient enracinés nulle part, qui ne se rattachaient à aucun coin de terroir bien délimité. Il me semblait donc impossible de faire une carrière acceptable si je me refusais à suivre les conseils qui venaient de m'être prodigués. Je décidai de rejoindre mon poste à l'expiration des vacances d'hiver.

Je retrouvai une Hongrie figée sous la neige. Hincz, accompagné cette fois d'un autre de mes étudiants, m'attendait à la gare. Nous ralliâmes le Collège par un froid d'une dizaine de degrés au-dessous de zéro. Cette température ne m'effrayait pas. J'en avais connu de bien plus basses en Scandinavie, mais ce n'était pas le même froid. Le ciel n'était pas aussi ouvert, aussi lumineux, et puis la ville n'avait rien de la propreté austère d'une Stockholm ou d'une Oslo. Je retrouvai le délabrement du lendemain de défaite : les serviettes en papier dans les restaurants, le chauffage central toujours remplacé par des poêles, les façades lépreuses des immeubles, les chaussées défoncées, pavées de briques. Les tramways bringuebalaient avec un bruit de casserole fêlée. Il me faudrait donc vivre un temps indéterminé dans cette misère. La ville était surpeuplée de réfugiés venus des territoires récemment

annexés en vertu du Traité de Trianon par les « États successeurs » : Roumanie, Tchécoslovaquie, Yougoslavie et même l'Autriche naine dont avait accouché le traité de Saint-Germain-en-Laye. Les dimensions réduites de l'État hongrois démantelé faisaient qu'il n'était plus possible d'entretenir un appareil administratif disproportionné avec ses moyens. On licenciait à tour de bras les fonctionnaires, en les portant sur une liste B qui s'allongeait chaque jour davantage. D'autres d'entre eux étaient destitués parce qu'ils étaient suspects au nouveau pouvoir. Une crise économique accentuait encore le désarroi général. La monnaie s'effondrait. Chaque jour la couronne perdait de sa valeur et je me retrouvai devant une dévaluation qui commençait à ressembler à celle qui avait ravagé l'Allemagne. Cette situation engendrait une morosité générale et faisait naître dans les esprits un sentiment de crainte pour l'avenir, qui débordait le cercle de ceux qui étaient déjà sans travail et partant sans ressources. La spéculation sévissait à la Bourse, enrichissant toutes sortes de margoulin qui menaient grand train et éclaboussaient de leur luxe et de leurs orgies la détresse des humbles, et même des moins humbles, qui avaient l'air d'avoir perdu toute velléité de réagir. Il est vrai qu'une répression féroce avait eu raison des forces populaires et des quelques politiciens qui avaient cru l'heure arrivée d'un grand règlement de compte avec la société capitaliste. Je ne connaissais pas ce passé récent dont les suites se faisaient sentir partout. Mes étudiants commençaient timidement à y faire allusion devant moi, à mesure qu'ils s'habituèrent à mes réactions et se persuadaient que le républicain français auquel ils avaient affaire finirait par les comprendre. Il me fut parlé de la « révolution des reines-marguerites » comme disaient ces jeunes gens, ce que j'eus tôt fait de baptiser « révolution des chrysanthèmes »²². C'était en effet une révolution

²² Révolution des reines-marguerites appelée aussi « révolution des chrysanthèmes ». Fin octobre 1918, des soldats ainsi que des civils lassés d'une guerre interminable, expriment leur mécontentement à travers des manifestations à Budapest et dans plusieurs des villes majeures de la Hongrie. Les soldats revenant du front arrachent la cocarde de leur coiffure, dégalonnent leur col et les remplacent par des reines-marguerites. C'est à l'issue de cette révolution que la Hongrie prend son indépendance vis-à-vis de la Monarchie d'Autriche-Hongrie et devient une

mort-née qui faisait penser au jour des Trépassés. Elle avait vite passé la main à celle des « bolcheviks » à laquelle on avait donné le nom de « Commune » (*kommün*) : c'était poser sur ce mouvement une fausse étiquette, car ce qui s'était passé en Hongrie n'avait rien de commun avec les événements auxquels avaient participé mon grand-père et mon grand-oncle. Cette tentative n'avait pas duré non plus. Les révolutionnaires avaient été vite chassés du pouvoir par l'intervention des troupes roumaines, suivies par la petite armée blanche que l'amiral Miklós Horthy²³ avait réussi à rassembler à Szeged. Et comme cette ville était alors occupée par les troupes françaises, tout le monde était convaincu que cette opération avait été montée par la France dans l'intention d'empêcher le « bolchevisme » de s'installer en pleine Europe centrale. J'étais bien empêché de démêler le vrai du faux, car je n'avais pas suivi les événements. Je me trouvais alors dans le Nord où d'autres problèmes avaient accaparé mon attention. Je me bornai donc à écouter... et à regarder autour de moi. Ce que je percevais, c'était que le pays était en pleine réaction nationaliste. Partout étaient apposées des affiches qui proclamaient la foi des Hongrois dans la résurrection de leur patrie : « Je crois en Dieu, je crois en une patrie, je crois en la justice divine, je crois en la résurrection de la Hongrie ». D'autres fois, une formule plus énergique lançait comme un défi au destin : « Non, non, jamais »²⁴. Cela me rappelait mon enfance, les récits de mon père sur la guerre de 1870, la perte de l'Alsace-Lorraine, le refus de s'y résigner. Nous avions connu la formule célèbre « Y penser toujours, n'en parler jamais ». En fait, on n'avait jamais cessé d'en parler et d'en écrire, « les yeux fixés sur la ligne bleue des Vosges ». Mais, depuis, j'avais eu l'occasion de voir cette ligne et il m'était apparu qu'elle était plus noire que bleue. Cette exaspération nationaliste d'un pays vaincu et dépecé

république avec Mihály Károlyi comme premier ministre. À cette république succède la République Hongroise des Conseils en mars 1919 et le régime de Horthy, dès mars 1920.

²³ Miklós Horthy (1868-1957), militaire et homme politique hongrois, régent de Hongrie entre 1920 et 1944.

²⁴ Il s'agit des premiers vers d'un poème de Madame Elemér Papp-Váry, que l'opinion officielle de l'époque baptisa le « Credo » hongrois.

ne m'indignait pas. Au contraire. J'avais connu ce sentiment avant la guerre et n'allais pas reprocher aux Hongrois de se révolter contre le sort injuste qui leur avait été imposé. Comme l'un des linguistes que je rencontrais au *Kruzsok* me l'avait fait remarquer une fois : « Nous, ce n'est pas d'une Alsace-Lorraine que nous portons le deuil, mais de quatre ». Et il avait ajouté : « Il faut nous comprendre ». Pour ce qui était de comprendre, il n'avait pas de crainte à avoir. Je comprenais.

Puisque j'y étais condamné, je n'avais plus qu'à m'efforcer de me faire à cette vie nouvelle. Je vivrais avec cette Hongrie qui ne m'était pas apparue sous des traits bien favorables. Je ne sentais pas ce fol enthousiasme avec lequel je m'étais jeté à corps perdu dans la vie nordique. Ce serait autre chose. Un mariage de raison. L'amour serait absent. Peut-être pourrait-on vivre ensemble tout de même. En y mettant du sien. Je me promis de faire cet effort.

Au corps à corps avec la langue hongroise

Comme je l'ai dit, ma tâche la plus pressante était d'apprendre le hongrois. Cette fois, j'étais à pied d'ouvrage. Dès le jour de mon arrivée, j'avais commencé à affronter la langue vivante, celle qui se parlait autour de moi et par le truchement de laquelle il me faudrait essayer de vivre mon expérience de la Hongrie. Comme je l'ai dit, j'avais commencé à m'initier à sa grammaire dans le petit livre, rédigé en allemand, du maître József Szinnyi dont je venais de faire la connaissance et qui m'avait accueilli si gentiment. Avec mes informateurs, dont le plus ardent était Hincz, la possibilité s'offrait de passer directement au hongrois à partir du français. Mais ce passage était tout verbal, puisque les livres à utiliser étaient toujours tous écrits en allemand, plus particulièrement le dictionnaire, cette clé des mots. D'un autre côté, j'avais découvert que l'allemand avait exercé au cours des siècles une profonde influence sur le hongrois. Il n'était ni prudent ni même possible de décrocher de l'allemand. Je continuai donc à me servir des livres allemands, ce qui permettrait de mieux situer les choses. Il fallait procéder sur deux voies.

Utilisant l'une et l'autre, je décidai de brusquer le mouvement et d'attaquer la langue sur trois fronts : celui de la langue des journaux, celui de la langue des publications scientifiques et celui de la langue littéraire. Je ne pouvais en effet me contenter d'accéder seulement au parlé. Je travaillais à un rythme de 8 à 10, parfois 11 heures par jour. Souvent trop vite, car le vertige me prenait et me forçait à m'étendre pour quelques instants sur le canapé le long du mur de ma salle de travail. Cela causait des peurs à Hincz qui, alors, me proposait d'aller faire un tour en ville pour prendre l'air. Par ailleurs, je fréquentais assidûment les réunions des linguistes comme celles des autres universitaires, notamment des historiens. J'allais au théâtre pour me familiariser avec la diction et j'essayais de profiter de toutes les occasions où je pouvais me trouver en milieu d'expression hongroise. Peu à peu, je me faisais des relations et commençais à sentir les effets bienfaisants de cette hospitalité hongroise dont j'avais entendu parler, faite de gentillesse et de prévenances de toutes sortes dont les manifestations allaient m'accompagner tout le reste de ma carrière.

L'acquisition du hongrois comme moyen d'expression personnelle ne s'obtint que par une sorte de lutte sans trêve. J'avais eu beau apprendre du finnois, rafraîchir mon turc osmanli, j'avais affaire à autre chose. Certes, il y avait des tournures, des constructions, des vocables qui évoquaient les langues finno-ougriennes apparentées, mais cela n'apparaissait que dans la mesure où l'on faisait intervenir les données de la grammaire comparée. Ce qui était troublant, c'était que toutes ces structures exprimaient cette fois les concepts de notre monde occidental. Des moyens employés au fond des âges par des chasseurs et des pêcheurs qui parcouraient les solitudes ouraliennes avaient été adaptés pour servir à transmettre le legs qui nous était désormais commun : celui d'Athènes et de Rome. Ce que je disais à Paris, je pouvais le redire sans trop de déperdition en hongrois, à condition de savoir me servir de procédés qui n'avaient rien de commun avec ceux que mon français mettait à ma disposition. L'outil qui s'offrait à moi était très différent, sans être tout à fait autre.

Je me faisais à son rythme, à ses sonorités, à ses accents aussi. Ce n'était pas sans mal. Si les consonnes et les voyelles ne

posaient pas la moindre difficulté, car elles étaient nettes, claires et constantes, les modulations sur lesquelles il fallait émettre les phrases étaient d'une tonalité trop grave pour ma voix. Quand il m'était arrivé d'articuler du hongrois pendant plusieurs heures de suite, je me sentais enrôlé et une vague douleur me montait au gosier. Mes cordes vocales fatiguaient. C'était, comme me l'expliqua un éminent oto-rhino-laryngologiste de l'université, que ma voix était posée trop haut. La prononciation des langues telles que le suédois et le norvégien avait encore accentué ce défaut. Et puis, en parlant, il ne fallait surtout pas « chanter », c'est-à-dire moduler la phrase. Le débit allait descendant pour tomber parfois très bas. Les dernières notes exigeaient de ma part un effort, surtout si je n'avais pas su attaquer l'élocution sur la note voulue. Mais si les effets d'intonation étaient peu marqués, force était de se servir de l'accent d'intensité. Encore convenait-il de le faire à bon escient, car la phrase hongroise ne se construisait pas machinalement. Elle était ordonnée selon une rigoureuse architecture. Le terme qui supportait le concept sur lequel on voulait attirer l'attention devait se placer sous l'accent principal, suivi ou précédé des termes secondaires, et, selon les cas, cela conduisait à agencer les mots dans un certain ordre de succession, déterminé par des règles strictes. Chaque élocution apportait une information qui devait refléter la valeur que lui conférait le sujet parlant. Il n'y avait pratiquement pas de phrase « neutre ». Rien n'était indifférent. Cela commençait avec la première syllabe du premier mot, qu'il fallait savoir émettre sur la note convenable, sous l'accent qui lui revenait. En bref, on ne pouvait rien exprimer qui n'ait été plus ou moins bâti d'avance par la réflexion. Pour cette raison, les « clichés » étaient beaucoup plus rares qu'en français et surtout qu'en anglais. On ne se « débrouillait » pas en apprenant par cœur quelques centaines de phrases toutes faites. Il fallait vraiment construire presque chaque fois son élocution de bout en bout, en tenant compte des règles d'assemblage des mots. La latitude dont on disposait était soumise à une discipline sévère, à la différence de ce qui se passait en allemand où l'on pouvait s'exprimer plus librement dès que l'on quittait la *Umgangssprache* pour utiliser la langue littéraire.

Je me battis avec toutes ces difficultés. Cette lutte avait bientôt passionné tous mes élèves et ils rivalisaient d'ardeur à me renseigner sur ce qu'il fallait dire ou éviter de dire. Ils m'avaient demandé de compléter les exercices de lecture de textes français, suivis de traduction en hongrois, par d'autres consistant à traduire un texte hongrois en français. Au cours de ces derniers exercices, c'étaient eux qui m'enseignaient et ils y prenaient un plaisir extrême. Cela donnait aux cours une grande et souvent joyeuse animation. D'autant plus que quelques-uns d'entre eux n'étaient guère moins âgés que moi. Ils avaient été retardés par la guerre et ses suites. Mûris aussi. Et je n'avais pas 27 ans...

Dans l'antichambre de la littérature hongroise

Une langue est une machine. Elle sert à matérialiser la pensée discursive. Elle est de ce fait la dépositaire de la civilisation, plus que tous les autres monuments du génie de l'homme. Il m'importait de savoir ce que l'homme hongrois avait confié de sa pensée à sa langue d'origine finno-ougrienne.

Après avoir tenu conseil, mes élèves me mirent sous les yeux deux textes. L'un était une série de petits récits dont le titre était *Gyurkovics lányok* (Les filles Gyurkovics). L'auteur en était un certain Ferenc Herczeg²⁵ qui passait pour le grand écrivain à la mode dans les milieux conservateurs. Le sujet traité était l'histoire des expédients inventés par une famille de la noblesse de province, la *dzscentri* (graphie hongroise de gentry) pour caser successivement ses sept filles sans dot. C'était gentil, un peu bête, mais certains traits révélaient bien des choses sur le comportement et la mentalité des personnages mis en cause. Par la suite, j'ai compris que c'était à la fois une description et une satire d'une certaine société hongroise. Pour un Français, ces récits n'étaient pas dénués de charme et avaient comme un parfum de suranné, un

²⁵ Né de parents germanophones en Voïvodine, Ferenc Herczeg (à l'origine Franz Herzog, 1863-1954) apprend le hongrois au lycée de Temesvár (Timișoara) pour devenir l'écrivain le plus populaire de la période Horthy. Après 1949 ses œuvres seront bannies.

relent de vieille lavande dans une armoire ancienne. La langue en était simple, claire, correcte. La lecture en était relativement facile. J'en vins vite à bout. L'autre texte était, lui aussi, un recueil de courts récits qui portait un titre violent *Tue !* Il avait paru en 1921. Son auteur s'appelait Dezső Szabó²⁶. C'était un ancien élève du Collège qui avait fait un séjour dans notre École Normale Supérieure quelques années avant la guerre. Mes élèves en avaient plein la bouche dès qu'ils parlaient de lui. Ils vantaient avec émotion le gros roman qu'il avait publié en 1919 sous le titre *Az elsodort falu* (Le village balayé – sous-entendu par la tempête de l'Histoire). Mais ce grand œuvre, ils préféraient me le réserver pour plus tard, car il leur paraissait impossible d'en faire faire la lecture à quelqu'un d'insuffisamment préparé à en apprécier toute la valeur. J'appris à cette occasion que ce Szabó était l'idole de toute cette jeunesse universitaire. Mes étudiants suivaient ses moindres gestes, se pressaient dans les salles où il faisait des conférences, se racontaient toutes ses excentricités. On n'était pas loin de voir en lui l'incarnation du Hongrois, un héros sans peur et sans reproche, qui clamait bien haut sa vérité hongroise face à toutes les tempêtes, magnifiait les vertus nationales en même temps qu'il confondait tous les ennemis de ce qu'ils appelaient la *magyarság*, c'est-à-dire la hongarité. Les « allo-gènes » étaient accusés, Juifs, Allemands, minorités de toutes sortes, d'avoir fait le malheur des Hongrois pur-sang. Le salut de la nation exigeait qu'elle se méfiât et si possible se débarrassât de ces parasites insidieux qui vivaient de sa chair et de son sang et n'avaient qu'une ambition : celle de la ruiner. Tout compromis était un avilissement. J'ignorais, hélas, qu'une théorie de même outrance viendrait à être proclamée dans un autre livre : *Mein Kampf*. Pour l'instant, nous n'en étions qu'au combat mené par Dezső Szabó dont la voix, si tonitruante qu'elle fût sur les rives du Danube, se perdait dans le désert de l'Europe. En attendant de lire ce mirifique livre, je me contentais d'entrer dans le texte de ses récits du recueil *Őlj !* (Tue !) qui avaient été jugés accessibles dans l'état de mes connaissances. Je me heurtai

²⁶ Dezső Szabó (1879-1945), écrivain, publiciste. Il contribua à renouveler le langage littéraire, dans un style emphatique.

à une langue très sophistiquée, emphatique, fioriturée à souhait, qui me sembla sentir l'imitation de quelque modèle étranger. Je n'eus pas de peine à découvrir que l'écrivain s'était inspiré de modèles français et allemands des écoles les plus récentes. Certains de ses effets de style rappelaient Giraudoux et, d'autre part, sa verbosité faisait penser à Gabriel d'Annunzio. Je m'en ouvris à mes élèves qui furent surpris et déçus de ma réaction. Ce ne devait pas être la seule fois. J'étais forcément plus sensible qu'eux aux influences étrangères qui avaient pu s'exercer sur tel ou tel écrivain. J'étais au courant de ce qui s'était écrit en anglais, en allemand, dans les langues nordiques et même en finnois et en russe. Dès que je discernais le moindre trait qui m'avait frappé dans telle ou telle œuvre qui m'était connue, je ne pouvais pas ne pas faire la comparaison et donc la liaison. Cette sorte d'identification de ce qui pouvait être imité ou adapté par les écrivains hongrois dont je lisais les œuvres m'a constamment gêné dans mon étude de la littérature hongroise. Dans le cas de Dezső Szabó, mon observation prenait l'air d'une sorte de lèse-génie dans l'esprit de mes étudiants. Szabó ne présentait-il pas un modèle à imiter, le pur héros hongrois ?

Mes zélés informateurs allaient connaître d'autres surprises. Ils insistaient pour me faire lire de la poésie, estimant que c'était le genre capital. Ils ne comprenaient pas ma répugnance à m'y mettre. Pour eux, la prose n'était qu'une expression subalterne. Le véritable écrivain était le poète. Si, pour ma part, je préférais m'initier d'abord à la prose, c'était que j'estimais en tant que linguiste qu'elle reflétait mieux et plus authentiquement l'état de la langue « commune ». La poésie recourt de par sa nature à toutes sortes d'artifices et elle est soumise à des contraintes plus ou moins rigoureuses qui font souvent violence à la langue. Toutefois, je m'étais rendu compte qu'elle tenait une grande place dans la littérature hongroise. Les périodiques publiaient des poèmes en grand nombre, de même que les suppléments littéraires des grands quotidiens, et aux devantures des librairies étaient toujours exposés des recueils de poèmes fraîchement sortis des presses. Je finis par me rendre aux instances de mes « conseillers ». Ces messieurs estimèrent qu'il fallait en premier lieu me faire connaître celui en qui la nation entière révérait son plus grand poète. Or, ce choix d'un des

grands martyrs de la révolution de 1848 était mauvais. Les poèmes qu'on me fit lire se classaient en trois catégories : 1. ceux qui évoquaient le paysage hongrois, 2. ceux qui chantaient l'amour chaste et pur, 3. ceux enfin d'inspiration révolutionnaire. Par la suite, je devais découvrir que ce classement ne rendait pas compte de l'ensemble de l'œuvre de ce jeune poète tombé au champ d'honneur à 26 ans. Mais, sur l'instant, ce fut la déception. Les poèmes politiques ne m'apportaient aucun message. Leur pathos paraissait un peu naïf à un républicain français de 1924. Pour lui, tout cela n'avait plus qu'une valeur historique. Les poèmes d'amour étaient attendrissants, mais ils paraissaient refléter une mentalité de midinette sentimentale. En tout cas, ils ne me touchaient pas. Restaient l'évocation de la campagne hongroise, surtout de la Grande Plaine et celle du paysan qui la parcourait. Mais cette description était colorée de tant d'idéalisme qu'elle faisait l'effet de quelque chose en toc. En somme, Petőfi²⁷ ne me disait rien. Il n'avait pour moi rien d'actuel.

Vint le 15 mars 1924. Les élèves du Collège et leurs maîtres s'étaient réunis dans la salle des fêtes pour célébrer ce qu'ils appelaient les « ides de mars », c'est-à-dire l'anniversaire du début de la révolution de 1848. C'était le jour où Petőfi avait déclamé devant la foule de Pest son fameux poème *Talpra magyar !* (Debout les Hongrois !) qui passait pour avoir déclenché le mouvement de révolte contre la Monarchie de Vienne. Après plusieurs allocutions, assez brèves, qui rappelaient la signification de cette journée historique, un élève, que je ne connaissais pas, car il n'était pas spécialiste de français, vint sur la scène et se mit à déclamer d'une belle voix grave et avec un indéniable talent un poème intitulé *Elhanyagolt, véres szíwünk* (Notre cœur sanglant, abandonné)²⁸.

²⁷ Sándor Petőfi (1823-1849), le poète hongrois par excellence. Pour révolutionner la poésie hongroise de son temps, il puisa dans le legs collectif et oral traditionnel. Ayant une vaste culture littéraire, Petőfi affectionnait en premier lieu la littérature française : il retint surtout la tonalité générale des chants révolutionnaires de Béranger mais ses propres morceaux de la même inspiration apparaissent nettement supérieurs à ceux de son modèle.

²⁸ Endre Ady, c'est un de ses poèmes tiré du recueil *À la tête des morts* (1918).

Cette fois, je fus pris. C'était une sorte de complainte fière, qui clamait en même temps son défi. Il y était rappelé les malheurs, les injustices, les humiliations subies par cette nation qui se sentait désespérément seule, isolée, abandonnée de tous, mais qui ne voulait pas cesser de faire front à l'adversité. À ce moment, je ne savais pas encore qu'il s'agissait là d'un motif qui revient dans la poésie hongroise constamment, parce que les conditions historiques dans lesquelles s'est perpétuellement trouvé le peuple hongrois en ont renouvelé tout le temps l'actualité. Cette fois-ci, il se sentait plus que jamais seul, au lendemain d'une défaite qui affligeait tous les cœurs et tous les esprits.

Le vrai problème était posé. Je découvrais que les Hongrois ne se sentaient pas en sûreté dans cette Europe qui leur était hostile ou au mieux les ignorait totalement. Ils étaient demeurés les intrus depuis qu'ils avaient franchi le col de Verecke en 896. Certes, ils avaient réussi à se maintenir pendant plus de mille ans contre vents et marées dans les terres qu'ils avaient conquises, ce qu'aucun de leurs prédécesseurs n'avaient pu faire, mais ils restaient un corps étranger perdu parmi les Allemands, les Slaves et les Roumains qui les entouraient. Il fallait comprendre leur détresse et admirer leur courage. Ils s'étaient battus héroïquement contre les Tatars, contre les Mongols, contre les Ottomans, contre les Allemands aussi et, tout récemment, contre une meute de peuples venus à la curée. Pourtant, ils avaient payé chèrement leur présence dans cette Europe centrale en amortissant les chocs venus de l'Est comme ceux venus des Balkans. C'était leur sang qui avait été versé pour préserver l'Occident de nouveaux assauts qui auraient eu des conséquences pires que celles des incursions des Huns ou autres barbares de même provenance. Il avait fallu passer sur le corps de la Hongrie pour parvenir sous les murs de Vienne. Mais rien de tout cela n'avait pu compter. Personne ne leur en savait gré. On les haïssait. Il leur fallait vivre sur eux-mêmes et se nourrir de leur propre substance finno-ougrienne. On pouvait, on devait comprendre cette détresse. Il me parut qu'il y avait de la grandeur dans ce destin hongrois.

Je m'enquis auprès de mes élèves de qui était ce poème qui venait de m'émouvoir si profondément. On me dit qu'il avait été écrit par un

certain Endre Ady²⁹ dont je n'avais jamais entendu parler. On m'expliqua qu'il était mort en 1919, à l'âge de 42 ans. Mes élèves le considéraient comme le vrai grand poète de la Hongrie contemporaine, celui qu'ils admiraient entre tous. Mais ils m'avertirent que son œuvre comme sa personne étaient très discutées. Il passait pour un esprit révolutionnaire en même temps que pour un être immoral, ce qui suffisait pour le mettre au ban de la société bien-pensante. Néanmoins, ils me parurent très satisfaits de constater qu'enfin une œuvre littéraire de leur pays, même représentée par un unique échantillon, avait pu me plaire. Aussitôt ils m'apportèrent les quelques recueils qu'ils possédaient de cet Ady qui venait de m'être révélé. On commença par le commencement, c'est-à-dire par le recueil qui l'avait fait connaître et qui portait ce simple titre *Új versek* (Poèmes nouveaux). Je fus comblé. C'étaient les prémices d'une œuvre qui, dès les premiers vers, s'annonçait comme porteuse d'un grand renouveau. Pour ne pas dire d'une grande innovation. Moins de mon point de vue que de celui du public hongrois.

Cette œuvre, j'ai essayé d'y pénétrer jusqu'au tréfonds. Elle m'a accompagné jusqu'au moment où j'écris ces lignes. J'y ai puisé courage et réconfort en certaines heures critiques. Car elle n'est pas seulement un monument esthétique, mais quelque chose de plus : une sorte de bréviaire où l'on peut lire et relire les vers, afin d'y trouver un écho, un signal, quelque chose qui incite à se reprendre et à poursuivre sa lutte. Le premier recueil révélait que le poète venait de découvrir Paris qui s'était éclairé pour lui à travers sa passion amoureuse pour cette Lédä dont il s'était follement épris dans sa ville de province hongroise et qui lui avait fait découvrir Baudelaire, Verlaine et quelques autres poètes français. Cette rencontre avec Paris avait été décisive pour lui. Elle l'avait conforté dans ses sentiments, ses opinions, son comportement. C'était en 1904 qu'il avait pour la première

²⁹ Endre Ady (1877-1919), promoteur et figure-phare du renouveau révolutionnaire de la poésie hongroise du XX^e siècle, un des plus importants génies lyriques du siècle et de toute la littérature hongroise. Après avoir séjourné à Paris, il publia les œuvres qui révolutionnèrent la poésie hongroise.

fois mis les pieds sur le pavé parisien, pour y rejoindre cette femme qui lui avait révélé la féminité. C'était la première vraie personnalité féminine qu'il rencontrait. Une fille de famille riche, cultivée, mariée à un notable qui ne satisfaisait probablement ni sa soif de passion ni ses ambitions intellectuelles. En réalité, c'était elle qui avait élu Ady et s'était appliquée à en faire un partenaire digne d'elle. Dans un moment de lucidité, le poète l'avait reconnu quand il s'était écrié :

...
Elle est bénie mille fois
Ta féminité,
Parce qu'elle m'a regardé, moi,
Parce qu'elle m'a vu.

Et parce que tu m'aimes, moi,
La femme, c'est toi.³⁰

Comme dans toutes les passions excessives, après les grands transports, les déchirements se sont produits. Peu importe à ceux qui se nourrissent aujourd'hui de ces poèmes qui exhalent tout ce parfum d'amour et de souffrance. En tout cas, ces *Poèmes nouveaux* résonnaient en moi autrement que les chastes soupirs de Petőfi. Baudelaire, Verlaine et peut-être même Rimbaud étaient passés par là. Leur auteur en avait été très conscient puisqu'en 1907, après avoir quitté les rives de la Seine, évoquant celles de la petite rivière de son enfance, il avait terminé son second recueil, *Vér és arany* (Sang et or), par un poème où il résumait pour ainsi dire ses aspirations, qui avaient été de partir de ce petit ruisseau et de se faire porter par ses eaux jusqu'au rivage de l'Océan :

Et si sur moi tombe de sa hauteur la Scythie,
Si cent malédictions figent mon sang,

³⁰ La strophe est extraite du poème *Parce que tu m'aimes, moi*, tiré du recueil *Poèmes nouveaux*, cycle *Au devant du lendemain*.

Si mille taupes lèvent leur digue,
J'atteindrai quand même l'Océan.³¹

En lisant ces vers, je ne savais pas que c'était toute la détermination hongroise qui s'y exprimait.

C'est qu'Ady se sentait avant tout Hongrois. Il ne faisait pas de distinction entre l'homme et le patriote. Les deux étaient indivisibles. Son passé, son hérédité, son milieu, tout cela lui collait à la peau comme une tunique ardente. Il avait beau se débattre, il ne pouvait pas se l'arracher. Un lien plus fort que tout le retenait au sol natal : la pesanteur ou, si l'on veut, la force de la gravitation. Il était la pierre qu'on jette en vain en l'air et qui, perpétuellement, retombe :

Pierre lancée, relancée en l'air, sur la terre retombant,
Mon petit pays, c'est toujours, toujours
Qu'il te revient, ton fils...

Tien je suis dans ma grande colère,
Dans une grande infidélité, dans l'amoureux souci,
Tristement hongrois.³²

Ces accents m'avaient décillé les yeux. Je constatais que les gens autour de moi, à mesure que je les approchais de plus près, se révélaient tous des personnes dans lesquelles il n'était pas possible de dissocier l'appartenance nationale de la personnalité intime. Il est vrai que les circonstances étaient propres à faire ressortir cet alliage, puisque tout le monde souffrait du désastre subi par la patrie et que tout le monde craignait pour sa survie.

³¹ Une des strophes centrales du poème *Du ruisseau à Fol'Océan*, tiré du recueil *Sang et Or*, cycle *Au devant du lendemain*.

³² Passages extraits du poème *Pierre lancée et relancée*, tiré du recueil *Sur le char d'Élie*, cycle *Cousin de Tamás Esze*.

La hantise du passé

Ce que m'avait suggéré la lecture des poèmes d'Endre Ady, j'en retrouvai comme un écho parmi les linguistes, philologues, historiens, ethnologues, archéologues et anthropologues que je fréquentais de plus en plus. Ils s'étaient presque exclusivement consacrés à l'étude des origines hongroises. Il n'était question que du berceau des tribus qui avaient constitué dans la préhistoire ce qui allait devenir la nation hongroise. On voulait élucider le processus au bout duquel ces chasseurs et pêcheurs primitifs de langue finno-ougrienne, perdus dans les immensités de la toundra et de la taïga, de part et d'autre de l'Oural, étaient descendus dans la steppe. Quand et où avaient-ils d'abord rencontré les cavaliers scythes et autres Iraniens du Nord ? Et surtout, comment s'étaient-ils intégrés au monde turc ? Cette dernière interrogation était celle qui les intriguait le plus. On m'avait fait lire plusieurs publications qui venaient de traiter de ce point. Ce qui ne souffrait aucun doute, c'était que les conquérants hongrois étaient descendus du col de Verecke³³ en 896 et qu'ils avaient été considérés par tous les contemporains comme des envahisseurs turcs. Certains avaient cru se retrouver en face des Huns. Ils leur ressemblaient par leur équipement, leurs façons de se battre et même par leur faciès. Les moines chroniqueurs s'étaient complu à les décrire sous cet aspect, notamment ceux du monastère de Saint-Gall, en Suisse. Les savants autour de moi fouillaient les archives à qui mieux mieux. On épluchait les anciens manuscrits. On avait plongé dans tous les grimoires. On déchiffrait les récits des voyageurs géographes arabes et persans. Les anciens textes chinois étaient étudiés caractère par caractère. Des discussions animées opposaient les partisans d'interprétations divergentes et les tables des cafés où siégeaient régulièrement les représentants des différentes sciences humaines étaient toujours garnies de spécialistes qui venaient rendre compte de

³³ Le nom du col de Verecke évoque un moment symbolique de l'histoire hongroise, à savoir celui où, vers 895, les troupes magyares menées par Árpád franchissent le col de Verecke, un des cols des Carpates, situé aujourd'hui en Ukraine, pour s'installer dans le bassin des Carpates.

leur dernière découverte ou de leur nouvelle hypothèse. La première contribution que j'y apportai fut la traduction en français d'un article jugé alors important, du comte Étienne Zichy³⁴, qui passait pour un archéologue éminent. Ce texte parut dans la *Revue des Études Finno-ougriennes* qui ne connut malheureusement qu'une existence éphémère. Je fus invité aussi à présenter une communication à la Société de Linguistique hongroise et, comme je ne maîtrisais pas encore la langue scientifique, je fus autorisé à m'exprimer en allemand. Cette modeste contribution me gagna les faveurs du redoutable János Melich dont l'accueil avait été si abrupt. Il me félicita parce que j'avais montré que j'avais de l'imagination, faculté sans laquelle il n'est pas de science, et aussi parce que j'avais administré la preuve qu'un Français était capable de parler l'allemand. Mais il se trouva que tout le monde n'était pas d'accord sur ce dernier point. Quelque quinze jours après, je reçus une communication du Quai d'Orsay, Direction d'Europe, scandalisé d'avoir été informé qu'un chargé de mission français avait osé s'exprimer en allemand dans une pareille circonstance. Le prestige de la science française, y était-il précisé, ne pouvait que pâtir de cette manifestation incongrue. Un avertissement concluait cette communication : en cas de récidive, je serais immédiatement rappelé. Cette lettre m'avait été adressée directement au Collège, sans passer par la Légation ou le Consulat. Évidemment, ces messieurs de Paris ne s'étaient pas demandés pourquoi j'avais parlé allemand. C'était tout simplement parce que la plupart des savants auxquels je m'adressais ne savaient pas le français ou le savaient trop peu pour pouvoir suivre mon exposé. J'allai tout de suite me plaindre à Jean Mistler, en attendant d'être reçu par de Robien. Mistler, loin de me soutenir, me remontra que j'avais été très maladroit. Mais ni lui ni de Robien ne savaient d'où pouvait provenir la dénonciation dont j'avais été victime. Plutôt amusé, de Robien ajouta : « Mon pauvre ami, que cela vous apprenne que vous n'êtes pas libre de vos faits

³⁴ István Zichy, comte (1879-1951), historien. Il débuta comme peintre et dessinateur et remporta d'importants succès. Scientifique par la suite, il fut spécialiste de la préhistoire hongroise.

et gestes. J'ignore quel est l'ombrageux patriote qui vous a dénoncé au Département. Par contre, la réaction de ces messieurs là-haut ne me surprend pas. Il faut bien qu'ils fassent semblant de s'occuper à quelque chose. Tenez-le vous pour dit et persuadez-vous que si vous voulez fraterniser avec les indigènes, vous aurez des ennuis. »

Ne pas fraterniser avec les Hongrois ! Telle serait la consigne. J'écrivis tout de suite à mon maître Antoine Meillet qui me répondit par retour du courrier : « Poursuivez votre travail et tenez-moi au courant. Je réagirai s'il le faut. » Bien plus tard j'ai su qu'il avait immédiatement alerté le président de la Commission des Affaires Étrangères de la Chambre des Députés, qui était un de ses amis, pour le cas où une sanction me serait infligée.

Fort de cet appui, je continuai à « fraterniser ». Je le fis avec d'autant plus de conviction que je venais de découvrir ce grand poète qu'était Endre Ady et que par lui m'était apparue la vérité sur le drame des Hongrois, sur cette malédiction, comme il avait écrit, qui poursuivait ce peuple depuis des siècles. Ce n'était pas une figure poétique. C'est ce que me confirmaient, ce que j'apprenais par les recherches des savants que je fréquentais. C'est aussi ce qu'avait résumé avant Ady un autre poète, celui qui avait composé l'*Hymne national*, Ferenc Kölcsey³⁵ :

Dieu, prends le Hongrois en pitié.
 Les désastres l'ont secoué.
 Tends-lui ton bras protecteur,
 Déchiré qu'il est depuis longtemps par le malheur.
 Apporte-lui joyeuse année.
 Ce peuple a déjà tout expié,
 l'avenir comme le passé.

³⁵ Ferenc Kölcsey (1790-1838), poète, homme politique, orateur réputé, premier représentant remarquable de la critique hongroise. À côté du latin, son apprentissage des langues étrangères commença par le français. Bayle, Fontenelle, Voltaire, d'Holbach étaient ses auteurs favoris dans cette langue. C'est sur les paroles de son *Hymne* que plus tard Ferenc Erkel composa de l'hymne national hongrois.

Acclimatation

Mon existence hongroise, peu à peu, s'organisait. Je m'étais habitué à mes élèves et eux, de leur côté, m'avaient adopté avec une gentillesse respectueuse qui contrastait avec ce que j'avais le plus souvent éprouvé ailleurs des relations entre maîtres et étudiants. Certes, comme je l'ai dit, je n'étais pas tellement plus âgé qu'eux, ce qui, dans d'autres pays, aurait plutôt compliqué les choses. Et puis, ils avaient découvert qu'il était plus facile de frayer avec un Français qu'avec leurs compatriotes. Il n'y avait entre eux et moi aucune gêne sociale ou politique. À mes yeux, ils étaient tous égaux, venus du fond d'une *puszta* ou issus d'une famille de notables. Ce qui simplifiait tout, c'était que je ne comptais pas parmi eux un seul représentant de la noblesse moyenne, la *dzsentri*, et encore moins, si possible, de la classe supérieure, aristocratie ou grande bourgeoisie. D'autre part, je m'étais fait une règle d'observer rigoureusement ce qu'il est convenu d'appeler le « devoir de réserve ». Je m'étais interdit tout prosélytisme, politique ou autre. C'eût été de ma part une faute, qui aurait eu pour résultat mon expulsion immédiate. Jean Mistler m'avait donné sur ce point de judicieux conseils. Au Collège même, on m'avait fait discrètement comprendre que j'étais sous surveillance de la police. Mes allées et venues étaient suivies de près, notamment mes départs et mes rentrées que surveillait attentivement le concierge-chef. Les lettres à mon adresse étaient visiblement ouvertes et plus ou moins maladroitement recollées. Aussi notre consul, de Vrégille, m'avait-il tout de suite offert de faire passer ma correspondance par le courrier diplomatique, mais ce solide Franc-Comtois dont l'amitié et l'aide me furent si précieuses avait ajouté : « Ne croyez pas que vous échapperez à toute censure. À Paris aussi, il y a un cabinet noir. Ne manquez pas d'être prudent. » Ce dernier conseil était superflu. Pendant un an, j'avais été attaché à la Légation de France à Stockholm et, comme on dit aujourd'hui dans le jargon de ces messieurs du contre-espionnage, j'avais été mis « au parfum ». Le ministre plénipotentiaire de France, Jean Delavaud, qui s'était montré si paternel avec moi, avait cru devoir guider mes premiers pas. Je ne puis encore aujourd'hui

penser à cet homme remarquable sans reconnaissance pour tout ce que je lui dois.

Un point important était que j'avais déjà réussi à me faire admettre par les universitaires que j'avais rencontrés. L'enseignement du français à la Faculté de Philosophie (*Bölcsészeti kar*) avait été récemment confié à un jeune professeur : Alexandre Eckhardt³⁶. Son nom de famille indiquait qu'il descendait de ces Allemands du Sud venus s'installer dans certains coins de Hongrie depuis plusieurs siècles, mais qui ne s'étaient complètement assimilés qu'à une date assez récente. De ses ancêtres il avait hérité d'une certaine raideur et aussi de son physique. Mais cette raideur était trompeuse. Elle provenait d'une sorte de timidité. Dès qu'il était apprivoisé, il se révélait bon vivant, spirituel et excellent ami. Son tempérament était d'une impétuosité inattendue et, de surcroît, il était très combatif, voire agressif, mais toujours très crâne. La plupart de ses collègues l'estimaient pour son sérieux, sa compétence, tout en le détestant à cause de son franc-parler. À cet égard, il rivalisait avec le Slovaque János Melich dont il a été question plus haut. Toutefois, on le redoutait moins, parce qu'il n'avait pas encore acquis l'autorité de ce dernier.

En ce qui me concernait, je ne dépendais pas de lui. J'étais libre d'organiser mon enseignement comme il me plaisait. Je ne devais être appelé à faire un cours à la Faculté qu'en 1925. En attendant, j'étais le maître absolu au Collège où j'avais introduit une pratique nouvelle : celle d'établir les programmes et les procédures d'enseignement de concert avec mes élèves. Cette novation les avait visiblement enchantés. Il avait donc été convenu que nous étudierions parallèlement un auteur français moderne et un penseur ou philosophe. Il me fut demandé de faire porter notre étude d'abord sur Anatole France et Henri Bergson respectivement.

Pendant le même temps, Jean Mistler examinait à la Faculté l'œuvre de Stendhal auquel il s'intéressait tout particulièrement.

³⁶ Sándor Eckhardt (1890-1969), historien de la littérature, linguiste, membre du Collège Eötvös. Ses deux principaux domaines de recherche furent d'une part l'étude de la poésie de Bálint Balassi et le XVI^e siècle hongrois en général, d'autre part la littérature française et les relations franco-hongroises.

Il en présentait une analyse très fouillée, souvent presque trop subtile pour son auditoire. On avait l'impression qu'il était à la recherche d'une clé qui ouvrirait les armoires secrètes d'un auteur qui le fascinait. Cela ne l'empêchait pas d'écrire un roman sur la Hongrie, auquel il avait donné pour titre un nom féminin : *Etelka*. Or ce titre était celui-là même d'un des romans les plus célèbres dans l'histoire de la littérature hongroise. C'était comme une sorte de provocation de sa part, car le prénom Etelka avait été forgé par un savant jésuite, András Dugonics³⁷, pour désigner son héroïne. Le récit qu'il avait inventé était situé dans le passé, un passé historique passablement fantaisiste qui lui avait permis de mettre indirectement et allusivement en cause la politique d'assimilation de Joseph II³⁸, ce fameux monarque dont nos manuels scolaires vantaient le libéralisme éclairé, alors que les Hongrois n'avaient pu découvrir en lui que le souverain absolu qui voulait faire d'eux des Autrichiens. C'était à l'époque où le célèbre Herder annonçait triomphalement que la langue hongroise, en difficulté, ne tarderait pas à être remplacée par l'allemand. Évidemment, Mistler ne se souciait guère de ce que pouvait signifier pour les Hongrois l'œuvre du jésuite. Sous le même titre, ce qu'il présentait, c'était une satire de la société hongroise telle qu'il croyait la connaître. En même temps, c'était une sorte de roman à clé. Ainsi, l'universitaire qu'il présentait sous le nom de professeur *Szamár* n'était autre qu'Eckhardt. Pour apprécier le ton du livre, il suffit d'indiquer qu'en hongrois le mot *szamár* signifie « âne ».

Mes premiers contacts avec Eckhardt ne furent pas des plus heureux. Il était très dogmatique, enseignait avec une assurance qui en imposait aux étudiants, mais l'exposait à susciter des critiques dès

³⁷ András Dugonics (1740-1818), écrivain et mathématicien issu d'une famille assimilée de commerçants serbes installée à Szeged (Hongrie du Sud). Il entra dans l'ordre piariste en 1756. Son œuvre maîtresse s'intitule *Adages et illustres proverbes hongrois*, et on lui doit la magyarisation du vocabulaire scientifique. Bien que très populaire de son temps, le roman *Etelka* est ici sans doute prisé par Sauvageot avec un brin d'ironie.

³⁸ Joseph II (1780-1790), empereur d'Autriche, roi de Hongrie. Il voulait imposer l'emploi de l'allemand comme langue de l'administration dans tout son empire.

qu'il lui arrivait de se tromper quand il s'exprimait devant des collègues. À la table des professeurs de littérature, au Café Central (*Centrál kávéház*), où je le rejoignais souvent, il exposa, par exemple, un après-midi, que les consonnes sonores françaises avaient tendance à s'assourdir en fin de mot. C'était, selon lui, ce qui se remarquait très souvent dans l'-r final des mots, comme dans amer, amour, départ, etc. Je ne puis entendre ce propos sans protester. Il renchérit alors sur ce qu'il venait d'affirmer et prononça lui-même les mots en question, naturellement en exagérant la désonorisation. Je lui répondis alors assez durement : « Votre façon de faire est anti-scientifique. Vous ne reproduisez pas du français, mais du hongrois (où, effectivement, cette tendance peut être observée). Faites donc attention et essayez d'écouter ma prononciation. C'est moi qui suis le fait. Ajustez votre théorie au fait. Car c'est le fait qui seul compte. » Béla Zolnai, dont j'ai déjà parlé et qui se trouvait présent, jeta alors, sur un ton ironique : « Bien, je comprends. Vous n'êtes pas d'accord sur la façon de dire « amour ». Tant que vous n'en êtes qu'à la phonétique, ça n'a pas trop d'importance. » Eckhardt se dérida aussitôt et nos relations n'en furent pas affectées.

Béla Zolnai enseignait à Szeged, mais on le voyait très souvent à Budapest ou, comme on dit en abrégé, à Pest³⁹. Ce petit homme vif, perpétuellement en mouvement, qui n'arrêtait pas de fumer ses cigarettes, mais ne buvait pas et se montrait d'une grande frugalité, ne s'intéressait pas seulement au français qu'il savait fort bien. Il attachait beaucoup d'importance à la littérature en général et, surtout, il se passionnait pour le problème du style. Il faut dire que le style intéressait à cette époque beaucoup d'érudits. De nombreuses études avaient paru à ce sujet en Allemagne où une nouvelle discipline avait fait son apparition sous l'appellation de *Geistesgeschichte*. Un ami de Zolnai, Tivadar Thienemann, mentionné plus haut, spécialiste de

³⁹ Budapest est née en 1873 de l'unification de trois unités administratives autonomes : Pest, Buda et Óbuda. « À Pest » : ce terme abrégé n'a gagné droit de cité que beaucoup plus tard dans le langage familier pour désigner l'ensemble de la capitale.

langue et littérature allemandes à la même université de Szeged, s'y était consacré avec un véritable enthousiasme. Comme il accompagnait souvent Zolnai, je le rencontrais constamment. Sa présence faisait que nous nous entretenions en allemand, car Thienemann savait peu de français et parce qu'aussi il était plus commode, pour des questions de terminologie, de s'exprimer en allemand au sujet de publications rédigées toutes en allemand, souvent avec des inventions de vocabulaire plus ou moins hardies. Nous pouvions passer des heures à la table du Café Central, dans un nuage de fumée de tabac, à discuter de toutes ces questions. C'étaient des entretiens d'une haute tenue et parfois même d'une trop grande abstraction. Il m'arrivait de songer à la grimace qu'auraient faite ces messieurs du « Département » s'ils m'avaient entendu. Il est vrai qu'ils ignoraient tout du heurt des civilisations et qu'ils ne s'étaient même pas aperçus que l'anglais venait de détrôner le français à l'occasion de la rédaction et de la signature des traités de paix des environs de Paris.

Ce fut Zolnai qui prononça devant moi pour la première fois le nom de Mihály (Michel) Babits⁴⁰. Il commença par me dire que c'était un écrivain qui méritait de recevoir le prix Nobel de littérature. Cette déclaration me laissa sceptique. Il me conseilla de me rendre compte de sa valeur en lisant l'un de ses romans, dont le titre était *Gólyakalifa* (Le Calife-cigogne). L'argument en était qu'un jeune homme souffrait d'un dédoublement de sa personnalité. Le jour il se mouvait dans le monde des réalités rassurantes de son milieu social, tandis que, la nuit, il menait une existence agitée où ses mauvais instincts se déchaînaient. Cette lecture me décû. Il me semblait que j'avais lu déjà une histoire semblable. D'autre part, nombre de détails étaient

⁴⁰ Mihály Babits (1883-1941), à côté d'Ady, un des plus grands génies lyriques de la littérature hongroise, en outre prosaïste, essayiste et adaptateur littéraire. À partir de 1908, collaborateur permanent et corédacteur de la revue *Nyugat*. Comme poète, il cisela ses textes avec une extrême minutie, ce qui lui valut d'être considéré comme un des plus grands virtuoses de la forme. À côté de plusieurs romans évoqués également par Sauvageot, on lui doit la transposition en hongrois de la *Divine Comédie* de Dante, d'un florilège d'hymnes médiévaux, des *Fleurs du Mal* de Baudelaire (ceci avec le concours de Lőrinc Szabó et d'Árpád Tóth).

manifestement fantaisistes. Les cours que j'avais suivis de psychologie tant au lycée qu'ensuite en Faculté m'avaient informé sur ces phénomènes et ce que j'avais appris ne concordait nullement avec le récit de Babits. C'était bien écrit, donnait à réfléchir sur la condition humaine, mais je me demandai comment, avec un tel livre, on pourrait briguer le prix Nobel. Je le concevais d'autant moins que j'avais étudié à Upsal, fait la connaissance de plusieurs membres de l'Académie Royale de Suède, été initié à la procédure d'attribution du prix, qui est fort complexe : il me paraissait difficile de supposer qu'un auteur tel que celui que venait de me faire découvrir Zolnai pût espérer que l'Académie suédoise porterait son choix sur lui. Pour tout dire, ce qu'il avait écrit ne correspondait pas aux dispositions du testament d'Alfred Nobel. Mon opinion attrista beaucoup Zolnai. Je m'en trouvai moi-même d'autant plus contrit que j'avais appris entre-temps qui était Babits. Issu d'une famille de notables provinciaux, il avait fait de brillantes études. Nommé professeur de lycée, il avait été d'abord envoyé à l'autre bout du pays, mais n'avait pas tardé à se faire connaître par ses poèmes et ses qualités de critique littéraire. Durant la « Commune », il avait été nommé professeur à l'université de Budapest, où il avait enseigné l'histoire de la littérature. C'était plus que suffisant pour attirer les foudres des suppôts de la prétendue restauration au lendemain de la chute des « bolcheviks ». Il avait été destitué sans plus de façon : or il se trouvait qu'il n'était lui-même ni révolutionnaire ni marxiste, mais bel et bien un poète catholique. À cela s'ajoutait que c'était une nature contemplative plus portée à s'enfermer dans sa tour d'ivoire et même en l'occurrence dans quelque cloître où méditer à souhait. En apprenant ces faits, je ne me doutais pas qu'il m'arriverait à moi aussi de connaître un sort semblable et qu'un pouvoir usurpé me chasserait de l'université française.

Reprenant ses esprits, Zolnai me fit lire un second roman de Babits, le *Kártyavár* (Château de cartes) qui venait de sortir. Je m'y perdis. Je ne compris rien à l'histoire obscure de scandales politiques et sociaux qui y était contée. Je n'étais pas assez au courant de ce qui s'était passé dans la vie publique en Hongrie pour m'y retrouver. C'était d'autant plus difficile que, cette fois, la langue de l'auteur était

une prose très travaillée dont on aurait pu dire, selon une formule de Nietzsche, que c'était *eine schöne, schwere Kunst*, un « art beau et difficile ». Ce sentiment, j'allais par la suite l'éprouver chaque fois qu'il me serait donné de lire un écrit de Babits.

Une fois par mois, les anciens élèves du Collège se retrouvaient autour d'une table dans le restaurant du grand hôtel Saint-Gérard (*Szent Gellért szálloda*), dont la silhouette massive s'élevait sur la rive de Buda au pied du mont Saint-Gérard (*Szent Gellért-hegy*)⁴¹. Je m'y rendais régulièrement. C'est là que je fis connaissance d'un couple de linguistes. Le mari m'était déjà connu puisque je m'étais servi des trois petits livres qu'il avait publiés en allemand dans la collection Göschel. L'un était une grammaire du turc de Turquie, l'autre un petit recueil de textes relativement faciles, le troisième un manuel de conversation. J'avais utilisé ces livres parce qu'ils étaient plus commodes à manier que la *Grammaire de la langue turque (dialecte osmanli)* de mon maître Jean Deny, chef-d'œuvre inégalé mais tellement riche d'informations qu'on s'y perdait assez souvent. Jules Németh⁴², car tel était son nom, était de son côté un turcologue connu et apprécié, surtout en Europe centrale. C'était un homme de taille menue, au faciès tataroïde, le crâne rasé, comme Gombocz, mais sans l'air aristocratique de khan mongol qui m'avait frappé chez ce dernier. Quant à l'épouse de Németh, qui signait Irène Németh-Sebestyén⁴³, c'était une femme de belle prestance, d'allure distinguée, que je connaissais comme spécialiste du finnois et dont la présence détonnait à cette table masculine. Jules Németh travaillait à un livre

⁴¹ Gellért (Gérard), évêque de Csanád d'origine italienne, convertit des Hongrois païens au catholicisme. Il périt en martyr, précipité dans le Danube du haut du mont qui porte aujourd'hui son nom, et où se dresse sa statue.

⁴² Gyula Németh (1890-1976), orientaliste, professeur d'université, membre de l'Académie des Sciences de Hongrie. Il effectua plusieurs voyages d'étude en Orient. Ses principaux domaines de recherche étaient la philologie turque et la préhistoire hongroise.

⁴³ Irén Sebestyén, Madame Gyula Németh (1890-1978), linguiste et traductrice, docteur en linguistique finno-ougrienne comparée. On lui doit la transposition en hongrois d'œuvres d'auteurs finlandais, dont *Chant sur la fleur couleur de feu* et *Fuite* de Linnankoski, ainsi que *Silia* et *L'itinéraire d'un homme* de Sillanpää.

qui allait faire pas mal de bruit. Rien que son titre était déjà de nature à attirer l'attention du public des gens instruits : *A honfoglaló magyarság kialakulása* (Genèse des Conquérants hongrois). La question traitée était à l'ordre du jour. Tout le monde s'intéressait passionnément aux origines de la nation. Sous l'effet de la défaite et de ses séquelles, on cherchait réconfort et consolation dans le passé. C'était un effort pour remonter aux sources, à la « source pure », pour reprendre une locution qui a fait fortune dans l'histoire de la musique hongroise (*a tiszta forrás*). C'était là un réflexe très naturel que j'avais observé chez les Suédois. On aime se rappeler les jours de gloire qu'on a connus et l'on espère qu'ils sont un gage d'un avenir meilleur. J'avais encore dans les oreilles l'hymne national suédois :

Tu trônes sur les souvenirs des anciens jours de grandeur,
Quand ton nom, honoré, survolait la terre,
Je sais que tu es et sera ce que tu fus...⁴⁴

Or, pour ce qui était des gens autour de moi, un choix douloureux se posait : descendait-on des Turcs ou de ces obscurs Finno-ougriens qui avaient passé leur temps à traîner de part ou d'autre de l'Oural, à chercher leur vie en pêchant et en chassant comme toutes ces autres peuplades qui menaient une vie végétative, tels que les Lapons, les Samoyèdes et autres sauvages condamnés à demeurer en marge de toute civilisation ? Pour beaucoup d'esprits, cette dernière ascendance était inacceptable. Non, on préférait être de filiation turque et le grand ancêtre était Attila⁴⁵ qui avait fait trembler tout l'Occident. On lui vouait un véritable culte, ce qui me parut surprenant, pour ne pas dire plus. Mais force était de constater que le prestige du roi

⁴⁴ Les paroles de l'Hymne national suédois sont dues à Richard Dybeck (1811-1877) ; c'est en 1844 qu'on commença à les chanter sur un air populaire.

⁴⁵ La parenté légendaire des Huns (Attila) et des Hongrois a été utilisée par les romantiques pour étayer leur concept de nation. C'est durant le séjour de Sauvageot à Budapest que les sciences linguistiques et historiques s'attelèrent à la tâche d'infirmier cette thèse. À ce propos, Gyula Illyés disait qu'un tout petit peuple a besoin de croire en des parents « ancestraux ».

hun était tel que son nom était porté comme prénom (en hongrois comme « postnom ») par un certain nombre des hommes que je rencontrais. Aucun n'avait l'air gêné de l'associer à son nom de famille, alors que dans tout le reste de l'Europe il est toujours unanimement honni. Il est vrai que je portais moi-même comme prénom le nom d'un empereur romain qui s'était distingué par sa cruauté. La cruauté romaine était-elle plus acceptable que la cruauté hunnique ?

Le livre que préparait Németh n'allait pas satisfaire les partisans d'Attila. Il montrait comment les Turcs avaient participé à la formation de la nation hongroise, mais sans l'assimiler. Certes, le nom même que les différents peuples d'Occident avaient donné aux Magyars était d'origine turque : *onogur*, « les dix tribus » (latinisé en *Hungarus*, par allusion aux Huns, mais sans H dans l'allemand *Ungar*, etc.). Les partisans de l'origine turque avançaient aussi un autre argument : Constantin Porphyrogénète⁴⁶ avait appelé leurs ancêtres tourkoi, car il les avait pris pour de vrais Turcs. Mais alors comment expliquer que la langue dont on se servait était manifestement et sans aucun doute une langue finno-ougrienne ? C'est que des dix tribus qui s'étaient fédérées pour faire la conquête de l'espace danubien, sept étaient authentiquement finno-ougriennes et trois seulement turques. Mais toutes ces démonstrations restaient vaines. Le public ne reconnaissait pas la parenté avec ces pauvres gueux qui vivotaient çà et là en Union Soviétique et il ne faisait même pas grand cas des cousins finnois et estoniens, qui ne pouvaient tout de même pas être considérés comme des barbares. Cette obstination d'une partie des intellectuels était telle, qu'aujourd'hui encore, plusieurs historiens, ethnologues et anthropologues continuent à poursuivre des recherches aux seules fins de justifier l'héritage turc, à défaut de pouvoir réfuter la parenté finno-ougrienne. Et le grand public, de son côté, persiste à choisir très souvent Attila comme prénom. Bien mieux, cet Attila est « recommandé » par l'état civil !

⁴⁶ Porphyrogenetos, « né dans le pourpre », surnom auquel avaient généralement droit les empereurs de Byzance. Constantin VII Porphyrogénète, fils de Léon le Sage, membre de la dynastie macédonienne (912-959). Son ouvrage *De administrando imperio* constitue la source la plus authentique de l'histoire de la Conquête hongroise.

Je ne pouvais pas ne pas demeurer perplexe devant cette contradiction. Les gens que je rencontrais, les publications que je lisais semblaient indiquer que l'ambition générale, pour ne pas dire unanime, des Hongrois était de faire partie de la civilisation occidentale et de suivre le rythme de son progrès. Était-ce conciliable avec le culte d'Attila, le démolisseur de ce même Occident ? N'y avait-il pas dans les fastes de l'histoire hongroise de hauts faits qui suffisaient à nourrir la fierté et ragaillardir le moral de cette nation qui se refusait à se soumettre au destin adverse ? Je commençais à connaître cette histoire qui n'était qu'une succession de combats plus acharnés les uns que les autres. Il y avait eu la Conquête, puis l'installation. À peine était-elle terminée qu'il avait fallu se défendre, contre le raz de marée mongol, en 1240-1241, qui avait tout saccagé, détruit, massacré. Il avait fallu tout reconstruire ; et les Ottomans avaient surgi dans les Balkans. On avait ralenti leur avance tant qu'on avait pu, mais tout s'était à nouveau écroulé sous les coups des armées du Sultan de Constantinople, qui avait fait à son tour massacrer les hommes, déporter les captifs, brûler les villages et soumis à sa loi le cœur même du pays. La résistance hongroise avait sauvé la chrétienté. N'était-ce pas suffisant pour justifier non seulement la présence des Hongrois dans l'espace danubien, mais aussi pour leur conférer des lettres de noblesse tout aussi glorieuses que celles dont pouvaient se targuer les Français, les Anglais, les Espagnols et tous les autres ? Je pensais qu'Ady n'avait pas du tout été si fier de « puer le Scythe », comme il disait. En attendant, il me restait à prendre acte du fait que, dans leur esprit, les gens autour de moi se cherchaient des raisons d'espérer à la fois dans le passé qu'ils situaient loin à l'Est et dans celui plus proche qu'ils avaient vécu dans cette Europe centrale, en dominateurs, jusqu'avant le Traité de Trianon. Était-ce dû au désir de rester eux-mêmes entre deux mondes ? De survivre envers et contre tout ? Si oui, c'est qu'ils avaient l'ambition de s'assurer un destin à part, dont on pourrait dire avec le poète Ady que ce serait « un beau destin » : *Szép, magyar sors.*

Pèlerinage viennois

Les historiens que je rencontrais au Café Central avaient cru à plusieurs reprises devoir me conseiller d'aller faire un tour à Vienne, d'où était parti à la fin du XVIII^e siècle le grand mouvement de rénovation de la langue littéraire et aussi de la littérature d'expression hongroise. Ce qu'ils me proposaient était une sorte de pèlerinage. Ils voulaient me faire comprendre quelque chose qui leur paraissait important. Un pareil déplacement ne m'enthousiasmait pas. Certes, j'adorais cette capitale autrichienne où, venant d'Allemagne, je n'avais passé que quelques jours. Je m'y étais plu non sans éprouver un sentiment de mélancolie, car elle m'était apparue dans toute sa nostalgie des grandeurs perdues. On ne pouvait s'y mouvoir sans évoquer ce qu'elle avait été et qu'elle n'était plus. Constamment m'était alors revenu à l'esprit une phrase que Pierre Gaxotte, quand nous étions au lycée Henri IV, avant de nous retrouver à Normale, aimait répéter : « Le plaisir des âmes sensibles n'est jamais dépourvu d'une certaine mélancolie ». Il l'avait lu dans *Corinne ou l'Italie*, de cette Madame de Staël en qui je révérais l'un des plus grands esprits de l'époque. On ne pouvait se promener dans Vienne sans rencontrer quelque vestige à chaque pas. Cette cité n'avait-elle pas été la capitale de la musique, mais aussi de la Contre-Réforme et de l'art baroque ? J'avais été frappé de constater que les influences italienne et française s'étaient combinées pour y conférer à l'allémanisme une coloration qui tranchait avec les traditions du reste de l'Allemagne. Un Français s'y trouvait plus à l'aise, humait dans l'air une odeur différente, comme plus épicée. Mais lors de ce premier passage, il ne m'était pas venu à l'esprit d'établir la moindre liaison entre l'Autriche allemande et la Hongrie. Pour moi, il s'agissait de deux entités distinctes et entièrement différentes. Les propos des historiens hongrois m'avaient révélé qu'il n'en était rien et que l'Autriche s'était trouvée liée à la Hongrie par le destin. Deux de ces messieurs, historiens, s'étaient faits plus pressants que les autres : Gyula Szekfű⁴⁷

⁴⁷ Gyula Szekfű (1883-1955), membre du Collège Eötvös, une des figures représentatives de l'historiographie de la première moitié du XX^e siècle en Hongrie.

et le propre frère aîné d'Eckhardt⁴⁸, dont il sera question plus loin. Ils estimaient que je ne comprendrais jamais tout à fait les Hongrois si je n'allais pas me rendre compte de ce qui s'était passé là-bas.

Peu avant les vacances de Pâques, je reçus une amicale invitation de me rendre à Vienne comme hôte du Collegium Hungaricum⁴⁹, qui était l'équivalent de notre Institut Français. Elle émanait d'Anton Lábán⁵⁰, son directeur.

Le Collegium Hungaricum était logé dans l'ancien Palais de la Garde hongroise de Marie-Thérèse⁵¹. C'était un bâtiment imposant dont j'admirai tout de suite le monumental escalier. Les pièces y étaient démesurément grandes, mais le décor intérieur était d'une simplicité toute militaire. L'ameublement, qui hélas n'était pas d'époque, se perdait sous des plafonds extraordinairement élevés. L'appartement qui m'avait été réservé était si vaste que je m'y sentis encore plus petit que dans celui du Collège Eötvös. Heureusement, le chaleureux accueil du directeur Lábán et des deux historiens, Eckhardt et Szekfű, me réchauffa quelque peu. Ils me firent visiter les aîtres et m'expliquèrent ce qu'avait été la Garde qui y avait habité. Elle était exclusivement composée de jeunes nobles dont la plupart étaient très cultivés en même temps que très patriotes. Le plus connu

⁴⁸ Ferenc Eckhart (1885-1957), historien du droit et de sciences économiques, professeur d'université.

⁴⁹ Collegium Hungaricum : institut scientifique hongrois fondé à l'étranger (Vienne, Rome, Berlin, Paris) à l'intention des boursiers étudiants ou universitaires désireux de mener des études et des recherches scientifiques.

⁵⁰ Antal (Anton) Lábán (1884-1957), historien de la littérature, critique. Entre 1909 et 1923, professeur à la chaire de langue et de littérature hongroises à la Theresianum de Vienne, puis organisateur et directeur du Collegium Hungaricum dans la même ville. À ce dernier poste, il apporta son soutien à bon nombre de jeunes talents hongrois, entre autres au poète Attila József.

⁵¹ La Garde hongroise (« Garde royale hongroise »), garde d'honneur exclusivement composée à l'origine de jeunes nobles hongrois. Levée en 1760 par Marie-Thérèse à Vienne, pour gagner à la Maison des Habsbourg la noblesse hongroise méfiante à son égard. Une partie des gardes, familiarisés à Vienne avec les idées des Lumières françaises, se lancèrent eux-mêmes dans l'activité littéraire et contribuèrent de la sorte à l'éveil de la nation hongroise à la fin du XVIII^e siècle.

d'entre eux était Georges Bessenyei⁵². Entre autres écrits, il avait produit une tragédie : *Ágis tragédiája* (la Tragédie d'Ágis), qui parut en 1772 alors qu'il était encore membre de la Garde. Les historiens de la civilisation hongroise datent de cette parution le début chez eux de la période des Lumières. Il faut se rappeler que la Vienne de cette époque était le carrefour où se rencontraient les courants venant d'Italie, de France et même d'Angleterre, sans parler de l'Allemagne qui se réveillait. Bessenyei et un certain nombre de ses camarades, déjà préparés par l'instruction qu'ils avaient reçue dans quelques-uns des grands collèges de Hongrie, étaient curieux de connaître ce qui se passait en Occident. Pour ce qui était de Bessenyei, il avait commencé ses études à Sárospatak, le collège⁵³ protestant qui a formé une partie de l'élite hongroise. Ces jeunes gens allèrent de découverte en découverte. C'est ce qu'on peut constater à la lecture de leurs écrits. À fréquenter la Cour et aussi l'élite viennoise, ils avaient pu mesurer le degré d'arriération où la conquête ottomane, suivie des guerres contre la Maison d'Autriche, avait précipité leur pays. La culture traditionnelle y était encore presque totalement latinisée, ce qui avait eu pour conséquence que la langue maternelle s'était étiolée au point de ne plus pouvoir servir que pour la communication purement locale. Dès qu'il s'agissait de véhiculer des concepts scientifiques, philosophiques, techniques ou même simplement de refléter par la traduction ce que contenaient les œuvres littéraires écrites en français, en anglais ou en allemand, elle refusait tout service. Un Georges Bessenyei avait appris du latin, fort bien même, et l'Antiquité grecque lui était

⁵² György Bessenyei (1747-1811), écrivain, philosophe, promoteur de la politique culturelle, figure de proue des Lumières hongroises, membre de la Garde de Marie-Thérèse. Dans ses travaux, il réclame l'essor de la civilisation nationale hongroise et vise à transposer dans la littérature hongroise idées et genres des Lumières.

⁵³ Le célèbre collège protestant de Sárospatak (Hongrie du Nord) fondé en 1531 par Péter Perényi était un des hauts lieux du protestantisme de Hongrie. Son âge d'or se situa à l'époque de György I^{er} Rákóczi et de son épouse Zsuzsa Lorántffy qui, en matière de mécénat, rivalisèrent de générosité. Entre 1650 et 1654, il put s'enorgueillir de la présence de Comenius (Jan Amos Komensky) dans son corps enseignant. Des écrivains et hommes politiques hongrois de renom sortirent de ses rangs, ainsi que des autres collèges protestants de Debrecen et de Pápa.

familière, tout comme à nos lettrés du XVIII^e siècle, mais le monde occidental dont lui et les autres s'étaient rapprochés à Vienne leur avait été presque inconnu : ils avaient tout de suite compris que leur patrie perdrait toute possibilité de renaissance tant que la langue hongroise, perfectionnée et rééquipée, ne serait pas capable d'exprimer ce qui se pensait en Occident. À la lecture de ce qu'ils ont écrit, on découvre que deux modèles sont constamment invoqués par eux : le français et l'anglais. Bessenyei cite d'une part Milton, Shakespeare, Young, Pope et de l'autre les deux Corneille, Despréaux (il n'écrit jamais Boileau), Molière, Montesquieu, Voltaire. Il fait allusion à Richelieu dans lequel il voit le grand promoteur du classicisme français et il ne mentionne Louis XIV qu'avec admiration et respect. On sent qu'il désire voir ses compatriotes s'approcher de ces grandes figures. Il estime qu'il faut doter la littérature hongroise de chefs-d'œuvre comparables et il croit que c'est surtout par le théâtre qu'on peut y parvenir. Il rêve de voir représenter sur la scène hongroise des pièces qui puissent égaler celles qui recueillirent les applaudissements du Roi Soleil et de sa Cour. Sur ce point, d'ailleurs, il ne diffère pas des réformateurs allemands qui ont tous essayé de présenter des œuvres dramatiques, de Gottsched à Goethe, en passant par Lessing, Schiller et bien d'autres. Schiller ne devait-il pas expliquer que la scène était une institution éducative de premier plan ? Cette priorité reconnue au théâtre a été d'autant plus surprenante que les littératures d'Europe centrale n'y étaient pas préparées. Elles avaient été dominées par la poésie lyrique ou épique et devaient l'être également par la suite. Pour ce qui était de la littérature hongroise qui m'intéressait au premier chef, je venais de constater sur place que l'art dramatique n'y jouait pas le rôle qu'aurait souhaité Bessenyei. Il faut ajouter que ce dernier ne s'était pas confiné dans la seule littérature dramatique et que ses idées réformatrices allaient plus loin. Il proposait de développer l'enseignement des sciences et même de créer un équivalent de l'Académie Française, une institution que toute l'Europe centrale nous enviait. À défaut, il fallait suivre l'exemple des Allemands qui s'étaient groupés en *Sprachgesellschaften* afin de purifier et perfectionner leur langue, le lien essentiel de leur cohésion nationale.

Je passai de longues heures à m'entretenir de tous ces sujets avec mes deux historiens ainsi qu'avec Lábán qui, lui, voyait les choses en professeur de hongrois qu'il était et qui me fit cadeau d'un exemplaire de sa grammaire hongroise, rédigée en allemand à l'intention de ses élèves viennois. Souvent, ces rencontres se prolongeaient tard dans la soirée, à la table de quelque brasserie renommée de la Mariahilfer Strasse. D'autres fois, elles consistaient à arpenter les chemins des environs de Vienne, surtout du Wienerwald, quand ce n'était pas quelque station prolongée dans quelque guinguette où l'on vous servait à boire un petit vin blanc aigret dont Szekfű prétendait qu'il était meilleur pour l'estomac que les vins plus moelleux. Personnellement, n'étant pas grand buveur de vin, bien que de descendance bourguignonne, je n'en jugeais pas de même. Ce qui m'enchantait, c'était le paysage et j'étais très sensible à la gentillesse des gens, à cette *Gemütlichkeit* qui régnait sur la vie de chaque jour. Nous connûmes la splendeur du Vendredi Saint sous un soleil presque estival et, le samedi après-midi, la grande procession du Saint-Sacrement à travers des rues où les Saintes Faces étaient exposées aux devantures de toutes les boutiques, entourées de cierges allumés et au milieu d'un immense concours de peuple. Oui, l'histoire n'avait pas menti : Vienne était toujours la capitale de la Contre-Réforme. Il en était probablement encore plus ainsi quand Bessenyei et ses compagnons « gardaient » la souveraine « roi »⁵⁴ de Hongrie, qui avait dû de se maintenir sur le trône au dévouement chevaleresque de la noblesse hongroise. Mes interlocuteurs m'avaient à cette occasion rappelé que Bessenyei, protestant formé au « collège » protestant de Sárospatak, avait fini par se convertir au catholicisme, *katolizált*, comme on disait alors en hongrois, ce qui sonnait quelquefois péjorativement.

Quand, plus ou moins fourbu de fatigue, je m'allongeais sur une sorte de lit de camp, je songeais, en portant les yeux vers le plafond, que Bessenyei avait peut-être, dans cette même chambre, levé lui aussi les yeux vers le même plafond. J'en ressentais une sorte d'émotion

⁵⁴ En vertu de la *pragmatica sanctio* promulguée par Charles III, sa fille Marie-Thérèse avait droit au titre de « roi » de Hongrie.

indéfinissable. Je me trouvais dans l'endroit même où quelque chose d'important s'était produit, quelque chose qui avait changé le sort de la nation. Il m'apparaissait que c'était une grande chance que de se trouver dans un tel lieu, hanté par le souvenir de ces soldats qui étaient devenus des héros de la civilisation. S'ils n'avaient pas existé, aurais-je pu me trouver entre ces murs qui avaient été témoins de leur vie ? Et existerait-il encore une Hongrie ? Et si elle existait, aurait-elle conservé son identité ? Et surtout, existerait-il encore une langue hongroise ?

Ce qui me paraissait sûr, c'est que le grand mouvement auquel les Gardes hongrois de Vienne avaient apporté une contribution peut-être décisive avait sauvé la langue nationale. Et il n'était que temps de sonner l'alarme. En 1784, Joseph II, le « despote éclairé », allait rendre un édit imposant l'emploi de l'allemand comme langue de l'administration en Hongrie, à la place du latin qui avait jusque-là régné en maître. Quelques années après, le fameux Herder, dans ses *Idées sur la philosophie de l'histoire* (1791) devait rendre comme un verdict de mort en prévoyant que la langue hongroise disparaîtrait promptement de l'usage, puisqu'il estimait qu'elle était déjà moribonde. Pourtant, en 1784, le jésuite János Molnár⁵⁵ avait déjà prôné la rénovation de la langue et lancé le terme *nyelvújítás*, qui devait faire fortune et demeurer dans les fastes de l'histoire de la civilisation hongroise, pour désigner l'immense exploit accompli par la nation au cours d'un siècle afin de faire de sa langue un instrument aussi perfectionné que peuvent l'être les langues des civilisations les plus prestigieuses. Une devise était devenue vers le même temps comme un mot d'ordre, qui fut constamment repris par la suite : *Nyelvében él a nemzet*, « C'est dans sa langue que vit la nation »⁵⁶. Elle demeure encore actuelle au moment où j'écris ces lignes.

Certes, le concept même de façonnage et refaçonnage d'une langue de civilisation m'était familier, ne serait-ce que par l'histoire

⁵⁵ János Molnár (Keresztély Molnár) (1728-1804), écrivain, rédacteur, bibliographe. Un des premiers à employer la versification métrique au temps des Lumières, il compte parmi les fondateurs hongrois des sciences humaines.

⁵⁶ Formule émanant du comte István Széchenyi.

des langues. J'avais lu avec attention l'*Aperçu d'une histoire de la langue grecque* d'Antoine Meillet. Je savais comment le latin avait été sciemment perfectionné pour pouvoir faire concurrence au grec. Chez nous, il y avait eu la tentative de la Pléiade et le réglage reflété par la première édition du dictionnaire de l'Académie Française en 1694. Vers le même temps avait pris son élan le mouvement de refaçonnage de l'allemand. Tous ces événements étaient connus des érudits hongrois du XVIII^e siècle dont on sait que la culture était très vaste. Pour ma part, j'avais pris part à la bataille pour le néo-norvégien et pris connaissance de ce qui s'était fait en Finlande pour ériger le finnois en langue nationale de civilisation. J'avais aussi quelques notions de ce qui était en cours pour l'estonien. Je savais que l'on peut agir consciemment sur une langue et modifier le cours de son évolution dans un sens ou dans un autre. Mais ce qui distinguait l'affaire du hongrois, c'était ses dimensions et sa durée. Tout un peuple s'était imposé les plus grands efforts et les plus grands sacrifices pour sauver sa langue nationale et sauver aussi par là son identité. Les Hongrois avaient fait mieux, plus grand, plus efficace que tous les autres peuples. Je n'avais donc pas eu tort de me rendre à Vienne. C'était véritablement un pèlerinage que j'avais fait, qui m'avait éclairé et fait découvrir une des grandes constantes de la civilisation hongroise : ne jamais se laisser distancer, suivre de près tout progrès, toute innovation, prendre même de l'avance chaque fois que cela serait possible.

Le linguiste que j'étais ne pouvait pas ne pas être frappé de ce qu'avait voulu faire Georges Bessenyei. Le pèlerinage viennois m'avait conforté dans l'idée que la langue était bien la clé qui ouvrait la chasse de la civilisation hongroise. J'étais donc sur la bonne voie.

Du côté des officiels

Si distantes que fussent mes relations avec les représentants officiels de la France en Hongrie, je finis peu à peu, par les confidences et les conseils de Mistler d'une part, à travers les propos de notre consul de Vréville d'autre part, par entrevoir ce qui se passait entre les gouvernants hongrois et les gouvernants français.

Il y avait d'abord la situation ambiguë de l'État hongrois, tel qu'il émergeait à la fois de la guerre qui lui avait valu de subir les rigueurs du Traité de Trianon et des secousses internes qui avaient jeté à bas la structure d'avant-guerre. La Hongrie demeurait théoriquement un royaume. Le mot *királyi*, « royal », affublait toutes les institutions et toutes les décisions du pouvoir, mais celui-ci était exercé par une oligarchie composite. Le rôle de chef officiel de l'État était dévolu à l'amiral Nicolas (Miklós) Horthy qui n'appartenait pas à la toute grande noblesse et encore moins à la vieille aristocratie. Il s'était distingué au commandement suprême de la flotte austro-hongroise durant la guerre et s'était acquis par là l'estime des marins alliés, ses adversaires, mais cette estime ne concernait que le marin, car les officiers des marines alliées, c'est-à-dire essentiellement des marines britannique et française, ne portaient pas leur regard au-delà. Le pouvoir exécutif était exercé par le comte Étienne Bethlen⁵⁷ qui, lui, appartenait à la grande aristocratie, plus particulièrement à celle originaire de Transylvanie, cette province qui avait joué un si grand rôle dans l'histoire hongroise et venait d'être annexée au royaume de Roumanie. C'était un homme cultivé qui avait de puissantes relations de différents côtés, plus particulièrement avec l'aristocratie anglaise. On le disait grand politique et il est de fait qu'il avait su constituer une force assez cohérente de politiciens de différentes obédiences pour le soutenir à peu près aveuglément dans ses circonvolutions plus ou moins difficiles à « négocier », comme disent les coureurs automobilistes.

En principe, le royaume de Hongrie était sans souverain légitime. Il s'ensuivait qu'une partie des classes dominantes demeurait attachée à la dynastie des Habsbourg. Plusieurs de ces hommes partageaient même le pouvoir avec les autres politiciens, ceux qui s'étaient plus ou moins sincèrement détachés de ce que nous appelions la « Maison d'Autriche », cette ennemie que certains de nos propres hommes d'État se flattaient d'avoir enfin abattue. Il était difficile de mesurer

⁵⁷ István Bethlen, comte (1874-1946), originaire de Transylvanie, homme politique conservateur. Premier ministre entre 1921 et 1931.

le poids des « légitimistes »⁵⁸, car beaucoup ne se manifestaient pas trop en public et, comme j'en fis plus tard l'expérience, ils ne se reconnaissaient tels que dans des conversations amicales. On était précautionneux. D'autant plus qu'une récente tentative du retour du roi déchu avait tourné mal. La Hongrie avait refusé de le recevoir et il avait dû reprendre le chemin de l'exil, avec son chagrin, pour reprendre l'expression plus récente d'un grand Français. Une solution eût été de procéder à l'élection d'un nouveau roi. Historiquement, c'était possible, car il y avait des précédents. Seulement, il aurait fallu choisir dans une autre dynastie que celle des Habsbourg et, parmi les royalistes résolus, même ceux qui étaient adversaires sentimentaux des Habsbourg y répugnaient. Aucun candidat ne se présentait, car il n'était pas besoin d'être très avisé pour saisir que la situation de la Hongrie n'était pas de tout repos. La « Commune » avait été liquidée plus que vaincue. Les hommes qui l'avaient dirigée avaient pu partir à temps. Ils battaient le pavé de Vienne ou avaient gagné l'URSS. Quelques autres s'étaient égaillés de par le monde. Ils n'avaient pas tardé à se regrouper, se réorganiser et s'entraider. En dehors des militants proprement « communistes », une émigration importante avait dispersé de nombreuses personnalités de la bourgeoisie libérale, dont la plupart étaient des intellectuels et formaient une élite qui avait animé la vie publique hongroise jusqu'en 1919. On les retrouvait à Londres, à Berlin, à Paris. Ils se reformaient çà et là comme autant de bataillons prêts à reprendre le combat.

Dans le pays même, les nouvelles institutions fonctionnaient tant bien que mal, supportées par un public plus ou moins « manipulé » par la propagande intérieure. Il y avait un parlement, mais les modalités mêmes de son élection en faisaient un instrument passif du pouvoir. Il servait d'alibi quand on essayait d'entrer en contact avec l'Occident. On envoyait des délégations parlementaires partout où l'on pouvait et l'on en invitait aussi à venir voir sur place que la démocratie représentative régnait bien en Hongrie. Quiconque était averti de ce qui se passait lors des élections ne pouvait que ricaner.

⁵⁸ L'appellation de légitimiste revenait aux amis de la dynastie des Habsbourg.

Dans les bourgs et les petites agglomérations, les électeurs devaient émettre leur vote oralement, à haute et intelligible voix, devant un bureau de vote où ne figuraient que les représentants ou les partisans du pouvoir. Et si l'on avait affaire dans quelque canton à un électorat récalcitrant, les barrages de gendarmes sur les routes et les vérifications d'identité retardaient assez les électeurs pour les empêcher d'arriver devant les urnes avant la clôture du scrutin. Tout cela indépendamment des autres procédés de fraude électorale.

Ce qui frappait davantage l'étranger de passage, c'était qu'on lui faisait remplir des papiers pour entrer comme pour sortir et qu'on lui demandait de mentionner en particulier sa « religion ». Si l'on omettait de signaler ce « détail », le fonctionnaire de service, pour éviter les complications, sans pourtant violer le règlement, y allait de sa propre intuition et portait la mention manquante. Quand mon condisciple et camarade Jean Carrère était venu remplacer Jean Mistler rentré à Paris, il avait estimé devoir s'abstenir de toute allusion à la religion. On lui avait remis deux jours après le récépissé de sa demande d'entrée (*bejelentő*) où, à sa grande surprise, il avait pu lire qu'il était « catholique ». Or, il était protestant. Le zélé préposé de la préfecture pensait que les Français devaient être tous catholiques. N'y avait-il pas eu une révocation de l'Édit de Nantes ?

Une autre constatation offusquait les gens venus d'Occident : certains journaux ne pouvaient entrer en Hongrie, ni certaines publications. À la Faculté, sur la porte d'entrée de l'« Institut d'études françaises », on pouvait lire une affiche rappelant aux étudiants et étudiantes catholiques l'obligation de consulter leur confesseur avant de lire un ouvrage français, afin de ne pas mettre leur conscience en péril pour le cas où il aurait figuré à l'Index.

Autant qu'il apparaissait à nos diplomates en poste à Budapest, le gouvernement « royal » hongrois se proposait au court terme deux objectifs : 1. maintien de la société conservatrice en Hongrie, 2. acquisition des « intelligences » nécessaires pour contrecarrer la politique de ce qu'on appelait la « Petite Entente ». Or, ces « intelligences », il fallait si possible s'en assurer un peu partout, même dans un pays comme la France dont on se méfiait pour plusieurs raisons. D'abord,

on attribuait à Clemenceau le démantèlement de l'État hongrois au profit des Tchèques, des Roumains et des Serbes. Ensuite, on s'inquiétait de constater que la France avait accueilli de nombreux émigrés politiques de tendance libérale, voire socialiste. En troisième lieu, la France et Paris restaient l'épouvantail de tous les milieux conservateurs. On se souvenait que les démarches tentées auprès de certaines personnalités de l'aristocratie française par des magnats hongrois n'avaient mené à rien, parce que ces maudits radicaux de républicains n'étaient absolument pas sensibles aux interventions venant d'une classe dont ils avaient détruit le pouvoir en s'y reprenant à trois fois. L'État laïque français faisait peur.

Le plus curieux était que l'on en voulait également à la France ou tout au moins aux gouvernants français d'avoir soutenu la réaction hongroise à Szeged, occupée par les troupes du maréchal Franchet d'Espèrey. Ce seraient les soldats et surtout les officiers de cette armée d'Orient qui auraient fourni les armes à la petite armée reconstituée par Horthy et ses acolytes. De même, ils auraient encouragé et aidé les Roumains à envahir le pays pour en chasser les « bolcheviks », etc. Comme je n'avais aucune connaissance directe de tous ces faits, il m'était naturellement impossible de démêler le vrai du faux, l'authentique du tendancieux, la réalité de son interprétation plus ou moins partisane. Je demeurais troublé, mais constatais chaque fois ce que j'avais déjà observé dans d'autres pays, à savoir que l'idée qu'on se fait des événements a plus d'importance pour le présent et surtout pour l'avenir que la réalité historique telle qu'on peut la saisir. Le peu d'événements qu'il m'avait été donné de vivre personnellement et les explications lucides autant que désespérantes de Jean Delavaud qui avait bien voulu se donner la peine de me faire ouvrir les yeux sur le monde, m'avaient mis en garde contre les théories conçues à partir de documents, officiels ou non. En matière d'histoire, le document écrit pouvait induire en erreur et avait effectivement souvent induit en erreur. Il y avait toujours une face invisible à tout événement. Pour y jeter un regard, il fallait avoir vécu soi-même l'événement ou en avoir entendu la relation orale des protagonistes eux-mêmes. L'histoire documentaliste recelait trop de pièges pour être acceptée

sans prévention. N'avais-je pas servi moi-même, en dépit ou peut-être même à cause de mon jeune âge, à transmettre des informations « purement verbales » entre parties qui étaient censées s'ignorer totalement ? N'avais-je pas ensuite lu de mes propres yeux les documents inspirés par ces démarches secrètes ? Pouvaient-ils refléter ce qui s'était passé ? Je laissai donc ces informations, officielles ou non. Ce que je savais pour une raison toute personnelle, c'était que Clemenceau n'était pas pour grand-chose dans les décisions qui lui étaient mises sur le dos. Cette raison, qui me paraissait suffisante, était que toute la politique de la France dans l'Europe danubienne avait été conçue par Philippe Berthelot et que celui-ci prêtait trop complaisamment l'oreille aux suggestions de Beneš⁵⁹. Une autre raison était que les Roumains avaient une position de force à Paris où ils avaient depuis longtemps su pénétrer dans le monde de ce qu'on appelle aujourd'hui l'intelligentsia, quand ce n'était pas celui du « Tout Paris ». Ils régnaient sur les salons. Les Serbes s'étaient également imposés dans certains milieux. Plusieurs de leurs fringants généraux s'étaient même acquis les faveurs de dames de la haute société.

Ce qu'on ne comprenait pas autour de moi à Pest, c'était que la Hongrie avait été victime de ses carences d'avant la guerre. À cette époque-là, elle ne s'était pas donné beaucoup de mal pour figurer à Paris. Ses intellectuels s'y rendaient, certes, surtout ses poètes, ses peintres, ses sculpteurs, mais c'étaient précisément ceux-là qui venaient d'être balayés par la contre-révolution. Comme il a été dit plus haut, une bonne partie d'entre eux venaient de s'y réfugier et, naturellement, ils ne faisaient pas de propagande en faveur du régime qu'ils avaient fui. Il n'empêche que les esprits libéraux, ou même ceux qui étaient attirés par les idées révolutionnaires, en voulaient à la France d'avoir prétentieusement favorisé le retour de la réaction.

⁵⁹ Sauvageot ne mentionne ici que le nom de Beneš. Les trois politiciens dont l'activité conduisit à la création de la République tchécoslovaque s'appellent Tomas Garrigue Masaryk, (1850-1937), Eduard Beneš (1884-1948) et Milan Rastislav Stefanik (1880-1919). En l'absence de ce dernier, victime d'un accident d'avion, Masaryk et Beneš participèrent aux pourparlers de paix de Trianon.

À vrai dire, comme j'ai pu m'en convaincre plus tard, ce n'était pas un retour au *statu quo* d'avant 1914 qui s'était produit : c'était quelque chose de plus grave. Un nouvel état de choses comportant le rétablissement d'anciennes contraintes, auxquelles en étaient ajoutées de nouvelles. C'était du féodalisme où le pouvoir civil et militaire était exercé par les représentants de plusieurs classes privilégiées : aristocratie, moyenne noblesse, *dzsenti*, bourgeoisie riche, professions dites libérales, clergés catholique et protestant. Les démarcations n'étaient pas toujours très nettes entre ces différentes classes. La plus homogène était sans nul doute l'aristocratie, qui détenait tous les leviers de commande et une grande partie de la propriété foncière. La bourgeoisie riche était plus composite, car elle comprenait la haute société juive et beaucoup d'éléments d'origine étrangère, d'importation plus ou moins ancienne. Une classe moyenne comparable à celle qui faisait la force de la République Française n'existait pas. Une poignée de braves gens qui ressemblaient de loin à notre petite bourgeoisie s'affairaient de leur côté tant qu'ils pouvaient pour subsister péniblement et puis, après, c'étaient la grande masse des paysans et une classe ouvrière très peu cohérente, car elle contenait trop de ruraux qui ne s'étaient pas encore adaptés à leur nouvelle condition. La société hongroise était donc mal bâtie. Une classe d'oligarques régnait sur l'ensemble de la nation. Qu'en voulaient-ils faire ? Le sauraient-ils au moins ? Maintenir leurs privilèges ? Certainement, mais après ? Rétablir la Hongrie dans son ancienne puissance ? Oui, dans la mesure où il est plus avantageux d'exploiter un pays riche et puissant que de ronger le squelette qui leur restait. Chaque fois que je passais l'un des ponts du Danube, je jetais un regard vers le Château royal sur sa colline surplombant le fleuve et me disais que ses hôtes étaient prêts à tout pour s'y maintenir et jouir du pouvoir dont ils s'étaient emparés. Cette folie du pouvoir me paraissait quelque peu surprenante, car je comparais involontairement ce pays mutilé, déchiré, ruiné, à la France et me demandais comment il se faisait qu'on s'y disputait tout autant le règne et la puissance. J'ignorais alors qu'un jour viendrait où d'autres fous du pouvoir se disputeraient une France humiliée, affamée, vaincue, et n'hésiteraient pas à se perdre pour avoir voulu

goûter quelques instants la volupté de s'appeler ministre ou quelque chose d'approchant.

Les maîtres de la Hongrie faisaient tout leur possible pour perpétuer le faste, le luxe et le confort dont ils étaient accoutumés à jouir. Partout, les honneurs leur étaient rendus quand ils se manifestaient. Un ministre hongrois déplaçait plus d'air qu'un ministre français, de même qu'à l'université le professeur titulaire était un personnage autrement important que son collègue français. Mais, sur ce dernier point, il ressemblait aux maîtres allemands qu'il m'avait été donné d'approcher et même un peu aussi aux maîtres suédois. Il y avait quelque chose de presque médiéval dans leur attitude. On sentait cette fois encore que maison n'était pas passé par là.

Dans le secteur plus étroit où je me mouvais, l'existence de tous les jours était difficile et les gens ne pouvaient s'empêcher de comparer leur quasi-misère présente à la confortable aisance dont ils avaient joui sous le régime d'avant la guerre. On gardait la nostalgie du passé, même quand on concédait qu'il avait comporté des inconvénients. Les historiens s'évertuaient à expliquer le désastre qui avait frappé la nation. Ils en découvraient la cause dans les insuffisances et les vices du régime disparu. Autour de moi, tout le monde parlait d'un livre récent de l'historien Gyula Szekfű. Il était intitulé *Három nemzedék* (Trois générations). L'auteur se présentait comme un catholique conservateur et il exposait que tous les malheurs de la patrie provenaient de ce que la société hongroise n'avait pas su se renouveler à temps ni honorer ses traditions les plus nobles. On y lisait que la défaite subie était le résultat d'un effondrement moral et social qui s'était produit à l'intérieur de la Hongrie. Cette explication me choqua vivement. Quel irréalisme ! Comme si la Hongrie n'avait pas été tout simplement emportée par un ouragan dévastateur qui n'avait laissé que ruines sur son passage ! Aurait-elle pu y échapper, même avec la meilleure volonté de tous ses dirigeants ? Pouvait-elle demeurer toute seule hors d'un conflit qui avait bouleversé le monde entier ? La Hongrie d'avant-guerre était un pays où s'affrontaient depuis des siècles des hommes de langues, de civilisations et d'orientations différentes. La Conquête de 896 n'avait pas été

achevée. La nation maîtresse n'avait pas réussi, pas su, pas même voulu assimiler les éléments allogènes qui subsistaient sur le territoire conquis. Les épouvantables désastres subis les uns après les autres avaient créé de véritables déserts qu'il avait fallu repeupler avec les immigrés provenant des régions voisines. L'État hongrois était entré dans la guerre par la force des choses. Il ne pouvait qu'y perdre, car il ne s'agissait pas pour lui de s'agrandir aux dépens de la Serbie. L'Autriche pouvait seule espérer quelque avantage à ce jeu dangereux. Mais quel avantage ? Ce misérable enjeu valait-il le coût qu'il ne pouvait manquer d'avoir ? J'y pensais et repensais sans pouvoir y trouver une quelconque explication rationnelle. Je me rappelais une lettre que mon père nous avait envoyée de Constantinople où ses affaires le retenaient. Elle datait du début de l'année 1914 et j'y avais lu textuellement : « Berchtold est-il fou ? Il va nous précipiter tous dans la guerre. Il ne se demande pas si ce ne sera pas *finis Austriae* ». Quand on réfléchissait plus avant, il fallait bien s'avouer que les seuls qui pouvaient espérer gagner quelque chose à l'occasion d'une guerre, c'étaient nous Français qui rêvions de récupérer l'Alsace-Lorraine. Les Italiens pouvaient, eux aussi, songer à leurs terres irrédentes, mais les autres ?

J'avais été politisé très jeune. L'ambiance dans laquelle j'avais vécu au Proche-Orient en était probablement la cause. Il me souvient qu'en 1909, j'avais lu dans *Harper's Magazine* une déclaration de Lord Lansdowne qui avertissait les Britanniques d'avoir à s'armer avec diligence afin de faire face au péril allemand. C'était l'époque de ce qu'on avait appelé le *Drang nach Osten*. Et puis il y avait eu l'affaire d'Agadir, précédée par la visite du Kaiser à Tanger, et bien d'autres occasions encore où les Allemands nous avaient harcelés d'une manière ou d'une autre. Mais pourquoi ? J'avais pu constater par la suite que les Allemands vivaient mieux que nous. Ils étaient plus prospères, plus riches. Leurs maisons étaient plus confortables, leurs ameublements plus luxueux, leur alimentation plus dispendieuse. De retour en France, j'avais eu presque honte de retrouver un Paris architecturalement plus beau mais plus pauvre, aux rues mal éclairées, aux maisons d'habitation obscures et sans confort, et une

population qui ne connaissait pas la joie de vivre qui éclatait partout outre-Rhin. Que voulaient-ils donc de plus ? N'avaient-ils pas réussi, selon le dessein de Bismarck, à nous jeter dans cette vaste entreprise coloniale où nous dépensions le plus clair de notre fortune nationale ? Ils pouvaient se sentir à l'abri de toute attaque de notre part puisque nous étions engagés à fond dans plusieurs parties du monde. Comme on dirait aujourd'hui, ils pouvaient être bien tranquilles tandis que nous nous « défoulions » loin de chez eux. Pourquoi alors cette course aux armements, pourquoi cette militarisation à outrance, pourquoi ces grandes manœuvres, ces coups d'éclat ? On aurait dit qu'ils nous fouillaient comme on fait avec un fauve que l'on veut faire coûte que coûte sortir de son repaire afin de l'abattre.

Petit à petit, l'oiseau fait son nid...

Le printemps avait brusquement succédé à l'hiver et le jardin du Collège avait fleuri du soir au matin. Zolnai m'avait invité à faire un tour dans sa bonne ville de Szeged⁶⁰ et il avait arrangé les choses en sorte que je devais y faire une conférence sur les écrivains français qui venaient de se faire connaître : de Giraudoux à Proust, en passant par Paul Morand, François Mauriac, André Maurois, etc. Je pris donc le train.

Il n'y avait pas foule dans le compartiment où je m'étais assis. Juste un monsieur d'une cinquantaine d'années devant moi, l'air passablement cossu, manifestement quelque homme d'affaires en déplacement. À peine avions-nous quitté la gare qu'il m'adressa la parole... en allemand. Je lui répondis dans cette langue, en demandant pourquoi il ne m'avait pas adressé la parole en hongrois. Il eut un petit rire et me confia complaisamment qu'il savait reconnaître les gens et que l'on voyait bien que je ne pouvais pas être un Hongrois. « Vous ne pouvez guère être qu'un Allemand. Je dis bien un Allemand parce que vous n'avez pas l'air autrichien ; et puis votre accent prouve bien

⁶⁰ Szeged, ville dans le Sud de la Hongrie. Après l'annexion de Kolozsvár (Cluj-Napoca en roumain) par la Roumanie, l'université de cette ville déménagea à Szeged.

que vous venez du *Reich*. » Je ne le détrompai pas, ce qui fit que certaines de ses questions, très directes, me mirent dans l'embarras. Il me fallait m'imaginer une identité allemande et ce n'était pas facile à improviser. Je fis de mon mieux et la conversation prit soudain un tour tel que je n'eus plus à faire d'effort pour dissimuler que j'étais autre chose qu'un Allemand. Il s'était mis à me parler de la Hongrie, dont je venais de lui dire que je ne la connaissais pas trop bien, et il me déclara qu'il détestait les Hongrois, bien que ressortissant hongrois lui-même. Il était juif et ne se sentait rien de commun avec eux. Ce n'était pas de sa faute s'il était né dans ce pays où ses parents étaient venus s'établir. Il y avait ses affaires, ses intérêts, mais c'était tout. Il ne communiait pas avec cette nation. Il s'étendit longuement sur la situation qui était faite aux Juifs. L'antisémitisme faisait rage. Si l'on voulait faire des études, il fallait aller à l'étranger, car l'université était pratiquement fermée aux jeunes Juifs qui n'avaient pas de hautes protections. À chaque instant pouvaient éclater des troubles à la faveur desquels les Juifs étaient molestés. Il évoqua plusieurs incidents qui s'étaient produits çà et là les dernières semaines. Je lui demandai naïvement pourquoi il n'émigrerait pas vers des lieux plus hospitaliers, les États-Unis par exemple. Il m'expliqua qu'il ne pouvait pas abandonner ses intérêts et se lancer à l'aventure. Il fallait vivre et il était rivé au sol de la Hongrie où il se sentait pourtant très mal.

Sur le quai de la gare de Szeged, Béla Zolnai m'attendait, accompagné de Tivadar Thienemann ; ils se précipitèrent vers moi, Zolnai me parlant en français. Mon compagnon de voyage était lui aussi descendu du train et je vis son visage tout surpris. Il découvrait que je parlais français et que je n'étais probablement pas celui qu'il s'était imaginé. Je ne dis rien à mes amis de l'entretien que je venais d'avoir avec le voyageur inconnu. Mais la question juive venait de se poser à moi en des termes nouveaux. Toutefois, je n'en avais pas fini avec ce problème, mais de cela je ne me doutais pas.

Szeged était une belle ville bien nette, sans grandes curiosités à visiter. Nous en eûmes vite fait le tour. L'hôtel où m'avait été retenue une chambre était un beau bâtiment de cette architecture trop lourde à laquelle je m'étais habitué. Il avait été remis en ordre et témoignait

du luxe et même de l'opulence qu'il avait dû connaître avant la guerre. J'appris que le Tout Szeged le fréquentait. Je fus conduit à l'université dont les locaux pouvaient rivaliser avec ceux de nos établissements d'enseignement supérieur. Je fus présenté à plusieurs universitaires qui me parurent être des hommes éminents, notamment un certain professeur Szent-Györgyi⁶¹ dont j'appris qu'il travaillait sur les vitamines. Je ne me doutais pas que je faisais la connaissance d'un futur prix Nobel. L'après-midi, un public choisi vint écouter mes propos. La journée finie, Zolnai et Thienemann m'emmenèrent dîner dans une guinguette sur les bords de la Tisza. Il s'agissait de déguster une vraie soupe de poisson à la hongroise. Elle différait totalement de ce que je connaissais sous cette appellation. De beaux morceaux de grosses carpes nageaient dans un court-bouillon très épicé. Un quinquet suspendu au plafond éclairait la table survolée par toutes sortes d'insectes ailés tandis que la clameur des grenouilles remplissait la nuit. C'était très exotique et l'on se sentait bien. Le lendemain, Zolnai me conduisit à Tápé, grosse agglomération rurale où avait lieu la bénédiction des récoltes et la procession des rogations. On se serait cru en Beauce si le célébrant n'avait pas prononcé autrement les formules du rituel. Mais les paysans n'étaient pas vêtus comme ceux de chez nous et l'église était plus petite, plus humble que les basiliques de la plaine française, où leurs clochers s'élevaient hardiment à l'horizon tandis qu'ici, dans ce paysage de la Tisza, ils paraissaient rabougris, comme si le terroir n'avait pas eu assez de sève à leur fournir.

À quelque temps de là, je fus invité par le professeur Birkás⁶² qui enseignait le français à l'université de Pécs⁶³. La ville avait plus de cachet

⁶¹ Albert Szent-Györgyi (1893-1986), médecin et biochimiste, professeur d'université, lauréat du prix Nobel. En 1949, il quitta son pays pour les États-Unis. On lui doit la découverte de la vitamine C, obtenue à partir de poivron.

⁶² Géza Birkás (1879-1951), historien de la littérature, auteur de dictionnaires et de manuels scolaires. Professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de Pécs.

⁶³ Pécs, ville au statut départemental, chef-lieu du département de Baranya (Hongrie du Sud), située sur les versants doux à caractère méditerranéen du mont Mecsek. Centre culturel au passé particulièrement marqué par l'époque ottomane.

que Szeged. Sa cathédrale était imposante et quelque chose de plus familier pour moi s'exhalait des immeubles et des rues. Cette fois, il m'avait été demandé de parler d'Anatole France qui était alors au sommet de sa renommée. C'était l'auteur que nous avions tous lu avec délectation tant au lycée qu'à l'École. Mais il était connu loin hors de France, puisque j'avais trouvé la traduction finnoise des « Dieux ont soif » sur une étagère, dans l'humble demeure d'un paysan du Häme, en Finlande, à côté de la Bible et de quelques autres volumes à la reliure fatiguée. C'était donc volontiers que je m'étais rendu à l'invitation qui m'avait été adressée. Je connaissais très peu Birkás qu'Eckhardt m'avait fait rencontrer à Pest. Il me conduisit chez lui où il avait réuni quelques amis. C'était la première fois que je pénétrais dans l'intérieur d'un universitaire hongrois. Je fus présenté à sa femme, une personne fort jolie, non sans élégance, avec laquelle je pus m'entretenir quelques instants. Heureusement que j'avais déjà appris pas mal de hongrois, car elle ne parlait pas le français. Pourtant, par la suite, je pus découvrir qu'elle était très cultivée et qu'elle s'intéressait non seulement à la littérature, mais aussi à tous les beaux-arts. Une petite cour d'adorateurs s'était formée autour d'elle. Je sus qu'elle tenait salon à peu près tous les jours et réunissait un cercle d'amis heureux de se retrouver autour d'une jolie femme pour s'entretenir de ce qui les intéressait. La plupart étaient des collègues de la Faculté, mais d'autres notables s'y joignaient. Cela faisait très provincial, mais ne manquait pas de charme. C'était même d'autant plus utile que la ville de Pécs n'offrait pas beaucoup de distractions. Ces réunions de notables étaient des foyers de culture dans leur genre. Par la suite, j'allais comprendre le rôle qui avait été le leur dans l'histoire de la civilisation hongroise. C'était, au petit pied, des institutions qui correspondaient à ces célèbres salons dont la France s'était enorgueillie. En tant que Parisien, j'ignorais que notre propre province française possédait, elle aussi, ses salons de notables qui jouaient également un rôle non négligeable.

Une surprise m'attendait dans la salle de conférence de l'université. J'en fus averti au tout dernier moment. Son Excellence Mgr. Zichy⁶⁴,

⁶⁴ Monseigneur Gyula Zichy (1871-1942), évêque de Pécs, puis archevêque de Kalocsa.

évêque de Pécs, se trouverait parmi mes auditeurs, accompagné de sa suite. Je les aperçus assis au premier rang. Je décidai de ne rien changer à l'exposé que j'avais préparé. Anatole France n'avait pas été particulièrement tendre pour l'Église et je n'avais pas l'intention de le dissimuler. Il ne fallait pas le trahir. Mais j'avais affaire à un évêque grand seigneur ; il suivit mon discours sans broncher, applaudit à la fin, demanda que je lui fusse présenté et tint à me complimenter en un français très choisi. C'était ma première rencontre avec le clergé catholique hongrois et il m'apparut tout de suite que ce clergé n'avait pas l'esprit quelque peu mesquin de certains représentants du clergé de France. Cela me rappelait davantage le clergé allemand ou encore, plus anciennement, le clergé italien que j'avais connu au Proche-Orient. Il était très puissant, mais davantage au-dessus des menues contingences.

L'année universitaire se terminait en mai pour ceux des enseignants qui n'assuraient pas les examens, ce qui était mon cas. Je rentrai donc en France où mes patrons, après avoir ouï ma relation des choses que j'avais vécues, me demandèrent de ne plus tarder à me mettre à la préparation de mes thèses de doctorat ès lettres d'État. Comme il en était à cette époque-là, le choix des sujets appartenait aux maîtres avec lesquels on travaillait. Meillet ne voulut pas de mes suggestions. Je m'étais proposé de traiter dans ma thèse principale de la genèse de la conjugaison hongroise. Ce sujet lui parut trop étroit et, surtout, il ne cadrerait pas avec ses intentions. Ce qu'il voulait, c'était me voir reprendre le problème général de la parenté supposée entre les langues ouraliennes (finno-ougriennes + samoyèdes) et les langues turques, mongoles, toungouses et peut-être d'autres encore. Il estimait que le moment était venu d'opérer un classement des langues selon leurs similitudes afin de situer chaque groupe ou chaque famille dans l'ensemble dont elle relevait. Ce projet était à l'origine de l'ouvrage collectif auquel il avait donné le titre de *Les Langues du monde* et pour lequel il m'avait chargé de rédiger l'article concernant

les langues finno-ougriennes et les langues samoyèdes. Il me définît ce qu'il attendait de ma thèse principale : démontrer l'existence d'un vocabulaire commun des langues dites « ouralo-altaïques » et il m'en proposa le titre : *Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques*. C'était un peu la reproduction du titre d'un de ses propres ouvrages : *Recherches sur le vocabulaire et l'étymologie du vieux-slave*. Pour ce qui était de la thèse secondaire, il me laissait libre d'en choisir le sujet. Il ajouta simplement qu'il préférerait un sujet ressortissant à une autre discipline que la linguistique et qui aurait trait à la Hongrie. Je lui proposai une monographie sur le poète Endre Ady, ce qu'il accepta.

L'été se passa à mettre au point la méthode qu'il me faudrait appliquer afin d'avancer mes recherches pour l'une et l'autre thèse.

Les cours reprenaient en septembre. Cette fois, je me sentais plus à l'aise, car j'allais opérer en terrain déjà reconnu. Il n'y avait plus qu'à continuer sur la voie dans laquelle je m'étais engagé. Pourtant, plusieurs événements allaient faire de cette nouvelle année une étape décisive.

D'abord, sur la proposition d'Alexandre Eckhardt, la Faculté me chargea d'un cours d'histoire de la langue française. Il n'était pas entièrement bénévole puisque l'administration de la Faculté octroyait une rémunération modique, calculée d'après le nombre des inscriptions au cours. Étant donné le nombre appréciable d'étudiants qui désiraient pousser plus avant leur étude du français, ces redevances (*tandíj*) constituaient un petit pécule⁶⁵ qui venait fort à point, car le traitement que je touchais du Ministère des Affaires Étrangères (Service des Œuvres Françaises à l'Étranger) était assez chichement calculé. Le Ministère de l'Éducation Nationale en était tellement conscient qu'il y ajoutait une subvention, laquelle n'avait rien non plus de bien substantiel. Et surtout je ne percevais aucune indemnité de déplacement. L'État français ne consacrait pas beaucoup de fonds à la diffusion de la « culture » française.

⁶⁵ Taxe scolaire. À cette époque, l'honoraire des privat-docents était aussi fonction de l'effectif de leurs auditeurs.

Je sus que la proposition d'Eckhardt avait reçu le meilleur accueil devant le consistoire de l'université et qu'elle avait été soutenue par une remarquable intervention de Jean Melich que ma qualité de citoyen français n'offusquait plus et chez qui j'avais fini par trouver un protecteur et un ami. Plus généralement, le cercle des linguistes m'avait adopté et c'était à qui me rendrait service. Meillet avait écrit de son côté à Zoltán Gombocz pour lui demander de faire office de directeur de thèse en ce qui me concernait et ce grand savant hongrois avait tout de suite pris à cœur cette tâche délicate. Les rapports que j'avais faits à Paris avaient appris aux linguistes français que leurs émules hongrois travaillaient excellemment et que les échanges avec eux ne pourraient qu'être bénéfiques de part et d'autre. C'est à ce moment-là que Gombocz se mit à étudier le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure et s'informa plus largement des grands problèmes de linguistique générale.

Un nouveau collègue vint s'installer au Collège. C'était un jeune spécialiste de littérature française qui s'appelait Szegő, mais était déjà connu sous le pseudonyme d'Albert Gyergyai⁶⁶. Il avait tout juste quatre ans de plus que moi et il avait traduit *L'Immoraliste* d'André Gide. Il se distinguait par une grande rigueur dans l'emploi de la langue et un esprit critique très subtil. Surpris par la guerre en France où il se trouvait en qualité de boursier d'étude, il avait été interné à Noirmoutier où sa santé avait tellement souffert des conditions de vie qu'il avait été évacué par la Croix Rouge en Suisse jusqu'à la fin de la guerre. Il s'était trouvé avec d'autres Hongrois dans ce camp inhospitalier au large de la côte vendéenne, notamment avec un universitaire

⁶⁶ Albert Gyergyai – de son nom d'origine Szegő – (1893-1981), historien de la littérature, essayiste, adaptateur littéraire. Il fut étudiant de hongrois et de français à la Faculté des Lettres de Budapest et au Collège Eötvös. Envoyé comme boursier à Paris, il y fut interné et passa par une série d'épreuves avant de parvenir en Suisse, à l'université de Lausanne, d'où il prit le chemin du retour en 1919. Professeur de français successivement au Collège Eötvös et à la Faculté des Lettres de Budapest, il fit connaître en Hongrie, grâce à ses excellents essais et traductions, les meilleurs écrivains français de l'entre-deux-guerres.

nommé Aladár Kuncz⁶⁷ qui était de loin son aîné. Celui-ci dut purger cinq années interminables à souffrir de la relégation dans un lieu où il fallait subir toutes les rigueurs de l'internement. Rien n'est plus pénible que de lire l'admirable livre qu'il a écrit lorsqu'il a été enfin rendu à la liberté, physiquement diminué au point qu'il n'a jamais pu retrouver ses forces et s'est éteint en 1931. La France, représentée par les gardiens du camp, n'a pas été douce pour cet intellectuel qui s'en était tellement épris qu'il lui avait consacré toute sa vie. Et ce qui est le plus poignant, c'est que cet homme humilié et maltraité, déçu jusqu'au désespoir, n'a jamais voulu garder rancune au peuple français. Il a servi jusqu'au bout la cause de la civilisation française. J'eus l'occasion de le rencontrer et je ne puis oublier les propos qu'il m'a tenus et qui étaient d'une émouvante élévation de l'esprit comme du cœur. Il n'a pu écrire qu'un seul livre : *A feketé kolostor* (Le Cloître noir) dans lequel il relate son internement⁶⁸. Ce n'est pas seulement l'un des beaux livres de la littérature hongroise, mais encore davantage un livre qui s'adresse à tous ceux qui ont été ou risquent d'être les victimes des préjugés nationalistes, des guerres fratricides, des tragédies de la civilisation. De par son amour pour tout ce qui était français, Aladár Kuncz était plus fils de France que ne pouvaient l'être ceux qui le gardaient. Chaque fois qu'il m'arrive de penser à son cas, je frémis à l'idée que la France a aveuglément maltraité trop de ceux qui étaient, s'étaient faits ses fils adoptifs. Leur martyre nous confond de honte et en même temps nous reconforte aux heures où nous doutons de ce que nous avons pu signifier dans le monde. Il fallait vraiment que nous ayons été quand même quelque chose d'attirant pour que tant d'esprits nobles soient venus à nous et restés près de nous en dépit de toutes les rebuffades.

Albert Gyergyai ne différait guère de Kuncz sur ce point. La France, qui l'avait si durement traité, restait à ses yeux auréolée

⁶⁷ Aladár Kuncz (1886-1931), écrivain, rédacteur, traducteur et professeur. Ancien élève du Collège Eötvös, collaborateur permanent de la revue *Nyugat*, ami et propagateur enthousiaste d'Ady. Effectuant un voyage d'étude à Paris en 1914, la guerre l'y surprit et, pendant cinq ans, il connut l'internement civil dans plusieurs camps dont celui de Noirmoutier, lieu que mentionna aussi Sauvageot.

⁶⁸ Erreur. Il ignore l'existence de son œuvre posthume, *Nuage au-dessus de la ville*.

d'une gloire fascinante. Il a traduit ses meilleurs écrivains, il a donné *A mai francia regény* (Histoire du roman français contemporain), que nos lycéens auraient bien du profit à lire, et il a publié un nombre considérable d'essais de toutes sortes sur la littérature française, plus particulièrement celle de notre temps.

Sa venue au Collège fut une bonne fortune pour moi. Nous nous liâmes tout de suite d'une amitié qui n'a plus cessé. Il entreprit de me faire connaître le monde des lettres où il occupait déjà une flatteuse position. Gyergyai était dans une certaine mesure une sorte d'ascète chez qui la spiritualité dominait tout. De taille élevée mais légèrement voûté, il avait un soupçon de gaucherie dans ses gestes qu'il réduisait à des mouvements compassés. Sa voix était douce, le débit de son parler un peu lent, régulier, sans hauts ni bas. Sans être à proprement parler élégant, il se présentait toujours dans une tenue sobre et impeccable. Sa politesse était raffinée et tout son personnage révélait un aristocrate de l'esprit. Il s'exprimait en un français presque parfait. Je ne l'ai guère pris en défaut, qu'une fois ou deux seulement, quand il lui était arrivé de laisser échapper un imparfait au lieu d'un plus-que-parfait. Mais il est si difficile pour un Hongrois de disposer sa pensée dans le cadre des temps du verbe français !

Il me conduisit d'abord chez Michel Babits dont Zolnai m'avait déjà fait connaître quelques œuvres, ainsi qu'il a été dit plus haut. Le grand écrivain habitait alors presque en face de notre Légation, Reviczky utca. Sa femme et lui recevaient leurs amis le mercredi à partir de 6 heures du soir. C'était le lieu de rassemblement d'un certain nombre de jeunes écrivains dont plusieurs ont fait parler d'eux par la suite. Babits était un homme grand, de belle prestance, qui me rappela des Yougoslaves que j'avais rencontrés à Paris. Brun, légèrement basané, avec des cheveux qui se rebellaient, une moustache noire fournie et de grands yeux noirs. Une fossette au menton, qui était fort. Par ailleurs, il semblait lui aussi affecté d'une espèce de gaucherie dans les mouvements et l'on aurait pu dire qu'il « respirait » la timidité. Il parlait d'une voix douce dont la tonalité contrastait avec sa prestance. Il s'exprimait sans hâte, sur des notes basses.

Ce n'était pas un orateur. Ni un déclamateur, car je pus constater qu'il disait mal ses propres vers. Cette insuffisance frappait d'autant plus que ses poèmes étaient composés comme de vrais morceaux de musique, très « écrite », très rigoureuse, très respectueuse des lois de l'harmonie. À l'époque où je fis sa connaissance, il ne s'était pas encore dégagé d'une espèce de parnassisme. Il se servait constamment de mètres antiques très compliqués et faisait perpétuellement allusion à la mythologie grecque. Cela faisait penser à un Leconte de Lisle ou même parfois à un Heredia. Tout y était ciselé avec art, mais, le plus souvent, il y manquait l'émotion spontanée. Ce n'était évidemment pas ce qu'on a appelé la poésie du jaillissement. C'était lourd de culture, d'une culture classique, donc apparentée à la nôtre, abreuvée aux mêmes sources. On ne pouvait s'empêcher de penser que c'était ce genre de poésie qui avait manqué à notre XVII^e siècle pour parfaire son classicisme. Pour moi, cet art si soigneusement travaillé ressemblait à un marbre sculpté à la perfection, mais qui reste quand même froid et insensible. À quelques exceptions près, toute cette poésie savante me laissait froid. Seuls m'émouvaient les accents de ses poèmes de guerre où il avait enflé la voix et crié son imploration à Dieu, car il était profondément religieux, attaché à la tradition catholique dans laquelle il puisait réconfort et résignation aux heures difficiles. Avant de me conduire *Reviczky utca*, Gyergyai avait pris soin de me faire lire les poèmes de Babits et ma réaction l'avait à la fois déçu et attristé. Plus encore que Zolnai, il classait le poète parmi les tout grands, non seulement de la littérature hongroise, mais de la littérature mondiale. Seulement, Gyergyai ne se rendait pas compte, en ce qui me concernait, que ce classement ne me paraissait pas du tout aller de soi. Sur lui, j'avais l'avantage d'avoir pris contact avec des littératures qui ne lui étaient pas accessibles. Successivement, je m'étais nourri de poésie anglaise, allemande, scandinave et russe. Or il était surtout informé au sujet de la poésie française, anglaise et aussi, naturellement, de l'allemande que tout Hongrois cultivé connaissait très bien. Mais quand je lui révélais que les Finnois Koskenniemi⁶⁹

⁶⁹ Koskenniemi, Veikko Antere (de son vrai nom Fornäs) (1885-1962), poète et

et Manninen⁷⁰ avaient, eux aussi, bien indépendamment de Babits, recouru aux mètres antiques et souvent aussi à la mythologie grecque pour exprimer leurs sentiments, il m'écoutait gentiment, mais demeurait quelque peu incrédule. Il sous-estimait en outre les effets des influences que Babits avait subies. La poésie anglaise avait agi sur lui, de même que la poésie antique, grecque et latine, car Babits était un universitaire formé très rigoureusement par l'enseignement classique du gymnase hongrois. Il s'était exercé à adapter les vers latins et grecs. Babits lisait beaucoup et je découvris vite qu'il n'ignorait pas grand-chose des poètes français de l'après-guerre. À cet égard, il était beaucoup mieux informé que moi et, surtout, il s'était arrêté sur certaines œuvres qui m'avaient tout de suite rebuté. Notre conversation eut lieu en hongrois, car il ne pouvait guère parler d'autre langue alors qu'il lisait le français plus que couramment. Même par la suite, je ne lui ai jamais entendu prononcer un mot de français. Pour ma part, je lui sais gré de m'avoir fait entendre son hongrois, bien qu'il ne fût pas éloquent de nature.

Babits était assisté de sa femme qui, en littérature, était connue sous le nom de Sophie Török⁷¹. C'était une jolie femme qui écrivait des poèmes, se dépensait autour de ses hôtes et contrastait par sa volubilité avec le peu loquace Babits. Elle me désespéra la première fois que je fus reçu chez eux, car elle s'exprimait sur un rythme d'une rapidité extraordinaire. Je n'ai rencontré par la suite que des Espagnoles pour parler avec un débit aussi précipité. C'était chose rare en Hongrie. Je fus présenté par Gyergyai aux écrivains qui étaient les habitués

historien de la littérature finlandaise. Il occupa pendant près de trente ans la chaire de littérature finlandaise et mondiale à l'Université de Tourkou.

⁷⁰ Manninen, Otto (1872-1950), poète, traducteur finlandais. En puisant dans des sources populaires, il fit beaucoup pour l'élévation de la littérature finlandaise au niveau européen, pour l'intégration des exploits littéraires de sa patrie au patrimoine européen. On lui doit également des traductions : la poésie hongroise traduite en finnois trouva en lui un de ses meilleurs connaisseurs (Petöfi, Arany, la poésie populaire).

⁷¹ Sophie Török, pseudonyme d'Illona Tanner (1895-1955), poétesse, écrivain, épouse de Mihály Babits. Son pseudonyme est emprunté à la femme de Ferenc Kazinczy, chef de file de la réforme de la langue hongroise.

de la maison. Inutile de dire que la conversation porta à peu près exclusivement sur la littérature et, à l'occasion de ma présence, sur les dernières nouveautés françaises. Ils étaient très bien renseignés, mais je constatais quand même qu'ils n'avaient pas prêté trop d'attention à Giraudoux, à Paul Morand, à François Mauriac et que Proust ne leur était pas encore connu non plus. Il y avait de quoi alimenter la conversation. Je fus invité cordialement à venir les mercredis si j'en avais l'envie. J'en eus l'envie.

On me vit donc assez souvent chez les Babits. Mais chaque fois que je m'y trouvais, j'avais l'impression, langage excepté, de me mouvoir dans un monde qui m'était plus que familier, celui de la civilisation occidentale à presque 100 pour cent. Il m'arrivait même souvent de me repenser auprès de tel ou tel écrivain nordique : un Hjalmar Söderberg⁷² et bien davantage encore un Arne Garborg, pour constater qu'ils m'avaient paru plus exotiques. Dans ce que j'avais lu de Babits, il n'y avait rien qui n'aurait pu être écrit par quelqu'un de chez nous. Il en était de même de sa poésie qui évoquait en bien des points celle des grands Anglais. Hormis, naturellement, la musique des vers. C'est elle qui me réconciliait avec ce genre de poésie savante. Babits avait beau être abstrait, surtout dans sa prose, il était indéniablement un grand musicien. Ce qui chantait dans ses poèmes portait un message énigmatique mais puissant. Je ne savais pas le déchiffrer, mais j'étais sous le charme de ses modulations. C'était d'autant plus singulier que la langue hongroise est peu modulée. Les écarts de notes entre les syllabes sont réduits, mais ce qui les remplaçait, c'était la cadence des accents d'intensité et l'alternance des syllabes longues et brèves. Babits avait un art extraordinaire des combinaisons de ces éléments. Il utilisait tous les types de mètres et rappelait en cela le Finnois Otto Manninen – avec lequel il partageait cette autre qualité, qui était d'être un traducteur. Et quel traducteur ! Toutefois, en dépit et à cause de tout cela, j'éprouvais un sentiment de manque. Je ne percevais rien qui fût proprement hongrois, exotiquement hongrois. Je m'en ouvris tant à Gyergyai qu'à Zolnai et à mes élèves,

⁷² Söderberg, Hjalmar Emil Szidrik (1869-1941), écrivain suédois « fin de siècle ».

car ces derniers suivaient avec une attention inquiète mes démarches à la recherche de l'entité hongroise. Je la sentais présente dans la rue, dans le comportement des gens autour de moi, mais la littérature ne me la dévoilait pas. Seul le grand Endre Ady me semblait incarner la poésie hongroise authentique.

Mes tâtonnements eurent cela de bon qu'ils me firent découvrir l'un des traits marquants des Hongrois que j'approchais. Ce qui les intéressait n'était pas du tout ce que je cherchais. À leurs yeux, les performances de la civilisation hongroise consistaient à avoir atteint en forme comme en qualité ce qui se faisait de mieux dans cet Occident vers lequel ils tournaient constamment leur regard. On aurait dit qu'ils estimaient avoir dépouillé leur ancienne personnalité nationale pour la troquer, avantageusement, pensaient-ils apparemment, contre celle du monde qui marchait en tête des nations vers un meilleur avenir pour tous les hommes. Mes élèves étaient enchantés, je dirais même coiffés, d'un certain Dezső Szomory⁷³, dont ils lisaient avec admiration un roman au titre symptomatique *A párizsi regény* (Le Roman parisien). Il m'avait fallu céder à leurs instances et jeter un coup d'œil sur ce livre qui m'était tout de suite apparu comme une sorte de transposition outrancière des romans des Goncourt. Je pouvais me tromper, mais ce genre de littérature ne m'intéressait pas. Gyergyai, plus raffiné et plus sûr dans son goût, me mit en mains des œuvres de Zoltán Ambrus⁷⁴ qui, langue mise à part, ressemblaient à s'y méprendre aux livres du même genre qui se lisaient à Paris. Je finis par comprendre que ce que s'obstinaient à vouloir

⁷³ Dezső Szomory (1869-1944), écrivain, journaliste. D'élève du conservatoire de musique de Budapest, il devint collaborateur des journaux *Nemzet*, *Pesti Napló* et *Pesti Hírlap*. En 1890, pour échapper au service militaire obligatoire, il s'enfuit à Paris, et n'en revint qu'en 1906. Dans le *Roman parisien* (1929), auquel se réfère aussi Sauvageot, il fait le récit de son émigration où le souvenir des misères et des aventures d'antan est évoqué avec une pointe d'ironie enchanteresse.

⁷⁴ Zoltán Ambrus (1861-1932), écrivain, esthète, traducteur. À partir de 1885, il se consacra à l'étude de la littérature française et on lui doit la traduction de grands noms de la littérature française, tels Gustave Flaubert, Honoré de Balzac, Guy de Maupassant et Anatole France.

mes élèves et autres conseillers, c'était me faire reconnaître que la littérature hongroise était de même niveau que la française. Or, la question n'était pas là. Ce que je voulais découvrir, c'était précisément quelque chose de différent. La belle avance de relire en hongrois ce que j'avais lu en français ! Même si c'était exprimé en variations différentes, ce n'était pour moi que du ressassé. Je me prenais par moment pour une sorte de Diogène promenant sa lampe dans l'espoir de repérer enfin quelque indice conduisant à la reconnaissance du « moi » hongrois.

Mon insistance finit par amener mes amis hongrois à changer de tactique. Mes élèves me conseillèrent de lire les œuvres de Kálmán Mikszáth. Pour commencer, ils me mirent entre les mains un court récit intitulé *Gavallérok* (Gentilhommes). C'était une description pleine d'humour de la petite *dzsenti*, autrement dit des hobereaux de la province hongroise qui voulaient vivre et se trouvaient forcés de vivre au-dessus de leurs moyens. Le monde très étroit dans lequel ils se mouvaient, les expédients auxquels ils recouraient pour « paraître », qui frisaient souvent la délinquance, leurs illusions naïves et leurs déboires, tout cela, en dépit d'un humour très fin et d'une expression éclatante, révélait l'une des plaies de la société hongroise. Certes, les nouvelles de Mikszáth décrivaient un état de choses antérieur à la Première Guerre mondiale (*Gavallérok* avait paru en 1898), mais ce n'était après tout pas si loin dans le temps et les Hongrois que ma mère avait rencontrés en gare de Pest étaient peut-être de ceux qui s'escrimaient à vivre cette vie en toc où se débattaient les héros de Mikszáth. Cette fois, je me trouvais en Hongrie et non plus dans quelque salon littéraire de Paris. Et puis, il y avait la langue, le style de l'écrivain. Même si je n'étais encore qu'un débutant en hongrois, j'en savais assez déjà pour tomber sous le charme d'un conteur incomparable qui me faisait penser à Alphonse Daudet ou à Guy de Maupassant. Je me jetai sur ses autres œuvres et j'allai d'enchantement en enchantement⁷⁵. Il y avait

⁷⁵ Le jugement de Sauvageot correspond cette fois entièrement à celui de l'histoire littéraire : Kálmán Mikszáth (1847-1910) est considéré comme un des géants de l'art épique hongrois. Issu d'une famille noble, à cheval entre le monde de la *dzsenti* et

entre autres d'inénarrables histoires de manœuvres électorales, de politique de clocher et de combines de toutes sortes qui mettaient à nu la mentalité d'une certaine classe sociale, celle des notables de province. Il parlait en connaissance de cause puisqu'il avait été député à l'Assemblée Nationale de l'époque et avait très bien connu les politiciens qui étaient ses contemporains. On lui devait aussi des romans, dont plusieurs me parurent importants, à commencer par l'extraordinaire histoire d'un mariage imposé dans des circonstances qui révélaient la toute-puissance de la classe gouvernante unie à l'Église. Son titre était *Különös házasság* (Un étrange mariage, 1901), qu'il faudrait rendre plutôt par *Drôle de mariage*. Encore aujourd'hui, je suis surpris que ce roman admirablement écrit, construit très serré, tout à fait dans le genre de ce qui s'est fait de meilleur en Occident, demeure ignoré dans les fastes de la littérature européenne. Mais ce n'était pas tout. Dans un autre roman *A Noszty fiú esete Tóth Marival* (Histoire du jeune Noszty avec Marie Tóth), Mikszáth relatait l'aventure d'un fils de la *dzsentrí* avec la fille d'un riche roturier. C'était là encore une analyse de la société hongroise, de cette caste de hobereaux qui gouvernaient à leur guise la province, parce que c'étaient eux qui siégeaient dans les assemblées du comitat, cette institution que certains historiens mal informés ont pu comparer à celle des *zemstvo* de la Russie des tsars. Or, dans ce roman, le fils de hobereau en quête de dot s'en prenait à la fille d'un roturier riche qui avait fait sa fortune en Amérique et avait donc le moyen d'opposer au féodalisme local le pouvoir de l'argent. C'était préfigurer la lutte qui allait s'engager entre une classe, qui n'avait plus pour se maintenir que l'exercice du pouvoir administratif mais prétendait imposer sa volonté aux représentants du capitalisme triomphant, et ces derniers, avides d'exercer leur hégémonie. Un conflit analogue était traité avec une remarquable maîtrise dans un roman historique où noblesse et bourgeoisie des villes franches s'opposaient farouchement. Avec cette particularité que l'action, située dans la seconde moitié du

celui des paysans, cet esprit extravagant mais indépendant se posa en défenseur de la moralité des petites gens laborieux. Le ton anecdotique, la sérénité que respire l'œuvre de Mikszáth, ne parviennent pas à cacher le message profond de son art.

XVII^e siècle, mettait aux prises deux classes sociales alors en pleine force l'une et l'autre. Et, dans toutes ces œuvres, Mikszáth faisait parler ses personnages dans leurs langues respectives. On ne reflétait pas la civilisation occidentale : on donnait la parole à des Hongrois vivant dans le cadre de la civilisation hongroise. *Magyarul*, « à la hongroise », pour reprendre la formule si souvent employée par Endre Ady. Ce que ce dernier avait clamé dans ses poèmes, je le retrouvais dans cette langue chargée d'humour et de formules d'une expressivité qui m'enchantait.

Encouragés par la satisfaction que j'avais éprouvée à lire du Mikszáth, mes élèves me mirent en mains un roman d'un auteur que je ne connaissais pas encore : Sigismond Móricz⁷⁶. *Sárarany* allait plus tard être traduit sous le titre : *Fange et Or*. Cette fois, l'auteur descendait chez les paysans. Sans doute s'agissait-il encore de paysans riches, mais c'était tout de même des paysans, c'est-à-dire ceux qui formaient à l'époque les 4/5 de la population. C'était plus près de la terre hongroise. Mes élèves raffolaient de cette œuvre. Peut-être parce qu'elle était écrite en une langue truculente et patoisante qui apportait comme une senteur de la glèbe hongroise, mais sans doute aussi parce que le héros de l'intrigue se présentait sous les espèces d'un paysan qui avait réussi, qui dominait son village et, comble de satisfaction, avait obtenu, non sans brusquerie ni même quelque brutalité, les faveurs de l'épouse du seigneur terrien du lieu. Il apparaissait donc à mes jeunes gens comme la personnification non seulement du rebelle vengeur des avanies subies par sa classe sociale, mais aussi du mâle qui sait imposer à la femme sa volonté. En d'autres termes, il était le héros complet. Certes, cette intrigue était peu convaincante, mais, après tout, il existait des châtelaines qui s'étaient laissé violer par leur écuyer ou quelque autre manant. L'histoire de France en connaissait des cas. C'était vice ou vengeance, peu importe : la chose n'était

⁷⁶ Zsigmond Móricz (1879-1942), représentant éminent du roman réaliste hongrois : Móricz illustre en prose ce qu'Ady illustrait dans la poésie, Bartók et Kodály dans la musique, à savoir que les thèmes et le ton populaires, le retour aux sources pures ne s'opposent pas au modernisme, pas plus que l'hongarité ne s'oppose à l'européanisme.

donc pas théoriquement impossible, transposé dans le monde hongrois. Plusieurs récits du Moyen Âge français me revenaient à l'esprit et la Hongrie n'était-elle pas encore du Moyen Âge, d'un certain point de vue ? Et puis, cette admiration pour le héros de Móríc z corroborait ce que j'avais déjà cru comprendre. Des confidences m'avaient appris que l'idéal du Don Juan hongrois, c'était ce qu'on appelait l'amour à la hus-sarde. Dans *Découverte de la Hongrie*, j'ai signalé ce trait qui m'avait profondément choqué, parce que cela n'était pas de mise dans le monde où j'avais jusque-là vécu. Je me représentais mal une Anglaise, une Scandinave, une Française acceptant ce genre de traitement. J'avais peut-être tort. J'ai compris par la suite que j'aurais également eu tort de supposer que les Hongroises s'y résignaient toutes. Il demeurerait que cette lecture m'avait fait découvrir un grand écrivain de langue hongroise, mais aussi, autant que je pouvais en juger, de mentalité authentiquement hongroise. Quand je lisais du Babits, par exemple, je me mouvais dans des catégories de pensée qui m'étaient familières, même si la structure de la langue en soi restait très différente de celle d'une langue indo-européenne d'Occident ; mais ce qu'écrivait Móríc z, c'était autre chose. Je ne pouvais le digérer qu'après l'avoir longuement mâché. Une autre mentalité s'exprimait cette fois au moyen des formes de la langue finno-ougrienne et j'étais tenté de juger que c'était plus authentique.

Je m'en ouvris à Gyergyai. Il était d'accord avec moi pour estimer que Móríc z était l'une des grandes personnalités de la littérature hongroise de notre temps, mais je sentis que le cœur n'y était pas. Il reconnaissait la qualité de ce que produisait Móríc z, mais lui reprochait trop de facilité. « Ce gros homme s'assied devant sa machine à écrire et il pond page sur page sans s'arrêter », me confia-t-il. « Cela se sent quand on le lit. » Comme je n'étais pas Hongrois, il m'était impossible de réagir devant un pareil jugement. Tout ce que je pus faire, ce fut de remonter à Gyergyai que Móríc z m'apprenait beaucoup de choses, alors que l'art consommé de Babits était tellement ciselé, tellement soigné qu'il me faisait penser aux vitrines des bijoutiers de la rue Royale. C'était de la grande orfèvrerie, alors que la prose de Móríc z tenait de l'art populaire.

Ma connaissance des écrivains hongrois contemporains allait s'élargir à la faveur d'un événement imprévu. Le centenaire de la fondation de l'Académie des Sciences de Hongrie donnant lieu à diverses cérémonies, une délégation de l'Institut de France avait été invitée à y participer. J'y retrouvai le grand Jean Perrin, père d'un de mes camarades de promotion, Francis Perrin. Il était prix Nobel, et dominait pour cette raison toute la délégation française. Je l'avais rencontré plusieurs fois à Paris. C'était un homme de gauche, très proche des socialistes dont j'étais, mais c'était surtout un homme d'une exquise courtoisie et il était l'honneur de la science française. Au cours des réceptions offertes de tous côtés, y compris à la Légation de France, j'eus l'occasion de rencontrer deux écrivains dont j'avais entendu parler déjà, mais assez vaguement. L'un était Didier Kosztolányi⁷⁷ (il tenait à traduire en français *Dezső* par Didier alors que ce prénom répond à Désiré dont il est étymologiquement issu), l'autre s'appelait Frigyes Karinthy⁷⁸. Kosztolányi parlait fort bien le français tandis que Karinthy n'en prononçait pas une syllabe. Il fut heureux de trouver en moi un interlocuteur accessible, sinon valable. Je me fis même son interprète auprès des Français. Kosztolányi m'invita à me rendre chez lui et Karinthy m'indiqua qu'il tenait réunion avec ses amis tous les soirs à partir de 6 heures » au Café Hadik, non loin du Collège. « Si cela vous intéresse, vous êtes le bienvenu. » Cette rencontre fut pour moi l'une des plus poignantes, car Karinthy, après avoir dit son estime pour la littérature française, exhala sa peine de voir que du côté français, la littérature hongroise ne rencontrait qu'indifférence. Il insista en répétant « Dites-leur bien, elle est terrible, terrible, cette indifférence » (*Rettenetes, rettenetes ez a közöny*). Kosztolányi, lui, semblait moins indigné, mais j'appris par Gyergyai qui le connaissait bien, qu'il avait souffert en silence du total insuccès de la traduction

⁷⁷ Dezső Kosztolányi (1885-1936), poète, écrivain, un des représentants marquants de la première génération de *Nyugat*.

⁷⁸ Frigyes Karinthy (1887-1938), humoriste, poète, écrivain, critique, traducteur. Un des grands créateurs du XX^e siècle doté d'une curiosité universelle, d'un talent fertile. Il jouissait d'une popularité exceptionnelle. Comme traducteur, il se distinguait par la transposition en hongrois d'œuvres de Swift et de Milton.

française de son livre sur Néron *A véres költő* (Le Poète sanguinaire). Karinthy n'avait pas été plus heureux avec son *Capillária* (Voyage en Capillarie) dont l'humour sarcastique et misogyne n'était pas passé dans le texte français. Ni l'un ni l'autre ne s'expliquait ces échecs. J'essayai, bien vainement, de les en consoler en leur signalant que les auteurs nordiques n'étaient pas logés à meilleure enseigne. Ce qui les blessait, c'était l'indifférence des Français à tout ce qui était hongrois. Pour ma part, j'acceptai volontiers leurs invitations.

Les visites préparées

Je ne suis pas et n'ai jamais été journaliste, encore qu'il me soit arrivé d'être publié dans tel ou tel journal, occasionnellement. Je ne pouvais donc concevoir de me rendre auprès d'un écrivain uniquement pour lui poser des questions plus ou moins saugrenues et en faire ensuite un « reportage ». Avant tout il me fallait savoir quelque peu à qui j'aurais affaire et il était indispensable à cette fin d'avoir lu au moins quelques échantillons caractéristiques de l'auteur qui m'avait invité chez lui ou auprès de lui.

Gyergyai me conseilla de commencer cette exploration par la lecture de quelques-unes des œuvres connues et reconnues de Kosztolányi. Il me mit en main deux œuvres qu'il considérait plus particulièrement propres à m'instruire : une sorte de grande nouvelle au titre énigmatique (*Pacsirta*, Alouette) et un roman : Le Dragon d'or (*Aranyvárkány*) qui peut aussi s'interpréter en « Cerf-volant d'or », puisque le mot *sárkány* signifie à la fois « dragon » et « cerf-volant », sans parler d'autres acceptions. Le premier récit décrivait assez durement certains aspects de la vie des notables de la province hongroise ou, plus exactement, d'une certaine province hongroise. Sa lecture faisait penser à Maupassant et un peu aussi à Tchekhov, mais cela complétait ou tout au moins enrichissait ma connaissance de cette société hongroise que je tenais à connaître de plus près. C'était le pendant des *Gavallérok* (Gentilhommes) de Mikszáth, mais avec moins d'humour et moins de verve. Par contre, la langue y était d'une pureté remarquable. Quant au second ouvrage, plus ample,

ne fût-ce que par son format, c'était un roman dont le héros était un professeur d'enseignement secondaire en proie à la méchanceté de ses élèves. Sur le moment je n'y pris pas trop d'intérêt, mais à le relire aujourd'hui, on y trouve comme une préfiguration du calvaire de tant de nos enseignants livrés pour ainsi dire sans défense aux brutalités et au sadisme de leurs élèves. Sans pouvoir même s'en douter, Kosztolányi avait écrit ce livre, qui venait de sortir (1924), avec 44 ans d'avance. Du moins en ce qui concerne l'enseignement français.

Mais, moins que le contenu, ce fut la forme qui me frappa. Pour la première fois, je me trouvais devant une langue écrite limpide, à la fois claire et expressive, lisse comme une surface vernie qu'aucun défaut ne vient tacher. Ce n'était plus l'art lourd et difficile de Babits, ni la langue romantique d'un Mikszáth, encore moins la langue idiomatique et truculente de Móricz. L'expression de Kosztolányi équivalait entièrement à celle des meilleurs stylistes de notre littérature française. En dehors du français, elle n'avait d'équivalent que dans l'histoire de la littérature anglaise ou chez un Tourgueniev ou un Pouchkine. C'était le cas de dire que je m'y retrouvais chez moi. D'ailleurs, les cheminements mêmes de la pensée de l'auteur ressemblaient à ceux des gens de chez nous.

Du coup, je voulus lire aussi le livre qui avait eu si peu de succès dans sa traduction française : *A véres költő* (Le Poète sanguinaire – et non le poète sanglant !) (1922). C'était une interprétation du personnage de Néron. C'était intelligent, subtil même, et ne différait en rien d'un ouvrage qui aurait été écrit en français sur le même sujet, par un auteur français. Cette dernière lecture me confirma dans le jugement que ses autres ouvrages m'avaient suggéré : il fallait voir dans Kosztolányi l'un des plus brillants représentants de la littérature hongroise occidentaliste. J'étais désormais mieux préparé à me rendre à son invitation.

Je procédai de même au sujet de Frigyes Karinthy. Gyergyai m'avait indiqué comme première lecture *Tanár úr kérem* (Monsieur le professeur, s'il vous plaît). C'était comme le pendant du roman de Kosztolányi sur l'enseignement, mais vu du côté des élèves. C'était aussi, autant

que j'en pouvais juger, plus profondément vu. J'y appris que la mentalité des jeunes gens de Budapest d'âge scolaire ne différait pas tellement de celle des jeunes Français de mon temps. Nous étions bien les uns et les autres les fils de cette tradition classique d'inspiration gréco-romaine qui dominait notre commune civilisation. L'exotisme en était absent. Du moins celui que je cherchais et qui me paraissait être l'héritage proprement hongrois. Chez l'un comme chez l'autre de ces deux écrivains, je ne trouvais rien d'autre que la langue en elle-même qui fût différente par essence de ce que j'avais déjà pu lire dans d'autres œuvres publiées sous d'autres cieux, exprimées dans une forme linguistique autre. J'avais toutefois noté que les personnages présentés dans ces ouvrages vivaient dans des conditions matérielles qui n'étaient pas tellement dissemblables. Entre l'intérieur d'un bourgeois français, d'un bourgeois allemand, d'un bourgeois nordique et celui d'un bourgeois hongrois de Budapest, il y avait plus de traits communs que de divergences. Dans mes souvenirs, un intérieur britannique m'apparaissait sensiblement distinct. En y regardant de plus près, il apparaissait qu'on avait affaire à trois zones plus ou moins bien démarquées : la britannique, la française et celle de l'Europe centrale à laquelle l'espace nordique ressemblait quelque peu.

Rapportées à la littérature, les comparaisons donnaient des résultats inattendus. Les héroïnes d'Ibsen, de Hjalmar Söderberg et de tant d'autres écrivains nordiques différaient par le caractère de leur personnalité des héroïnes des romans que j'avais lus tant en anglais, qu'en allemand et en français. Derrière leur modernisme, il me semblait discerner plus d'exotisme que dans ce que j'avais pu lire au sujet de leurs sœurs hongroises comme aussi de leurs sœurs françaises, allemandes, voire anglaises.

Le fait important qui m'était révélé à nouveau, c'était que la langue finno-ougrienne des Hongrois, tout comme celle des Finnois et des Estoniens, servait avant tout à traduire des idées, des concepts, des sentiments qui étaient ceux dans lesquels se reconnaissait la civilisation de notre Europe occidentale et centrale. Comme je n'étais pas romaniste et que ma connaissance des pays de langue néo-latine était très réduite et toute livresque, il m'était impossible de trouver

d'autres points de comparaison. Restait le turc osmanli et mes souvenirs de ce que j'avais vécu en Turquie. C'est sans doute à eux que je devais mon obstination à chercher un exotisme hongrois.

Mes amis hongrois étaient d'ailleurs les premiers à vouloir m'en dissuader. Ils avaient horreur d'être pris pour des Balkaniques ou des Asiatiques. Leurs regards étaient tournés vers l'Ouest et si l'on se promenait dans les rues de Pest, on était porté à leur donner raison, car le centre de la ville rappelait surtout celui de Vienne. C'est tout juste si la cuisine des restaurants surprenait par ses particularités. Les étrangers de passage, plus ou moins bien informés, y voyaient un trait caractéristique de la vie hongroise. C'est qu'ils ignoraient que cette cuisine était pour la plupart de ses « spécialités » la copie de celle dont se régalaient le Roi Soleil en son château de Versailles et contre laquelle le bon Fénelon mettait si éloquemment en garde le Dauphin en vitupérant ses « ragoûts ». J'avais lu et relu tout jeune les *Aventures de Télémaque*, seul livre mis alors à ma portée par mon père, pourtant très républicain. L'exotisme hongrois ne résidait donc même pas dans la cuisine des classes supérieures et des classes moyennes de Hongrie.

Quelques semaines une fois passées à ces lectures, je me décidai à me rendre auprès des deux écrivains qui m'avaient si chaleureusement invité. Ce fut Gyergyai qui me conduisit chez Kosztolányi, car il était difficile de se rendre dans ce quartier un peu excentrique de Buda où il habitait avec sa femme et son fils dans un pavillon prolongé par un minuscule jardinet. Nous pénétrâmes dans une grande pièce claire, au mobilier cossu, dans le genre des intérieurs bourgeois d'Allemagne. Je fus tout de suite pris à la gorge par la fumée de tabac qui bleussait l'air. Le « maître » n'arrêtait pas de fumer et un cendrier posé sur sa table de travail débordait de mégots. Une grande baie donnait sur le paysage des collines situées à l'ouest de Buda. L'accueil fut on ne peut plus chaleureux. Kosztolányi était un grand brun, passablement basané, aux cheveux noirs et aux grands yeux également noirs. Il était très mobile, voire exubérant, soulignant constamment d'un geste son parlé. La conversation commença en français, qu'il parlait avec aisance, parfois avec volubilité, mais elle passa bientôt

au hongrois, car Madame Kosztolányi⁷⁹ qui venait d'entrer ne savait pas aussi bien le français et préférait recourir à sa langue maternelle. C'était une actrice. Grande, mince, élégante, très volubile, elle avait l'air de posséder beaucoup de tempérament. J'appris par la suite qu'elle était très discutée dans le milieu littéraire. Personnellement, je ne vis en elle qu'une femme élégante qui proclamait volontiers ce qu'elle pensait et n'avait pas peur de dire ce qui lui passait par la tête. J'appris aussi qu'ils avaient un fils qui leur causait quelques soucis. La conversation fut très détendue. Je ne posai pas de question et me forçai surtout à enregistrer ce qui se disait. Comme je l'ai dit plus haut, je n'étais pas venu pour un reportage, mais pour prendre contact avec l'une des personnalités dominantes de la littérature hongroise de l'époque.

Des propos échangés à bâtons rompus, il m'apparut que Kosztolányi ne pouvait guère « sentir » Endre Ady qui était pourtant mort depuis déjà six ans. On aurait dit que la renommée du poète mort l'indisposait. Je n'insistai pas. Je savais que les rivalités littéraires sont sans merci et j'allais bientôt en avoir la confirmation, car, quelque temps après, Kosztolányi déclencha une véritable polémique en faisant pour ainsi dire le procès d'Endre Ady.

À la réflexion, cette sorte de protestation contre l'espèce de culte qui s'était établi en faveur d'Ady dans une partie du public hongrois s'expliquait. Kosztolányi, comme nous venons de le constater, était un « occidentaliste » qui s'inscrivait sur la longue liste de tous ces écrivains de langue hongroise qui avaient voulu, au cours des siècles, exprimer la civilisation répandue à partir des centres français, anglais, allemands et naturellement aussi la civilisation d'inspiration antique. Qu'il se soit distingué parmi eux grâce à l'excellence de son style, sa maîtrise souveraine de la langue, l'a placé dans un bon rang et lui assura un grand prestige, mais son attitude était de ce fait opposée à celle d'Ady qui avait revendiqué l'héritage des ancêtres venus d'au-delà des Carpates. N'avait-il pas clamé « Je suis fils de Gog et de Magog » et ajouté : « Je suis venu par la route fameuse de Verecke /

⁷⁹ Madame Dezső Kosztolányi, Ilona Görög (1889-1967), actrice, écrivain.

Dans mes oreilles hurle encore un antique chant hongrois »⁸⁰. Il s'était même identifié à ce qu'il y avait de plus authentiquement hongrois, ce qui avait fait la puissance des Conquérants, le cheval, quand il avait écrit ce bref poème :

Ils ont attaché mon âme au licou,
Parce qu'elle gambadait comme pouliche ardente,
Parce que vainement je l'avais cravachée,
Vainement chassée, vainement chassée.

Si vous apercevez dans la Plaine hongroise
Un étalon au licou, écumeux, en sang,
Tranchez son lien,
Car c'est une âme, une âme hongroise, farouche.⁸¹

Cette explosion de véhémence barbare était exactement le contraire de ce qui attirait l'esprit de Kosztolányi, lequel recherchait la mesure, la sobriété, l'harmonie des sentiments comme aussi de la langue. Endre Ady et lui, il y avait tout ce qui sépare les jardins de Versailles de la steppe où Tarass Boulba lançait son cheval. Si donc j'avais été tout de suite sous le charme d'Ady et si j'avais répondu à son appel, c'était précisément parce qu'il incarnait cet exotisme qui m'attirait par-delà l'expression linguistique. Je dis bien exotisme, car je ne me résignais pas à concevoir comme barbares des hommes appartenant à une autre civilisation. Ils avaient leur personnalité propre et c'était, comme on dit aujourd'hui, cette « différence » que je recherchais. En quoi les Hongrois étaient-ils hongrois ? Je croyais le découvrir en déchiffrant les poèmes d'Ady, mais j'avais beau lire au plus près les écrits de Kosztolányi, je n'y percevais rien qui exprimât une originalité, si l'on ose dire, impersonnelle. Parce que tout de même, Kosztolányi, en tant qu'individu,

⁸⁰ La citation est tirée du *Poème préliminaire* des *Poèmes nouveaux*.

⁸¹ Traduction littérale du poème d'Ady, *Âmes attachées au licou*, tiré des *Poèmes nouveaux*, cycle *Sur la jachère hongroise*.

avait ses particularités, qui le distinguaient de tout autre écrivain comme aussi de tout autre individu. L'exotisme auquel je pensais n'était pas fait de comportements individuels mais de constantes plus générales. En d'autres termes, ce que je cherchais, c'était en quoi consistait la civilisation hongroise, en quoi elle se distinguait de l'allemande, de l'anglaise, de la française ou de la nordique. Et ce qui me rendait perplexe dans le cas d'un écrivain comme Kosztolányi, comme aussi dans celui de Babits ou de Dezső Szabó ou de Ferenc Herczeg, c'est que je ne démêlais pas en quoi les idées et les sentiments qu'ils exprimaient formaient un tout différent de ce que j'avais lu dans d'autres langues, à quelques nuances près. Leur commune originalité résidait essentiellement en ce qu'ils se servaient de la même langue et que cette langue connaissait des catégories que les autres langues ignoraient. La civilisation hongroise se réduisait-elle à cette seule différence linguistique ?

Ce que j'avais lu de Karinthy n'était pas fait pour m'éclairer sur ce point. Son *Voyage en Capillarie* avait un je ne sais quel air qui rappelait *L'Île des pingouins*. La misogynie qui s'y exprimait n'avait rien non plus de bien nouveau. Après tout, August Strindberg en avait écrit bien autant de son côté et il n'était pas le seul parmi les écrivains nordiques à avoir abondé dans le même sens. C'était un vieux thème qui me paraissait suranné. Personnellement, ce genre de rengaine m'horripilait. Mon séjour en Scandinavie m'avait convaincu qu'une société plus féministe était plus accueillante et qu'on trouvait plus de plaisir à y vivre. Le commencement d'émancipation de la femme qui s'observait en France à la suite de la guerre mondiale m'avait rempli d'espoir et ce que j'observais désormais en Hongrie me confortait dans l'idée que la société ancien modèle devenait vraiment invivable.

Là-dessus, je me rendis une fin d'après-midi au Café Hadik⁸². Il était situé non loin du Collège, sur cette grande avenue qui portait

⁸² András Hadik, comte (1710-1790), général de division courageux s'étant illustré dans les guerres de Marie-Thérèse et de Joseph II. Sur l'avenue Miklós Horthy (aujourd'hui Béla Bartók), un café, où se réunissaient régulièrement les commensaux de Frigyes Karinthy, porte aujourd'hui son nom.

alors le nom du Régent : Miklós Horthy et qui a été rebaptisée depuis avenue Béla Bartók.

Le Hadik ne différait pas des autres cafés que fréquentaient les intellectuels hongrois de la capitale. C'était une vaste salle au plafond très haut. Au fond, plusieurs tables avaient été mises bout à bout et je vis Karinthy qui y présidait. À sa droite une jeune femme brune, passablement jolie, vêtue sans trop de recherche, mais non sans charme. J'eus tout de suite l'impression que c'était une créature quelque peu hors du commun. Elle affichait une sorte de désinvolture et semblait tenir beaucoup aux effets qu'elle produisait. Les autres personnes présentes étaient des hommes. C'étaient des commensaux habituels du maître, ses amis, ses relations. Ils venaient s'asseoir à ces tables comme pour former une sorte de cour. On y discutait ferme et le maître tranchait. Mon apparition surprit tout le monde, hormis Karinthy qui me salua avec des paroles amicales. La présence d'un Français à la table du Hadik était un petit événement, une sorte d'hommage rendu à la littérature hongroise et une reconnaissance de la personnalité de Karinthy. Une fois de plus, je sentis tout le poids dont m'écrasait le prestige de ma patrie. Qu'il était difficile d'être Français et par surcroît de venir de Paris ! La phrase que j'avais entendu Jean Delavaud prononcer à Stockholm, le 12 novembre 1918, me revint à l'esprit : comme lui ce soir-là, je me sentis pareil à l'âne qui porte les reliques.

Les présentations et compliments expédiés, la conversation reprit son cours normal autour de moi, interrompue un instant par un jeune homme qu'avait envoyé la rédaction du journal dans lequel Karinthy écrivait. Cet apprenti venait chercher le manuscrit promis pour le soir même, afin d'être passé dans le numéro du lendemain. Mais le manuscrit n'était pas prêt et le grouillot fut prié sans ménagement d'avoir à revenir plus tard. Cet incident mit fin à la conversation générale. Le maître alla s'installer à une table un peu plus loin pour y pondre le court récit ou le propos plus ou moins humoristique attendu par le rédacteur en chef. Il fallait bien gagner sa vie et Karinthy me dit par la suite toute l'amertume que lui causait cette servitude quotidienne.

Pendant qu'il s'acquittait de son pensum, j'observai les autres

personnes arrivées à ces tables qui n'en faisaient qu'une. La conversation avait repris, mais elle n'était plus générale. Il y avait des apartés et je constatai que Madame Karinthy y prenait part avec vivacité. J'essayai de me représenter qui elle pouvait être. En tout cas, elle différait sensiblement de Madame Kosztolányi et elle me parut, je ne sais pourquoi, plus dangereuse. Par la suite, mis au courant des potins, j'appris que le couple Karinthy connaissait des moments tumultueux qui ne rendaient pas l'existence facile à l'écrivain. Peut-être était-ce là l'origine de sa misogynie. Cette réflexion me conduisit à penser qu'il serait intéressant de savoir comment vivaient les couples hongrois. Je venais de faire la connaissance de trois d'entre eux. Le plus uni me paraissait être celui que formait Babits avec sa poétesse.

Rentrant au Collège ce soir-là je songeai que je ne savais vraiment pas grand-chose de la vie hongroise. Obscurément, je me demandais comment pouvait s'expliquer le contraste qui opposait le milieu littéraire, qui regardait vers l'Occident et plus particulièrement vers Paris, et les autres classes sociales de ce pays arriéré, gouverné par une féodalité qui n'avait « rien oublié ni rien appris ». Kosztolányi raisonnait comme un bourgeois libéral de chez nous, Karinthy n'était pas sensiblement plus avare de ses critiques et de ses révoltes qu'un Georges Duhamel. Que se passait-il donc ?

Propos autour d'une table

À quelque temps de là, une fin d'après-midi de samedi, j'étais allé rejoindre le petit cercle des anciens élèves du Collège Eötvös au café de l'Hôtel Gellért où l'on se retrouvait une fois par mois entre anciens condisciples. Ce soir-là, j'y rencontrai János Horváth⁸³, qui passait pour le grand historien de la littérature hongroise aux yeux de mes élèves et de pas mal d'autres personnes aussi. Hincz, toujours lui, m'avait fait

⁸³ János Horváth (1878-1961), historien de la littérature, membre du Collège Eötvös, maître de la prose dissertative, réformateur de l'histoire littéraire hongroise. Un des plus grands pédagogues de son domaine qui transmet à ses nombreux élèves et disciples l'amour de la littérature, et les encouragea à l'activité littéraire.

lire le petit ouvrage qu'il avait écrit sur Endre Ady et j'avais une fois de plus déçu le pauvre garçon en lui confiant que « ça ne cassait rien ». Toutefois, ce livre révélait une certaine compréhension du grand poète, chose rare dans les milieux conservateurs dont János Horváth faisait sans nul doute partie. Nous entrâmes en conversation et je lui fis part de mes perplexités. « Le peu que j'ai pu lire de votre littérature ne me paraît pas différent essentiellement de ce que j'ai eu l'occasion de lire ailleurs, dans d'autres langues », lui dis-je. J'ajoutai que ce que j'y avais lu aurait pu me faire croire que la Hongrie était une nation relativement moderne, si je n'avais pas constaté par ailleurs que nous y vivions en pleine féodalité. Horváth m'expliqua que la littérature et les beaux-arts s'étaient sciemment occidentalisés dès la fin du siècle dernier parce qu'à cette époque, le pays s'était partiellement modernisé. Le développement de l'industrie et du commerce avait créé une nouvelle classe sociale, celle des banquiers, des industriels et des hommes d'affaires. Beaucoup d'entre eux avaient fait fortune et certains étaient même devenus des personnages importants dans ce royaume uniquement administré par la noblesse et dont les leviers de commande étaient tenus par l'aristocratie. Parmi les nouveaux potentats, ceux du capitalisme, plus d'un s'était érigé en mécène. Comme leur souci primordial était de parvenir à un niveau aussi élevé intellectuellement et techniquement que celui auquel s'étaient élevées les grandes nations occidentales, ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour favoriser l'essor d'un mode de vie plus ou moins semblable à celui qu'ils avaient trouvé en Allemagne, en France, en Grande-Bretagne. Le pouvoir, en Hongrie autant qu'à Vienne, avait laissé se développer cette tendance dont il espérait bien tirer profit tout en la tenant bien en main. On avait pu avoir l'illusion que régnait désormais une sorte de libéralisme sous le couvert duquel une presse et une littérature plus ouvertes aux courants du monde extérieur pourraient prospérer. Des revues nouvelles avaient été créées, des cercles, comme le Cercle Galilée⁸⁴, s'étaient formés, où des esprits libéraux pouvaient

⁸⁴ Cercle Galilée (1908-1919) : organisation des étudiants de gauche de l'Université de Budapest. Ses membres fondateurs se recrutèrent parmi les disciples du professeur Gyula Pikler, philosophe du droit et sociologue.

exprimer leurs idées. Des groupes d'intellectuels s'étaient intéressés à l'étude de la société hongroise comme aussi au progrès de toutes les sciences. Dans une certaine mesure, les années qui avaient précédé la guerre avaient été une période d'épanouissement des esprits. Les innovations étrangères avaient été plus ou moins acceptées. Le mouvement *Sécession* (Art Nouveau) qui avait secoué l'art allemand avait gagné l'art autrichien et aussi l'art hongrois. Des peintres étaient allés à Paris où ils avaient découvert l'impressionnisme. Le public lettré, qui possédait une sérieuse connaissance de la langue française, avait découvert Baudelaire, Verlaine, Maupassant, Zola, etc. « L'intellectualité » (*értelmiség*) ou, pour employer un terme à la mode, l'intelligentsia, s'était mis en tête de produire des œuvres qui n'auraient pas moins de valeur artistique et humaine que celles qu'on admirait partout ailleurs de par le monde. Il ne s'était pas agi d'imiter servilement mais d'exprimer sa propre personnalité en gardant son autonomie, ce qui n'était pas facile et n'avait pas toujours pleinement réussi. En littérature, il avait fallu adapter la langue hongroise à cette nouvelle mission et ainsi s'expliquait que ce qui avait été écrit jusqu'au début du siècle sentait déjà le suranné en matière de style et d'expression.

La conversation rassembla bientôt toute la tablée. Tous ces Hongrois se sentaient concernés. Les uns comme les autres laissaient voir ou laissaient entendre qu'ils ne pensaient pas sans regret à ce passé récent, auquel la guerre et la défaite avaient brusquement mis fin. Il leur apparaissait que cette courte période avait été faste et ils en gardaient la nostalgie. Je me crus autorisé à leur poser brutalement la question : « Vous sentiez-vous plus heureux sous la Monarchie austro-hongroise ? » « Oui », me répondit le père d'Irène Sebestyén, l'épouse du turcologue Jules Németh, qui était la seule femme présente et qui acquiesça. Et il poursuivit : « Nous avions au moins l'espoir que nous finirions par faire de la Hongrie un État moderne qui serait débarrassé des séquelles du passé ».

Je n'étais pas satisfait. Je reposai la sempiternelle question, celle qui me hantait : « Un État moderne dans le sens où vous l'entendez serait-il encore hongrois ? Ne deviendrait-il pas par la force des choses une simple réplique d'un État de type occidental et que deviendrait la

civilisation proprement hongroise ? » Horváth me répliqua : « Si c'est l'exotisme que vous estimez être le propre du caractère hongrois, vous avez raison, mais alors il vous faut admettre que la vraie Hongrie, c'est précisément ce pays arriéré où vous-même vous sentez si mal à l'aise. Est-ce cela que vous souhaitez pour nous ? » Et il ajouta : « Si les conquérants hongrois étaient demeurés ce qu'ils étaient, combien de temps auraient-ils pu tenir au cœur de l'Europe ? » « La première modernisation, c'est le premier roi de Hongrie qui l'a réalisée et c'est comme cela qu'il a sauvé les Hongrois. Il en a fait des chrétiens ; il a institué un royaume qui répondait aux exigences de l'époque et c'est pour cela que nous avons survécu. Et nous nous sommes remodernisés à la fin du XVIII^e comme au début du XIX^e, mais chaque fois, cette remise à jour est demeurée incomplète, car les forces du passé ont été trop puissantes. » Il se tut soudain comme s'il s'avisait qu'il allait en dire trop long. C'est que l'État sans roi qui venait de s'installer ne connaissait plus les vellétés libérales de la monarchie habsbourgeoise finissante. Il valait mieux garder un prudent silence.

Ce que je venais d'entendre, c'était le son de cloche qui faisait échec aux opinions et aux sentiments de ces intellectuels de la classe moyenne qui m'entouraient ce soir-là. Je m'étais rendu compte qu'ils étaient peu politisés. Ce dont ils souffraient, ce n'était pas tant de l'oppression politique que de la dégradation de leur condition matérielle, comme aussi de leur perte de prestige dans la société. Le retour en force de la féodalité ne les affectait pas vraiment du point de vue politique. Ils ne songeaient qu'à vaquer à leurs occupations et à s'acquitter consciencieusement de leur tâche. Ils étaient presque tous des savants et des enseignants. Le régime ne se souciait pas d'intervenir dans leurs recherches, pourvu qu'ils ne proclamassent pas des opinions « destructives ». S'ils restaient le nez dans leurs grimoires ou s'ils s'enfermaient dans leurs laboratoires, on les laisserait tranquilles et s'ils réussissaient brillamment dans leurs travaux, au point de se faire connaître hors du pays, on daignerait leur accorder quelque distinction plus ou moins honorifique. Les professeurs titulaires des facultés n'avaient-ils pas droit au titre envié de *méltóságos úr*, « Monsieur le dignitaire » ? Tout comme un noble !

En sortant, je repensai à Kosztolányi et à Karinthy. Eux, on sentait qu'ils n'étaient pas d'accord avec ce qui se passait dans la vie publique, mais ils prenaient bien garde de le crier sur les toits. Cela se devinait quand on les lisait. C'était moins évident quand on les entendait parler. Ils étaient certainement des esprits libéraux, mais évitaient soigneusement de commettre le moindre écart de langage. Et au fond, ce qui les intéressait, c'était d'étudier l'homme plus que la société. À cet égard, ils rappelaient nos classiques du XVII^e siècle qui essayaient de pénétrer les secrets de l'âme humaine, mais ignoraient ou faisaient comme s'ils ignoraient l'état de la société où vivaient les « âmes » qu'ils observaient et où ils vivaient eux-mêmes. Une critique de la société ne se trahissait qu'à travers des considérations générales sur le comportement de tel type ou tel autre d'individu : un Tartuffe, un Bourgeois gentilhomme, etc. Il avait fallu attendre un Lesage ou un Beaumarchais pour entendre des récriminations plus véhémentes. Les classiques de chez nous n'avaient pas mis en cause la société dans laquelle ils se mouvaient avec tant de précautions et souvent tant de risques. Le cas d'un Vauban était une exception. La disgrâce encourue par suite du moindre écart mettait fin à une carrière et coûtait parfois la liberté. Encore arrivait-il que les récalcitrants sortissent du milieu même des gens qui asservissaient le pays. Le naïf professeur de lettres qui m'avait enseigné au lycée exaltait la grandeur du classicisme français sans avoir même l'idée de tempérer son enthousiasme en rappelant ce qu'il en était de l'état du pays « réel », pour reprendre la fameuse formule d'un des tenants les plus sectaires de l'ancien régime. Je le ressentais maintenant davantage depuis que je me trouvais reporté dans un temps que j'avais cru définitivement révolu. À ma connaissance, le dernier bastion de la société féodale comme aussi de l'absolutisme avait été la Russie des tsars, mais il était tombé avec fracas en 1917 et seule mon ignorance m'avait laissé croire qu'il n'en existait plus de trace en Europe. Je devais donc finir par comprendre pourquoi un Kosztolányi s'enfermait dans la tour d'ivoire de sa littérature et pourquoi un Karinthy s'en prenait à l'humanité en général, dénonçant ses défauts, ses incohérences, ses ridicules. Il préférait caricaturer, parfois méchamment, plutôt que de dénoncer les vices de la société elle-même.

À Paris, j'avais pris connaissance depuis longtemps des thèses du marxisme. Charles Andler, qui en était l'un des connaisseurs français les plus prestigieux, nous avait instruits et Lucien Herr, qui régnait sur la bibliothèque de l'École Normale Supérieure, faisait figure d'un docteur infaillible en matière d'histoire des mouvements socialistes. Comme nous avions eu précisément à étudier les œuvres de Karl Marx, Engels et quelques autres des représentants des différents mouvements socialistes allemands, les allémanistes avaient pris de toutes ces choses une connaissance précise. Nous étions donc devenus plus sensibles aux phénomènes sociaux. Jean Jaurès était sorti de notre maison et avait laissé une histoire socialiste de la Révolution. Plusieurs de mes condisciples s'étaient mis à étudier la condition de telle ou telle catégorie sociale dans telle ou telle phase de notre histoire nationale. Je ne pouvais donc pas ne pas tourner tout de suite mes regards vers la société hongroise dans laquelle il me fallait vivre, je ne savais pas combien de temps.

À cela s'ajoutait que j'avais toujours considéré avec le plus grand intérêt tout ce qui touchait à la politique, même celle qu'on dénomme aujourd'hui la « politique politicienne ». La lecture d'Alain comme celle d'Anatole France confirmaient qu'il s'agissait d'un aspect des choses qu'il ne convenait pas de négliger.

À Gyergyai qui m'avait questionné sur ce que je pensais de Kosztolányi et de Karinthy, je m'ouvris au sujet de mes perplexités. Il m'apprit alors qu'avant de venir enseigner au Collège, en même temps qu'il donnait des cours dans un lycée, il avait été le précepteur d'un jeune homme qui appartenait à la famille de Georges Lukács⁸⁵, cet esthéticien et historien de la littérature qui s'est fait depuis connaître dans certains milieux de l'intelligentsia française, ces dernières années. C'était un de ces grands bourgeois qui avaient su occuper une place importante dans les esprits de nombre d'intellectuels hongrois des années qui précédèrent la Première Guerre mondiale. Compromis dans les événements qui s'étaient déroulés en Hongrie en 1918-1919, il était parti en exil. Il avait passé une

⁸⁵ György Lukács (1885-1971), philosophe, esthéticien, historien de la littérature.

partie de sa vie en Allemagne, où il avait participé à la vie philosophique et littéraire. Il avait surtout publié en allemand et, à la vérité, il avait tout de l'intellectuel allemand. Il faisait partie de cette catégorie d'esprits hongrois qui avaient été élevés à l'école allemande et ne faisaient guère partie du monde hongrois. C'était un des portedrapeaux du marxisme théorique. Dans son genre, il m'avait rappelé Georg Brandes, le Danois, avec cette différence que ce dernier n'affichait pas d'idées marxistes et connaissait davantage le monde français et le monde anglais. Certes, Lukács savait bien le français, pareil en cela à tous les autres de son monde. C'était l'époque où la connaissance passablement approfondie du français était estimée indispensable à toute personne distinguée.

Pour moi, Lukács ne m'intéressait pas spécialement, car il ne m'apparaissait nullement pouvoir être un spécimen valable d'intellectuel hongrois. Il ressemblait trop aux intellectuels allemands qu'il m'avait été donné de fréquenter. Je ne devais le rencontrer que bien plus tard, à la fin de 1948, lors d'un déjeuner organisé par l'Institut hongrois de Paris. Je me souviens qu'il m'avait longuement questionné sur les effets en France du fameux plan Marshall. Il se demandait si ce plan serait efficace. Je le rassurai sur ce point et lui exposai les résultats déjà acquis. Je le laissai rêveur et manifestement troublé, mais c'était à un moment de l'histoire de Hongrie où il ne convenait pas non plus de pousser les gens dans leurs derniers retranchements. Ils n'étaient pas libres de leurs paroles.

Gyergyai, sortant de son mutisme habituel, me mit au courant de ce qui s'était passé (pour lui), me révélant ainsi que derrière ce catholique ostensiblement dévot, il y avait un esprit qui avait ressenti partiellement au moins les affres qu'avait connues son pays. Ce qui l'avait sauvé de toute compromission, c'était qu'il s'était trouvé interné en Suisse, après avoir été, comme il y a été fait allusion plus haut, détenu comme prisonnier civil dans ce camp de Noirmoutier qu'immortalisera dans la littérature hongroise le livre si émouvant d'Aladár Kuncz.

Ainsi, la Hongrie n'était pas entièrement un pays d'absolutisme féodal. La défaite avait remis son sort entre les mains de la pire des

réactions, mais le feu couvait sous la cendre et serait prompt à jeter de nouveau sa flamme dès qu'une conflagration nouvelle se produirait. Ce dont j'étais témoin par une tragique anticipation, c'était de ce que nous allions vivre plus tard à notre tour en France sous l'effet de cette « divine surprise » qui nous livrerait à la merci d'un ennemi implacable et de félons délirant d'un triomphe inespéré.

Je ne me doutais pas, hélas, que quinze ans plus tard, la France se trouverait à son tour dans une situation qui rappellerait sous bien des aspects celle où je voyais souffrir la Hongrie.

En attendant, je venais d'apprendre qu'il n'y avait pas une mais plusieurs Hongries et que mon exploration me demanderait plus de temps et plus d'efforts que je n'avais pensé.

Du côté des Français

Étant en Hongrie pour apprendre le hongrois et faire connaissance avec la vie hongroise, la civilisation hongroise, par le truchement de la langue hongroise, objet propre de mes études, je ne me souciais guère d'entrer en relation avec les quelques Français qui constituaient une colonie de résidents, fort peu nombreux. La plupart d'entre eux s'étaient établis dans le pays avant la guerre et y étaient demeurés durant les hostilités. Les hommes en âge d'être mobilisés avaient été d'abord envoyés dans des camps de concentration, mais ils en étaient bientôt sortis et avaient repris leurs occupations. Quelques-uns d'entre eux, sinon tous, y avaient trouvé une bonne occasion pour échapper à la mobilisation française, ce qui leur avait permis de couler des jours tranquilles. Le consulat de France en considérait certains comme des insoumis et leur situation était de ce fait assez ambiguë. Quant aux femmes, elles avaient tout simplement continué leur existence et n'avaient eu à subir que les désavantages de la situation du pays, quand la guerre, ayant pris un tour désastreux, les difficultés de ravitaillement et d'autres soucis matériels ou moraux avaient fini par les atteindre. La colonie française s'était accrue ensuite de quelques nouveaux exemplaires. Mais ces derniers venus détonnaient, parce qu'ils avaient de la peine à s'insérer dans la

vie hongroise. Les anciens, par contre, s'étaient fort bien acclimatés. Plusieurs des hommes avaient pris femme dans le pays et vivaient à la hongroise, s'exprimant parfaitement dans la langue du pays et ayant pour unique société des Hongrois. D'autres avaient conservé plus ou moins bien leur identité. C'était le cas des plus instruits. Eux, chose assez surprenante, répugnaient à parler hongrois. Il y en avait même qui en savaient à peine quelques bribes et parvenaient tout juste à se débrouiller avec les « indigènes ». Cela ne les empêchait toutefois pas de vivre dans le milieu hongrois comme poissons dans l'eau. Ces plus instruits vivaient surtout de l'enseignement du français. Quelques-uns s'étaient fait des situations plus que confortables en donnant des leçons privées à des membres de la bonne société ou tout au moins de la société riche. Ils y jouissaient d'une indéniable considération et avaient souvent réussi à se faire de puissantes relations. Naturellement, ils ou elles (les femmes y étaient assez nombreuses) ne se mêlaient pas de politique et ne s'offusquaient nullement des manifestations du féodalisme régnant. Dans un certain sens, ils étaient de vrais émigrés qui rappelaient ceux du temps de la Révolution. Pourtant, ce n'étaient pas des réfugiés politiques. Mais ils partageaient les sentiments hostiles qui animaient la classe dirigeante de Hongrie contre leur patrie d'origine. Ils pensaient selon les règles du milieu hongrois conservateur. C'est ainsi que la victoire du cartel des gauches en 1924 ne les avait pas moins désolés que leurs clients chics. Cela dans la mesure où ils avaient pu porter quelque attention à ce qui s'était passé en France. Ceux qui étaient les plus instruits avaient seulement à cœur de suivre de très près ce qui se faisait en France dans les domaines de la littérature, des arts et des modes. On lisait les *Nouvelles Littéraires* et les revues telles que la *Nouvelle Revue Française* à côté de l'immanquable *Revue des Deux Mondes*, de la récente *Revue de Paris*, du *Mercure de France*, de la *Revue Hebdomadaire*, etc. On lisait peu les journaux, presque uniquement les messieurs, quand ils s'attardaient dans un café à la mode et y trouvaient le dernier exemplaire du *Temps*. Mais il était vrai qu'il s'agissait de la « bourgeoisie faite journal ». On ne savait pas qui gouvernait la France, mais on lisait le dernier Goncourt.

Par là on était à même de satisfaire aux exigences du public distingué auquel on avait affaire. Certains de ces enseignants jouaient même un rôle important. C'étaient eux qui renseignaient une partie de la haute société sur les choses françaises. Tel ministre en exercice convoquait un ou deux jours par semaine sa ou son professeur de français à prendre avec lui son petit déjeuner, tout comme cela se fait de nos jours entre hommes d'État ou personnages importants sur le plan international. Le politicien en question entretenait ou rafraîchissait son français en perdant le moins possible de son temps précieux. J'ai connu plusieurs enseignants, hommes et femmes, qui touchaient des cachets de vedettes. Une enseignante qui avait fait preuve d'une particulière efficacité gagnait même en un mois l'équivalent de ce que le généreux État français me versait comme traitement en un an. Ces hommes et ces femmes qui œuvraient ainsi étaient devenus dans bien des cas des confidents et étaient de ce fait initiés à bien des secrets de la vie hongroise.

Je ne tardai pas à découvrir que certains de ces enseignants privés jouaient un rôle non négligeable dans les relations entre les deux pays. Ce qui était par contre plus difficile à déterminer, c'était en quoi ils pouvaient influencer sur celles-ci. Et dans quel sens. Le consul de France, M. de Vrégille auquel j'ai fait allusion déjà, m'avait très vite mis au courant de ce qu'il avait observé. Il me conseilla même de prendre quelques contacts avec certains de ces Français qui avaient fait leur vie en Hongrie, ne fût-ce que pour mesurer leur action sur le comportement de personnalités hongroises plus ou moins importantes. Il m'assura que « ces gens » pour qui souvent la France n'était même plus une mère-patrie, pouvaient en certaines circonstances contrarier l'action de notre diplomatie, dans la mesure où celle-ci se décidait à agir. Il passait son temps à essayer de le faire comprendre à son ministre et aussi au « Département ». Il crut même devoir me ménager une rencontre avec l'une de ces « enseignantes » qui lui paraissait plus intéressante que les autres et que nous désignerons ici par le diminutif de son prénom, Jô. C'était ainsi que l'appelaient ses familiers. Son cas était typique. Elle était venue avant la guerre, engagée comme professeur de français dans l'une des plus sélectes

des institutions de jeunes filles et elle y avait admirablement réussi. Au point de quitter cet établissement pour « se mettre à son compte » et travailler pour elle-même. Mariée à un enseignant français privé qui était un homme fort cultivé, elle n'avait pas tardé à divorcer, pour ainsi dire à l'amiable, par suite de ce qu'on appelait alors pudiquement « incompatibilité d'humeur ». Elle s'était, avec les années, créé une clientèle de choix tant dans l'aristocratie que dans la haute bourgeoisie. Il faut dire qu'elle savait enseigner et qu'elle se tenait au courant des dernières nouveautés littéraires. Elle avait appris pas mal le hongrois et s'était intéressée également à ce qui se publiait dans cette langue, de telle sorte que ses relations s'étendaient au monde littéraire. Elle s'était même liée d'amitié avec plusieurs personnalités du camp « libéral » ou même d'opinion plus avancée encore.

Je fis donc sa connaissance. Il ne lui était pas désagréable de rencontrer un intellectuel ou plutôt un universitaire français venu directement de Paris et, qui plus est, récemment sorti de cette École Normale Supérieure dont la renommée était plus grande hors de France que chez nous. Je pouvais lui servir à rafraîchir ou plus exactement rajeunir son français, car elle était l'une des rares qui éprouvait le besoin de se rendre en France tous les étés. Elle m'invita chez elle où elle me mit en présence successivement d'un nombre appréciable des personnes qu'elle fréquentait. Je m'aperçus qu'elle avait vraiment beaucoup d'entregent et avait accès auprès de personnes de toutes sortes. Comme elle s'intéressait à tout, elle découvrit bientôt quelles étaient mes opinions politiques. Il va sans dire qu'elles ne répondaient pas aux siennes, dans la mesure où elle s'intéressait aux choses publiques. Elle connaissait à quel point était misérable la condition de la presque totalité des Hongrois. Elle jugeait sévèrement la façon dont ils étaient traités par la classe dominante, mais elle ne se révoltait pas là contre et il ne lui venait pas à l'esprit que cette condition pouvait être améliorée par une action politique quelconque. Elle regrettait le régime d'avant-guerre. Non pas parce qu'il avait été plus « libéral », mais surtout parce qu'on avait alors connu une facilité de vivre qui avait totalement disparu. C'était pour elle comme pour tant de Hongrois ou d'étrangers ayant vécu dans le pays ce qu'on

pourrait appeler la « belle époque ». Mais ce passé embelli n'avait été que celui de quelques privilégiés, tout comme chez nous en France, et cette évocation de la prétendue « belle époque » à Budapest ou à Vienne comme à Paris, me faisait grincer des dents. Parce que je n'avais pas été de ces privilégiés.

Quoi qu'il en soit, je ne puis oublier que je lui dois d'avoir pénétré dans des milieux qui me seraient restés sans son entremise totalement inconnus. Ma connaissance de la vie hongroise aurait alors été bien étriquée.

Naturellement, il y avait des ressortissants français qui exerçaient d'autres activités que celle de l'enseignement. Un ami parisien avait signalé mon arrivée à Budapest à l'un de ses amis d'enfance qui s'était établi coiffeur de dames. Il tenait un salon de haute coiffure que fréquentait toute la bonne société. Lui aussi s'était acquis de puissantes relations et disposait de bien des informations que lui confiaient très inconsciemment ses clientes. Mais il n'entretenait aucun contact avec la représentation diplomatique française et ces dames ne pouvaient nuire à personne même s'il leur arrivait de parler trop. Quant à lui, son principal sport consistait à courir les femmes. Il s'était entouré de tout un petit harem de jeunes employées triées sur le volet. Il avait appris fort bien le hongrois et était renseigné comme personne sur le « milieu » de la galanterie. Je compris bien vite qu'il ne pouvait m'être d'aucune utilité en dépit de sa gentillesse, car c'était un bon garçon qui était resté simple et s'était fait adorer de son personnel qu'il traitait « à la française », ce qui n'était pas sans scandaliser ses concurrents. Mais la politique lui était totalement indifférente, car seul comptait pour lui son salon et son souci était de faire en sorte qu'il fût toujours aussi bien achalandé.

La colonie française comptait aussi d'autres personnages, sans parler de deux ou trois prétendues « personnalités », telles que le représentant d'une grande marque du Périgord qui achetait les foies gras en gros pour les faire acheminer en France où ils étaient ensuite traités « à la française » ou, si l'on préfère, à la périgourdine. La Hongrie était un gros producteur de foies gras car on y élevait de nombreux troupeaux d'oies. La plus grande partie était exportée et, à cette

époque, c'était la France qui était le meilleur client des éleveurs hongrois. Un autre personnage faisait commerce de bouchons de liège destinés aux viticulteurs. Il y avait aussi le représentant des parfums Coty, un mutilé de guerre dont j'ai appris qu'il était un prêtre défroqué, mais il avait la boutonnière encombrée de décorations militaires et il était l'un des seuls qu'on traitait avec respect au consulat.

Si les résidents étaient peu nombreux, les Français de passage n'étaient pas non plus trop fréquents. C'étaient le plus souvent des journalistes, quelques représentants de commerce et de très rares touristes.

J'allais oublier les correspondants permanents de l'Agence *Havas* et du *Temps*. Ni l'un ni l'autre ne savaient un seul mot de hongrois. Ils se faisaient renseigner par des employés hongrois qu'ils avaient engagés et qui eux, naturellement, ne pouvaient les informer que dans un sens plus ou moins tendancieux. Ils étaient le plus souvent des journalistes qui avaient trouvé là un emploi relativement assuré et faisaient de leur mieux à la fois pour satisfaire leurs employeurs et les autorités du régime. Ils y réussissaient d'autant plus aisément que les employeurs en question n'étaient pas difficiles sur le chapitre de l'objectivité. Ils ne tenaient pas à avoir d'ennuis avec le pouvoir local, car ils savaient que leurs administrations détestaient ce genre de complications. Tant pis pour l'information.

Ce problème de l'information se posait en effet dans toute son inquiétante difficulté pour nos diplomates en poste à Budapest. La connaissance des langues vivantes n'était pas leur fort. C'est tout au plus si quelques-uns bégayaient un peu d'anglais. Il ne fallait pas leur demander de lire une page d'allemand. Ce qui leur aurait rendu service puisque le journal quasi-officiel du gouvernement hongrois était le *Pester Lloyd*⁸⁶ qui correspondait un peu à notre *Temps* et était rédigé d'un bout à l'autre en allemand. Pour ce qui était de ce

⁸⁶ *Pester Lloyd* : organe illustre de la presse budapestoise de langue allemande. Fondé par la Société Pesti Lloyd en 1853, année de sa propre fondation, il parut au rythme de deux éditions par jour, sans interruption jusqu'à la fin 1944 et, avec moins de régularité, jusqu'à la fin 1945.

qui paraissait en hongrois, ils étaient livrés pieds et poings liés à ce que leur traduisaient les auxiliaires qu'ils employaient, c'est-à-dire des informateurs hongrois sachant plus ou moins bien le français et dont il n'était pas sûr qu'ils ne fussent pas autant d'agents chargés de les espionner. Il en était de même pour les dactylographes. Elles tapaient les rapports envoyés au Département de telle sorte que le gouvernement hongrois en avait connaissance avant le ministre français et même avant la Direction des Affaires d'Europe. Dans ces conditions, l'opinion publique française ne pouvait disposer d'aucune information sur la Hongrie qui ne fût tendancieuse. C'était un modèle de ce qu'on appelle aujourd'hui la « désinformation ».

La diplomatie française et la Hongrie

La Légation de France avait fait peau neuve. Le chargé d'affaires, M. de Robien, était parti avant même l'arrivée du nouveau ministre, M. de Carbonnel. Je fus bientôt convoqué par ce dernier. C'était un homme affable, très consciencieux et très pusillanime. Il s'était renseigné sur mon compte et ce qu'il avait appris l'avait inquiété. C'est tout juste si l'on ne m'avait pas présenté à lui comme une sorte d'agent double ou triple. Mais comme aucune responsabilité compromettante ne m'avait été confiée, il se demandait, dans son bon sens, pour quelle raison je jouerais ce rôle. Il eut, ce dont je lui saisis gré encore maintenant, la franchise de me mettre au courant. Je lui expliquai ce que je me proposais de faire en Hongrie : apprendre la langue, écrire mes deux thèses de doctorat et me qualifier aussi complètement que possible pour occuper la chaire de langues finno-ougriennes que mes patrons parisiens s'évertuaient à faire fonder à l'École Nationale des Langues Orientales. Ces propos le rassérénèrent et il me posa toutes sortes de questions, notamment sur l'École Normale Supérieure, sur mes antécédents, sur ma famille, etc. Il apprit avec un visible soulagement que j'avais été attaché durant un an à la Légation de France à Stockholm sous les ordres de Jean Delavaud. Il me dit son estime pour cet homme remarquable auquel il ne reprochait qu'une chose : s'être mêlé de politique, alors que les

politiciens français pratiquaient un anticléricalisme qui le choquait. Il se proclamait catholique et se disait très attaché aux valeurs traditionnelles. Il ajouta qu'il avait placé son fils à l'École des Roches, qui passait alors pour un établissement des plus cotés dans la bonne société française. Par la même occasion, il me demanda si, lorsque ce jeune garçon viendrait passer quelques jours de vacances auprès de lui, je ne pourrais pas lui faire l'amabilité de m'en occuper un peu. La glace était rompue et je me sentis enhardi jusqu'à lui exposer à mon tour certaines choses. Je lui remontrai qu'il me paraissait totalement absurde de me reprocher de trop fréquenter des Hongrois. Comment pourrais-je apprendre leur langue, connaître leur mentalité sans les fréquenter à tous les étages de la société ? N'avais-je pas été précisément envoyé pour cela ? C'est alors que je lui demandai de me faire connaître quelle était exactement la politique de France envers la Hongrie. Cette question l'embarrassa. Après quelques instants de réflexion, il me dit que le Département ne lui avait donné que des instructions négatives. Il était là pour veiller à l'application des clauses du Traité de Trianon, rien d'autre. Quant à un éventuel rapprochement, même seulement intellectuel (on n'usait pas alors du terme « culturel » qui passait non sans raison pour un allémanisme), il n'en était pas question. Pour cette raison, on ne songeait pas à créer à Budapest un Institut Français comme il en avait été fondé dans les pays dits « États successeurs ». De toute façon, il ne fallait rien tenter qui pût porter ombrage à nos amis et alliés de la Petite Entente. De Carbonnel eut le courage de me confier qu'il n'était nullement enthousiasmé par ce genre de conduite de notre part. Il observait fort justement que notre comportement remettait le sort de l'Europe centrale entre les mains des Tchèques et des Roumains, dans une moindre mesure dans celles des Serbes. Il partageait l'opinion de Paléologue et pensait qu'on avait eu tort de liquider l'Autriche-Hongrie. Il n'ignorait pas que c'était Philippe Berthelot qui était le vrai maître au Quai d'Orsay et que par son intermédiaire, c'était Beneš qui décidait en dernier ressort. Par ailleurs, il ignorait à peu près tout de la situation réelle et encore davantage de l'histoire des dernières années. Lui aussi avait débarqué sans bagage sur les bords du

Danube. L'avantage que j'avais sur lui n'était de ce point de vue pas tellement important, mais au moins j'étais conscient de plus en plus de mon ignorance. Je me gardai bien de le lui faire remarquer. Il était le représentant officiel de la France. Son rang et son âge m'interdisaient toute parole susceptible de l'offusquer.

Par la suite, il me considéra peu à peu comme un interlocuteur valable en ce sens que les informations qu'on lui servait à la Légation ou au cours d'entretiens avec les correspondants du *Temps* et de l'Agence *Havas* ne le satisfaisaient pas et qu'il était de plus en plus curieux de les confronter avec celles que je pouvais lui apporter. En plus d'une circonstance, il put constater que les miennes étaient plus sûres.

Revenu à Paris pour les grandes vacances, j'entendis le même son de cloche lors de ma visite de routine au « Département ». J'étais administré, comme je l'ai dit, par le Service des Œuvres Françaises à l'Étranger, alors dirigé par un consul général qui venait de servir en Chine, dont le nom était Naggiar. En réalité, je dépendais plus directement du bureau du personnel expédié à l'étranger, celui des « coopérants », mais le terme n'existait pas à l'époque. Ce service avait à sa tête Roger Marx, qui cumulait avec cette fonction celle de directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études où il s'occupait d'ethnologie celtique. C'était un petit homme grassouillet, terriblement bavard, avec lequel il était pratiquement impossible de s'entretenir parce qu'il ne vous laissait pas placer un mot. Il avait pour adjoint un homme exquis, bourru à souhait mais excellent cœur, qui expédiait la paperasse. Marx était très cultivé, avait beaucoup de relations et était animé d'une inépuisable bonne volonté. Il ne ménageait pas sa peine. On le voyait arriver de bonne heure, à une heure indue pour le Quai d'Orsay, et il prolongeait son travail souvent tard dans la soirée, quittant son bureau alors que les autres étaient depuis longtemps vides. Sa puissance de travail était colossale. N'empêche qu'il était parfois décevant d'avoir affaire à lui tout simplement parce qu'il était incapable d'écouter une explication. Comme on disait à l'École, on avait droit à un « amphi » qui pouvait porter sur des sujets fort éloignés des affaires qu'on était venu lui soumettre. L'ayant quitté, on se consolait auprès de son adjoint, lequel était moins loquace et plus attentif.

Marx n'aimait pas les Hongrois. Aux reproches qui leur étaient habituellement adressés, il en joignait un autre, important et malheureusement justifié : leur antisémitisme. Pour cette raison, il se refusait à mettre les pieds à Budapest où M. de Carbonnel aurait bien voulu le voir afin de s'expliquer avec lui au sujet des dispositions qu'il était indispensable de prendre pour défendre la cause de la langue française et plus généralement de l'influence de la France dans cette partie de l'Europe centrale. C'est que le ministre avait fait siennes quelques suggestions que je lui avais soumises. Il s'agissait de ravitailler en publications françaises la bibliothèque du Collège Eötvös, également celle de la Faculté des Lettres et d'accorder des bourses d'étude en France à quelques étudiants particulièrement méritants puisque l'État royal hongrois réservait ses bourses à ceux des étudiants qui se rendaient en Allemagne, en Suisse, en Belgique, en Angleterre. La France était frappée d'ostracisme car le régime ne se résignait pas à accepter le Traité de Trianon. On était bien forcé de s'y soumettre, mais on espérait pouvoir un jour remettre tout en question. Comment ? Les gens ne le savaient pas, ce qui n'atténuait pas leur ressentiment.

Jean Mistler avait essayé d'obtenir des facilités pour nos élèves, mais il était difficile de se faire entendre à Paris où il venait précisément d'être attaché provisoire au Service des Œuvres Françaises à l'Étranger. Il avait réussi à rentrer en France, mais ne désirait pas aller s'enterrer dans quelque ville de province pour y enseigner dans un lycée l'histoire de la littérature française. Cet emploi au Quai d'Orsay lui permettait de vivre à Paris et de mieux se préparer à la double carrière d'homme politique et d'écrivain qui l'attirait.

Pour ce qui était des affaires hongroises, il existait un contentieux auquel il ne m'était pas venu de songer, personne ne m'ayant mis au courant. Il s'agissait de ce qu'on appelait le cas Louis Eisenmann. J'en eus la révélation lors d'une réception universitaire à laquelle j'avais été invité, dans les salons de la Sorbonne. Un homme d'une cinquantaine d'années, avec une barbe en pointe et de grosses lunettes vint à moi et me demanda : « C'est bien vous qui vous appelez Sauvageot ? Je suis heureux de vous rencontrer parce qu'il faut que je vous mette en garde. » Et il enchaîna : « Je suis l'archicube Eisenmann ». Il m'apprit

qu'il avait occupé à la Faculté des Lettres avant la guerre la chaire de civilisation hongroise fondée à la fois par l'État français et l'État hongrois et naturellement rétribuée par les deux gouvernements dans la proportion d'un tiers pour la France et de deux tiers pour la Hongrie. Après le Traité de Trianon, le nouvel État hongrois avait refusé de reprendre à sa charge cet enseignement qui avait été interrompu lors de la déclaration de la guerre. Or Eisenmann estimait que ce nouvel État se devait de lui payer le traitement qui lui revenait pour les quatre années de guerre puisque pendant tout ce temps, les paiements avaient été suspendus. Le gouvernement de Budapest ne l'entendait pas du tout de cette oreille et se refusait énergiquement de considérer cette exigence qui, selon lui, n'avait aucun fondement juridique.

Je me demandais en quoi ce litige pouvait me concerner, mais Eisenmann me signifia sans ambages que s'il venait à entendre parler d'une quelconque restauration de la chaire qui avait été la sienne, il réagirait aussitôt et que cela pourrait me valoir de gros ennuis. Je compris que je faisais à ses yeux figure de je ne sais quelle sorte de concurrent déloyal. Sur ce, il me planta là sans même me laisser le temps de lui répondre quoi que ce soit. Je me réfugiai quelques instants plus tard auprès de Paul Boyer, administrateur de l'École des Langues Orientales, que je considérais avec raison comme l'un de mes « patrons » et lui fis part de ce qui venait de se produire. Il était au courant, car rien de ce qui se passait dans l'université n'échappait à son attention. Il me fit l'historique de l'affaire et ajouta : « Eisenmann est bien brave, mais la chaire qui vous attend sera à l'École, rue de Lille, et je ne vois pas en quoi l'enseignement du finno-ougrien peut léser les droits réels ou prétendus d'Eisenmann à un enseignement en Sorbonne, qui a cessé d'exister depuis le début de la guerre. Au demeurant, il n'est pas linguiste et c'était un lecteur hongrois qui se chargeait de la partie linguistique de cet enseignement. Et puis Eisenmann s'occupe maintenant de la Tchécoslovaquie, ce qui n'est pas fait pour lui concilier les faveurs des gens de Budapest. Laissez passer. Cela ne vous regarde pas. »

Les choses en seraient restées là pour ma plus grande tranquillité si, à mon retour en Hongrie, le ministre de l'Instruction Publique et

des Cultes, le comte Kuno Klebelsberg⁸⁷ ne s'était pas mis dans la tête de faire créer une nouvelle chaire de langue et littérature hongroise, naturellement à la Sorbonne. Cette idée lui avait été inspirée par plusieurs universitaires hongrois qui s'étaient candidement imaginé qu'ils pourraient s'y faire désigner et aller passer à Paris, dans ce Paris qui faisait rêver tant d'intellectuels hongrois, des années à la fois instructives et agréables, qui leur vaudraient ensuite un prestige inégalé à leur retour. Je fus donc convoqué un jour par le « conseiller ministériel » (*miniszteri tanácsos*) Zoltán Magyary⁸⁸, chargé des relations avec l'étranger, une sorte de directeur général des relations culturelles avec l'extérieur comme on s'exprime aujourd'hui dans le langage administratif. Je fus surpris de découvrir que ce représentant vraiment bien imité du haut fonctionnaire hongrois type tel que le décrivaient les journalistes avait de la peine à s'exprimer en français. Il se sentait plus à l'aise avec moi puisqu'il pouvait tout simplement se servir de sa seule langue maternelle. La raison pour laquelle il m'avait demandé de venir le trouver était simple : il devait se rendre bientôt à Paris afin de prendre des contacts avec des officiels français en vue de rétablir les échanges culturels avec la France. Son ministre, qui était probablement le moins francophobe du gouvernement, estimait le temps venu de sortir de l'attitude hostile adoptée vis-à-vis du gouvernement français par les dirigeants hongrois. On pouvait essayer de commencer par les relations spirituelles car, au fond, cela ne portait pas trop à conséquences. Mais, conscient de son insuffisance en français, Magyary souhaitait m'avoir pour guide et au besoin pour interprète. Étant donné que les relations entre le comte Klebelsberg et la Légation étaient relativement bonnes, j'héritai de ce qui était pour moi non seulement une corvée, mais aussi une suite de démarches délicates, voire périlleuses. Une autre gêne s'y ajoutait : le voyage de

⁸⁷ Kuno Klebelsberg, comte (1875-1932), homme politique conservateur chargé des affaires culturelles. Son nom évoque aux Hongrois la réforme du système scolaire qui donnera des scientifiques de renom international.

⁸⁸ Zoltán Magyary (1888-1945), professeur d'université de droit administratif et financier à l'Université de Budapest. Rédacteur de la revue *Közigazgatástudomány* (Sciences administratives).

Magyary était prévu pour juin, c'est-à-dire vers l'époque où je rentrais moi-même en France pour les grandes vacances. Au lieu de ne séjourner que quelques jours à Paris avant de me rendre en Franche-Comté pour y passer l'été en famille, dans la paix d'un petit village montagnard où l'on pouvait travailler tout son saoul, j'allais être contraint de tout retarder. Mais il fallut s'exécuter. Magyary et moi prîmes le train ensemble et je dus le « cornaquer », selon l'expression de Roger Marx, auprès des officiels auxquels la Légation l'avait adressé.

Dans son dossier, Magyary apportait donc entre autres choses une proposition de créer en Sorbonne une chaire de langue et littérature hongroises. La Hongrie se déclarait prête à fournir la moitié des dépenses. Le Ministère des Affaires Étrangères fit valoir qu'il ne lui était pas possible d'intervenir dans les affaires de la Faculté des Lettres et lui conseilla d'aller voir son doyen, auprès duquel je n'accompagnai pas l'émissaire hongrois car le Département m'avait intimé l'ordre de rester tranquille et de laisser les gens se débrouiller entre eux. Je n'avais effectivement rien à faire avec la Faculté, mais comme j'appartenais cependant à l'université, on avait estimé que ma présence n'était pas désirable, même pas comme interprète. Je ne sus donc jamais au juste ce qui avait pu se dire de part et d'autre. Par la suite j'appris que la Faculté avait désigné le professeur d'histoire des littératures comparées pour étudier la question et remettre un rapport. Bien plus tard, il me revint que mon nom avait été prononcé comme éventuel candidat et que M. Baldensperger, le rapporteur, avait spécifié que la Faculté ne me prendrait jamais en considération, parce qu'elle ne voulait pas d'un linguiste mais d'un spécialiste des littératures. Toutefois, autant que j'ai pu en inférer de ce qui s'est passé par la suite, du côté de la Faculté, on pensait à la candidature d'un Français. De son côté, sans le dire franchement, Magyary songeait à un universitaire hongrois, mais il me semble encore aujourd'hui qu'il ne pensait alors à personne de précis. Le dialogue avait donc bien mal commencé.

Quand la visite de Magyary fut terminée, Roger Marx me signifia sans précaution qu'il m'interdisait de rendre ce genre de service désormais. Le personnage que j'avais accompagné auprès de lui n'avait

pas plu. Ce n'est que bien des années après qu'il me confia amicalement qu'il avait eu tort de le recevoir aussi sèchement. C'est que dans l'intervalle, bien des choses avaient changé.

Les relations universitaires restaient donc assez tendues. L'obstacle majeur était celui de la péréquation des diplômes. Budapest ne voulait pas que Paris pût distribuer des diplômes en quantité illimitée à des ressortissants hongrois juifs, alors que les universités hongroises étaient tenues d'observer le *numerus clausus*. Les échanges de boursiers n'étaient pas non plus faciles à régler. On en resta donc à la convention tacite observée de part et d'autre : un élève du Collège Eötvös irait à Normale Supérieure tous les ans et deux anciens normaliens français enseigneraient au Collège et, éventuellement, si le consistoire de l'université en décidait ainsi, feraient des cours à la Faculté. Par contre, Paris ne s'opposait pas à la création d'un Institut Hongrois, qui n'aurait aucun lien officiel avec l'enseignement français, mais la réciprocque ne serait pas accordée, il n'y aurait pas à Budapest d'Institut Français comme il en existait dans les États successeurs, en Pologne et même à Vienne. C'est ce statut précaire qui fut le nôtre jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

La falsification des francs

M. de Carbonnel venait d'être muté et remplacé par M. Clinchant quand éclata un scandale qui fit beaucoup de bruit et quelques victimes.

Un dénommé Jankovich, pourvu d'un ordre de mission, était venu apporter le courrier diplomatique hongrois au ministre plénipotentiaire de Hongrie à La Haye, qui s'appelait Förster. À peine arrivé, il était allé changer des billets de mille francs français dans l'une des grandes banques de la ville. L'employé auquel il s'était adressé, après avoir examiné les billets qu'il avait tout de suite reconnus faux, avait demandé un instant de patience à ce client suspect et était allé dans le bureau de son directeur qui avait aussitôt alerté la police. Quelques instants plus tard, Jankovich était sous les verrous et la police néerlandaise enquêtait.

Le ministre de Hongrie auprès de Sa Gracieuse Majesté la reine de Hollande commença par ne rien comprendre à l'affaire. En bon diplomate, il en référa à son « département » en envoyant une dépêche dûment chiffré (que le service de contre-espionnage néerlandais avait su intercepter et décrypter), où il signalait l'incident et demandait des explications. Il les reçut aussitôt sous la forme d'une brève dépêche chiffrée aussi, et décryptée également, dont le texte était *Pénzváltás kétségtelenül jóhiszemű. Küldetés fennáll.* Ce qui fut traduit par « Change de bonne foi, sans aucun doute. Mission vérifiée ». Ce télégramme allait quelque temps après être cause d'un autre incident.

L'opération Jankovich s'ébruita. Elle avait été montée par un groupe de « patriotes » hongrois exacerbés. Ils n'avaient rien imaginé de mieux, pour se venger de la France, coupable principale du Traité de Trianon, que de ruiner son crédit en inondant l'Europe de faux billets de la Banque de France. Par la même occasion, ils escomptaient qu'ils se procureraient des ressources pour financer et monter une opération de commando dans la bande du territoire de l'ancienne Hongrie qui avait été cédée à l'Autriche et avait été appelée Burgenland. On découvrit que les billets, si mal imités, avaient été imprimés à l'Institut de Cartographie dont le directeur n'était personne d'autre que le comte Pál Teleki, ancien premier ministre, qui avait été chargé par le Tribunal International de La Haye d'arbitrer le litige mettant aux prises la France et la Grande-Bretagne dans l'affaire des champs de pétrole de Mossoul. Il s'était d'ailleurs prononcé en faveur de la France, ce qui l'avait rendu sympathique au Quai d'Orsay où l'on avait un faible pour les personnages titrés, surtout quand il s'agissait de titres authentiques, denrée rare dans le personnel français de l'époque.

Ce n'était pas tout, le préfet de police en personne, un certain Nádosy, était également mêlé très intimement à cette façon de complot et il en était de même, naturellement, des techniciens de l'Institut de Cartographie, notamment leur chef qui s'appelait Gerő, sans parler de quelques autres dont le prince Windischgrätz.

Les choses ne pouvaient être étouffées. La presse française publia des articles indignés. Celle des pays successeurs renchérisait.

La Banque de France avait intenté une action devant la justice « royale » hongroise et dépêché sur place, c'est-à-dire à Budapest, toute une délégation d'experts à la tête desquels figurait un certain Collard-Hostingue, inspecteur général, qui fit l'effet le plus pitoyable par la négligence de sa tenue vestimentaire et par la médiocrité de sa personne passablement vulgaire et dont les incongruités exaspérèrent le ministre Clinchant. Le parlement croupion dont s'enorgueillissait le régime eut à débattre l'affaire et le gouvernement dut répondre aux interpellations des sociaux-démocrates et de ce qu'on appelait le parti Kossuth, sorte de parti national anti-Habsbourg qui se vantait d'être républicain et libéral. Des propos vifs furent échangés entre le gouvernement, c'est-à-dire le comte Bethlen et l'opposition quand s'ouvrit le procès dont le déroulement fut marqué par de nombreux incidents, notamment quand le président Töreký, interrogeant Gerő et ses collaborateurs, qui étaient coupables d'avoir fabriqué les faux, les admonesta d'abord en leur intimant d'avoir à dire la vérité, en bons Hongrois qu'ils étaient. On ne pouvait se moquer du monde avec plus de désinvolture et le ministre de France publia un communiqué où il accusait Töreký de forfaiture pour avoir tenté de suborner les témoins. À un moment, on se demanda du côté français s'il ne fallait pas tout simplement rompre les relations diplomatiques. C'est alors que le Ministère Hongrois des Affaires Étrangères eut l'idée de publier le texte des dépêches échangées entre lui et son représentant aux Pays-Bas. Le ministère hongrois en donnait la traduction française reproduite plus haut qui était selon ses traducteurs officiels « Change de bonne foi, sans aucun doute. Mission vérifiée. » À la lecture de ce texte, Clinchant bondit. Ce fils de général était un homme énergique, peu cultivé, mais de bon sens et qui avait plus de cran que la plupart de ses collègues de l'époque. Il estima inadmissible que le ministère hongrois eût « vérifié » la mission étrange confiée à Jankovich et il en déduisit que le gouvernement hongrois endossait de ce fait la responsabilité de cette agression contre la France. Mais, sous l'effet de je ne sais quel réflexe, il me convoqua par téléphone à 8 heures du soir et me demanda comment je traduirais le texte original. Je lui fis remarquer que la traduction qui avait été publiée

ne répondait pas à la signification exacte du texte incriminé. Il fallait lire en français : « Change sans nul doute de bonne foi. Il y a bien eu mission. » La « vérification » avait consisté à chercher dans le bordereau une trace du document fourni à Jankovich, mais elle ne concernait pas la nature secrète de la dite « mission ». Clinchant saisit aussitôt le ministre Walkó de cette divergence entre la traduction fournie par ses services et celle que lui donnaient les siens. Ce qui était prévisible arriva. Le service de traduction hongrois persista dans son interprétation sans se rendre compte qu'il aggravait le cas de son ministre et le compromettait. Clinchant me rappela et je m'expliquai avec lui. Ma situation était difficile, car j'étais étranger, mais d'un autre côté je savais le français et je sortais d'une grande école dont la renommée n'était plus à faire. La question restait de savoir si je savais assez de hongrois. Je priai alors le professeur Alexandre Eckhardt d'intervenir. Il n'hésita pas à me donner raison et fustigea par la même occasion l'ignorance des auteurs de l'autre traduction, ce qui était très courageux de sa part. Dans l'intervalle, Clinchant avait brusqué les choses et déclaré que si le gouvernement hongrois estimait que sa version était juste, il ne lui resterait plus qu'à faire ses bagages, car il ne voyait pas comment il pourrait entretenir des relations avec un organisme aussi gravement compromis dans l'affaire. Je fus alors convoqué au ministère hongrois et reçu par le ministre en personne. Je lui expliquai pourquoi j'avais traduit autrement le texte de la fameuse dépêche. Il se rendit à mes raisons, me félicita d'avoir si bien appris sa langue maternelle et, après s'être excusé, ajouta : « Vous savez, quand une administration s'est mis quelque chose dans la tête, elle préfère que le monde s'écroule plutôt que de reconnaître qu'elle s'est trompée. » Les fauteurs de la traduction (ils étaient deux) en furent pour leur courte honte. Tous les indices tendaient à démontrer que la diplomatie hongroise avait été elle-même trompée. Le dénommé Jankovich passait pour un patriote éprouvé qui s'était bien battu pendant la guerre et qui avait de hautes personnalités dans ses relations. On croyait simplement lui avoir accordé une petite faveur en lui faisant faire aux frais de l'État un petit voyage à l'étranger, un de ces voyages dont ont toujours raffolé les Hongrois et qui les

attirent encore maintenant. La chose s'expliquait dans ce régime de copinage et de corruption.

La conséquence de ce scandale ne fut pas de nature à réchauffer les relations entre les deux pays. Pour moi, il fut une révélation fort instructive. Je découvrais l'un des visages du régime. Plus tard, en y réfléchissant, j'y vis aussi une manifestation malsaine du patriotisme hongrois, tel qu'il était perverti par une idéologie absurde. Il n'en demeurait pas moins que la nation hongroise, en tant que telle, ne parvenait pas à surmonter sa défaite. Je le comprenais d'autant mieux que, durant toute mon enfance, notre propre défaite, celle de 1870-1871, avait constamment hanté mon esprit. La France non plus ne s'était jamais résignée à subir les effets du Traité de Francfort. Les hommes qui étaient partis en août 1914 affronter l'envahisseur n'avaient que Metz et Strasbourg en tête, prêts à aller jusqu'à Berlin s'il le fallait, et s'ils le pouvaient. Et pourtant, la France de 1914 passait encore pour être une grande puissance. Elle s'était conquis un vaste empire colonial. Ses trois couleurs flottaient fièrement partout où elle faisait régner sa loi. Cela aussi, je l'avais éprouvé. Le cas de la Hongrie n'était pas aussi enviable, loin de là. Elle s'était crue puissante et elle était tombée d'une chute dont elle craignait, non sans raison, ne plus jamais pouvoir se relever. Je savais ce que cela pouvait signifier pour les individus comme pour la multitude.

Ce qui demeurait, c'était que cette tentative de falsification des billets de la Banque de France ne pouvait apparaître comme une sinistre bouffonnerie. Où avaient-ils donc la tête tous ces hommes qui avaient pu croire un seul instant qu'avec une poignée de faux billets, ils pourraient porter tort à une nation telle que la France ? Ne leur était-il pas venu à l'esprit qu'ils risquaient de se rendre à la fois odieux et ridicules ? Et que par là ils nuiraient à cette patrie qu'ils prétendaient vouloir restaurer dans sa splendeur passée ? Qu'y avait-il de glorieux dans cette minable entreprise dans laquelle avait pu se fourvoyer un préfet de police ?

On ne pouvait que frémir à la pensée des folies que ces gens seraient capables de commettre s'ils venaient un jour à se trouver devant une situation vraiment dramatique. Ce qui m'avait littéralement

commotionné dans cette affaire, c'était un total irréalisme. Vraiment, ils n'avaient pas l'air de comprendre quoi que ce soit à la redoutable réalité qui les entourait. Malheureuse Hongrie d'être tombée sous le pouvoir de tous ces irresponsables ! Un seul d'entre eux avait eu un sursaut de dignité et il avait publiquement battu sa coulpe. C'était le préfet Nádosy dont la confession publique avait malgré tout quelque chose d'émouvant et d'effrayant à la fois. Hélas, bien des années plus tard, des militaires français de haut rang n'allaient pas commettre à leur tour moins de folies. Avec cette différence qu'aucun n'allait reconnaître son erreur. Eux aussi, le patriotisme égaré les avait inspirés.

En prospection

Intéressée par ma tentative de saisir sur le vif la vie hongroise, Jô me ménagea un soir une entrevue avec l'un de ses anciens élèves qui, à ses yeux, pouvait passer pour un échantillon assez représentatif de la *dzsentrí*. C'était un « fils de famille » qui avait fait d'assez bonnes études, avait acquis une remarquable maîtrise du français et montrait un très vif intérêt pour les problèmes généraux. Elle m'avait d'ailleurs averti « qu'ils n'étaient pas tous comme ça ». Il avait un frère de quelques années plus jeune que lui, d'un physique plus avantageux, passablement instruit lui aussi, mais qui se souciait assez peu de ce qui ne touchait pas à sa personne. Jô semblait avoir un faible pour ce dernier qu'elle traitait un peu maternellement. Ce cadet faisait davantage d'élégances, se révélait plus superficiel et montrait des signes assez inquiétants de nervosité. C'est ainsi que son premier geste, une fois entré dans le petit salon ou boudoir de la maîtresse de maison, avait été d'arrêter la pendulette posée sur un guéridon sous le prétexte que son tic-tac le rendait nerveux. Si j'expédie ainsi le personnage, c'est qu'il était oiseux de chercher à le faire parler d'autre chose que de futilités mondaines. L'aîné était d'une autre trempe. Nous mîmes tout de suite les choses au net. Il était Hongrois, faisait partie d'une classe qui revendiquait une place de choix dans la nation ; il s'enorgueillissait d'être le descendant d'une longue lignée d'hommes qui avaient fait l'histoire de son pays, mais il se disait aussi

homme de son temps, se prétendait exempt de préjugés et croyait être à la fois tolérant et « objectif ». Il m'exposa ses vues et je l'écoutai avec la plus grande attention. Ce qui m'importait n'était pas de discuter des mérites respectifs des divers types de sociétés, mais de savoir comment réagissait ce hobereau hongrois de mon temps. Socialement, il se situait dans cette classe qui avait effectivement joué en son temps un rôle important dans la société et dans l'État. Mais elle s'était appauvrie et ses fils ne trouvaient toujours pas d'autres débouchés que le service de cet État, lui-même ruiné par la défaite de 1918. Les deux frères dont il est question avaient perdu leur père et leur mère, ne disposaient plus que de ressources très modestes et d'une propriété à Csopak sur le lac Balaton, cette mer hongroise qui est une des fiertés du pays. On y récoltait du vin, qu'on me fit goûter et qui était excellent. Cela dit, Sándor, l'aîné, m'exposa la situation telle qu'il la voyait. Il estimait que l'aristocratie ne gouvernait plus qu'à moitié le pays. Elle s'appuyait sur le grand capital, car c'était ce dernier qui soutenait l'activité industrielle. Le temps n'était plus où la propriété foncière s'était fortement endettée et elle se trouvait de ce fait dans la dépendance des grandes banques. Les hommes d'affaires qui tenaient en main la banque et l'industrie formaient une sorte de contre-pouvoir dont on ne pouvait pas ne pas tenir compte. Autrefois, l'aristocratie s'était contentée de s'appuyer sur la noblesse moyenne et aussi sur les petits nobles. Les efforts de modernisation du pays avaient été dus d'abord aux initiatives prises soit par l'aristocratie soit par la moyenne noblesse, surtout avant 1848. Il me mentionna les noms du comte Étienne Széchenyi⁸⁹ et de tant d'autres ;

⁸⁹ István Széchenyi, comte (1791-1860), homme d'État et écrivain politique, pionnier et phare du mouvement réformateur en Hongrie. (Son père, le comte Ferenc Széchenyi, fut le fondateur de la bibliothèque qui porte aujourd'hui son nom ; sa mère, la comtesse Júlia Festetics, était la sœur de György Festetics à qui on doit la fondation de la *Georgikon*, l'école de l'agriculture de Keszthely.) En 1825, il contribua à la création de l'Académie des Sciences de Hongrie, en donnant l'équivalent de ses revenus d'une année. C'est à son nom que s'attache la construction du premier pont permanent reliant Pest à Buda, le pont István Széchenyi ou Pont des Chaînes.

il me rappela que Kossuth⁹⁰, l'homme de 48, était un membre écouté de la noblesse moyenne, etc., qui avait voulu libérer les serfs, proclamer la liberté d'expression et d'autres choses encore. C'était toujours cette caste à laquelle il se glorifiait d'appartenir. Selon lui tout s'était gâté lorsque la roture, une fois enrichie, avait voulu diriger le pays. La noblesse avait le sens de l'honneur, de la responsabilité, du sacrifice pour le bien commun, alors que les capitalistes, grands et petits, ne connaissaient qu'une valeur : l'argent. À ce propos, il me rappela l'adage français : « Noblesse oblige ». Le vrai patriotisme, c'était eux, les représentants de la noblesse, qui savaient le pratiquer.

L'ayant laissé parler jusqu'à sa péroraison, je lui posai cette question : « Pourriez-vous me dire ce qu'il en est aujourd'hui ? Que comp-
tez-vous faire maintenant ? »

Mes questions l'embarrassèrent un instant, mais il se reprit et m'exposa qu'il convenait d'abord de consolider la situation intérieure. On allait développer l'industrie, moderniser l'agriculture, asseoir plus solidement le nouveau régime afin d'être en mesure de reprendre place dans le concert des nations européennes. Rien de tout cela ne pouvait être obtenu sans sacrifice, ni surtout sans discipline, et seul un pouvoir fort, voire autoritaire, pouvait mener à bien pareille tâche. Il m'exposa que les forces « destructives » avaient été vaincues, mais non détruites totalement. Désormais, elles agissaient dans ce qu'il appelait l'illégalité. C'était la première fois que j'entendais appliquer le terme « illégalité » dans un cas de ce genre. Dans sa bouche, cela n'avait rien de choquant, puisqu'il reconnaissait la loi du régime qui gouvernait son pays, mais plus tard j'entendis souvent parler de l'action « illégale » des communistes, des francs-maçons, etc. J'avais de la peine à comprendre que des militants communistes opérant dans la clandestinité puissent se représenter que le pouvoir contre lequel ils s'insurgent incarnerait la loi ! Sándor A. était donc

⁹⁰ Lajos Kossuth (1802-1894), homme politique, publiciste, une des grandes personnalités historiques de la Hongrie du XIX^e siècle. Responsable des finances dans le gouvernement de 1848 dirigé par Batthyány. En 1849, après la défaite suite à l'intervention de l'armée du tsar, en août, il quitta le pays et vécut en exil. Jusqu'au bout, il demeura opposé au « Compromis » avec l'Autriche.

au fait que des forces hostiles existaient dans la société hongroise où il vivait et qu'elles feraient tout pour mettre fin à l'état de choses que nous constatons. Il estimait que leur succès serait la fin de tout et que la Hongrie tomberait alors dans un chaos dont elle ne pourrait être tirée que par un pouvoir communiste. Il répéta plusieurs fois de suite : « C'est nous ou les communistes ». Pour rendre plus explicite sa pensée, il se mit à analyser les facteurs qui pouvaient agir dans tel sens ou tel autre. Pour la consolidation, il y avait naturellement la noblesse, relativement nombreuse, mais qui était pour l'État un appui en même temps qu'une charge, puisque c'était elle qui fournissait la plus grande partie des cadres de l'administration. L'aristocratie se révélerait peu efficace, car elle n'était pas assez nombreuse et elle était incapable d'agir sur les masses. Ensuite, il y avait les églises, à commencer par la catholique, encore que certains ecclésiastiques paraissaient peu « orthodoxes » en matière de politique. Il précisa même que la plupart des rabbins ne voyaient pas d'un bon œil un changement éventuel du régime et cela en dépit de l'antisémitisme du pouvoir. C'est qu'une subversion engloutirait toute la bourgeoisie juive, riche et puissante, qui finançait les œuvres juives. Les petits et surtout les moyens propriétaires terriens n'iraient pas jusqu'à tout mettre à bas, de peur d'un inévitable partage des terres. L'artisanat, la petite et moyenne entreprise, une grande partie des commerçants feraient tout pour éviter une crise majeure où ils sombreraient tous. Par contre, il fallait se méfier des intellectuels, des enseignants, des ouvriers et naturellement des paysans pauvres, qu'ils possèdent un lopin de terre ou qu'ils ne soient que des journaliers agricoles. C'était cette paysannerie pauvre qui était la plus inquiétante. Elle ne saurait résister aux incitations qui lui seraient faites de s'emparer de la terre. N'importe quel agitateur pouvait la soulever contre n'importe quel pouvoir. Il n'y avait qu'un seul régime qui aurait les moyens et la volonté de la mater : le régime communiste. Seulement, ce qui changeait peut-être un peu les choses en Hongrie, c'est qu'il n'y avait pas de classe ouvrière cohérente, car les ouvriers des villes étaient en grande partie des paysans qui avaient récemment quitté leur campagne. Et ceux-là traînaient avec eux leurs habitudes ancestrales

de soumission et aussi de résignation. En résumé, ce qui inquiétait le plus Sándor, c'était de savoir que la plupart des gens instruits, une certaine élite, quelques chefs des paysans libres et les cadres du mouvement ouvrier ne manqueraient pas la première occasion qui s'offrirait à eux de se débarrasser du pouvoir actuel. Toutefois, il n'entrevoyait pas dans l'immédiat un changement quelconque. Celui-ci ne pouvait se produire que si quelque guerre éclatait, et encore seulement dans l'éventualité où une nouvelle défaite accablerait le pays. Comme il croyait à une nouvelle conflagration mondiale, sa seule crainte était que les puissances favorables à la Hongrie fussent à nouveau vaincues. C'était pour cette raison qu'il ne voyait pas avec faveur les tentatives de rapprochement entre la France et l'Allemagne. Il les jugeait d'ailleurs parfaitement vaines, car l'enjeu était trop vital pour l'Allemagne. Celle-ci avait à reprendre sa place d'abord en Europe centrale, qui était sa zone d'influence propre, et ensuite dans le reste du monde. Mon interlocuteur usa alors de circonlocutions, par politesse, car c'était un homme du monde. Il me fit comprendre élégamment que la France ne faisait pas le poids, comme on dit aujourd'hui, et qu'elle devrait tôt ou tard s'effacer devant la puissante Allemagne, laquelle alors s'emploierait à faire réviser les traités de paix, y compris, naturellement, le Traité de Trianon que déjà l'Italie ne semblait plus guère admettre.

Nous étions en 1926. Hitler n'était pas paru à l'horizon et Mussolini ne s'était pas encore déchaîné contre la France. Personnellement, j'étais également convaincu qu'une nouvelle guerre éclaterait immanquablement. Je me rappelais toujours l'exclamation de Jean Prévost une fois que dans un jardin public de Cologne en 1921, à la vue des nombreuses voitures d'enfants poussées dans les allées par de jeunes mères, il m'avait dit : « Regarde, voici la classe 21. On les retrouvera un jour. » Cette inéluctabilité de la guerre, je l'envisageais donc tout comme mon interlocuteur hongrois, avec cette seule différence que je n'avais nullement pensé à ses conséquences, plus particulièrement aux répercussions qu'elle aurait sur le statut établi par le Traité de Trianon. La conversation passa à la littérature. Il me fut facile de constater que Sándor ignorait à peu près tout de ce qui s'était publié

durant les dernières années en langue hongroise. Il savait parler du dernier prix Goncourt, mais il n'avait lu ni du Móricz, ni du Babits, ni du Kosztolányi, du Karinthy ou d'autres de la même génération. Il ne lisait pas la revue *Nyugat*⁹¹ (Occident), alors qu'il recevait régulièrement la *Nouvelle Revue Française*. Je prononçai le nom d'Ady, ce qui lui fit dire qu'il le connaissait vaguement, mais qu'il s'agissait d'un poète décadent, qui avait mené une vie de débauche et qu'il ne le considérait pas comme l'une des grandes figures de la littérature hongroise contemporaine. Il ajouta qu'il se croyait personnellement assez ouvert d'esprit, puisqu'il ne s'était pas indigné de ce qu'avait écrit Zsigmond Remenyik⁹², par exemple. Cette remarque ne me dit pas grand-chose, car je n'avais pas lu une ligne de cet auteur dont j'appris par la suite qu'il avait décrit la vie de la *dzscentri* sous des couleurs peu avantageuses pour celle-ci.

Cette rencontre me laissa perplexe. Le spécimen de *dzscentri* que m'avait montré Jô n'était probablement ni ce qu'il y avait de mieux ni ce qu'il y avait de pire. Était-il exemplaire ? En tout cas, il m'apprenait qu'il n'y avait rien à attendre de cette classe sociale. Elle n'entendait pas se dessaisir de ses privilèges qu'elle trouvait justifiés au nom de l'histoire. Elle rappelait cette noblesse française d'avant 1789 qui n'avait rien voulu céder et cette autre noblesse d'après l'Empire dont il avait été dit qu'elle n'avait rien oublié ni rien appris. La terre hongroise resterait aux mains d'un petit nombre de privilégiés ; la société hongroise connaîtrait immuablement la hiérarchie médiévale qui n'avait entendu ni l'appel de la Révolution française, ni celui de 1848,

⁹¹ *Nyugat* (Occident) (1908-1944) : revue littéraire et critique, organe représentatif le plus influent de la « révolution littéraire » hongroise du début du XX^e siècle. Sa valeur résida dans son caractère contradictoire : ses colonnes étaient ouvertes tant aux écrivains explorant de nouvelles voies qu'à tout essai littéraire valable et inédit. Le rôle de chef de file y revenait en premier à Endre Ady.

⁹² Zsigmond Remenyik (1900-1962), écrivain. Après six ans passés en Amérique latine, à son retour, il se lance dans la vie littéraire et fait paraître ses premiers écrits dans les revues *Hét* (Semaine), *Ma* (Aujourd'hui) et *Nyugat* (Occident). Le premier volume de son œuvre cyclique, *Apocalipsis humana*, vit le jour en 1932 sous le titre *Puces savantes* et lui valut un procès pour outrage à la religion.

ni ce qui avait retenti depuis dans le monde entier. Elle se tranquillisait en toute bonne conscience à la pensée qu'elle offrirait toujours une alternative préférable à celle que proposait le communisme.

Je fis part à Jô de mes réflexions. Elle me répondit que Sándor n'était qu'un élément dans la Hongrie qu'elle connaissait si bien et depuis tant d'années. Elle me promit de me faire entendre « l'autre son de cloche ». C'est ainsi qu'un autre soir, je fis la connaissance d'un couple bourgeois avec lequel elle s'était liée d'une grande amitié. Elle me les présenta comme des victimes du *kurzus*⁹³, des exilés dans leur propre patrie, condamnés à vivre difficilement sous la surveillance hostile des polices du pouvoir. Je vis devant moi un homme de taille élancée, qui tenait la tête légèrement penchée en avant. Il avait un visage fin d'intellectuel avec, derrière ses lunettes, des yeux qui trahissaient une manifeste crânerie. Sa voix était fluette, mais nette. Il parlait le français avec une grande maîtrise, sans élever le ton. C'était Marcel Benedek⁹⁴. J'avais été mis au courant de ses difficultés. Je savais qu'il était un spécialiste de l'histoire de la littérature tant hongroise que française en même temps que romancier. Il avait de qui tenir, car son père, Elek Benedek⁹⁵ était très populaire à cause des récits qu'il avait écrits à l'usage de la jeunesse et d'autres ouvrages de plus grande envergure qui décrivaient la vie des Hongrois sicules. Marcel était d'ailleurs fier de son ascendance sicule et il était déchiré à cause de l'annexion de la Transylvanie par la Roumanie. Son père était demeuré au pays, sous une administration roumaine qui n'était

⁹³ À l'époque, *kurzus* – terme à résonance positive dans la bouche des loyaux mais satirique dans celle des opposants – désignait la politique de la classe dirigeante.

⁹⁴ Marcell Benedek (1885-1969), écrivain, esthéticien, historien littéraire. Il acquit très jeune sa réputation par la traduction en vers de *Princesse lointaine* d'Edmond Rostand. À partir de 1945, professeur d'esthétique et critique littéraire de l'Université Bolyai de Kolozsvár (Cluj-Napoca, Roumanie), où l'enseignement était dispensé en hongrois. Là, il se consacra simultanément à une activité théâtrale en tant que scénariste et metteur en scène invité du Théâtre Hongrois, et à diverses autres activités littéraires. Revenu en 1947 à Budapest, il enseigna jusqu'en 1962 à l'Université Loránd Eötvös.

⁹⁵ Elek Benedek (1859-1921) : journaliste, un des pionniers de la littérature enfantine hongroise, son nom est connu de tous les enfants.

pas spécialement tendre pour les intellectuels de langue hongroise. La « minorité » hongroise n'était pas bien traitée. Je le savais, non par des Hongrois réfugiés à Budapest après avoir tout abandonné en Transylvanie, mais d'un de mes camarades de Normale, V. Anger, qui avait été envoyé enseigner le français à l'université roumaine de Cluj (Kolozsvár en hongrois). Les autorités de Bucarest faisaient peu de cas des stipulations du Traité de Trianon concernant les minorités étrangères. J'avais donc devant moi l'une des victimes du Traité de Trianon. Il n'en souffla lui-même pas un mot, non plus que sa femme qui me parut une personne distinguée, instruite et courageuse. C'était la première personnalité féminine qu'il m'arrivait de rencontrer. Il est vrai que je n'avais guère rencontré de femmes hongroises. Madame Kosztolányi n'était pas sans personnalité, mais je l'avais à peine entendue, guère plus que l'épouse de Babits ou celle de Karinthy. Ni l'une ni l'autre ne me paraissaient avoir les qualités intellectuelles qui rehaussaient celle-ci. Je m'en aperçus aussitôt à la nature de ses propos, car elle se mêla tout de suite à la conversation avec une aisance qui me rappelait celle de femmes françaises ou nordiques. Naturellement, je posai tout de suite des questions sur la Hongrie et plus particulièrement sur l'état des lettres hongroises. Benedek connaissait à merveille l'histoire de la littérature hongroise et il me retraça brièvement ce qu'elle avait été pour aboutir à me faire constater ce qu'elle était présentement. Pour lui, elle commençait avec le poète Balassi (ou Balassa)⁹⁶ pour se continuer, jusqu'à nos jours. Ce qui semblait lui importer surtout, c'était que la plupart des grands poètes de la langue hongroise avaient été des esprits libéraux, volontiers rebelles, prompts à s'insurger contre les injustices et épris de liberté. Balassi avait été de ceux-là. En même temps,

⁹⁶ Bálint Balassi (Balassa, 1554-1594), poète, figure importante de l'art lyrique hongrois. Ses textes, qui témoignent à la fois d'une grande virtuosité et d'une spontanéité, sont divisés habituellement en trois catégories : poèmes guerriers, galants et d'inspiration religieuse. De toute évidence, Sauvageot ne connaissait pas encore suffisamment – durant son séjour à Pest – la littérature hongroise classique, ce qui explique le rôle d'initiateur qu'il attribua à Bessenyei dans l'essor hongrois postmédiéval.

ces poètes s'étaient montrés de grands patriotes et aussi parfois des âmes religieuses, avec cette particularité que la plupart n'avaient professé qu'une religion indépendante des confessions qui avaient, lors de la Réforme et de la Contre-Réforme, plus ou moins profondément déchiré le pays. À ce propos, il fallait rappeler l'œuvre libératrice des églises protestantes, notamment de celle d'inspiration calviniste. Cette dernière avait joué un rôle particulièrement important dans l'œuvre d'émancipation des esprits. Elle avait répandu l'instruction parmi les couches sociales les plus humbles et diffusé le savoir de la Renaissance. Je devinai tout de suite que mon interlocuteur faisait partie de cette lignée d'intellectuels qui avaient été formés à l'école de Calvin. Un peu plus tard, au détour d'une page d'un roman de Zsigmond Móricz, j'allais tomber sur une phrase qui m'a depuis souvent hanté l'esprit. « C'était un village calviniste, donc hongrois pur » (*színmagyar*). Ainsi, pour beaucoup de Hongrois, le calvinisme avait été l'une des forces du maintien de l'esprit national. Mais en tant que confession religieuse, il ne pouvait manquer d'apparaître que comme un élément hostile au pouvoir des Habsbourg dont la dynastie était l'incarnation même de la Contre-Réforme et ressentie par les patriotes hongrois comme l'anti-Hongrie par excellence. À cette époque de l'histoire où le sujet devait épouser les croyances religieuses de son souverain, il ne pouvait en être autrement. Pour une raison identique, Louis XIV avait révoqué l'Édit de Nantes. Selon le célèbre adage *Cuius regio, eius religio*, il n'y avait pas de place pour deux religions dans un même État. Si donc le calvinisme avait survécu en Hongrie, c'est qu'il avait réussi à s'imposer à force de se battre et de résister. Mais ce qui me frappait dans les propos de Benedek, c'était qu'il se proclamait lui-même athée et passablement anticlérical. Plus tard, je devais apprendre qu'il avait fait partie de la Grande Loge de Hongrie, une raison de plus pour être exécré par les gens du *kurzus* qui, à l'instar de ce que devait faire plus tard en France le « gouvernement » de Vichy, avaient tout de suite dissous les « sociétés secrètes » et exclu leurs membres de toute fonction publique.

Ce que me révélait Benedek, c'était le rôle qu'avait joué la littérature dans l'histoire de la Hongrie. Par ses poètes et ses écrivains, elle

avait pu sortir de son isolement et de son arriération. C'est que les hommes de la littérature avaient été le plus souvent des esprits très instruits. Ils avaient acquis la connaissance des langues étrangères, ils avaient parcouru le monde, souvent connu eux-mêmes dans leur personne toutes sortes de fortunes, traversé toutes sortes d'aventures. Songeons qu'un Balassi possédait 8 langues et qu'il savait s'inspirer des poésies étrangères autant que de la tradition nationale. C'était un homme de guerre qui avait ferraillé contre les Turcs et qui d'ailleurs avait été emporté par un boulet en combattant devant la ville épiscopale d'Esztergom que tenaient alors les Ottomans. Deux traits remarquables retinrent mon attention : presque tous étaient des membres de la noblesse, quelques-uns faisant même partie de l'aristocratie, et beaucoup étaient des protestants. Cette dernière constatation était nouvelle pour moi. Je découvrais que le protestantisme avait tenu une place considérable dans le développement intellectuel et artistique de la Hongrie, une place tout aussi importante que dans la littérature et la vie spirituelle de l'Allemagne. En France, nous ne pensions pas au facteur religieux. Nous ne nous demandions pas si un Victor Hugo, un Zola, un Flaubert était ou n'était pas catholique. C'était seulement dans les tout derniers temps que nous avons été indirectement amenés à savoir qu'un Gide était protestant, un Barrès catholique. Nos gloires littéraires n'étaient pas « marquées » du point de vue religieux. Pour ce qui était de nos grands classiques, il n'y était jamais fait allusion. C'est tout au plus si l'on avait retenu qu'un Agrippa d'Aubigné ou un Clément Marot étaient des « huguenots », mais on n'y avait guère prêté attention. J'appartenais à la première génération élevée dans une France où l'État s'était séparé de l'Église, cette Église étant la catholique, celle dont relevaient la plupart des Français. Mais les écrivains qui s'étaient proclamés catholiques, les Louis Veuillot, Huysmans, etc., les avons-nous seulement lus ? Et comme la littérature contemporaine ne passait pas les murs des lycées, l'enseignement secondaire nous avait laissé ignorer les écrivains plus récents. C'était seulement à la sortie que nous avons découvert la littérature de notre temps et nous n'avons appris que peu à peu et sans grand intérêt que Péguy et Claudel comptaient parmi les écrivains d'inspiration

catholique... Et, détail piquant, c'étaient des camarades de confession réformée qui m'avaient fait, les premiers, connaître ces noms !

Tout en écoutant Benedek, je me promis de voir de plus près cette histoire de la littérature hongroise qui recelait probablement bien des informations utiles à la compréhension de cette civilisation hongroise dont je sentais la présence autour de moi, mais dont je ne parvenais pas à saisir les contours. Ce qui était de plus en plus sûr, c'est que les expériences que j'avais pu faire ailleurs ne m'aidaient guère à m'orienter dans ce monde nouveau pour moi.

Par le même intermédiaire, je fis la connaissance d'une famille de la bourgeoisie riche de Budapest. Elle habitait un luxueux appartement dans la partie de la ville appelée le quartier Léopold (*Lipótváros*). Ce quartier « résidentiel » était réputé être celui de la société juive à la fois élégante et libérale. Cette renommée n'était pas usurpée en ce qui concernait mes hôtes. J'avais été invité à dîner avec Jô et la maîtresse de maison, dans une robe achetée rue Royale à Paris, nous pria d'excuser la grossièreté de la vaisselle dans laquelle nous serions servis, car il allait bientôt falloir la briser selon le rite et il serait dommage de sacrifier en cette occasion les couverts de luxe dont sa table se paraît ordinairement. La conversation se fit en français, que tout le monde : le mari, la fille déjà grande, une sœur de l'hôtesse, le mari de cette dernière et un couple d'amis, tous Juifs, possédaient avec une rare aisance. Il fut question de littérature française. On m'interrogea au sujet de Jean Giraudoux qui venait de faire parler de lui dans les *Nouvelles Littéraires* ou la *Nouvelle Revue Française* et je me rendis compte que mes hôtes avaient lu avec attention bien des ouvrages récemment parus en France et dont je ne savais rien. Je contre-attaquai en leur demandant leur opinion sur le dernier-né de Didier Kosztolányi, dont je proposais de rendre le titre hongrois d'*Édes Anna* par « Une vraie perle ». C'était un récit d'une admirable sobriété qui relatait la tragédie d'une jeune bonne venue de sa campagne pour servir dans une famille bourgeoise qui l'avait appréciée pour son application au travail, son exactitude, sa soumission et son honnêteté. Cette domestique modèle, jolie fille au demeurant, avait été séduite par le neveu de ses maîtres. Enceinte de ses œuvres, abandonnée par

lui, elle avait assassiné ses maîtres avec une incroyable sauvagerie. Il s'agissait d'un fait divers et Kosztolányi avait voulu en traiter après avoir lu *Les Caves du Vatican* ainsi que les études publiées par Gide dans la *Nouvelle Revue Française* relatives au « crime gratuit ». Kosztolányi avait conduit le récit jusqu'à la condamnation de la misérable héroïne et, en guise de conclusion, il avait reproduit en latin la fameuse imploration : « Absolve, Domine... » J'avais lu ce livre avec émotion en même temps qu'avec de l'admiration pour la perfection de son style et l'harmonie de sa construction. Aucune thèse n'y était soutenue et le lecteur était pris à témoin en même temps qu'il était mis en garde contre tout jugement téméraire. Je pus constater que les personnes présentes avaient connaissance de ce livre et aussi qu'elles étaient surprises d'apprendre qu'un Français avait pu le lire dans le texte, puisqu'il n'avait pas encore été traduit en quelque langue que ce fût. Pas même en allemand – les traducteurs allemands (le plus souvent d'origine hongroise ou même hongrois) travaillaient vite et servaient au public allemand la littérature étrangère en traduction dans les délais les plus courts. La conversation passa brusquement à la littérature hongroise et je découvris que tout le monde autour de la table avait suivi de près, au jour le jour, tout ce qui se publiait, notamment dans certains journaux, plus particulièrement le *Pesti Napló*, dont la lecture m'avait d'ailleurs été souvent recommandée, et surtout dans la revue *Nyugat* que mes hôtes comparaient à notre *Nouvelle Revue Française*. Ce *Nyugat* avait pris le départ en 1908, animé par une personnalité fort complexe et très attachante qui s'était dissimulée sous le pseudonyme faussement modeste d'Ignotus⁹⁷. C'était un homme fort cultivé qui avait écrit des essais, des poèmes, des contes et autres récits. Il était un spécimen représentatif de la bourgeoisie juive libérale, ouverte à tous les souffles de l'esprit. Sa revue n'était pas « engagée » comme on dirait aujourd'hui. Elle se

⁹⁷ Ignotus (1869-1949), poète, écrivain, critique, publiciste. Son vrai nom était Hugo Veigelsberg. En qualité de reporter, il parcourut l'Allemagne, la Turquie, les pays balkaniques, l'Amérique. En 1908, il devint rédacteur en chef de la revue *Nyugat*. Le principal mérite de son activité de critique consista à attirer l'attention du public sur des œuvres hongroises et étrangères, alors synonymes de modernité.

voulait libre de tout préjugé, disponible pour appuyer toute tendance artistique, pourvu qu'il s'agît de rénovation ou même de novation. Comme l'indiquait le titre, elle était tournée vers l'Occident, c'est-à-dire surtout vers Paris. Gyergyai m'en avait fait lire plusieurs numéros. Tout ce qu'il y avait d'écrivains d'avant-garde y était représenté. Mais, du temps où j'étais moi-même en Hongrie, Ignó, compromis lors des événements de 1918-1919, vivait en exil. Le nouvel animateur de la revue, son rédacteur en chef, était Ernő Osvát⁹⁸, dont Gyergyai m'avait déjà plus d'une fois parlé, mais que je n'avais pas encore rencontré. Osvát avait acquis un prestige extraordinaire sur les écrivains de son temps, des plus âgés aux plus jeunes. Il laissait volontiers venir à lui précisément les nouveaux talents, qu'il avait la faculté de reconnaître aussitôt d'un diagnostic qui était rarement démenti par la suite. Être publié par lui dans *Nyugat* était déjà en soi une consécration enviée. À certains égards, Osvát me rappelait Jean Paulhan et la *Nouvelle Revue Française*. Mes interlocuteurs hongrois s'étaient d'ailleurs empressés de m'apprendre que leur *Nyugat* avait précédé d'un an la fondation de la *Nouvelle Revue Française* et que les deux périodiques s'étaient consacrés à la même mission : la rénovation libérale de la littérature et des beaux-arts. C'était exact et j'y vis un avertissement pour moi. Désormais, il faudrait me méfier et ne pas voir tout de suite dans une manifestation hongroise de modernisme une imitation, voire une contrefaçon, de ce qui s'était fait en France, en Allemagne ou ailleurs. Les Hongrois savaient être originaux, même si les robes des dames assises autour de la table merveilleusement dressée proclamaient la primauté de la mode parisienne.

Cette soirée, prolongée tard dans la nuit, comme cela se faisait à l'époque, m'avait aussi appris autre chose, à savoir que la grande bourgeoisie juive s'intéressait à la littérature de langue hongroise et savait y aller de son soutien matériel, alors que la *dzsentrí* se souciait

⁹⁸ Ernő Osvát (1876?-1929), rédacteur, critique, écrivain. Il collabora à plusieurs journaux avant de fonder son *Figyelő* (Observateur) en 1905. À partir de 1908, et jusqu'à sa mort, il fut rédacteur de la revue *Nyugat* aux côtés de son chef, Ignó, et de son collègue, Miksa Fenýő. Il découvrit et soutint de nombreux talents.

fort peu de cette manifestation entre toutes la plus nationale de la patrie hongroise dont ils se disaient les meilleurs défenseurs. Certes, il n'en avait pas toujours été ainsi, bien au contraire, puisque la plupart des grands écrivains du passé avaient été des nobles et même parfois de grands aristocrates. Quelque chose avait changé qui déséquilibrait tout. Tout n'était donc pas si simple et il faudrait explorer profondément le passé comme le présent afin d'y voir un peu clair. L'exploration s'imposait ou plutôt la prospection, pour employer un terme technique. Ne s'agissait-il pas, en effet, d'aller découvrir les trésors spirituels d'une nation, ce qu'elle possédait de plus précieux ?

Une première traduction

Il me parut nécessaire de mettre, comme on dit, la main à la pâte et, pour ce qui me concernait, de m'acquitter d'une traduction du hongrois en français. Certes, la plupart des linguistes autour de moi ne s'étaient guère souciés d'appliquer leur connaissance d'une langue à faire des traductions, mais je n'ai jamais pu me représenter qu'on puisse bien pénétrer les secrets d'une structure linguistique sans affronter la pratique de la langue étudiée. Or, la première application pratique était à mes yeux la traduction.

J'avais continué à fréquenter le petit cercle qui s'était formé autour de Babits et, naturellement, j'avais lu tout ce qu'il publiait à l'époque. C'est ainsi que j'avais, sur un exemplaire qu'il m'avait lui-même donné, lu de fond en comble son plus récent roman. C'était un gros livre aux pages couvertes d'une typographie serrée. J'avais mis longtemps à le lire et j'avais souvent achoppé sur telle ou telle locution, tel ou tel effet de style. L'ouvrage était passionnant. C'était une étude de la société d'avant la guerre. On dirait aujourd'hui que c'était une saga, c'est-à-dire le récit des événements qui avaient marqué l'histoire d'une famille hongroise de la bourgeoisie provinciale, plutôt conservatrice, où la passion de l'amour avait fait des ravages en même temps que la crise viticole avait ruiné sa condition matérielle. Ce genre de roman commençait sa

carrière en ces temps-là. En Norvège, Olav Duun⁹⁹ avait entamé la série des Juvikingar. En France, Roger Martin du Gard lançait ses Thibault et Galsworthy avait déjà publié les trois premières parties des Forsyte. Pourtant, Babits présentait un roman plus ramassé, plus analytique aussi, où le rôle principal était assumé par la société hongroise elle-même. Cela faisait davantage penser aux Buddenbrooks. D'ailleurs, entre la manière d'écrire de Thomas Mann et celle de Babits, il me semblait qu'il y avait quelque chose de commun. C'était de l'écriture appuyée, des phrases emboîtées serrées les unes dans les autres. Le choix des mots était inspiré du désir de faire valoir toutes les nuances de l'expression. La facilité était bannie. On sculptait dans le dur. J'aurais aimé mettre ce texte en français, mais cela promettait une longue bataille et j'étais pressé par le temps. J'avais mes deux thèses à écrire et puis, aurais-je trouvé un éditeur français pour faire les frais de ce gros livre ?

C'était le temps où, à Paris, la mode était aux récits courts, bien finagés, tels qu'en publiaient Gide, Cocteau, Paul Morand, Giraudoux, Jules Romains (qui n'avait pas encore entamé ses *Hommes de bonne volonté*), Valéry Larbaud, etc. Si je voulais avoir quelque chance de faire publier une traduction, il fallait en choisir une relativement courte. Or, il y avait dans l'œuvre de Babits un récit qui répondait à ces données. C'était ce que l'on appelle en Hongrie un *kisregény*, « un petit roman », autrement dit un récit qui avait les dimensions d'une grande nouvelle. Le titre en était *Timár Virgil fia* (Le Fils de Virgil Timár). Il y était question d'un religieux qui avait pris en affection un jeune garçon, fils d'une fille-mère, et en avait fait un brillant élève. Mais à peine l'avait-il formé pour donner un homme cultivé et honnête que la mère mourait et que le père naturel faisait soudain son apparition. C'était un homme riche qui entendait reprendre en main ce fils qu'il avait abandonné et auquel il offrait de lui assurer

⁹⁹ Olav Duun (1876-1939), écrivain norvégien d'expression néo-norvégienne (nynorsk). D'origine modeste, il obtient un diplôme d'instituteur et se met plus tard à écrire : son œuvre maîtresse, un roman-fleuve en six volumes, *Juvikfolke* (1918-1923) décrit, s'inspirant des traditions des sagas, l'évolution de l'attitude d'une ancienne lignée de paysans, de la spontanéité payenne à une prise de conscience éthique.

une vie de facilité et de plaisir. Et le jeune homme si bien éduqué, presque sans hésiter décidait de suivre celui qui était pour lui un inconnu. Il avait choisi la voie large de préférence à la voie étroite où l'engageait le prêtre. C'était finement analysé, exprimé avec élégance et bonheur. Je décidai de le rendre en français. Le manuscrit terminé, je le soumis à Lucien Maury qui dirigeait à la fois la *Revue Bleue* et, chez Stock, le Cabinet Cosmopolite, collection de traductions où les littératures nordiques surtout étaient représentées. J'avais rencontré Lucien Maury à Stockholm à la fin de la guerre. Il y avait été envoyé pour lutter contre la propagande allemande qui était très active. C'était un bon scandinaviste, plus particulièrement spécialisé dans l'étude de la littérature suédoise. Je lui avais rendu visite et il m'avait accueilli avec beaucoup de gentillesse. Il m'avait donné des conseils qui s'étaient révélés fort judicieux et il s'était intéressé à mes travaux. Revenus l'un et l'autre à Paris, nous n'avions pas cessé de nous voir, et quand j'étais parti pour la Hongrie, il m'avait demandé de le tenir au courant de ce que j'y ferais et surtout de ce que j'y découvrirais. Lucien Maury, ayant lu le manuscrit, me proposa de le faire paraître dans la collection éditée par Stock. Il avait apprécié le récit de Babits, ce qui me confirmait dans le jugement que j'avais porté, car Lucien Maury était un critique incorruptible. On le disait sévère et il est vrai qu'il avait un goût difficile. Je pouvais me sentir tranquille.

J'avais fait ma traduction durant les vacances d'été passées en France. Je l'avais soumise ensuite à Gyergyai et j'avais été amené à demander à l'auteur de m'autoriser à introduire quelques menues modifications, car il avait, très rarement sans doute, mais tout de même, utilisé quelques figures qui ne « passaient » pas en français. Ainsi avait-il écrit, en traduction littérale : « la calèche de l'information en avait avisé toute la ville ». Je ne pouvais prendre sur moi de rendre mot pour mot l'original, car une telle formule faisait ridicule dans notre français de 1927-1928. Babits avait été surpris de ma réaction et ne s'était que difficilement résigné à accepter ma nouvelle rédaction que je trouvais plus appropriée à sa manière de s'exprimer en général. J'appris même qu'il s'en était ouvert à plusieurs des écrivains qui l'entouraient et qui avaient une connaissance assez sûre du français.

Ceux-ci n'avaient pas été moins surpris de mon comportement, par où ils trahissaient qu'ils n'avaient pas acquis un sentiment suffisamment affiné du style français contemporain.

Cet incident, venant après l'affaire de la dépêche incriminée lors du procès des faux-monnayeurs de 1926, me fit comprendre que les intellectuels hongrois pratiquant notre langue se montraient présomptueusement sûrs de leur fait. Hélas, durant toute ma carrière et en ce moment même où j'écris ces lignes, leur conception n'a pas varié. Dans leur for intérieur et parfois même publiquement, ils estiment toujours qu'ils sont seuls au monde à pouvoir transposer l'expression hongroise dans une langue étrangère, quelle qu'elle soit. C'est ce qui nous vaut toutes ces publications gâtées par une mauvaise traduction, qu'il s'agisse de romans, d'essais, de poèmes ou d'autres, écrits défigurés en passant dans un mauvais français, un mauvais anglais ou un mauvais allemand, etc. J'ai, au cours des années, cité plus d'un chef-d'œuvre de la littérature hongroise massacré à tout jamais par ces caricatures de traduction. On a envie de souhaiter, pour reprendre une expression hongroise « que le Dieu des Hongrois » (*a magyarok Istene*) préserve la littérature hongroise de ses traducteurs du cru qui la sabotent intrépidement. Mais il aura fort à faire !

La traduction française de *Tímár Virgil fia* n'eut qu'un succès d'estime, tout comme d'autres livres édités dans la même collection. Lucien Maury avait, comme on dit aujourd'hui, placé trop haut la barre. Seul un public d'élite pouvait en goûter les finesses.

Mais l'affaire avait un autre aspect. Je redécouvrais à cette occasion qu'il était très difficile et souvent impossible de faire publier en France la traduction d'une œuvre étrangère, si grande que fût sa valeur. Quand m'était venu à l'esprit de traduire une saga islandaise, à mon retour du Nord, je n'avais pu trouver d'éditeur et j'avais ensuite été bien content de pouvoir faire passer dans la revue *La Vie des peuples*, fondée et dirigée par le professeur de droit Geouffre de Lapradelle, quelques courtes traductions du finnois, du norvégien et du suédois, ainsi que la très brève saga islandaise de *Gunnlaugr à la langue de vipère*. Mais *La Vie des peuples* avait fait long feu, car le public français, même celui d'élite, se désintéressait totalement

de ce qui se faisait hors de France, surtout si cela concernait des pays qu'on ignorait splendidement. Au lendemain même d'une guerre mondiale où nous avions été si malmenés par la puissance allemande, nous persistions à ignorer ce qui s'écrivait et se publiait en allemand. À la même époque, nous ignorions ce qui se passait aux États-Unis. Plus généralement, les échos du monde extérieur ne nous parvenaient que tardivement et affaiblis, parce que désactualisés. Je compris qu'il en demeurerait ainsi pour ce qui était de la production hongroise. Cette prévision, hélas, n'a fait que se vérifier et aujourd'hui encore nous ne sommes guère plus accessibles à ce qui nous vient d'une nation qui, elle, a su nous emprunter largement ce que nous ne prenions pas même la peine de lui offrir. Je me remémorai les propos de Frigyes Karinthy. Sa doléance n'a pas été entendue.

En mal de thèse

La traduction ne pouvait être qu'un « divertissement » instructif. Mes « patrons » me pressaient d'aboutir dans la rédaction des deux thèses exigées pour être déclaré docteur ès lettres d'État, titre indispensable pour parvenir à l'enseignement supérieur dans les facultés. Certes, une chaire, comme celle prévue pour l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes, ne supposait pas qu'on fût nécessairement docteur ès lettres pour y être nommé, mais Antoine Meillet estimait que ce grade était indispensable dans mon cas et je n'avais qu'à obéir à ce qui était un ordre, car Meillet, quand il avait décidé de quelque chose, se montrait intraitable.

Comme il a été dit déjà, la première thèse, la principale, devait traiter des correspondances lexicales relevées dans les langues qu'il était coutume de dénommer « ouralo-altaïques », parce que des chercheurs avaient émis l'hypothèse selon laquelle elles émanaient toutes d'une même langue originelle. Il s'agissait donc d'explorer les vocabulaires de ces langues et de découvrir les éléments grâce auxquels il deviendrait possible de restituer le lexique primitif, celui de la langue commune ouralo-altaïque. Toutefois, l'hypothèse même de l'existence d'une langue ouralo-altaïque dont descendraient les langues dites

altaïques (turc, mongol, tOUNGouses) était énergiquement mise en doute par la majorité des théoriciens des langues ouraliennes, plus particulièrement par les linguistes finlandais. Or, Meillet désirait que ce problème fût éclairci, car sa préoccupation de l'époque était, nous l'avons dit, de déterminer et faire déterminer les « familles » de langues. Il venait de publier en collaboration avec Marcel Cohen le gros volume intitulé *Les Langues du monde* dans lequel j'avais rédigé l'article concernant les langues finno-ougriennes et les langues samoyèdes (formant ensemble la famille ouralienne) et cette publication m'avait valu de gagner l'estime d'un certain nombre de mes collègues. Comme je l'ai signalé, ces messieurs rivalisèrent de zèle pour m'aider à traiter de ce problème. Ils s'ingéniaient à me fournir des informations, discutaient mes étymologies et supputaient longuement telle ou telle équation. Comme Antoine Meillet avait écrit à Zoltán Gombocz pour le prier de contrôler mon travail, j'avais trouvé en lui un directeur de thèse incomparable. Son amitié avec le finlandais E. N. Setälä faisait que je pouvais opérer harmonieusement sous leur double direction, car Meillet, toujours lui, m'avait également confié aux bons soins du grand linguiste de Helsinki que le gouvernement de la Finlande indépendante avait désigné comme ministre plénipotentiaire à Budapest et à Copenhague, la Finlande ne pouvant se permettre le luxe d'entretenir des représentants officiels dans toutes les capitales. Setälä partageait son temps entre ses deux postes. Je profitais de ses séjours en Hongrie pour me remettre en contact avec lui. Ce qui simplifiait les choses, c'est que les deux amis Gombocz et Setälä me conviaient constamment à me joindre à eux et la discussion se développait à trois. Je dois à la vérité de dire que lorsque Setälä était présent, c'était lui qui menait la conversation. C'était un homme extraordinaire. Il réunissait en sa personne toutes les qualités du chercheur, de l'enseignant, de l'homme politique et du diplomate. Ses qualités d'homme n'étaient pas moins éminentes : affable, généreux, simple dans son comportement, il avait le don de mettre tout de suite à l'aise les gens qui lui étaient présentés. Sa conversation était brillante et il savait la conduire en plusieurs langues : finnois, suédois, allemand. Il n'osait pas trop s'aventurer à parler français, une langue

qu'il lisait parfaitement. Il n'aimait pas trop non plus recourir au hongrois qu'il avait trop peu pratiqué.

La thèse principale avançait sans trop d'à-coups, mais il me fallait aussi songer à la thèse secondaire. Mes « patrons » avaient estimé qu'il y aurait intérêt à présenter une thèse secondaire d'histoire de la littérature, comme pour faire contrepoids à une thèse principale trop strictement linguistique. C'était en prévision de ce qui se passerait lorsqu'il s'agirait de se porter candidat à une chaire d'enseignement supérieur. Si tout allait selon le programme tracé par mes maîtres, la précaution aurait été inutile, mais si les choses tournaient autrement, il fallait être paré. J'avais pensé tout de suite comme on sait à une thèse secondaire portant sur la poésie d'Endre Ady qui m'apparaissait toujours comme le plus grand poète hongrois de notre temps. Meillet me dit alors d'aller proposer ce sujet à Louis Eisenmann dont il a été question plus haut. Je me rendis auprès de ce dernier et lui exposai mon projet, en lui confirmant que j'étais d'accord avec la suggestion de Meillet qui lui avait de son côté demandé de prendre la direction de cette thèse. Le format d'une thèse secondaire ne devait guère dépasser 200 pages et elle devait traiter d'une question limitée. J'indiquai à Eisenmann que le sujet de ce travail serait l'aspect moderniste de la poésie d'Ady. Il me paraissait intéressant d'étudier en quoi, par son style, sa métrique, sa langue et les sujets traités, Ady se distinguait des autres poètes hongrois, de ceux qui l'avaient précédé comme aussi de ses contemporains. C'était en somme une thèse de littérature, écrite du point de vue d'un linguiste, comme on en rédige couramment maintenant. Louis Eisenmann se déclara fort intéressé par cette tentative et accepta d'assumer la direction de ce travail. Il me demanda toutefois de l'excuser de ne pas pouvoir le suivre de trop près, car les obligations professionnelles qui étaient les siennes l'absorbaient beaucoup.

Je me mis au travail. Rentré en Hongrie, je pris contact avec le plus grand nombre possible de personnalités littéraires et autres qui avaient bien connu Ady et plus particulièrement ceux qui avaient été ses amis ou ses partisans. Je m'enquis auprès des personnalités que je connaissais déjà et les priai de m'y aider. Babits, très intéressé par

cette tentative, me raconta l'histoire de ses relations avec Ady et me fit connaître Aladár Schöpflin¹⁰⁰ qui passait pour l'un des meilleurs critiques littéraires de Hongrie et se trouvait être l'un des plus documentés sur Ady. De son côté Marcel Benedek, auteur d'une sorte de petit bréviaire sur Ady, me fit faire la connaissance de Béla Révész¹⁰¹, journaliste de tempérament plutôt qu'écrivain, qui avait été l'un des compagnons les plus intimes du grand poète et me fit le récit de bien des rencontres qu'il avait eues avec lui. Je rencontrai vers le même temps Gyula Földessy¹⁰² qui avait publié de nombreuses études sur Ady et avait plus particulièrement attiré l'attention sur sa métrique. J'eus même la bonne fortune d'être présenté à la veuve d'Ady, plus connue dans le milieu des lettres hongroises sous le diminutif de Csinszka¹⁰³. Elle avait épousé en secondes noces un peintre dont on vantait le talent¹⁰⁴. J'avais trouvé devant moi une jeune femme gaie, exubérante même, entourée d'une petite cour d'admirateurs, et qui ne

¹⁰⁰ Aladár Schöpflin (1872-1950), écrivain, une des figures marquantes de la critique et de l'histoire littéraire hongroises du XX^e siècle. Adeptes inconditionnels de la littérature moderne, il retrouva ses pairs, regroupés autour de la revue *Nyugat*, au Café Central. Après la mort de Babits, il s'activa aux côtés de Gyula Illyés dont il sera question plus loin, comme corédacteur de la *Magyar Csillag* (Étoile hongroise), revue succédant à *Nyugat*.

¹⁰¹ Béla Révész (1876-1944), écrivain, journaliste. Après une assez longue période passée à Paris et à Berlin, il devint, en 1906, collaborateur et chef de la rubrique littéraire de la *Népszava* (Voix du peuple), organe des sociaux-démocrates.

¹⁰² Gyula Földessy (1874-1964), historien de la littérature, membre de l'Académie des Sciences de Hongrie. Il fut d'abord professeur de lycée. Faisant partie des familiers d'Ady, il put mieux pénétrer sa poésie et y initier notamment ses étudiants. Outre la littérature, il s'intéressa également à la philosophie. Il mit sous presses et analysa plusieurs recueils d'Ady. On lui doit un dictionnaire servant à la compréhension de Petőfi et d'Ady, et entre autres traductions celle du Faust de Goethe.

¹⁰³ Berta Boncza (1894-1934), épouse d'Endre Ady, poétesse. Élevée dans un internat en Suisse, elle fit connaissance d'Endre Ady par un échange épistolaire et l'épousa en 1915. De son mari, elle reçut le surnom de Csinszka.

¹⁰⁴ Ödön Márffy (1878-1959), peintre, il a fait ses débuts à Paris. Ses toiles sont caractérisées par un pinceau léger, une représentation peu élaborée en relation intime avec la nature et une exubérance de couleurs. C'est dans les années trente qu'il atteignit les sommets de son art.

ménageait pas ses efforts pour concentrer sur sa personne l'attention de ceux qui l'entouraient. Elle n'était pas jolie et ne portait pas même trop bien la toilette, à moins qu'elle n'ait affecté une sorte de négligé artistique. En ces temps, la mode rapin faisait rage parmi tous ceux qui de près ou de loin se mêlaient aux beaux-arts ou de littérature. Songeons que notre Léon Blum y sacrifiait en arborant un chapeau à larges bords et une lavallière. Csinszka me parut sympathique. C'était une personnalité transparente, car elle se donnait toute entière au rôle qu'elle croyait devoir jouer. Sa sincérité ne faisait pas de doute. Toutefois, j'avais du mal à l'associer à ce que je croyais savoir de la personnalité d'Ady. Comment cette petite notable de province avait-elle pu tenir une place auprès de l'homme insaisissable sur lequel elle avait jeté son dévolu alors qu'elle était presque encore une fillette ? Qu'il se soit laissé prendre au jeu n'avait rien de surprenant, mais comment se faisait-il qu'il fût allé jusqu'à prendre cette intrigue au sérieux ? Et quand Ady prenait quelque chose au sérieux, on pouvait être sûr que cela ne pouvait finir que dans le drame ou la tragédie.

C'est donc dans l'enthousiasme que je rédigeai mon étude sur Ady, dans l'espoir chimérique de contribuer à le faire connaître non seulement en France, mais dans le monde de tous ceux qui lisent le français et s'intéressent à la poésie, d'où qu'elle jaillisse. C'était compter sans des événements imprévisibles.

À plusieurs reprises, j'écrivis à Eisenmann pour le tenir au courant du progrès de mes recherches. Je ne reçus jamais de réponse. Rentré en France pour les grandes vacances, j'allai le trouver Boulevard Raspail, où il dirigeait les services des établissements scolaires français à l'étranger et lui remis mon manuscrit. Il atteignait 280 pages et je crus devoir expliquer pourquoi j'avais quelque peu dépassé la longueur habituelle de ce genre de thèse. Il me laissa partir après m'avoir assuré qu'il mettrait toute sa diligence à me lire et établir son rapport, afin d'en saisir tout de suite la Faculté et ne pas me retarder, puisque Antoine Meillet lui avait fait savoir qu'il fallait se hâter. Je partis donc en vacances. La date de mon retour à Budapest approchant, je lui refis une visite avant de remonter dans le train. Je le trouvai affairé. Il se confondit en excuses. Il n'avait pas eu une

minute pour jeter un coup d'œil sur mon manuscrit, mais tout serait prêt avant la fin de l'année. La fin de l'année venue, il n'avait toujours pas lu mon manuscrit et s'excusa de nouveau. L'hiver passa, l'été revint, et une dernière visite avant de partir passer mes vacances en Franche-Comté ne fut pas plus fructueuse. Vers la fin de juillet, alors que je travaillais à mettre en forme ma thèse principale dans la paix du coin de montagne où je passais mes vacances en famille, je reçus une communication du secrétariat de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris qui m'avisait que le rapport de Louis Eisenmann sur ma thèse secondaire avait été déposé. Il était négatif. J'étais prié de venir en prendre connaissance et de retirer par la même occasion le manuscrit refusé.

Je priai mon frère, resté à Paris, d'aller lire ce rapport, d'en noter les points les plus importants et de reprendre le manuscrit. C'est ce qu'il fit et il m'informa aussitôt, sans oublier d'exprimer son opinion. Louis Eisenmann avait jugé que mon étude n'avait aucune valeur, puisque je n'avais pas campé la silhouette de l'homme politique, inséparable selon lui du poète et du journaliste. On ne pouvait présenter Ady sans faire l'historique de ses prises de position politiques, de ses luttes contre les Habsbourg et contre le féodalisme hongrois, etc. J'écrivis aussitôt à Meillet qui se retirait tous les étés dans sa magnifique propriété de Châteaumeillant et j'eus sa réponse par retour du courrier : laisser tomber l'affaire. « J'écris par ce même courrier à Vendryes pour qu'il vous donne un autre sujet de thèse, linguistique, cette fois. Votre bien dévoué, etc. » Quelques jours après, Vendryes m'écrivit à son tour pour me proposer d'étudier l'emploi de l'article en gotique. Quand je revis Meillet en septembre avant de repartir pour la rentrée à Budapest, il m'expliqua ce qu'il pensait de cette affaire. S'il avait fallu donner satisfaction à Eisenmann, j'aurais dû consacrer plusieurs années de recherches afin d'écrire ce qui aurait été alors un ouvrage de la dimension d'une thèse principale. Or je n'étais pas historien, mais spécialiste de linguistique. Dans ces conditions, puisque cette excursion dans le domaine de l'histoire de la littérature risquait de nous égarer on ne savait où, le mieux était d'en revenir à la linguistique pure. Avant de devenir finno-ougriste, j'avais été

germaniste. Je ferais ma preuve dans cette dernière discipline, en présentant une étude sur le gotique, cette langue si intéressante que Vendryes connaissait bien.

Je me remis au travail. Moi aussi, le gotique me passionnait et le sujet était approprié pour une thèse secondaire. Il me fallait rattraper le retard que m'avait fait subir la mauvaise volonté d'un universitaire qui sortait de la même maison que moi et n'avait eu aucun souci de me manifester un peu de cette solidarité normalienne dont il a été question trop souvent et à tort. Quand je revis Meillet durant les vacances d'hiver, il m'exposa que je venais d'être victime du litige qui opposait toujours le gouvernement hongrois et l'ancien titulaire de la chaire de civilisation hongroise à la Sorbonne. Il y ajouta un conseil : « Ne publiez pas grand-chose sur la Hongrie tant que vous ne serez pas docteur. Après, vous ferez ce que vous voudrez. » Je me le tins pour dit.

Il demeurait qu'une interrogation me lancinait. La Hongrie était-elle une chasse gardée ? Était-il interdit de s'en occuper ? Craignait-on l'arrivée sur le terrain d'un nouvel exploiteur ? Et si je persistais à vouloir m'exprimer et écrire sur les choses hongroises, allais-je être traqué comme un braconnier ? Je venais de « commettre » une traduction. Me serait-elle imputée à crime ? Déjà, il me revenait que j'étais accusé de je ne sais quelle collusion avec le pouvoir réactionnaire et antisémite qui sévissait à Budapest. D'où provenaient ces bruits ? Certainement de gens qui ignoraient totalement qui j'étais. Naguère encore, à Stockholm, j'avais passé pour un « bolchevik » et il était vrai que j'avais aidé Pierre Laval quand il avait cherché des contacts nordiques pour la préparation de la conférence qui devait réunir les socialistes partisans d'une négociation de paix, en Suisse d'abord, en Suède ensuite. Je m'en ouvris à Roger Marx qui, comme beaucoup d'intellectuels français de ce temps-là, se « rangeait à gauche ». Lui, au moins, connaissait mes activités politiques. Il me rassura en disant qu'il s'agissait de pures calomnies, répandues systématiquement par certains amis plus ou moins intéressés de la Tchécoslovaquie, lesquels partaient en guerre contre quiconque avait seulement l'air de s'occuper de la Hongrie autrement que pour la dénigrer. Il m'exposa, avec sa volubilité habituelle, que certains de ces personnages, auxquels le

gouvernement de Prague ne ménageait pas ses largesses, se livraient à une propagande implacable contre la Hongrie et les Hongrois, sans faire aucune distinction entre les profiteurs et les victimes du régime Horthy. Il n'était pas étonnant qu'ils prennent à partie tous ceux qui leur paraissaient pouvoir répandre sur ce pays d'autres informations que celles favorables aux nations de la « Petite Entente ». « C'est une autre guerre qui se poursuit », ajouta-t-il.

À la réflexion, j'admirai une fois de plus la sagesse de Meillet : une thèse secondaire sur le gotique me mettait à l'abri de ces attaques insidieuses, mais après ?

Ma thèse principale était prête. Il fallait l'imprimer car on ne soutenait pas une thèse sur manuscrit, même si elle était soigneusement dactylographiée. Il se trouva que les imprimeurs français ne disposaient pas des caractères phonétiques dont j'avais été contraint de me servir. Les uns comme les autres me proposèrent tout simplement de translittérer mes « phonétiques » en me servant des seuls caractères qu'ils avaient dans leurs caisses. C'était techniquement impossible et, du point de vue scientifique, cela aurait ôté toute valeur à mon livre. Mes amis hongrois me recommandèrent auprès du directeur de l'une des meilleures imprimeries de Hongrie, celle de la société anonyme Victor Hornyánszky¹⁰⁵. Je fus reçu très amicalement et il m'offrit de faire imprimer ma thèse au prix de revient pour marquer combien il tenait à honneur de sortir une thèse française de la Sorbonne. Il ne me dissimula pas qu'il se sentait fier de cette distinction. Il ne me posa qu'une condition : lui fournir une dactylographie aussi nette que possible. Heureusement, dès 1924, je m'étais mis à écrire à la machine, sur une Corona d'occasion, car les machines à écrire étaient très chères et les neuves étaient hors de portée de ma bourse.

La seconde thèse fut imprimée en France et je pus me présenter devant le jury de doctorat le 11 juin 1929. Comme il n'y avait aucun spécialiste français capable de juger de la qualité de ma thèse

¹⁰⁵ Viktor Hornyánszky (1828-1882), journaliste, rédacteur. En 1863, il fonda l'imprimerie Hornyánszky qui s'illustra dans l'impression de nombre de travaux scientifiques d'importance.

principale dont Meillet avait assumé la direction, il avait demandé à Setälä et à Gombocz de lui faire tenir l'un et l'autre un rapport détaillé afin de pouvoir présenter la thèse en connaissance de cause. Quant à la seconde c'était Tonnelat, professeur des langues d'origine germanique au Collège de France, qui s'en était chargé ou plutôt c'était lui sur qui Vendryes s'en était déchargé, car, en tant que premier assesseur du doyen de la Faculté, il présidait le jury où figuraient encore le turcologue Jean Deny qui avait été mon maître et le mongoliste Paul Pelliot, du Collège de France, dont j'avais été l'élève également. Paul Boyer en faisait aussi partie. La thèse secondaire était présentée d'abord et elle fut vite expédiée. Après l'interruption de rigueur entre les deux parties de la soutenance, un incident se produisit. Le jury avait à peine repris place dans l'amphithéâtre Littré qu'on vit entrer Louis Eisenmann sortant comme un diable du cabinet des professeurs et venir tout droit s'asseoir au bout de la table du jury. C'était une surprise. Mais Vendryes se leva d'un bond et l'apostropha : « Que venez-vous faire ici ? » Il n'attendit même pas de réponse et lui intima sans autre forme de procès d'avoir à se retirer. Vendryes était l'amabilité même. Je ne le connaissais que sous ses dehors courtois et c'était la première fois que je le voyais en colère. Par la suite, je découvris qu'il se dominait mal quand on abusait de sa gentillesse. Cette fois, son ton et son attitude étaient tels que l'intrus s'empessa de disparaître. La séance put reprendre. La thèse se soutenait à Paris, en Sorbonne, mais, en réalité, c'était la Hongrie qui était présente à travers les savants qui m'avaient instruit, guidé et soutenu. Et ce qui n'était pas « made in Hungary » était de frappe finlandaise. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement puisque aucun enseignement français n'existait encore qui pût s'exprimer dans cette discipline.

Encore aujourd'hui, je me demande comment ce tour de force administratif a été possible. En effet, quelques années plus tard, la Sorbonne refusait net un sujet portant sur le hongrois, sous le prétexte que cette matière n'était pas enseignée à la Faculté. Certes, mais elle l'était alors à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes par un professeur qui était docteur... !

La possession de ce grade me fut de quelque utilité seulement hors de France. Il renforça ma position dans les milieux universitaires d'Europe centrale et des pays nordiques. Il n'eut aucune incidence sur ma carrière administrative.

Excursion chez les aristocrates

Dès mes premiers mois de séjour en Hongrie, j'avais rencontré le comte Étienne Zichy. C'était à l'occasion d'une communication lue devant la Société de Linguistique Hongroise (*Magyar Nyelvtudományi Társaság*) dans laquelle j'avais été admis presque aussitôt après mon arrivée. Les Zichy étaient une famille illustre qui s'enorgueillissait d'appartenir à l'aristocratie la plus ancienne et la plus puissante. Leurs biens constituaient l'une des plus grandes fortunes du pays. Ils possédaient surtout des terres qui étaient administrées par l'un d'entre eux, qui se trouvait être en l'occurrence le comte Étienne. C'était un homme de belle prestance, d'une élégance sobre, qui possédait le français comme un Français. Il avait épousé une fille de l'aristocratie française et il s'occupait d'archéologie et d'ethnographie. J'avais même traduit, comme je l'ai dit plus haut, un article qu'il destinait à une revue lancée dans ces années-là, imprimée en français sous le titre d'*Études Finno-ougriennes*. Malheureusement, elle ne put paraître qu'en peu d'exemplaires et il doit être difficile d'en retrouver quelques numéros. Cette contribution traitait du problème des origines de l'influence turque sur les Hongrois, problème qui se posait et se pose toujours : la question était de savoir comment les anciens Hongrois, originellement pêcheurs et chasseurs comme les autres Finno-ougriens, s'étaient transformés en cavaliers nomades et s'étaient aventurés dans la steppe. Où et quand cela s'était-il produit ? Le nom du cheval (en hongrois *ló*) était commun aux trois langues hongroise, vogoule et ostiaque que l'on rassemblait sous la dénomination commune de langues ougriennes : c'était là un fait troublant. Or il se trouve que ni les Vogouls, ni les Ostiaks ne sont devenus des cavaliers de la steppe. Les recherches d'Étienne Zichy coïncidaient avec celles de tous les linguistes qui travaillaient à éclairer

le passé hongrois. Encore aujourd'hui, les deux mêmes questions sont constamment posées et reposées par bien des intellectuels hongrois : « Qui sommes-nous ? » – « D'où venons-nous ? » Étienne Zichy était un homme du monde. Il avait des manières simples, distinguées, et l'on aurait dit qu'il s'appliquait à faire oublier qu'il appartenait à une autre couche sociale que les universitaires avec lesquels il frayait. Pour ma part, je ne me suis entretenu avec lui qu'en français, ce qui m'épargnait de m'emberlificoter dans les formules obséquieuses de la politesse hongroise de l'époque. Je ne lui disais que « monsieur ». Sans doute ma répugnance à employer les titres nobiliaires pouvait-elle passer pour puérile ou même pour une sorte d'expression d'un complexe d'infériorité, mais je ne pouvais faire autrement, surtout dans un pays d'avant 1789 où le moindre petit parchemin, même apocryphe, tenait lieu de laissez-passer dans presque toutes les circonstances de la vie. J'avais fini par comprendre pourquoi Jean Mistler, après avoir complété son nom par l'addition de la formule « d'Auriol » avait fini par ne plus s'appeler que Monsieur d'Auriol et même parfois « le chevalier d'Auriol », comme on disait poliment de quelqu'un qui n'était qu'un simple roturier. Je dois à la vérité de dire qu'Étienne Zichy ne m'a jamais fait sentir qu'il s'estimait mieux né que moi, comme on disait jadis.

J'allais pourtant connaître de plus près d'autres représentants de l'aristocratie. Je le dus à l'infatigable Jô qui me fit rencontrer une jeune femme de petite noblesse dont tout le monde savait qu'elle vivait avec le comte Max Hoyos¹⁰⁶ dans un fort modeste appartement qui se trouvait dans le même immeuble et au même étage que celui habité par Jô. Cette jeune femme était l'élève de Jô, ainsi que le comte, et, comme elle était tenue à l'écart de la haute société, elle se distrayait à fréquenter quelques rares amis et plus particulièrement sa maîtresse de français. En sa présence, elle était libérée de la gêne que

¹⁰⁶ Hoyos, famille nobiliaire d'origine castillane élevée au titre de comte en 1674. Antoine Hoyos, général, chambellan, fut naturalisé hongrois en 1840. Philippe, héritier du majorat, dit le baron Wenckheim, obtint en 1885 l'autorisation de se servir du nom Hoyos-Wenckheim.

lui faisaient éprouver souvent les contacts avec son entourage hongrois. Je fus admis à faire partie du petit nombre de personnes que le comte agréait et qui, par leur ouverture d'esprit, le mettaient à l'aise. C'est que Max Hoyos était marié et l'on disait que sa légitime épouse vivait quelque part dans une retraite d'où elle ne sortait pas. Certains précisaient même qu'elle était soignée pour des troubles mentaux. Je n'ai jamais su ce qu'il en pouvait être et la discrétion m'imposait de ne pas chercher à m'en informer. Cela ne me regardait pas. Je fus donc souvent invité chez Max Hoyos dont la personnalité m'intéressait, surtout parce qu'il était le frère de l'aide-de-camp de l'archiduc Rodolphe¹⁰⁷ et que ce dernier avait été témoin de la tragédie de Mayerling. À mes yeux, cela auréolait ces personnages d'un prestige romantique. Or le frère aîné de Max Hoyos était le seul à connaître l'énigme, si énigme il y a eu. J'y fis allusion une fois devant Max Hoyos. Il me dit alors que son frère vivait confiné dans ses terres, près de Kaposvár et qu'il n'en sortait jamais. C'était sur l'ordre de François-Joseph en personne qu'il s'y était enfermé, après avoir juré qu'il y demeurerait tant que son souverain ne l'aurait pas relevé de son serment. Mais le souverain était mort sans faire connaître sa volonté et il se considérait comme lié par ce serment, même envers un prince mort. Et Max Hoyos avait conclu : « C'est vous Français qui avez inventé la formule « Noblesse oblige » : vous devez donc le comprendre et me comprendre moi aussi. » Dans ces conditions, il ne fallait pas s'attendre à recevoir la moindre confiance. Autant arracher à un prêtre le secret d'une confession.

Par ailleurs, Max Hoyos était un esprit passablement moderne. Il avait renouvelé le cheptel de ses élevages, introduit de nouvelles cultures, utilisé des machines agricoles du dernier cri et professé parfois des opinions dont la hardiesse avait paru « destructive » à nombre de ses amis. Naturellement, il fréquentait les lieux où

¹⁰⁷ Le prince héritier Rodolphe (1858-1889), l'archiduc de Habsbourg, fils unique de François-Joseph I^{er} et de la reine Élisabeth. Il se suicida dans des circonstances non élucidées dans son rendez-vous de chasse de Mayerling, entraînant dans la mort la baronesse Maria Vetšera.

les grands aristocrates avaient accoutumé de se retrouver. Souvent il déjeunait ou dînait au *Nemzeti Kaszinó* qui était un cercle en tous points comparable au Jockey Club. Il m'y invita plus d'une fois. Il possédait une écurie de course, mais il ne jouait jamais, ni sur les chevaux ni au poker, au tarot ou au bridge, ni à rien. Il faisait le désespoir de Jô parce qu'il refusait de donner le moindre tuyau au sujet des courses, y compris celles auxquelles participaient ses propres chevaux. Tous les étés, il allait, seul, faire sa cure à Bad Gastein, tout comme le faisait François-Joseph. Au fond, il était « légitimiste » et professait un souverain mépris pour le régime de l'amiral en qui il ne voyait qu'un usurpateur de bas étage. Par son intermédiaire, je compris que ses pairs étaient presque tous pour les Habsbourg. Il était toutefois trop réaliste pour ne pas avoir compris qu'un retour de la monarchie était impossible. Sa vision de l'avenir était sombre. Je me faisais peu à peu une idée de ce qu'il pensait à mesure qu'il laissait échapper une réflexion ou une boutade qui détonnait. À la suite de je ne sais quel incident, il me dit une fois : « Notre aristocratie n'a rien à envier à la vôtre. Je me demande si elle n'est pas encore plus bête. » D'un autre côté, il ne croyait pas la bourgeoisie capable d'administrer la Hongrie. Elle lui semblait trop divisée et trop hétéroclite pour cela. Lui aussi, aux heures de désespoir, prédisait que tout cela finirait par préparer l'avènement du communisme. Le tout était de savoir, à la suite de quels événements et au bout de quelle période de chaos. La politique de rapprochement avec l'Italie fasciste lui paraissait une monstrueuse stupidité. Il ne croyait pas que la Grande-Bretagne sacrifierait jamais un seul soldat pour aider la Hongrie et il estimait que la France, étroitement circonvenue par ses prétendus alliés et amis les Tchèques, les Roumains et les Serbes, poursuivrait sa politique anti-hongroise. Amèrement, il me dit une fois : « Vous autres Français, dans la mesure où vous entendez parler de nous, c'est parce que vos amis de la Petite Entente nous dénigrent à qui mieux mieux. Sans eux, vous ne sauriez même pas que nous existons. » Ce propos était malheureusement tout à fait pertinent. En 1914, nous n'avions pas vu la Turquie, parce que la Grèce faisait écran et cela nous avait valu l'affaire de Gallipoli ; cette fois, nous ne pensions l'Europe centrale

qu'à travers ce qui nous en était rapporté de Prague, de Bucarest ou de Belgrade. Ce qui pouvait se passer en Autriche ne nous était pas davantage connu. En bref, nous naviguions à l'estime, dans la brume, et nous n'avions aucune inquiétude à la pensée de ce qui pourrait surgir devant nous quand le vent de l'histoire viendrait à déchirer cette brume porteuse de mirages.

Ma compatriote Jô me fit faire aussi la connaissance d'une de ses élèves, devenue une amie à laquelle elle servait de confidente, si ce n'est même parfois de complice. C'était la femme divorcée d'un ministre de l'époque. Elle-même appartenait à la noblesse moyenne. C'était une fort jolie blonde, très élégante, très cultivée, et dont on avait l'impression qu'elle devait être à ses heures une maîtresse femme. Elle passait pour avoir une liaison avec le secrétaire général du Ministère des Affaires Étrangères, qui portait l'un des grands noms de la vieille aristocratie. Cette situation la plaçait pour ainsi dire hors la loi non écrite qui gouvernait tant l'aristocratie que la noblesse moyenne. Un divorce et une liaison, si discrète qu'elle fût, c'était vraiment trop pour la société féodaliste et surtout cela indisposait les autres femmes qui ne pouvaient rivaliser avec elle ni en beauté ni en élégance et ajouterai-je ni même en intelligence. Quelques années plus tard, ayant obtenu l'annulation de son premier mariage en cour de Rome, elle devait épouser le comte Khuen-Héderváry, car c'était lui dont il s'agissait, qui passait pour un célibataire invétéré et était l'un des « partis » les plus convoités par les filles en mal de mariage. Ce fut une sorte de nouveau scandale. La nouvelle comtesse n'acquiescerait pas un titre nobiliaire, car elle était déjà comtesse avant son mariage mais elle se haussait tout au sommet de la société hongroise, celui occupé par le petit nombre des perpétuels maîtres du pays. Elle eut toutes les peines du monde à se faire admettre dans le cercle qui s'appelait *Nemzeti Kaszinó*, rendez-vous de tout ce qui était le plus sélect dans le Tout Budapest. Les deux marraines qui pouvaient la présenter furent bien difficiles à trouver et à décider d'intervenir en sa faveur. Je ne sais comment on s'y prit, mais la réception fut glaciale au dire même de la récipiendaire qui était trop avisée pour se faire des illusions sur les sentiments qu'elle inspirait à ce petit monde

jaloux de son exclusivité. Le comte lui-même, las de se sentir mal à l'aise dans son propre milieu, finit par se faire envoyer à Paris en qualité de ministre plénipotentiaire, et je dois à la vérité de dire que ma femme et moi, nous fûmes constamment invités rue de Berri dans leurs salons, souvent même à des déjeuners qui ne réunissaient que peu d'invités autour de la table.

Ces deux personnalités étaient pour moi des plus intéressantes à considérer. La comtesse ne différait en rien d'une Française du même rang. Elle s'habillait chez les mêmes grands couturiers ; elle se chapeautait chez les mêmes modistes, se faisait coiffer chez les mêmes virtuoses de la coiffure, recevait avec la même politesse et les mêmes manières et parlait tout simplement un français un peu plus châtié que ses émules parisiennes. Le comte, pour qui ignorait son identité véritable, ne pouvait passer que pour un grand bourgeois très homme du monde. Lui aussi s'exprimait dans un français sans reproche, comme s'il avait été élevé dans quelque institution de luxe, en milieu bien-pensant. La conversation ne portait jamais sur la politique. On s'entretenait de la dernière pièce de théâtre, du dernier film, du dernier rôle de tel acteur ou telle actrice, naturellement aussi du dernier Goncourt ou du dernier prix de l'Académie Française qu'on révérait. Il n'était pas fait allusion à la littérature hongroise, tout au plus au succès de tel acteur ou de telle actrice du Théâtre National de Budapest. L'opéra jouait un rôle important, ainsi que les potins concernant la dernière mode ou la dernière incartade de tel ou tel personnage qui défrayait alors les salons, surtout ceux de Paris. Souvent, il fallait faire effort pour se rappeler qu'on se trouvait en territoire hongrois, chez le représentant officiel de l'État hongrois.

Avant son remariage, j'ai souvent rencontré la comtesse chez Jô. Là, les choses étaient autres. Elle, à la différence des gens qui l'entouraient, ne versait pas dans le légitimisme. Elle montrait une totale indifférence pour les questions de politique. Elle fut la seule à ne pas s'indigner lorsqu'Alphonse III d'Espagne, qui jouissait d'un grand prestige auprès de ces dames, dut faire place à la république. Elle ne subordonnait pas sa vie aux conditions dans lesquelles se débattait sa patrie. Elle ne songeait qu'à faire carrière et, pour une femme de son milieu

comme aussi de son temps, elle ne pouvait réaliser ses désirs que par le mariage. Le premier n'étant pas réussi, elle s'était libérée pour pouvoir tenter sa chance une seconde fois. Ayant cette fois réussi, elle semblait parfaitement satisfaite sinon heureuse. Mais quel bonheur souhaitait-elle vraiment ? Celui de jouer avec le plus de prestige possible son rôle de mondaine ? Et cela au rang le plus élevé ? Elle était trop intelligente et trop lucide pour se faire des illusions sur la solidité du régime que ses deux maris servaient. Elle se disait qu'il fallait en profiter le temps que cela durerait. Par certaines de ses paroles et de ses attitudes elle faisait penser à des femmes de la haute société française du XVIII^e siècle. En sa présence, il me semblait que j'étais reporté deux siècles en arrière. Il faut pourtant reconnaître qu'elle savait rester simple, que sa réussite sociale ne l'avait pas gonflée de vanité.

J'ai souvent repensé à cette femme ambitieuse qui avait su user de tous ses avantages pour se hisser à ce qui était le plus élevé des échelons de la société hongroise d'alors. Elle ressemblait comme une sœur à d'autres ambitieuses qui se rencontraient dans le Tout Paris, le Tout Londres et même le Tout New York. Qu'y avait-il de hongrois en elle ? Seul son destin, qui l'avait fait naître en Hongrie, dans une société très hiérarchisée, exploitée par ceux qui se trouvaient au sommet de l'échelle sociale. N'accédait à ce sommet que celui qui était bien né ou celle qui se faisait épouser par un bien-né.

Mais comment se comportaient celles qui, elles-mêmes, étaient bien nées, et n'avaient pas besoin de gravir le moindre échelon pour se trouver au sommet ? Je fus introduit auprès d'une de celles-là, une des grandes privilégiées de la naissance, qui tenait salon et désirait rencontrer en ma modeste personne un interlocuteur valable pour les causeries sur la littérature française dont elle raffolait. Je rencontrai chez elle la garde conservatrice des lettres et des arts de Hongrie. Y trônait une femme écrivain qui s'appelait Cécile Tormay¹⁰⁸,

¹⁰⁸ Cécile Tormay (1876-1937), écrivain. Son premier roman, *Hommes parmi les pierres* (1911), lui valut du succès à l'étranger aussi, un autre, *La vieille maison* (1914), dépeignant la vie de Pest à l'époque « biedermeier », fut couronné des palmes académiques. Pour contrebalancer l'influence de *Nyugat*, elle fonda la revue *Napkelet* (Orient) en 1922.

dont un livre venait d'être traduit en français sous le titre *La vieille maison* (*A régi ház*). J'avais pris la précaution de lire cet ouvrage qui rappelait assez ce qu'une Marcelle Tynaire avait produit chez nous.

C'était ce que nous appelons de la littérature de patronage et n'avait même pas la tendre naïveté de la Bibliothèque Rose. Parmi les hommes, c'était Ferenc Herczeg qui trônait comme une sorte de prince des lettres. On vantait son dernier drame, intitulé *Byzance*, qui avait l'ambition de faire revivre les derniers jours de liberté ou plutôt d'indépendance de Constantinople. Ses adulateurs proclamaient que rien de tel n'avait été écrit depuis Shakespeare et je n'y trouvais pour ma part qu'un mauvais drame tout livresque et tout schématique. Je plaignis les acteurs chargés de l'interpréter. Plus généralement, ce salon littéraire me décevait. On s'y intéressait presque uniquement aux littératures étrangères, surtout à la française, ce qui pouvait s'expliquer par ma présence et la curiosité des familiers du lieu au sujet de mes appréciations. C'est que la littérature française qu'on y dégustait n'était pas celle que je me serais représentée. Henri Bordeaux y faisait l'objet d'une admiration déferente et Gyp avait émoustillé la plupart de ces dames. Je leur parlai de Colette, d'André Maurois, de Mauriac et, par discrétion puisque je savais dans quel milieu je me trouvais, je me gardai de faire allusion à Romain Rolland, Henri Barbusse ou même à Anatole France qui me paraissait pourtant devenu un classique. Toutefois, je découvris qu'on était abonné aux *Nouvelles Littéraires* comme aussi à la *Nouvelle Revue Française*, ce qui contrastait assez abruptement avec l'ambiance du salon. Constamment, je renouvelai de timides tentatives pour détourner la conversation vers la littérature hongroise, à la surprise de mes interlocutrices et de mes interlocuteurs. Manifestement, on ne tenait pas à parler de la littérature hongroise, ni à en faire l'éloge devant un Français.

Les fois suivantes, les choses changèrent quelque peu. On avait été surpris d'entendre qu'un intellectuel français s'intéressait à ce qui s'écrivait en hongrois. Comme si ces gens, qui étaient très imbus de leur vocation à diriger la nation hongroise, souffraient d'une sorte de complexe d'infériorité. Cela se trahissait par les conseils qui m'étaient

donnés de lire tel ou tel livre. On prônait alors particulièrement le livre récent d'un jeune écrivain qui s'appelait Lajos Zilahy¹⁰⁹. Il plaisait beaucoup et tout le monde avait lu son roman de guerre *Két fogoly* (Deux captifs) qui relatait le drame d'un jeune couple séparé par la guerre. D'un côté, un jeune officier prisonnier des Russes avait cherché à se consoler dans la lointaine Sibérie où il avait été déporté, tandis que de l'autre côté, la jeune femme luttait pour ne pas se laisser emporter par un autre amour. C'était bien écrit, avec une certaine sobriété, et l'analyse des sentiments n'était pas trop mal conduite, mais ce drame sentimental était décrit hors de son cadre, à savoir la captivité et ses suites, comme aussi l'écroulement de la Hongrie après la défaite. À la rigueur, il était plausible que deux amoureux n'aient vécu que leur seule aventure personnelle, indifférents à la catastrophe qui avait par ailleurs remué le monde de fond en comble. C'était un livre qui ne manquait ni d'intelligence ni de talent, mais il ne m'apportait pas grand-chose qui pût me révéler les secrets des âmes hongroises. Ce drame aurait pu se jouer tout aussi bien en France ou en Allemagne. Ces dames, parce que le salon était surtout fréquenté par des femmes, vantaient un autre écrivain, Zsolt Harsányi¹¹⁰, qui avait publié des récits dont les personnages faisaient partie de leur monde à elles et donnaient lieu à toutes sortes d'interprétations. C'était à qui devinerait qui avait été décrit sous les espèces de tel ou tel héros de tel ou tel récit.

On me fit connaître également un nouveau périodique animé par Ferenc Herczeg, *Új Idők*¹¹¹ (Temps nouveaux) qui rassemblait

¹⁰⁹ Lajos Zilahy (1891-1974), écrivain, rédacteur. Son roman *Les Deux captifs* (1927) analyse les effets de la guerre à travers le destin de deux hommes éloignés l'un de l'autre. L'œuvre de Zilahy comprend aussi de nombreux autres romans et pièces de théâtre. Après 1947, il s'installe successivement aux États-Unis et en Angleterre.

¹¹⁰ Zsolt Harsányi (1887-1943), écrivain, journaliste, traducteur. Il dut sa réputation à des romans sociaux et biographiques divertissants. Son plus grand mérite consista à avoir écrit, d'après le poème de János Garay (auteur du XIX^e siècle) le livret de *János Háy* (1936), opéra de Zoltán Kodály. Il fut aussi l'auteur d'un certain nombre de pièces de théâtre.

¹¹¹ *Új Idők* (Temps nouveaux) : hebdomadaire littéraire fondé en 1895 par Ferenc Herczeg qui a cessé de paraître en 1949. Ses lecteurs se recrutaient essentiellement

une partie des écrivains que la critique hongroise a classés comme « conservateurs » et, pour faire pièce à *Nyugat*, un groupe d'écrivains bien-pensants avait lancé la revue *Napkelet*¹¹² (Orient) qui prêchait le retour au passé. Or le passé était situé dans leur esprit plus ou moins loin du côté de l'Est. C'était de l'Est qu'étaient venus les conquérants hongrois au IX^e siècle. Le titre de cette revue et le contenu des numéros qu'on me fit lire me surprirent. Si on prétendait regarder à l'Est, on imitait l'Occident au point qu'un lecteur occidental ne découvrait pas grand-chose d'oriental dans ce qui se trouvait imprimé dans la revue en question. La seule différence était purement linguistique. Le *Napkelet* publiait en hongrois ce qui aurait tout aussi bien pu être imprimé en français ou en allemand, voire en anglais. Le *Napkelet* était situé intellectuellement et spirituellement nettement plus à l'Ouest encore que le *Nyugat*. Dans ce dernier, on tombait quand même sur des poèmes, des récits qui sentaient parfois un peu autre chose qu'un parfum venu de Paris ou fabriqué pour imiter celui de Paris.

Je confiai mes pensées à Gyergyai qui, lui aussi, regardait vers Paris comme regardait vers Paris Alexandre Eckhardt, le professeur titulaire de langue et littérature française à la Faculté et qui était un ancien d'Eötvös Collegium. Seulement l'un et l'autre s'intéressaient passionnément aussi à ce qui s'écrivait en hongrois. Gyergyai, qui se rappelait qu'il avait été précepteur d'un neveu de Georges Lukács alors en exil, me confia qu'il y avait en réalité deux élites en Hongrie, celle, passablement hétérogène, qui avait pratiquement cessé d'être en contact avec la grande masse du peuple, qu'il s'agisse de la paysannerie ou du prolétariat des villes, d'ailleurs peu nombreux, et celle qui, sans toujours garder ce contact, se sentait solidaire des masses. Il se trouvait que la moyenne noblesse, la bourgeoisie riche et naturellement l'aristocratie formaient un autre corps social que le reste de la nation.

dans « l'aristocratie moyenne cultivée » et, de ce fait, son tirage était nettement supérieur à celui des autres revues littéraires.

¹¹² *Napkelet* (Orient) (1923-1940) : revue lancée par Cécile Tormay avec l'appui de la Société littéraire hongroise dans le but de faire concurrence à *Nyugat*.

Gyergyai me conseilla, puisque je voulais à toute force découvrir l'identité hongroise, comme on dit aujourd'hui, de prendre connaissance de ce qui avait été publié à côté de Móricz, un Ferenc Móra¹¹³. Il m'incita par la même occasion à lire aussi les livres de Géza Gárdonyi¹¹⁴ qui décrivaient les paysans hongrois d'avant la Première Guerre mondiale, mais en enjolivant quelque peu leurs conditions de vie. De ce dernier auteur, Jô m'avait déjà recommandé des romans historiques tels que *A láthatatlan ember* (L'Homme invisible), *Isten rabjai* (les Esclaves de Dieu), le récit du siège d'Eger (*Egri csillagok* – Étoiles d'Eger), etc. Gárdonyi, comme je le découvris par la suite, était lu également par « les conservateurs », qu'il rassurait en leur présentant de la paysannerie un tableau quelque peu idyllique. Mais le problème ne se posait pas en réalité comme je me l'étais représenté ; il s'agissait de quelque chose de plus profond et même d'une constante de l'histoire hongroise. Il me fallait chercher plus avant autour de moi pour saisir la raison de toutes ces contradictions.

En remontant dans le temps

Les fantômes du Palais de la Garde hongroise de Marie-Thérèse ne cessaient de me hanter. Il m'apparaissait de plus en plus que si je voulais comprendre leur comportement, il me fallait savoir ce qui s'était passé dans l'histoire de la langue bien avant eux. Ce qui me décida à faire cette exploration, ce fut la rencontre que je fis de Robert Gragger¹¹⁵ qui était le directeur du Collegium Hungaricum de Berlin. Il venait

¹¹³ Ferenc Móra (1879-1934), journaliste, poète, représentant éminent de la prose hongroise du XX^e siècle.

¹¹⁴ Géza Gárdonyi (1863-1922), écrivain et poète. Il exerça successivement les professions d'instituteur et de journaliste, parcourut la France, l'Allemagne, l'Italie et même la Turquie. La composition de ses romans historiques fut toujours précédée d'une étude approfondie des sources.

¹¹⁵ Robert Gragger (1887-1926), historien de la littérature. Après des études universitaires à Budapest, Paris, Strasbourg, en 1920, il fut chargé de l'enseignement de la langue et de la littérature hongroises à l'université de Berlin, et occupa en même temps le poste de directeur du Collegium Hungaricum de cette ville. Il fut un des dénicheurs et exégètes de la Complainte de Marie en ancien hongrois (1923).

de faire beaucoup parler de lui, même dans la grande presse, parce qu'il avait mis la main sur le manuscrit jusque-là totalement ignoré d'une complainte de Marie rédigée en hongrois vers le tout début du XIV^e siècle¹¹⁶. L'archiviste paléographe Émile Jakubovich¹¹⁷, appelé en tant qu'expert, avait certifié qu'il s'agissait bien d'un texte authentique de 37 vers contenant 132 mots, adaptation d'une complainte en latin (*Planctus Sanctae Mariae*) dont l'auteur aurait été le prieur adjoint de l'abbaye de Saint-Victor de Paris, Geoffroi de Breteuil. Cette complainte était le texte poétique le plus ancien de la littérature hongroise. Il existait toutefois un autre monument, d'une centaine d'années plus ancien, connu sous l'appellation d'*Oraison funèbre et supplication*¹¹⁸, mais c'était un texte liturgique en prose.

Lors des rencontres au *Kruzsok* ou au Café Central, il ne fut question pendant quelques semaines que de la *Complainte* dont la lecture posait quelques problèmes. Chacun y allait de son interprétation. J'écoutai de toutes mes oreilles sans oser y mêler mon grain de sel, mais j'étais perplexe : non seulement devant les 37 vers prêtés

¹¹⁶ *Complainte de Marie* en ancien hongrois, connue aussi sous le nom de *Planctus de Leuven*. C'est le fragment de texte en hongrois le plus ancien après l'*Oraison funèbre*, en même temps que le plus ancien texte poétique ou traduction poétique dans cette langue. Il date des années 1280-1310, mais ne fut retrouvé qu'en 1922 dans un manuscrit du XIII^e siècle rédigé en latin et conservé à la bibliothèque universitaire de Belgique. Cette libre adaptation, voire paraphrase d'un hymne médiéval latin dénommé *Planctus Sanctae Mariae* se compose de 37 vers courts, soit 132 mots. L'authentification et la datation en sont dues à Emil Jakubovich et à Robert Gragger.

¹¹⁷ Emil Jakubovich (1883-1935), linguiste, paléographe. En sa qualité de bibliothécaire principal du Musée National Hongrois, il étudia les monuments linguistiques de l'ancien hongrois et les chartes médiévales. Dans le cadre de ses activités, il répertoria les lexiques hongrois extraits des textes latins médiévaux et publia des monuments linguistiques hongrois datant du Moyen Âge.

¹¹⁸ L'*Oraison funèbre et supplication* : premier texte cohérent connu de la littérature hongroise qui remonte aux environs de 1200. C'est en même temps le premier monument linguistique finno-ougrien. Ce texte de 26 lignes se compose de 227 mots et la supplication ajoutée de 47, ce qui donne un total de 274 mots ; l'*Oraison* est traduite librement du latin, tandis que la « *supplication* » est formée sur le modèle de l'original.

à la Vierge Marie au pied de la Croix, mais aussi à lire l'*Oraison funèbre*. Quelque chose m'empêchait de me contenter des commentaires de mes interlocuteurs.

En lisant l'*Oraison*, j'étais frappé de constater que la phrase hongroise de cet auguste monument avait un air très moderne. Elle s'articulait à peu près comme la phrase des langues occidentales. Les propositions subordonnées, notamment les relatives, détonnaient, par rapport à la forme archaïque des vocables employés. Ces phrases étaient juxtaposables à des phrases françaises correspondantes. Comment était-ce possible dans un texte qu'on datait approximativement des alentours de 1200 après notre ère ? Ce morceau de prose équivalait à ce qu'aurait été en français de la même époque un texte de même sens. Les particularités hongroises ne faisaient que s'intégrer dans l'articulation fondamentale du discours. Les clercs français du temps de Philippe Auguste se seraient exprimés de la même façon, s'ils s'étaient servis du français au lieu du latin. Et il en était de même pour la *Complainte*. Geoffroi de Breteuil l'avait écrite en latin, alors qu'il existait pourtant une littérature en langue d'oïl qui jouissait d'un grand prestige dans toute l'Europe.

Jusque-là, j'avais lu et entendu dire que les prêtres catholiques ne se servaient que du latin dans leur liturgie. Il avait fallu attendre la Réforme pour que soit utilisée la langue populaire, en France comme ailleurs. Or l'*Oraison* avait été écrite à l'usage du peuple et dans sa langue. Le clergé hongrois, deux siècles après la fondation de l'État chrétien de Hongrie, avait donc précédé les réformateurs. Et de presque trois siècles !

Que la langue écrite ait été dans ces conditions une langue de clercs, donc une langue savante, cela ne me surprenait pas, car il en avait été de même pour le finnois, l'estonien, les langues slaves. C'était aisément explicable, car seul un clerc connaissait l'art d'écrire. Notre littérature française avait commencé aussi par un poème rédigé sans nul doute par un clerc qui avait en cela précédé de loin le clerc hongrois de la *Complainte*, puisque la *Cantilène de sainte Eulalie* est datée d'après 880. Comme la *Complainte*, ce n'était pas un texte liturgique, mais bien un poème édifiant destiné à répondre au culte

d'une sainte. *L'Oraison* avait une tout autre signification. En tout cas, ce qu'elle révélait, c'était que la langue hongroise avait déjà été adaptée à l'expression latine. Elle confirmait le choix qu'avaient fait Géza¹¹⁹ et son fils Étienne I^{er}¹²⁰ quand ils s'étaient tournés l'un vers l'Allemagne et l'autre vers Rome. *L'Oraison* était un texte européen occidental.

Restait la *Complainte*. Autour de moi, les spécialistes y voyaient un poème composé en vers authentiquement hongrois. Mais j'avais beau lire et relire le texte selon la prononciation que ces messieurs restituaient, sans être toujours d'accord dans leur lecture de ce manuscrit, je ne pouvais me résoudre à y trouver autre chose qu'une imitation des vers latins du brave prieur de l'abbaye Saint-Victor. Ici encore, c'était l'Occident qui faisait entendre ses rythmes. Je comparais avec les traductions dont Babits avait donné lecture de temps en temps aux réceptions du mercredi et qu'il devait réunir dans le recueil *Amor Sanctus*. C'était bien la même opération : le latin des clercs du Moyen Âge était transposé en hongrois, mais pas selon un mètre d'origine finno-ougrienne.

Un après-midi, au *Kruzsok*, j'eus l'imprudence de faire part de mes réflexions. Ce fut un tollé général. Personne n'admettait mon interprétation. On s'ingénia à me démontrer que les deux vénérables monuments dont il était question étaient des créations authentiques du génie hongrois. Seul Gombocz se taisait, tout pensif. Il me fut remontré, gentiment, avec moult précautions, que je n'avais rien compris. Ce n'était pas étonnant. Je ne m'étais pas encore assez familiarisé avec la langue pour saisir ce qu'il y avait d'original dans ces deux textes.

Devant cette assertion qui ne me convainquait pas je ripostai finalement en leur demandant ce qu'était devenue la poésie populaire

¹¹⁹ Géza (?-997), prince hongrois, régna à partir de 970 environ. Il jeta les bases du futur État hongrois, grande œuvre parachevée par son fils et successeur, Étienne I^{er}.

¹²⁰ Étienne I^{er}, en hongrois *Szent István* (environ 970/975-1038), prince à partir de 997, roi à partir de 1001. Fils et successeur de Géza, fondateur de l'État hongrois. Ses cendres reposent dans la cathédrale de Székesfehérvár qu'il fit construire lui-même. En 1083, Étienne et son fils Émeric furent canonisés par le pape Grégoire VII.

des cavaliers qui avaient fait conquête de l'espace danubien à partir de 896. Comment se faisait-il qu'il n'y en avait nulle trace ? Et les découvertes alors récentes de Bartók¹²¹ et de Kodály¹²² n'avaient-elles pas révélé qu'on s'était longtemps trompé sur la vraie nature des chants populaires ? À la lumière de cette démonstration, pouvait-on admettre que la versification de la *Complainte* était autre chose qu'une adaptation de la métrique médiévale du *Planctus* ? Ma riposte tomba dans le vide. Personne ne voulait prendre en considération les remarques que j'avais formulées. Ce n'est que bien des années après que mon opinion a été enfin partagée par les historiens de la littérature. Les trois auteurs du petit manuel d'histoire de la littérature hongroise paru en 1961 : Klaniczay, Szauder et Szabolcsi ont cru devoir écrire que « Dans son rythme et dans ses rimes (l'adaptation hongroise de la *Complainte de Marie*) exploite les conquêtes de la technique latine de versification, préparant la poésie hongroise aux futures épreuves de force » (p. 14).

C'était donc bien la fée latine qui s'était tenue au berceau et de la prose et de la poésie des Hongrois. Pourtant, une contradiction me rendait perplexe. Comment se faisait-il que les lettrés de Hongrie avaient préféré pendant si longtemps de servir du latin plutôt que de la langue nationale, puisque cette dernière s'était révélée apte

¹²¹ Béla Bartók (1881-1945), compositeur, chercheur en musique folklorique, pianiste et pédagogue. Le côté individualiste de sa musique et sa coloration folklorique, provoqua en son temps le refus catégorique et du public et de la critique. Dans l'entre-deux-guerres, il fit d'innombrables tournées de concert dans le pays et à l'étranger, poursuivit d'arrache-pied son activité de compositeur et de collecteur de chansons populaires. Sans attendre l'entrée en guerre de la Hongrie, il émigra en Amérique, pour s'y consacrer à sa vocation de compositeur et de pianiste.

¹²² Zoltán Kodály (1882-1967), compositeur, musicologue et pédagogue. Comme membre du Collège Eötvös, il obtint un diplôme de hongrois et d'allemand, tout en étudiant l'art de la composition chez Hans Koessler au Conservatoire de musique. Sa thèse de doctorat porta sur la *Structure strophique de la chanson populaire hongroise*. En plus de son activité de compositeur et son activité scientifique, il patronna l'introduction dans environ 120 écoles primaires de l'enseignement quotidien de la musique selon une méthode pédagogique unique. Il forma des générations entières de chefs d'orchestre, professeurs, musicologues, compositeurs de haut niveau et polyvalents.

à exprimer le monde des concepts occidentaux anciens et nouveaux ? Certes, des récits édifiants ont été écrits dès 1370 (*Légende de sainte Marguerite de Hongrie*) et ont probablement servi de lecture dans les cloîtres de moniales, mais le latin restait la langue des ordres religieux masculins et tout ce qui était profane, en particulier tout ce qui était expédié par la chancellerie royale, était rédigé en latin, qui faisait figure de langue de l'État.

Ce qui me parut plus intéressant, c'est que des religieux qui partageaient les opinions de Jan Huss¹²³ s'étaient mis à traduire la *Vulgate* en hongrois (manuscrits de Vienne et de Munich de 1466) et, qu'à cette occasion, ils avaient été conduits à enrichir la langue de nombreux vocables nouveaux, plus ou moins servilement décalqués du latin, mais fabriqués avec des éléments du cru. Ils avaient aussi modelé la phrase dans bien des cas pour rendre avec plus d'exactitude la signification du texte sacré. En cela, ils avaient devancé leurs cousins finnois qui ne devaient se mettre à la même tâche que plusieurs dizaines d'années plus tard. Ce qui frappait dans l'un et l'autre cas, c'était la volonté arrêtée de ne pas introduire dans la langue d'éléments étrangers, si prestigieux que fussent les mots latins. Le refus d'admettre des mots étrangers était commun à l'ensemble des traducteurs d'Europe centrale et du Nord, à la différence de ce qu'avaient fait de leur côté Wycliffe et ses adeptes qui, eux, avaient tranquillement emprunté mots et constructions que ne pouvait pas leur fournir l'anglais de leur temps. Depuis les tout premiers monuments de la langue, les Hongrois avaient donc montré leur résolution de conserver leur langue maternelle aussi pure que possible. C'était une constante qui s'observait tout au long de l'histoire et qui restait encore valable parmi les lettrés que je fréquentais. Bessenyei et ses compagnons n'avaient pas agi autrement. Ils n'avaient donc pas été des initiateurs, mais des continuateurs. Le patrimoine par excellence, la langue d'origine, était non seulement conservé avec piété, mais

¹²³ Jan Huss (1369?-1415), prêtre pragois et professeur d'université, réformateur, initiateur du mouvement hussite, considéré comme héros national par le peuple tchèque car il incarne leur opposition face à l'oppression catholique, impériale et allemande.

perpétuellement réparé, restauré et enjolivé, perfectionné. C'était, dans l'héritage national, ce que tous considéraient comme l'essentiel. Sans langue hongroise, pas de nation hongroise.

À y songer, on se demandait par quel miracle de la volonté cette langue avait été soustraite à toutes les déformations qui la menaçaient. Les élites, dès le début, avant même d'avoir mis le pied sur la terre conquise, s'étaient servies de deux langues, puisqu'elles avaient utilisé le turc. Déjà, la langue étrangère apprise était porteuse d'une civilisation plus développée. Des termes turcs s'étaient introduits, mais il semblait bien qu'ils n'avaient pas changé le faciès de la langue. Rien ne s'était produit de ce qui s'était accompli dans l'anglais (ou le saxon) des Britanniques d'après la conquête normande. Pourtant, les chevaliers de Guillaume le Conquérant n'étaient, même avec leurs suites, pas plus nombreux que les dignitaires turcs des tribus qui s'étaient fédérées avec les anciens Hongrois. Il est vrai que les élites françaises n'avaient pas non plus résisté à l'invasion des latinismes. Mais le français était issu du latin. On n'empruntait qu'au grand ancêtre. Les Hongrois, eux, n'avaient pas cette ressource, pas même celle d'aller voir si les cousins lointains des bords de la Baltique pourraient éventuellement leur fournir quelques vocables d'appoint. Et puis, ils avaient, durant des siècles, appris l'allemand, l'italien, le français. Sans doute avaient-ils bien été contraints de laisser s'installer dans la langue tel mot ou tel autre, mais chaque fois ils avaient réagi en essayant avec plus ou moins de succès de s'en fabriquer un équivalent de bonne frappe hongroise. Selon les époques, cette réaction avait été plus ou moins énergique, mais elle s'était produite et l'on pouvait en mesurer les effets. J'y songeais mélancoliquement, en comparant ce qui s'était passé en Hongrie et ce qui avait eu lieu en France. Si nos élites avaient fait preuve d'une même vigilance et d'une même ingéniosité, nous n'aurions pas aujourd'hui autant de peine à exprimer le pluriel, par exemple, et nos enfants n'auraient pas à se demander ce que signifient tant de mots qui leur demeurent abstraits et qu'ils devinent mal dès qu'ils ne peuvent consulter leur dictionnaire. Je me rappelai l'inquiétude qu'avait montrée une vieille paysanne des bords de Loire quand on lui avait conseillé d'aller

consulter un « ophtalmologiste ». Sa sœur hongroise aurait été moins déconcertée, car on l'aurait envoyée chez le *szemész* (mot dérivé de *szem*, « œil », et qui désigne le médecin des yeux). Et par là même, j'avais compris que la langue de la République Française, en dépit de la devise « Liberté, Égalité, Fraternité », n'était pas un idiome démocratique. Mon maître Antoine Meillet avait donc eu raison d'écrire que même pour un Français très instruit, il fallait ne pas avoir conscience de la difficulté que cela représentait pour pouvoir écrire sans frémir une seule page de français. Oui, la langue que les élites hongroises avaient façonnée au cours des siècles était devenue un instrument de libération et d'affranchissement pour tous ceux qui la parlaient et l'écrivaient. Comment se faisait-il alors que le pays doté de cette langue gémissait sous l'oppression d'une féodalité aussi arriérée ? N'y avait-il pas une contradiction entre l'État et la langue nationale ? Quand se résoudrait-elle ?

J'en reviens sans cesse à la grande aventure commencée avec l'*Oraison funèbre* et la *Complainte de Marie*. À celle des gardes de Marie-Thérèse. Ce n'était pas par hasard que ces esprits séduits par le rationalisme libérateur de nos encyclopédistes avaient relancé le mouvement de perfectionnement de la langue. Ils avaient voulu la rendre apte à porter le nouveau message, celui des « Lumières ». Ce faisant, ils avaient préparé l'avènement d'une civilisation nouvelle qui n'était pas compatible avec la forme que gardait la société hongroise. Les partisans et bénéficiaires des privilèges avaient su maintenir sous leur joug le peuple et toutes les classes qu'ils estimaient « inférieures ». Une première explosion avait failli éclater après 1789, mais elle s'était produite en 1848. Il s'en préparait une autre quand la guerre avait tout suspendu en 1914. La défaite de la Double Monarchie en 1918 n'avait libéré les Hongrois que pendant onze mois. Il me paraissait de plus en plus impossible qu'un peuple qui avait su se construire une pareille langue pût indéfiniment supporter un régime qui ne pouvait faire régner que les ténèbres et l'esclavage.

Cet état de choses révélait pourquoi la littérature avait joué et jouait toujours un si grand rôle dans l'histoire de ce peuple. Mirabeau et Camille Desmoulins avaient harangué les Français au début de la

Révolution. Le poète Sándor Petőfi les avait, lui, soulevés d'enthousiasme en leur déclamant un poème. Par la suite, il n'avait cessé d'intervenir dans les différentes phases par lesquelles était passée la première façon de la République hongroise. Chez nous Fabre d'Églantine ne nous avait légué que l'éphémère calendrier républicain et seul Rouget de l'Isle avait laissé sa Marseillaise. Mais Fabre d'Églantine avait été guillotiné avec les autres amis de Danton et la première république française ne s'était pas montrée très soucieuse de poésie ou même de littérature. Or, je m'en apercevais chaque jour davantage, l'histoire de Hongrie était inséparable de la littérature d'expression hongroise.

Mais alors, pourquoi cet emploi du latin jusqu'au temps des « Lumières » ? Je m'en trouvai une explication. Le latin avait été la langue internationale de tout l'Occident presque jusqu'à l'orée des temps modernes. Pour une nation dont la langue était un idiome esseulé, les échanges intellectuels ne pouvaient être assurés que par le truchement d'une langue plus répandue dans l'espace où l'on était forcé de vivre. Les esprits hongrois ne pouvaient pas se servir de leur langue maternelle autre part que chez eux. Le destin les condamnait à habiller leur pensée dans une langue étrangère dès qu'ils voulaient dialoguer avec leurs voisins et encore davantage avec les peuples plus éloignés. C'est pourquoi tant d'érudits hongrois du Moyen Âge et de la Renaissance ont pratiqué plusieurs langues. Dans ces conditions, le recours au latin avait un double avantage : faire l'économie de l'apprentissage de plusieurs idiomes et communier avec tous les intellectuels qui avaient choisi de s'exprimer par écrit et aussi oralement en latin. Luther s'était bien senti forcé de polémiquer avec Érasme en latin. Notre Descartes avait commencé par écrire également dans la même langue ses *Méditations* avant de les réécrire en français. Pourtant, la langue française jouissait dès le Moyen Âge d'une renommée européenne.

La perpétuation du latin en tant que langue officielle de l'État avait aussi une autre signification qu'il ne fallait pas oublier : elle maintenait le royaume dans le sein de l'Occident. Le choix de Géza et de saint Étienne avait rangé le pays dans le camp de Rome et non pas dans

celui de Byzance. Leur État était de ce fait en deçà de la frontière qui séparait deux civilisations, de l'Adriatique à la mer de Glace. Les sujets de saint Étienne pouvaient revendiquer désormais la citoyenneté romaine. Le prêtre poète Ladislav Mécs¹²⁴ ne se trompait donc pas quand il s'est écrié : *Civis Romanus sum*. Mais, en même temps, il affirmait hautement sa qualité de Hongrois. Il ajoutait que s'il lui fallait subir le martyre, on ne la lui arracherait qu'avec sa peau. Il ajoutait :

...ma dîme
C'est dans le calvaire, la douleur, les larmes,
Le rire, le chant qu'encore aujourd'hui je la paie.

Ce clerc moderne était l'héritier de ceux qui avaient versifié en latin, tel un Janus Pannonius¹²⁵ qui entendait célébrer en vers latin sa patrie hongroise et la faire connaître de par le monde.

Mais Janus Pannonius se reconnaissait Hongrois sans mêler la fierté qu'il en éprouvait à la douleur de partager un destin tragique et douloureux. La civilisation dans laquelle il vivait n'avait pas encore pris conscience de ce qu'elle était : double jusqu'au déchirement, dangereuse à vivre, mais grandiose et sublime en même temps.

Pourtant, le passé oriental s'était rappelé tragiquement à la nation. À vrai dire, il n'avait jamais été oublié. C'est ainsi qu'en 1235, quatre dominicains étaient partis vers l'Est pour rejoindre et convertir si possible au christianisme les Hongrois restés dans leur habitat d'origine, situé, croyaient-ils, sur la Volga. Il n'y en avait eu qu'un seul, le frère Julien¹²⁶, qui était parvenu jusqu'à la terre où ils vivaient.

¹²⁴ László Mécs (1895-1978), poète. Après des études de lettres à l'Université de Budapest, il devint chanoine prémontré en 1918. Connu pour avoir opéré la synthèse entre la critique sociale et un certain lyrisme catholique, à partir des innovations stylistiques des symbolistes. Il participa à la revue *Nyugat*.

¹²⁵ Janus Pannonius (1434-1472), poète humaniste d'expression latine. Chez lui, seule la forme linguistique est latine, tandis que le choix des thèmes s'avère résolument hongrois.

¹²⁶ Julianus, frère Julien, dominicain du XIII^e siècle qui partit en 1235 à la recherche des Hongrois restés dans leur habitat d'origine. Seul à être parvenu à destination,

Selon le témoignage qu'il a laissé, il comprenait fort bien leur langue et se faisait comprendre. Comme les trois autres religieux étaient morts durant cet aventureux voyage, Julien avait dû revenir pour recruter quelques autres missionnaires en renforts. Ils étaient repartis en 1237 mais cette fois, ils n'avaient pas pu pousser plus loin que la ville de Soudal, car les Mongols avaient déjà occupé la Magna Hungaria vers laquelle ils se dirigeaient. Ils étaient rentrés tout de suite avertir les pouvoirs publics de Hongrie de la menace qui se dessinait à l'Est. Les troupes mongoles, après s'être emparées de l'Ukraine, pénétraient en Hongrie par les chemins mêmes qu'avaient empruntés quatre siècles plus tôt les cavaliers hongrois. L'armée royale se porta à leur rencontre et fut anéantie à Muhi, sur la rivière Sajó, les 11 et 12 avril 1241. Les forces hongroises avaient oublié la façon de combattre de leurs ancêtres et avaient succombé sous les effets d'une tactique à laquelle ils avaient dû leur victoire lors de la conquête.

Selon leur habitude, les Mongols saccagèrent et massacrèrent sans merci. Le roi Béla IV¹²⁷ ne dut personnellement son salut qu'à sa fuite. Il dut se réfugier dans une île de l'Adriatique. En 1242, les Mongols se retirèrent aussi vite qu'ils étaient venus. Leur empire, fondé par le trop fameux Gengis Khan, commençait à se disloquer. Ils laissaient derrière eux ruine et désolation. Il avait fallu repartir presque à zéro. Seuls les châteaux forts avaient pu résister aux envahisseurs.

Le destin allait, moins de trois siècles plus tard, s'acharner à nouveau sur le pays. Cette fois, ce seraient les Ottomans qui l'envahiraient

il retrouva ses compatriotes païens près du fleuve Ethyl (qui correspond probablement à l'actuel Biélaya situé en territoire bachkire). Il fut bien accueilli et se faisait comprendre en hongrois. Apprenant l'imminence de la menace mongole, il rentra précipitamment pour en avertir les pouvoirs publics de Hongrie. Reparti à nouveau en 1237, il apprit à mi-chemin que les Mongols avaient massacré et dispersé les Hongrois d'au-delà de la Volga.

¹²⁷ Béla IV, monarque de la dynastie arpadienne (1235-1270). En raison du démembrement féodal du pays, il se trouva dans l'impossibilité d'opposer une force militaire adéquate aux envahisseurs mongols (1241-1242), et ne put obtenir aucune aide extérieure. Après le repli des troupes mongoles, il s'attaqua, avec fermeté et sagesse, à la reconstruction du pays dévasté, méritant d'être baptisé par les historiographes de l'époque « le deuxième fondateur de l'État ».

et le subjugueraient pour presque trois siècles encore. Oui, la civilisation hongroise était double, ce qui ne l'avait nullement mise à l'abri, ni d'un côté ni de l'autre.

Je songeai que toutes ces épreuves avaient contribué à « européaniser » la Hongrie. Les dangers venant de l'Ouest n'étaient pas de la même dimension que ceux surgis à l'Est et au Sud. L'adhésion au christianisme d'obédience romaine s'était révélée décisive. Géza et Étienne I^{er} avaient sauvé l'avenir de leur peuple par l'initiative qu'ils avaient prise. J'avais eu tort de chercher avant tout les traces de quelque exotisme oriental. Les choses étaient plus compliquées. La nation au milieu de laquelle je vivais était issue d'une composition de trois éléments : le finno-ougrien, le turc, le romain.

J'entretins Gombocz de ces réflexions. C'était une fin d'après-midi où nous nous étions trouvés ensemble à la Société hongroise de linguistique devant laquelle J. Melich avait présenté, avec sa verve coutumière, une communication sur les noms géographiques laissés par les Turcs qui avaient précédé les conquérants hongrois dans l'Est du pays. Ces séances se tenaient dans l'imposant bâtiment de l'Académie des Sciences de Hongrie. Ses fenêtres donnaient sur le Danube et ouvraient sur un panorama que j'admirais chaque fois. Cet après-midi-là, la nuit était tombée tôt et les lumières s'étaient toutes allumées le long du fleuve, sur la rive opposée. Nous descendîmes pour nous retrouver presque tous dans un café-restaurant non loin de là. Après m'avoir entendu, Gombocz me montra d'un geste large Buda où scintillaient partout des réverbères et il me dit : « Regardez toutes ces lumières. Elles signifient que Budapest est une grande ville européenne. Elle est comme toutes les autres. C'est tout au plus derrière la colline que vous trouverez des rues et des maisons qui vous changeront des rues de Montmartre, par exemple. Mais nous allons de ce pas traverser le Centre de Pest et la rue Váci vous rappellera Vienne et son Graben. Les maisons sont construites selon la même architecture et seules les enseignes des boutiques surprennent le voyageur étranger qui essaie de les déchiffrer. Mais n'avez-vous pas fait une expérience semblable quand vous vous êtes promené dans les rues de Helsinki ? Tout y est de frappe suédoise

et fait penser à Stockholm, comme ici tout ressemble à Vienne. Vous êtes à la recherche de notre civilisation et vous ne trouvez rien qui vous en atteste l'existence. Mais que cherchez-vous au juste ? Sans doute du finno-ougrien. Ou peut-être des traces de l'apport turc. Ce qui vous déconcerte, c'est que vous ne découvriez rien de bien original. Rien qui détonne par rapport à ce que vous avez vécu en Autriche. Ne vous laissez pas abuser par ces apparences : les hommes, quand vous les connaîtrez mieux, ne sont pas les mêmes. Ce sont leurs réactions intimes, la façon dont ils conçoivent la vie qui diffèrent. Le vendeur ou la vendeuse d'une boutique de Váci utca vous paraîtra à peu près identique aux vendeurs et aux vendeuses des magasins du Graben. Pourtant, ce sont deux types distincts d'humanité. » À ces paroles, une définition que j'avais lue dans *Civilisation* de Georges Duhamel me revint soudain à l'esprit : « La civilisation, elle est dans le cœur de l'homme ou elle n'est nulle part ». Je la répétai à Gombocz qui rétorqua aussitôt : « Oui, mais le cœur de l'homme, c'est ce qui est le plus difficile à explorer ». Et il ajouta : « La référence finno-ougrienne, pas plus que la référence turque n'éclaire ce qu'est la civilisation hongroise. Tout est bien plus complexe et bien plus subtil. »

Je compris que j'avais trop simplifié le problème. Gombocz avait raison. Une civilisation ne se révèle que dans le comportement des individus et des collectivités qui y participent. Ma tâche serait ardue.

Intermède littéraire

Quelques jours avant Pâques, un télégramme me vint, qui m'annonçait que Claude Anet arriverait quarante-huit heures plus tard et qu'il désirait me rencontrer.

J'avais fait sa connaissance à Stockholm, l'hiver 1918-1919. Il était revenu de Saint-Petersbourg où il venait de séjourner longuement en qualité de correspondant du *Petit Parisien*. Sa rédaction l'y maintenait dans l'espoir chimérique d'obtenir par son entremise des informations sur ce qui se passait dans la toute neuve Union des Républiques Socialistes Soviétiques. Nous n'avions pas tardé à nous estimer réciproquement.

C'est qu'il n'était pas un journaliste ordinaire. D'origine genevoise, il s'était fait connaître très jeune, d'abord comme champion de tennis, ensuite comme écrivain. C'était un grand bourgeois helvétique, très cultivé, qui avait déjà joué le rôle de ce qu'on appelle aujourd'hui un « grand reporter ». Il avait visité la Perse, qu'on ne dénommait pas encore Iran, et s'y était intéressé à la littérature. Il s'était même donné la peine d'apprendre assez de persan pour traduire les poèmes d'Omar Khayyam dont il raffolait. En Russie, il venait de vivre une idylle qui l'avait profondément marqué. Il m'avait montré le manuscrit du roman que cet épisode dans sa vie amoureuse passablement mouvementée lui avait inspiré. Bel homme, élégant, raffiné dans ses manières, il avait une réputation bien établie de Don Juan. À ma surprise, il avait tenu le plus grand compte des critiques que j'avais émises et il m'avait demandé de revoir de près son manuscrit. Une fois de plus, je devais ce genre de demande à ma qualité d'ancien normalien. Les gens étaient alors persuadés, à tort ou à raison, que nous savions bien le français. Claude Anet me fit l'honneur de rectifier son texte pour l'accorder aux remarques que j'avais formulées. Par la suite, il m'avait demandé de corriger un jeu d'épreuves de ce roman dont le titre était : *Ariane, jeune fille russe*, qui eut un certain succès et failli même remporter le prix Goncourt. Il m'avait également demandé mon aide lors de la mise en dialogues de sa pièce intitulée *Mademoiselle Bourrat*, dont l'interprète avait été Ludmilla Pitoeva. Enfin, nous nous étions assis côte à côte sur les bancs de la petite salle où nous suivions les cours de russe de Paul Boyer, à l'École Nationale des Langues Orientales.

Ce télégramme me surprit. Je me demandai ce que ce grand voyageur venait faire à Budapest. J'allai le recevoir sur le quai de la gare de l'Est. Il me révéla tout de suite la raison de son déplacement. Il avait décidé d'écrire un roman sur la tragédie de Mayerling et avait aussitôt pensé que je pourrais lui fournir des renseignements utiles dans cette affaire. Son intention était de reprendre tout ce qu'on savait ou croyait savoir à ce sujet. D'après ce qu'il avait cru comprendre, la disparition de l'archiduc héritier du trône de la Double Monarchie pouvait s'expliquer autrement que l'on avait fait en Occident. Il se demandait s'il s'était vraiment agi d'un suicide, plus exactement d'un

double suicide dans le plus pur style romantique, ou bien d'un assassinat commandé par la raison d'État. Il était particulièrement curieux de savoir ce qui se disait, ce qui se sous-entendait dans les milieux hongrois plus ou moins concernés par cet événement.

Je lui répondis que personne ne savait rien, ou, plutôt, que l'un des détenteurs du secret, le comte Hoyos, frère aîné de Max Hoyos que je connaissais, s'en tiendrait à son serment jusqu'à sa mort et probablement même au-delà. Il n'y avait non plus aucun espoir de faire parler qui que ce soit dans les milieux légitimistes, les seuls qui pourraient disposer de quelques informations murmurées de bouche à oreille.

Claude Anet me pressa de m'informer auprès des historiens que je fréquentais. Il me donna rendez-vous à Vienne où je m'apprêtais à me rendre pour les vacances de Pâques. Il reprit le train le lendemain matin.

Au Collegium Hungaricum à Vienne, je questionnai Ferenc Eckhart et Gyula Szekfű. Le problème était de savoir si l'archiduc Rodolphe avait ourdi un complot contre son père François-Joseph, en prenant la tête d'une sorte d'insurrection de la noblesse hongroise. Les choses allaient mal à cette époque entre Budapest et Vienne, où les maîtres du pouvoir se trouvaient eux-mêmes en difficulté. Il y avait eu des troubles et, surtout, la Hongrie s'opposait à l'unification des forces armées des deux monarchies. D'un autre côté, on prêtait à Rodolphe des idées libérales, ce qui indisposait et inquiétait à la fois l'empereur-roi et la camarilla qui l'entourait. L'archiduc aurait été supprimé juste au dernier moment, sa très jeune maîtresse aussi, faute de pouvoir agir autrement. Le complot aurait ainsi été déjoué. Mais mes historiens, Hongrois et bien informés, n'admettaient pas cette explication. Certes, les choses allaient mal entre la Hongrie et l'Autriche, mais ils estimaient peu vraisemblable la thèse du complot. Celui-ci aurait été éventé bien avant par la police autrichienne qui surveillait tout le monde de très près. Les allées et venues des grands personnages étaient connues du ministre de l'intérieur pour ainsi dire minute par minute.

Restait une autre hypothèse. La jeune baronne Maria Vetšera aurait été enceinte et aurait succombé aux suites d'une tentative d'avortement. Épouvanté par l'idée du scandale que ne manquerait

pas de produire ce décès, l'archiduc, perdant la tête, se serait suicidé. Un pareil acte aurait été conforme à la mentalité de ce prince chez lequel avait été cultivée la tradition de l'honneur militaire. Et puis, cette mort aurait éclaboussé toute la famille impériale... Le suicide du prince incriminé sauvait ce qui pouvait être sauvé.

Enfin, une troisième interprétation s'offrait. La tragédie aurait été tout simplement celle du désespoir d'amour. Le prince n'avait-il pas été souvent une occasion de scandale par ses dérèglements ? Avec de jeunes nobles de son entourage, il avait défrayé la chronique galante de la capitale. On prétendait même qu'il se piquait à la morphine, drogue assez goûtée à l'époque, si j'en juge parce ce que j'avais observé dans les milieux européens à Constantinople, alors que j'étais encore presque un enfant. D'autres insinuaient qu'il aurait été syphilitique...

À tous les bons esprits, il paraissait impensable qu'un homme aussi dépravé n'ait pu se tirer d'une affaire galante qui ne devait pas avoir pour lui plus d'importance que les autres.

Tel était le rapport que je pus faire à Claude Anet après avoir consulté mes deux historiens. Eux, comme moi, ce qui les intéressait surtout, c'était ce qui avait pu se passer entre l'héritier du trône et les chefs de la noblesse de Hongrie. Il y avait eu peut-être des rencontres plus ou moins discrètes. Les chefs de l'aristocratie hongroise avaient sans doute essayé de gagner le prince héritier à leur cause. Ils aspiraient à libérer l'État dont ils étaient les maîtres de la tutelle de l'administration impériale et à réduire les liens établis par le Compromis de 1867 à une relation presque symbolique fondée sur le concept de ce qu'on appelait alors l'union personnelle. C'est ce qui existe de nos jours entre les membres du Commonwealth britannique. Les classes qui dominaient la Hongrie auraient pu exercer en toute liberté leur pouvoir, sans se soucier de ce qu'en penserait le souverain commun. Mais Rodolphe était-il disposé à accepter cette limitation de son pouvoir à venir ? Et puis, si la Hongrie parvenait à prendre ainsi ses distances, ne pouvait-on pas craindre d'encourager la Bohême à en faire autant ? C'en serait alors fini de la Double Monarchie qui, dans ces années-là, comptait encore dans le concert des nations d'Europe. Son territoire était étendu. Sa puissance militaire était considérable

et son poids économique n'était pas négligeable en dépit du retard accusé par la Hongrie de ce point de vue.

Que les Hongrois aient cru pouvoir espérer du successeur de François-Joseph une amélioration de leurs relations avec le pouvoir impérial, c'était à peu près certain. Ils ne pouvaient pas ne pas garder rancune à l'empereur-roi qui avait commencé son règne en détruisant, avec le concours du tsar, l'État indépendant hongrois. On se souvenait officiellement des dix généraux martyrs d'Arad, exécutés sans plus de façon¹²⁸. Or ces martyrs appartenaient à la noblesse moyenne. Et puis, il y avait tout le « contentieux » qui s'était accumulé depuis le départ des Ottomans. On se souvenait et l'on détestait la dynastie qui avait réussi à mater toutes les tentatives d'insubordination. Les Habsbourg étaient cordialement haïs de la presque totalité des Hongrois. La seule personnalité qui avait su gagner le cœur des foules comme aussi celui de la noblesse, c'était l'impératrice Élisabeth, reine de Hongrie¹²⁹. On lui vouait une sorte de culte sentimental. On ne comptait plus les jeunes filles dont les parents avaient choisi de leur donner le prénom d'Élisabeth. Ce sentiment incitait-il à reporter sur son fils les espoirs d'une libération relative de la nation ? J'avais cru découvrir chez mes amis hongrois une tendance à « sentimentaliser » les choses. Dès que quelqu'un avait conquis leur sympathie, ils étaient portés à l'idéaliser. C'était chez eux un trait qui m'avait plu.

¹²⁸ L'expression « les martyrs d'Arad » fait référence aux treize généraux glorieux de la guerre d'indépendance de 1848-1849, tombés en captivité autrichienne au lendemain de la reddition d'armes de Világos. Sur l'ordre de François-Joseph, son officier de l'armée impériale, Haynau, les fit exécuter le 6 octobre 1849. Sauvageot fait remarquer ici que les généraux ne furent pas tous fusillés, contrairement à ce qui était le privilège de leur rang, mais que la plupart furent pendus, sort réservé d'ordinaire aux criminels.

¹²⁹ La reine Élisabeth (1837-1898), princesse bavaroise de la famille Wittelsbach, épouse de François-Joseph I^{er}, impératrice d'Autriche et reine de Hongrie à partir de 1867. Après son couronnement, elle devient *Erzsébet*, une souveraine aimée, admirée, acclamée, fêtée et adulée par les Hongrois. Ces derniers lui firent présent du château de Gödöllő, près de Budapest. Toutefois, parmi les Habsbourg, ce fut le palatin Joseph de Habsbourg (1776-1847) qui se rendit le plus populaire en Hongrie, au point qu'on l'a appelé « le plus hongrois des Habsbourg ». Il déploya beaucoup d'efforts pour faire de Pest-Buda une véritable capitale. Sa statue se dresse toujours au centre de la place qui porte son nom.

J'avais profité de cette rencontre avec Claude Anet à Vienne pour lui faire rencontrer André Leval, un ami de mon père, qui était né comme moi à Constantinople. Après avoir été le correspondant du *Temps* à Budapest avant et pendant la guerre, dans des conditions sur lesquelles je reviendrai, il représentait ce même journal à Vienne, où il se mouvait comme le poisson dans l'eau. Je le rencontrais à chaque passage. Il était toujours présent au Sacher et c'était là que j'avais amené Claude Anet. Nous pensions qu'il pourrait nous éclairer sur l'affaire de Mayerling. Il nous confirma que l'explication officielle avait été et restait celle du double suicide pour des raisons sentimentales.

Avant de rentrer à Paris, Claude Anet voulut se rendre sur la tombe de Maria Vetšera. Je l'y accompagnai. Le professeur A. Lábán, le directeur du Collegium Hungaricum, qui avait fait visiter son palais à Claude Anet, se proposa pour nous servir de guide. Nous prîmes un taxi qui nous conduisit à Mayerling. Le paysage de ce coin du Wienerwald me parut lugubre. Les arbres, à l'exception des résineux, étaient encore sans feuilles. Mais le drame n'avait-il pas eu lieu dans un paysage de neige, la nuit du 28 au 29 janvier 1889 ?

Sur la tombe, il y avait un bouquet de fleurs, toutes fraîches, qui n'avaient certainement pas été achetées chez un fleuriste. Claude Anet s'en émut. Il nous dit regretter de ne pas avoir pensé à apporter une gerbe. Il resta quelques minutes pensif. Je ne l'avais jamais vu sous un tel jour. On le sentait bouleversé. Devant l'Histoire ou devant la tombe d'une jeune martyre ?

Le retour fut silencieux. Mais était-ce parce que je m'étais intéressé à la psychanalyse et aussi à la psychologie pathologique ? Je ne pus m'empêcher de penser que ce qui s'était passé dans le pavillon de chasse était le dénouement de quelque chose de plus compliqué.

Rodolphe était le fils d'une Wittelsbach, cousine de ce Louis II de Bavière dont on savait qu'il avait fini ses jours dans la folie. Elle-même s'était distinguée par son instabilité. Le père de Rodolphe, l'empereur, avait fait éduquer son fils sans ménagement, dès sa plus tendre enfance. On disait qu'il avait eu 55 précepteurs. Avait-il pu résister mentalement à ce dressage de tous les instants ? N'était-il

pas exposé à craquer un jour ou l'autre ? Une intrigue amoureuse avec une jeune fille de 17 ans, mise ou non enceinte, un scandale, des complications de tous les côtés, des déceptions et peut-être aussi des difficultés cachées de santé auraient eu raison de sa volonté. Un accès de dépression pouvait alors suffire.

Sa disparition ne semblait pas avoir eu de répercussion sensible sur le cours des choses. Pas plus que celle d'Otton, son cadet, qui aurait dû prendre sa succession. En y réfléchissant bien, on pouvait même se demander si la Providence n'avait pas sauvé la Hongrie d'on ne sait quelle catastrophe. Son cas pouvait passionner les amateurs de romans historiques, il ne s'inscrivait pas dans l'Histoire.

Excursion dans la campagne

Si la ville hongroise commençait à m'être familière, je n'avais pas encore vu grand-chose des campagnes. Après le pavé des rues qui me rappelaient les villes d'Autriche, il me tardait d'aller respirer l'air des champs. Mon ami Béla Zolnai se chargea de me faire connaître la Grande Plaine, cet *Alföld* (Bas Pays) dont je n'avais aperçu que de fugitives images en me rendant à Szeged. Il m'emmena dans des sites plus prestigieux, cette fameuse plaine du *Hortobágy*¹³⁰, célèbre pour ses « mirages ». Pour quelqu'un qui n'avait jamais connu d'autre plaine que celle de Beauce, ce fut un choc. On se sentait prisonnier de la terre et du ciel. Il n'y avait pour ainsi dire plus d'horizon. Cela rappelait la vision qu'on a en haute mer, sensation qui, elle, m'était bien connue, puisque j'avais plus d'une fois voyagé à bord des paquebots qui desservaient ce qu'on appelait alors les Échelles du Levant. Les villages, relativement peuplés, consistaient en une voie principale très longue, très large, bordée de maisons aux toits de chaume, aux murs de pisé passés à la chaux. C'était partout des rez-de-chaussée avec des vérandas. Il n'y avait même pas ce grenier avec la sempiternelle échelle qu'on voyait dans le pays de Loire. La voie

¹³⁰ *Hortobágy* : petite unité géographique dans l'Est du pays, non loin de la rive gauche de la Tisza, s'étendant sur une bande de plaine d'environ 2 000 km².

centrale n'était ni une rue ni une route mais une large piste que la moindre pluie changeait en une mare de boue. Hors de ces agglomérations, c'était une immensité de champs, de blés ou de maïs, ou de la steppe herbue où paissaient des troupeaux : des bœufs aux cornes puissantes, des chevaux, des moutons. Bergers, vachers et gardiens portaient le costume traditionnel. De temps en temps se dressait la silhouette d'un puits à balancier. Tout cela me parut passablement exotique. Je croyais me trouver dans un paysage proprement dit hongrois. J'ignorais qu'il m'arriverait plus tard de découvrir un puits à balancier à la sortie de Louhans, en pleine Bresse, et des maisons identiques dans la Camargue. Mais à ce moment-là, je pensais avoir enfin découvert un peu de l'exotisme que je cherchais.

Mais si les maisons et les puits n'étaient pas une exclusivité hongroise, les gens, par contre, m'apparaissaient différents des paysans de chez nous. D'abord, ils avaient conservé leurs vêtements d'autrefois. Ensuite, ils étaient propres, y compris dans leur tenue de travail. Même les vieux, plus particulièrement les vieilles femmes, semblaient se soucier de garder une certaine tenue. Les intérieurs par contre étaient très rudimentaires. Peu de meubles, de la terre battue, mais les murs blanchis à la chaux et des tapisseries aux décors souvent géométriques. Sur beaucoup d'objets, on trouvait, gravés ou peints plus ou moins naïvement, des dessins aux couleurs vives avec, presque partout, la même tulipe stylisée. Les gens vous accueillaient avec empressement et une sorte de politesse qui, contrairement à celle observée dans les villes, n'avait rien d'obséquieux. Ils conservaient dans leur comportement et dans leurs gestes une sorte de dignité qui rappelait celle que j'avais observée en Norvège, par exemple. Il y avait, dans leur attitude, une sorte de réserve. On sentait qu'ils gardaient leur distance parce que nous étions des « gens en pantalon », comme ils nommaient les bourgeois et plus généralement tous ceux qui allaient en habits modernes, (ainsi que je l'ai signalé plus haut). Manifestement, une démarcation, invisible mais sensible, rappelait que nous appartenions à deux mondes différents. Entrer en conversation n'était pas commode, d'autant moins que j'ignorais les formules rituelles qu'il fallait employer dans ce cas.

Zolnai, heureusement, y était initié, mais le hongrois que je parlais était trop « choisi », en réalité trop occidentalisé, pour ne pas dresser comme une sorte de barrière invisible mais sensible entre eux et moi. J'avais pourtant réussi à m'exprimer de telle sorte que je ne faisais plus « étranger » à Pest ou dans toute autre ville, mais je parlais néanmoins une langue trop savante et aussi trop « puriste ». Il me répugnait en effet de me servir d'expressions qui me semblaient peu hongroises et qui d'ailleurs passaient pour telles chez les gens avertis. En particulier, j'évitais les allémanismes autant que je pouvais. Par là même, mon parler prenait un accent un peu trop solennel. Toutefois, présenté comme Français, je constatai partout que la distance qui me séparait de mes interlocuteurs se réduisait immédiatement. Malgré tout, je ne parvenais pas à m'entretenir aussi directement avec eux que j'avais pu le faire en Norvège ou en Finlande. C'était moins décontracté ou, si l'on préfère, cela restait un peu guindé.

Bientôt, je pus discerner que la paysannerie n'était pas non plus un tout homogène. Il y avait les petits propriétaires terriens qui se faisaient aider par des journaliers. Mais ces derniers se répartissaient à leur tour en deux classes distinctes. Il y avait les *zsellérs* qui possédaient ou louaient un lopin de terre et gagnaient le reste de leur pain en louant leurs bras à la journée. Et puis il y avait ce qui s'appelait la « paysannerie pauvre » (*szegényparasztság*) qui était formée par la masse des sans-terre. Ceux-ci fournissaient le gros des valets de ferme et autres domestiques agricoles, permanents ou saisonniers, engagés par contrat (*kommenció*), généralement à l'année et presque aux enchères dans certains cas, quand il s'agissait de troupes ou d'équipes volantes commandées par un des leurs, les *summás*.

Un de mes élèves, fils de paysans de la Transdanubie, Ferenc Jankovich¹³¹, prit le relais de Zolnai. Lui, il m'emmena auprès de ses proches dans des villages qui ne rappelaient pas ceux de la Grande

¹³¹ Ferenc Jankovich (1907-1971), poète, écrivain. À sa sortie du Collège Eötvös (où il fut l'élève de Sauvageot), il obtint une bourse de deux ans à l'École Normale Supérieure et, à côté de sa propre activité artistique, traduisit de nombreux auteurs français, comme Alexandre Dumas, Molière et Romain Rolland.

Plaine. Les cultures n'étaient pas les mêmes, ni les élevages. Le terroir était accidenté, tout comme en Bourgogne par exemple. Il y avait des vignes et des vergers, mais les grandes propriétés n'y étaient pas moins nombreuses. Le gros de la domesticité agricole était établi dans ce qui s'appelait des *pusztas*. Les *cselédek* ou domestiques agricoles y étaient logés dans des habitations passablement misérables où des familles distinctes étaient abritées sous le même toit et vivaient dans une promiscuité qui me surprit. Leur vie a été magistralement décrite par l'écrivain et poète Jules Illyés¹³² dans un livre qui est un des chefs-d'œuvre du genre et a été traduit sous le titre *Ceux des pusztas*. Grâce à Jankovich, je pus étudier de plus près ce qui se passait dans deux villages, où je recueillis une documentation abondante qui me fut saisie, avec d'autres dossiers, lors d'une perquisition, le 6 décembre 1941, à mon domicile de Paris. Les données qui m'avaient été fournies recoupaient ce qu'a exposé Illyés avec un extraordinaire talent et une rare force évocatrice. C'est là que je compris comment se présentait ce qui était le bas-fond de la société hongroise. La réalité observée lors de cette investigation sur le terrain était d'autant plus révoltante que la grande crise mondiale s'amorçait. On rencontrait partout des êtres sous-alimentés, mal vêtus, soumis à un travail excessif pour une rétribution misérable. Ces paysans avaient moins fière allure que ceux de la Plaine, mais on devinait qu'une effroyable amertume s'accumulait en eux et qu'un jour aurait lieu une explosion. Ils se jetteraient alors sur les terres de leurs maîtres... Et je me remémorai ce qui s'était passé en France lors de la Grande Révolution, les châteaux en feu et la grande peur passant sur les campagnes. Oui, Sándor A. avait raison, ce serait le communisme. Aucun autre mouvement ne pourrait les satisfaire parce que les politiciens des

¹³² Gyula Illyés (1902-1983), poète, écrivain, auteur de théâtre, grande figure de la littérature hongroise du XX^e siècle. À Paris à partir de 1921, ses premiers poèmes parurent dans les journaux éphémères de l'émigration hongroise. De retour en 1926, il publia ses poèmes dans le *Nyugat*, dont il est le directeur après la mort de Babits en 1941, tout en changeant simultanément le titre en *Magyar Csillag* (Étoile hongroise). Son ouvrage sociologique, *Ceux des Pusztas* brosse un tableau bouleversant de son terroir et de sa famille.

autres partis n'auraient jamais le courage, voire l'audace, d'envisager un remodelage de fond en comble de cette société devenue invivable.

Ce qui surprenait, c'était que ces affamés et ces humiliés continuaient à aimer leur travail, à l'exécuter consciencieusement, même si leurs gestes étaient lents et leurs visages marqués par la fatigue et la tristesse. Chaque fois que nous rentrions à Pest, Jankovich et moi, j'avais peine à contenir la révolte qui grondait en moi. Je m'en ouvrais à mon élève, mais en lui conseillant de garder pour lui les réflexions que je formulais. Il ne servait à rien de crier cela par-dessus les toits. La police surveillait étroitement quiconque passait pour être en désaccord avec les maîtres du pays. J'eus la chance d'obtenir une bourse du gouvernement français pour Jankovich et l'envoyai faire un stage à l'École Normale Supérieure, rue d'Ulm. Il y serait provisoirement en sûreté.

Oui, la Hongrie disposait de masses paysannes endurcies par des siècles de corvées, mais dont le moral n'avait pas été brisé. Ces hommes et ces femmes avaient une faim et une soif inextinguibles de s'instruire, de se développer, de se libérer. Ils étaient le réservoir où la nation pourrait puiser ses ultimes ressources à l'heure où interviendrait le cataclysme dont on pressentait vaguement la venue, sans savoir comment ni quand il se produirait. Ce qui était sûr, c'est que tout le monde portait en soi une sourde inquiétude de l'avenir. Il n'y avait même pas d'espérance pour aider à supporter les affres du présent.

De ces expériences, il résultait que la société hongroise était encore plus hétéroclite dans sa réalité que je n'avais pu m'en rendre compte jusque-là. Pouvait-on se représenter que toutes ces classes distinctes, rivales et ennemies, formaient vraiment un seul peuple ? Qu'y avait-il de commun entre le demi-serf des *pusztas* et le grand aristocrate qui se targuait de ses quartiers de noblesse et ne fréquentait guère que ses pairs ou ceux qui lui paraissaient être ses pairs dans d'autres pays. Les meilleurs d'entre eux croyaient être quittes envers leurs confrères.

Le miracle, suprême recours, ultime espoir ! Je ne me doutais pas alors qu'un jour du début de juin 1940 j'entendrais la même formule émise par le président du Conseil des Ministres de la République

Française, Paul Reynaud, tandis que les armées allemandes se ruaient sur Paris à marche forcée. Rétrospectivement il me souvient que le comte Hoyos ne croyait pas à la possibilité du miracle et qu'il était à la fois plus lucide et plus franc que le politicien français. Plus courageux aussi.

La Hongrie avait connu des soulèvements paysans et plus particulièrement la fameuse jacquerie de 1514¹³³ au cours de laquelle un modeste capitaine sicule de « gens d'armes » s'était distingué à la tête des troupes de paysans révoltés. Vaincus, les rebelles avaient subi une répression impitoyable. Ils avaient été abattus, pendus, empalés par milliers et un nouveau statut avait été imposé à la paysannerie, qui la réduisait à une servitude complète, selon les dispositions du trop célèbre « Triptyque de Werbőczy »¹³⁴. Il est vrai que notre noblesse en avait fait tout autant en 1358. Ici encore, nous avons donné de l'exemple... Fallait-il compter avec un nouveau mouvement de révolte de la « paysannerie pauvre » ? Si son sort avait été amélioré légalement après la révolution de 1848, elle ne jouait toujours aucun rôle politique. Seuls s'étaient organisés les « petits propriétaires » ou, si l'on préfère, les « petits exploitants » (*kisgazdák*). Ils formaient un parti politique, lequel essayait d'envoyer au parlement-fantôme le plus possible de députés, ce qui n'était pas facile avec le scrutin oral en vigueur, et combien vigoureusement !

Revenu de ces tournées dans la campagne hongroise, je me persuadai que le problème paysan était celui qui avait le plus d'importance. Il se posait depuis des siècles et à mesure que le temps passait, il devenait de plus en plus urgent de lui donner une solution.

¹³³ György Dózsa (?-1514), chef d'une jacquerie dont l'échec conduisit à l'oppression encore plus cruelle des serfs hongrois. Ce soulèvement fournit un thème à un bon nombre de représentants de la littérature hongroise : József Eötvös en fit un roman, *La Hongrie en 1514* (1847), Mór Jókai un drame (1857). L'événement est réactualisé dans une pièce de Gyula Illyés (1957).

¹³⁴ István Werbőczy (environ 1460-1542) : son *Tripartitum* rédigé en latin (1517) codifie la loi coutumière de la société féodale hongroise. Il fut également homme politique.

Le poids de la terre

Un après-midi, au *Kruzsok* où je m'étais rendu comme à l'accoutumée, je vis venir Eckhardt tout agité. À peine assis, il sortit de sa serviette un mince petit livre qu'il posa sur la table avec solennité. « Voici », déclara-t-il, « les prémices d'un nouveau poète. C'est un fils de la terre hongroise et c'est elle qui chante dans ses vers ». Il fit passer la plaquette de main en main. Je lus sur la couverture un nom d'auteur : Gyula Illyés et un titre un peu énigmatique : *Nehéz föld*. Fallait-il traduire « Terre lourde » ou « Terre difficile » ? Pour le savoir, il fallait avoir lu le recueil de poèmes que je tenais en main. Je posai la question à Eckhardt puisqu'il avait l'avantage de les connaître. Sans sourciller, il me répondit « Terre lourde ». C'est resté la traduction utilisée par mes amis hongrois. Il me remit le livre et dit : « Lisez-le ».

Je le lus. Cette fois, je perçus à travers la musique des vers les odeurs de la terre hongroise, celles aussi que portait son peuple : la sueur, les relents du paprika et d'autres senteurs, indéfinissables. Oui, c'était authentique et c'était exprimé par des mètres compliqués, longuement et savamment construits. On devinait, sous les mots et les cadences, la présence de la poésie latine, de celle de France aussi, qui apportait sa tonalité moderne. L'auteur avait vu le jour et vécu dans cette Transdanubie qui formait la partie occidentale de la Hongrie, une terre qui recelait les vestiges romains et avait servi de point de départ à la contre-offensive de la civilisation romaine lorsque les chefs hongrois avaient décidé de faire de leur peuple de « Gog et de Magog », comme l'avait rappelé Ady, une nation capable de coexister avec les nations chrétiennes. Un de mes collègues de l'École Normale, ou plus exactement d'Eötvös Collegium, récemment arrivé, Gyula Farkas¹³⁵, m'avait déjà plusieurs fois entretenu de cette Transdanubie qui avait joué un

¹³⁵ Gyula Farkas (1894-1958), historien de la littérature. Professeur à l'Université de Berlin (1921 et 1928), au Collège Eötvös (1925) et, parallèlement, directeur de l'Institut Hongrois et curateur du Collegium Hungaricum de la même ville. Plus tard, il devint professeur à l'Université de Munich (1946) et à celle de Göttingue (de 1947 à sa mort).

rôle si important dans l'histoire de la Hongrie et au sujet de laquelle il était en train d'écrire un livre qui fit d'ailleurs une certaine sensation lorsqu'il parut. Ce n'était pas un pur hasard si tant d'écrivains et de poètes étaient originaires de cette partie du territoire. Elle avait été de toute ancienneté un lieu de « culture ».

Je confiai mes impressions à Gyergyai qui s'étonna que je n'eusse pas encore rencontré cet Illyés que je venais de découvrir. Il m'apprit que ce jeune écrivain fréquentait le salon des Babits où je faisais d'assez fréquentes apparitions. Il partageait mon sentiment au sujet des poèmes du recueil *Nehéz föld* et aussi ma perplexité sur la traduction qu'il fallait donner de ce titre. Tout comme l'allemand et les langues nordiques, le hongrois ne distingue pas le concept de « lourdeur » du concept de « difficulté ». L'acception variait selon les locutions où le mot *nehéz* (correspondant au *schwer* de l'allemand, au *svår* du suédois, etc.) figurait. Seulement, cette fois, nous avions affaire à un titre et rien ne venait nous éclairer sur l'acception qu'il fallait choisir. Je lui fis observer que le « rendu » proposé par Eckhardt me paraissait déplacé, parce qu'on pouvait l'interpréter comme désignant un terrain argileux, difficile donc à travailler. Il conviendrait de trouver une formule plus évocatrice de ce qu'avait voulu dire le poète...

De leur côté, mes élèves Étienne Lelkes¹³⁶, Paul Újvári, Béla Pogány¹³⁷ estimèrent qu'il était temps de m'inciter à lire ce qui leur paraissait être le livre capital du temps, ce fameux *Elsodort falu* (Village emporté) que Dezső Szabó avait publié dès 1919. C'était un roman en trois gros volumes, qui relatait les sévices subis par un village hongrois que le Traité de Trianon avait attribué à la Roumanie. L'intrigue

¹³⁶ István Lelkes (1905-1983), historien de la littérature, critique, traducteur. Il obtint – en tant que membre du Collège Eötvös – un diplôme de professeur de hongrois et de français ainsi que le titre de docteur ès lettres à l'Université de Budapest. Entre 1946 et 1949, il dirigea l'Institut Hongrois de Paris et, à partir de 1950, il travailla comme professeur à Budapest.

¹³⁷ Béla Pogány (1896-1962), écrivain, critique. Il poursuivit ses études universitaires en tant que membre du Collège Eötvös à Budapest. Entre 1923 et 1927, il vécut à Paris et s'occupa, en compagnie de László Gara, de la préparation de deux anthologies de la littérature moderne hongroise.

commençait juste avant la guerre et l'auteur montrait ce que cette guerre avait fait du village successivement pris et repris sur l'ennemi, puis perdu, littéralement emporté à la dérive par la tempête historique comme par une tornade. Les personnages étaient non pas des paysans, mais des notables. Ils étaient démesurément idéalisés et on les voyait aux prises avec tous les ennemis des Hongrois : étrangers, juifs, capitalistes de tous poils, intellectuels décadents, etc. Plusieurs des héros du livre quittaient le village pour aller faire fortune dans la capitale où ils ne rencontraient que la perte. C'était une sorte de réquisitoire forcé contre toutes les puissances de ce qui était le mal hongrois. Pour s'en guérir, ou y échapper, il n'y avait qu'une solution : retourner à la terre hongroise, purifier la race, lui rendre force et vigueur afin qu'elle finisse par rétablir la situation et vaincre tous ses ennemis. Certaines pages apportaient un souffle de révolte ou parfois d'enthousiasme qui ne pouvait pas ne pas secouer de la tête aux pieds les fils d'une nation vaincue, humiliée et inquiète au sujet de sa survie même. Je dis bien les fils, car ces pages viriles et même violentes émouvaient surtout les lecteurs, moins les lectrices. La langue était splendide, parfois un peu trop même, car il y avait des phrases qui sentaient la rhétorique, mais elles étaient scandées comme si l'auteur les avait hurlées à la face de son lecteur. L'homme qui était derrière ce livre, où les allusions autobiographiques ne manquaient pas et où l'on côtoyait souvent des personnages dont on devinait l'identité, était lui-même un violent, qui adorait les excentricités et ne se privait pas d'épater le bourgeois tant par sa façon de se comporter en public que par ses outrances en tout genre. Il ferait penser aujourd'hui en France à un Jean-Edern Hallier, mais en plus grand, avec plus de talent et une maîtrise extraordinaire du verbe. Il avait fait ses débuts comme linguiste à sa sortie d'Eötvös Collegium. Il avait en outre fait une partie de ses études dans notre propre École Normale de la rue d'Ulm et y avait acquis une connaissance vaste et approfondie de notre littérature. Il s'y était fait aussi des amis, notamment en la personne de Jérôme Tharaud, lequel avait de son côté passé plusieurs années à Eötvös Collegium où j'avais pour ainsi dire été l'un de ses successeurs et où son souvenir était très vivant. À lire de plus près le roman de Dezső Szabó, on découvrait qu'il avait beaucoup

appris au contact de la littérature française. Mais il était aussi un orateur d'une grande puissance expressive. Son verbe sonore subjuguait les jeunes étudiants qui venaient écouter ses harangues dans lesquelles il n'avait pas peur de s'en prendre à tout le monde, se faisant des ennemis à plaisir.

Si mes élèves tenaient tant à me le faire lire, c'est qu'ils estimaient que Szabó exprimait à merveille leur protestation, en même temps qu'il posait le perpétuel problème de la terre hongroise. Car c'était selon lui le paysan qui réunissait toutes les vertus authentiques du Hongrois. En somme, l'avenir de la nation reposait sur ses robustes épaules.

Toutefois, Dezső Szabó n'était qu'un chaînon dans une longue suite d'écrivains qui avaient chanté la terre hongroise et donc aussi le paysan. Dès le début du XIX^e siècle, les grands écrivains avaient tourné leur regard vers le peuple des campagnes qui symbolisait à leurs yeux l'essence même de la « hongarité » (*magyarság*). Tout un mouvement intellectuel s'était mis en branle, que l'on désignait sous l'appellation de *népiesség*, c'est-à-dire du « populisme ». Ce mouvement, en littérature, avait été marqué par un retour à la langue populaire, celle des campagnes, plus ou moins dialectale. Naturellement, on n'était pas allé jusqu'à recommander d'écrire directement en dialecte pur, comme l'ont fait les Norvégiens et les Finnois dans certains cas. On se contentait d'une langue assaisonnée de locutions régionales ou même dialectales, ce qui faisait très « couleur locale ». Cette recherche du « populaire » (*népies*) n'était toutefois pas poussée trop loin. On ne sortait jamais de la « langue commune », celle qui avait été façonnée et refaçonnée au cours des siècles par les élites. On me citait en exemple, naturellement, Petőfi, « le plus grand génie poétique de la Hongrie » comme on peut encore lire dans le manuel déjà mentionné, dû à trois des meilleurs historiens de la littérature hongroise (T. Klaniczay¹³⁸, J. Szauder¹³⁹,

¹³⁸ Tibor Klaniczay (né en 1923), historien de la littérature, ancien membre du Collège Eötvös, spécialiste de la Renaissance et du baroque en Hongrie. Il collabora également à la rédaction de *l'Histoire de la littérature hongroise* (1957) et est l'auteur, avec József Szauder et Miklós Szabolcsi, de *l'Histoire abrégée de la littérature hongroise* (1961).

¹³⁹ József Szauder (1917-1975), historien de la littérature, critique. Ancien membre du

M. Szabolcsi¹⁴⁰ : *Kis magyar irodalomtörténet* [Histoire abrégée de la littérature hongroise], p. 140). Mais la langue même de Petőfi me semblait assez peu conforme au parler dialectal des paysans de son temps. Et puis, ce jeune poète avait parcouru pratiquement toute la Hongrie, même s'il s'était surtout attaché à la Grande Plaine qu'il avait souvent évoquée dans ce qui me paraissait être ses meilleurs poèmes. À le lire de plus près, j'avais découvert trop de vocables plus ou moins récemment fabriqués par les « innovateurs » (*nyelvújítók*). Comme pour contrebalancer ces néologismes, il avait employé pas mal de formes archaïques ou archaïsantes. Mais où était dans tout cela le vrai peuple des campagnes ?

Par contre, il m'était apparu que ce qu'avait écrit János Arany¹⁴¹, l'autre grand poète de l'époque, ami et admirateur de Petőfi, sentait davantage la terre et ses poèmes épiques s'inspiraient de la tradition populaire. Mais ni Petőfi ni Arany n'étaient les authentiques porte-parole de la paysannerie. D'ailleurs, à leur époque, la paysannerie s'intéressait fort peu aux progrès de la littérature de langue hongroise. Les paysans libres possédant quelque terre avaient assez de mal à se maintenir et leur regard ne portait guère plus loin qu'au bout

Collège Eötvös, diplômé de hongrois et d'italien. Le gros de ses recherches ont trait aux Lumières et à l'aube de l'ère des Réformes.

¹⁴⁰ Miklós Szabolcsi (1921-2000), critique, historien de la littérature, diplômé de l'Université de Budapest en lettres hongroises et françaises. Ses recherches portent sur la poésie d'Attila József dont il était un des plus éminents spécialistes.

¹⁴¹ János Arany (1817-1882), poète, ami et frère de Petőfi, représentant du « classicisme populaire ». Il naquit à Nagyszalonta, petite ville située aujourd'hui en Roumanie (Salonta). Son enfance s'écoula dans un milieu de paysans pauvres. Il exerça d'abord le métier d'aide-instituteur et ensuite celui de notaire. Après l'étude des classiques de l'Hellade (Homère et Sophocle) et de la langue anglaise, il s'amusa à composer une épopée comique, la *Constitution perdue* (1845), où il railla les bizarreries de la vie départementale. Le prix de la Société Kisfaludy attribué à son travail stimula sa vocation poétique au point qu'il tenta encore une fois sa chance au concours suivant de cette même société. C'est ainsi que naquit la trilogie *Toldi* (1847-1879). Du même cru sont issues une épopée satirique, les *Tziganes de Nagyida* (1852), et une « légende hun », la *Mort de Buda* (1863). Ses ballades constituent des modèles du genre, mais sa production lyrique d'Arany ne fut pas appréciée à sa juste valeur avant longtemps.

de leur village. Ceux dont les fils s'élevaient à un rang plus élevé dans la société avaient de la peine à suivre de plus ou moins loin leur carrière, car ils leur échappaient pour appartenir désormais à une autre classe, à laquelle ils n'avaient pas accès. Les choses ayant assez peu changé, j'avais observé ce phénomène dans les villages où l'on m'avait conduit. Une rupture se produisait entre ceux restés à la terre et ceux qui étaient partis chercher fortune dans un monde différent. Cela me rappelait un cas que j'avais connu au pays de Loire. Dans une famille de Briare, l'un des fils, envoyé au séminaire par le curé-doyen qui avait découvert sa vocation, était revenu en visite auprès de sa mère devenue veuve et celle-ci n'avait pas pu s'habituer à lui adresser la parole autrement qu'en l'appelant « Monsieur l'abbé ». Le jeune prêtre avait fait de vains efforts pour l'en dissuader et quand il était retourné à son poste, il avait emporté un visible chagrin de cette séparation qu'il n'avait jamais imaginée. Il arrivait qu'on pût, même sous le régime féodal que connaissait la Hongrie, sortir du bas-fond de la paysannerie sans terre pour s'élever jusqu'à des postes importants, surtout si l'on faisait une carrière d'Église, mais on laissait derrière soi son origine telle une défroque dont certains avaient même plus ou moins honte. Le phénomène était universel : il ne caractérisait ni la société hongroise du temps de Petőfi et d'Arany, ni la situation dans laquelle j'avais trouvé la Hongrie, ni même la société française prétendument affranchie par la révolution de 1789. On en souffrait ailleurs aussi. Le Norvégien Arne Garborg¹⁴² avait même écrit un beau roman là-dessus et Strindberg avait dit son amertume dans ses confessions (*Le fils de la servante*, *Tjänstekvinnans son*). Depuis lors, de nombreuses confessions d'auteurs ont confirmé le bien-fondé de ces observations, en dépit des dénégations de certains écrivains issus de la classe ouvrière ou de la classe paysanne qui se targuent non seulement d'être restés fidèles à leur classe d'origine, mais même de ne s'en être jamais éloignés.

¹⁴² Garborg, Arne (1851-1924), écrivain norvégien, dont la plupart des œuvres furent rédigées en norvégien dit vulgaire (patois appelé initialement *landsmal*, plus tard *nynorsk*).

Le prétendu « populisme » paysan des écrivains hongrois se révélait assez trompeur avec ses illusions bucoliques. Rarement il était fait état des duretés de la vie paysanne alors qu'était mis en relief la simplicité des mœurs des gens de la terre, leur bon sens, leur respect pour les valeurs morales, etc. De telles lectures m'avaient touché quand j'étais un tout jeune garçon qui lisait *La Mare au diable*, *La Petite Fadette* ou *François le Champi*. La littérature allemande débordait, elle aussi, de bucolisme virgilien. Peter Rosegger, entre de nombreux autres, avait enchanté un vaste public. Mais j'avais lu aussi Clara Viebig, Zola et surtout les Norvégiens et les Finnois, à commencer par Alexis Kivi¹⁴³. Le monde rural n'y paraissait plus sous l'aspect d'une fausse simplicité et d'une fausse pureté. Les gens y étaient aussi mauvais que dans les villes. Ils étaient mus par les mêmes passions, les mêmes vices. Le décor était différent, mais la comédie humaine était bien la même. Et je me souvenais des gens de Briare-sur-Loire et des récits d'une grand-tante dont j'avais, encore tout enfant, écouté les commérages qui ne m'étaient pas destinés. Enfin, durant les vacances passées en famille dans le Haut-Doubs, j'avais pu observer moi-même comment vivait un village français. Ce n'était pas non plus toujours beau.

Pour toutes ces raisons, les poèmes tout frais d'Illyés m'avaient intéressé et séduit. D'autant plus que cette poésie lyrique était porteuse des drames que vivaient les paysans hongrois. La vie à la terre était un fardeau encore plus lourd à porter que ne l'était l'existence des autres travailleurs, pourtant peu enviable, surtout dans la Hongrie d'après le Traité de Trianon. Ce qui me fascinait dans cette poésie, par ailleurs très savante, c'est que j'y retrouvais une préoccupation qui était la mienne : déterminer en quoi cette population rurale était proprement hongroise. En outre elle rendait un son nouveau.

En effet, le paysan hongrois, celui de l'Est, avait été décrit par le grand Sigismond Móricz dans ses romans, ses contes et ses

¹⁴³ Alexis Kivi (1834-1872), écrivain finlandais. Son œuvre principale, *Les sept frères* (1870), fut traduite dans toutes les langues les plus répandues.

nouvelles, et même dans son autobiographie. Il semblait si vivant, sa misère était étalée avec tant d'authenticité qu'on ne pouvait pas ne pas saisir de quoi il était question. Móricz n'hésitait pas à mêler à son texte du dialecte, sans doute quelque peu « arrangé », mais cela faisait de l'effet, venant directement ou presque de la bouche de ses héros. Sans doute n'allait-il pas dans ce sens aussi loin qu'un Norvégien comme Arne Garborg ou un Finnois comme Sillanpää¹⁴⁴, mais cela donnait une senteur de terroir qui renforçait la force du récit. Illyés, qui était lui-même issu directement de paysans, n'a usé que très discrètement de ce procédé. Il s'en tenait, et cela jusqu'à la fin de sa carrière, à semer de loin en loin quelque menu grain de patois. Juste pour créer l'ambiance. Et puis son paysan n'était pas le même. C'était celui de Transdanubie. Il était plus près de l'Occident et, d'après tout ce que j'avais appris, il était peut-être encore plus malheureux que celui de l'Est, perdu dans ses *tanyas* mais sous un ciel que ne bornait aucun horizon. Illyés a d'ailleurs écrit que lui-même se sentait mal à l'aise dans les paysages qui n'avaient pas été modelés par le travail de l'homme. Au contraire d'un Rousseau et de tant d'autres amateurs des natures sauvages et grandioses, il lui fallait voir des champs cultivés, des habitations, des chemins, des ponts, en bref, tout ce qui atteste la présence humaine. Nous avons eu à ce sujet une longue conversation. Sans partager son sentiment, je lui avais avoué qu'il ne me déplaisait pas de me trouver au pays de Loire où, d'une église, souvent ancienne, on pouvait toujours apercevoir les autres clochers à l'horizon. Et même quand on se trouvait en pleine Beauce, il suffisait de parcourir quelques kilomètres pour voir apparaître la flèche de Notre-Dame de Chartres qui avait si puissamment attiré le regard de Péguy. Le paysan de Transdanubie vivait sur une terre de civilisation romaine, toute proche de l'Autriche, et bordant au sud

¹⁴⁴ Frans Eemil, Sillanpää (1888-1964), écrivain finlandais, lauréat du prix Nobel. Une des figures de proue de la littérature nationale finlandaise : il fit ses premiers pas, avec des œuvres consacrées à sa terre natale et à la vie du peuple. Dans ses romans réalistes, il évoqua avec un grand bonheur artistique le sort des anciens colons.

la Croatie, province anciennement soumise à la Hongrie¹⁴⁵, mais qui était, elle aussi, l'avant-poste de l'Occident d'obédience romaine.

Dans cette région, l'homme de la terre avait pris conscience de son infortune. Il se sentait écrasé par sa misère et commençait à nourrir des pensées « mauvaises ». Illyés n'a pas hésité, sous le régime féodal où il s'était retrouvé après son séjour à Paris, à dire la vérité sur la condition de ceux qui demeuraient ses parents. Il l'a criée dans cette *Élégie* qui causa tant d'émoi à nombre de ceux qui lurent ce poème :

Devant la gare de Kölesd,
 Au bord du quai constellé de crachats,
 Est assis un journalier.
 À ses côtés, une fillette et une femme.

Sur les genoux de la femme, un panier.
 La fillette mange des graines de citrouille.
 Sur la tête de l'homme, un chapeau troué,
 Des cheveux poussent hors du trou.

Ils ne parlent pas. Indifférents,
 Ils attendent le train, et l'avenir.
 Devant eux, deux houes à grosse tête,
 Entrecroisées clignent au soleil.

À leur immobilité même,
 Cela se voit qu'ils sont des Hongrois, de cette terre
 Dont ils sont les gens au nom desquels
 Les gouvernants parlent,

¹⁴⁵ Croatie : territoire occupé en 1091 par Saint Ladislas I, roi de Hongrie (1077-1095), dont la sœur Hélène fut la veuve du roi croate Zvojnimir. Son annexion définitive à la Hongrie intervint après la conquête des grandes villes dalmates sous le règne du roi hongrois Coloman (1095-1116) qui accéda au trône de Croatie en 1102.

Au nom de qui des journaux
Polémiquent, dans l'intérêt desquels
Ont été faits ces rails qui scintillent,
Et tout là-bas cette église.

C'est d'eux que s'enthousiasment les poètes,
Pour eux que s'exerce l'armée,
Pour eux se réunissent des conférences,
Et s'entrechoquent des verres de cristal.

C'est en leur nom que roule le ministre
Dans sa voiture de luxe et c'est pour leurs âmes
Que se prosterne et prie le prélat
Et élève le ciboire en or.

Eux, c'est eux que j'ai cherchés moi aussi,
Eux à qui j'ai voulu parler toujours.
Us sont ici maintenant, qui me regardent.
De mes doigts, je pourrais les toucher.

Oui, le peuple, dont la parole est belle,
Le créateur de chants, travailleur, combatif.
Vague du fleuve sans fin,
Ici surgit, est visible.

L'homme a les pieds nus.
D'entre ses grands orteils crochus
Il gratte la poussière et la crasse.
Il porte la main à sa poche, n'en extrait rien.

Derrière les rails, un peuplier.
Entre deux branches, comme dans un nid,
Le soleil ailé s'est juché, pour une minute.
Il s'y repose, regarde alentour le paysage.

L'homme vers lui tourne les yeux
 Comme fait vers le ciel bleu
 Quelqu'un qui se noie
 Et ne peut plus même crier.¹⁴⁶

Ces accents détonnaient des poèmes dans lesquels était célébré l'homme de la terre. Ils criaient la détresse de cette paysannerie qui était la partie la plus nombreuse de la nation, celle aussi délaissée de tous, en dépit des manifestations littéraires et autres qui prétendaient voir en elle la force millénaire de l'esprit hongrois. En lisant Illyés, je découvrais ce qu'il en était en réalité. Cela venait confirmer mes doutes. C'est qu'il m'avait semblé avoir surpris dans certains regards, avoir perçu dans certains accents, sous certains mots, que ces manants ne formaient plus un troupeau qu'il suffirait de pousser devant soi, à coups de matraque, en leur lançant aux trousses la maréchaussée. Bien des hommes que j'avais rencontrés avaient fait la guerre. Ils avaient été arrachés à leurs foyers et on leur avait fait voir du monde, un monde dangereux, qui leur avait offert un spectacle qu'ils ne pouvaient oublier. Il en était parmi eux qui avait connu la captivité en Russie et avaient fraternisé avec les moujiks en révolte. Ils avaient connu les heures exaltantes du début de la révolution, qui avait fait naître en eux un immense espoir, vite et brutalement déçu, mais qui semblait ne pas s'être tout à fait éteint. Ils aspiraient au changement. La plupart n'en avaient peut-être que très confusément conscience. Ils ne pouvaient se résigner, croire que tout avenir était définitivement bouché.

Oui, le poids de la terre pèserait lourd sur le destin à venir de la nation hongroise.

Les nouveaux venus

J'étais retourné bien souvent chez Babits et, un soir, ou plutôt une fin d'après-midi, je finis par y rencontrer ce Jules Illyés dont les poèmes avaient eu tant d'effet sur mon imagination. C'était un grand garçon

¹⁴⁶ Ce sont les premiers vers du poème *Élégie*, tiré du recueil *Fauchées de regain*.

qui faisait montre de pas mal d'aisance. On le sentait sûr de lui. Il était déjà rentré de Paris depuis quelque temps. Il en avait rapporté beaucoup d'impressions, beaucoup d'enseignements et une conception parisienne de la littérature. En particulier, il s'était enthousiasmé du surréalisme qui en était alors à ses débuts. Il avait réussi ce tour de force de pénétrer dans le petit monde des lettrés d'avant-garde du Paris de l'époque. Il l'avait vécu sur place et, sur ce point, il était bien mieux informé que je ne pouvais l'être. Son français était presque impeccable. Ses discours trahissaient d'ailleurs qu'il s'était passablement bien acclimaté en France. Il y avait pris l'habitude de parler sans détour et même presque trop franchement, car il ne cachait pas ses opinions d'extrême gauche. J'en fus quelque peu surpris et inquiet. Je m'étais accoutumé à la réserve et à la prudence, ne fût-ce que pour ne pas « compromettre » mes interlocuteurs. Il me parut qu'Illyés ne s'était pas encore réadapté au climat qui régnait autour de nous. Il me fit un panégyrique du régime soviétique. J'aurais cru entendre quelque brave intellectuel parisien.

Illyés était le premier écrivain hongrois de la jeune génération qui se trouvait en ma présence. Il était même de plusieurs années mon cadet et je pouvais donc me permettre avec lui d'être plus direct qu'avec les « gloires » auxquelles j'avais eu affaire jusque-là. Commencée en français, notre conversation se poursuivit en hongrois, par politesse. Il eût été déplacé de faire un aparté dans une langue que le maître et la maîtresse de maison n'auraient pu comprendre et surtout auquel ils n'auraient pu participer. Mais Babits répugnait à parler de sujets politiques. Il nous fallut donc revenir à la littérature. C'était d'autant plus indiqué que le maître de maison n'était pas précisément convaincu que le surréalisme renouvellerait la poésie de fond en comble. Une discussion assez animée s'engagea. Ce que je pus entendre tout de suite, c'est que les écrivains présents doutaient qu'il s'agît d'une grande révolution. On en était, dans ce milieu, à la querelle entre le symbolisme et l'impressionnisme. Ady était catalogué parmi les représentants du symbolisme, ce que je me mis à contester très vivement, à la surprise de mes interlocuteurs. La comparaison entre Ady et les symbolistes français me paraissait absurde. N'étant

ni écrivain ni critique littéraire, il m'était difficile d'admettre qu'on puisse définir une mode poétique en la baptisant d'une appellation purement abstraite ne reposant en réalité que sur de vagues concepts pseudo-psychologiques. L'important était la qualité de l'expression et aussi celle du message. Et puis, ce que je reprochais à de trop nombreux poètes français, c'était que leurs vers se lisaient, mais ne pouvaient guère être récités à haute voix comme pouvaient l'être les vers des poètes hongrois que je connaissais.

Il fut alors question des effets de musicalité de la langue. Personne, parmi ceux qui étaient présents, ne pouvait définir celle d'un vers français alors que les procédés de la métrique hongroise étaient facilement analysables, à l'exception toutefois de la poésie d'Ady qui demeurait de ce point de vue une sorte d'énigme. Ce dernier point me paraissait sans importance, puisque c'était quand même une poésie qui se déclamait et dont l'effet sonore se percevait tout de suite. Je citai, parmi les poètes français à la mode, Paul Valéry qui était vénéré entre tous. J'avouai que je n'étais pas assez visuel pour goûter ses vers. Les prononcer à haute voix me décevait et j'en restais là. Sur ce, je demandai à Babits de bien vouloir nous dire l'un de ses derniers poèmes, ce qui l'embarrassa ; mais il eut la bonne grâce de satisfaire à ma demande. Il ne déclamait pas, à la différence des récitants professionnels, mais il produisait ses vers d'une voix sourde, lentement, sans modulations bien marquées. C'était de la musique en sourdine. Mais c'était de la musique « avant toute chose ». En tout cas, j'avais l'occasion de démontrer ce qui opposait la versification hongroise à la française. Je m'en prévalus. Le poète hongrois disposait d'une métrique riche : alternance des syllabes longues et des brèves, des syllabes accentuées et inaccentuées, rimes, allitération, tandis que son émule français n'avait à aligner que des syllabes en nombre déterminé. Le vers français n'avait pour tout ornement que la rime finale et pour articulation que la césure. Il n'était pas aisé d'obtenir des effets musicaux avec, d'une part une suite de syllabes, toutes de durée à peu près égale, terminée par la rime seulement, et d'autre part, des mots qui ne portaient qu'un faible accent d'intensité, tous sur leur dernière syllabe. Pour peu qu'on fît usage de l'orthographe

pour distinguer les prétendues rimes féminines de celles dites masculines, on se trouvait placé devant un dilemme : ou écourter le vers d'une syllabe ou prononcer un réduit, déclaré muet. Ce n'était pas tout : il y avait aussi l'ordre des mots, passablement rigide en français, alors qu'il était relativement libre en hongrois, ce qui permettait des effets d'emphase conférant au vers un élan que le poète français ne pouvait pas produire. À moins de disloquer les séquences de mots, ce qui était impossible, surtout à cette époque où la construction de la phrase française manquait vraiment de souplesse.

Il fut alors question de la place occupée par la poésie dans la littérature moderne ou contemporaine en France. J'eus de la peine à faire comprendre à mes interlocuteurs que les Français ne portaient pas un très grand intérêt à la poésie moderne et encore moins à celle des écoles qui se croyaient révolutionnaires. Ainsi, la plupart des gens instruits ne connaissaient pas Guillaume Apollinaire, ignoraient tout du surréalisme, se moquaient des dadaïstes et autres hurluberlus, pas plus qu'on n'attachait d'importance aux cubistes et autres excentriques. Les femmes à l'âme sensible se récitaient les vers de Paul Géraudy, les intellectuels dans le vent s'extasiaient de tout ce qu'écrivait Paul Valéry. Naturellement, je sentis que personne, dans ce salon, ne m'accordait le moindre crédit. Ce qui les fascinait, c'était ce qu'ils appelaient l'avant-gardisme. Tous les essais, toutes les tentatives pour créer quelque chose de nouveau, si possible de sensationnel, attiraient immédiatement leur attention. Et pourtant, quand on jetait un coup d'œil sur ce que les personnes présentes avaient elles-mêmes écrit, on constatait que rien n'y était vraiment d'avant-garde. La poésie hongroise, tout comme la finnoise, l'estonienne, la scandinave, procédait dans la même ligne que toute poésie en général. Les innovations métriques ne créaient pas une poésie nouvelle. Ce qui était quelques fois moins classique, c'était le contenu. Et pas même toujours, car les fameux « lieux communs » se retrouvaient partout sous des habillements différents. Bien mieux, le vers kalevalien repris par un Koskenniemi ou un Otto Manninen, me paraissait plus raffiné que l'hexamètre de plus d'un poème hongrois. Je songeai aussi à la poésie des scaldes, des anciens Norvégiens, si variée, si audacieuse,

ou à la poésie toute moderne d'un Wildenvey que j'avais eu l'occasion de rencontrer à Oslo.

Vers le même temps, par l'intermédiaire de Gyergyai, je fis la connaissance d'un autre jeune écrivain à peine plus âgé que moi : Tibor Déry¹⁴⁷. Lui, à la différence d'Illyés, était un fils de la bourgeoisie riche. Il avait reçu une instruction poussée, mais n'était en réalité pas plus cultivé qu'Illyés. En revanche, il était homme du monde, assez cosmopolite. Il avait beaucoup voyagé, se déclarait « expressionniste » et avait l'avantage d'avoir publié quelques nouvelles dans la revue *Nyugat*, ce qui lui conférait une sorte de consécration. C'était un esprit ouvert et, à l'instar de certains intellectuels d'Occident, il professait des opinions que nous dirions de « gauche », ce qui, dans le climat politique et social de l'époque, était assez courageux. Pourtant, nous ne sympathisâmes pas. Était-ce parce qu'il faisait un peu « dandy » ? Ou qu'il faisait montre d'un peu de snobisme ? Probablement plutôt parce que j'avais senti qu'il me traitait un peu du haut de sa grandeur, sans doute parce que je n'étais à ses yeux qu'un universitaire. Ce n'était pas la première fois que j'éprouvais ce sentiment quand je me trouvais parmi des écrivains ou des artistes. Autant l'université avait de prestige dans le grand public, autant elle était mal considérée parmi les gens qui appartenaient à telle ou telle coterie. Pour beaucoup d'intellectuels, vrais ou faux, un professeur ne pouvait être qu'un pédant. Cette opinion n'avait pas cours qu'en Hongrie. Il faut concéder que mes collègues, à la différence de ce qui se passait en France, s'enfermaient trop volontiers dans leur discipline et s'interdisaient toute excursion dans un autre domaine. Ainsi, Jean Melich ne parlait que linguistique, alors, comme j'avais fini par découvrir, qu'il s'intéressait à la littérature, aux beaux-arts et encore davantage au théâtre et à l'opéra, sans parler de Gombocz dont la culture était celle d'un homme de la Renaissance. Quoi qu'il en soit, je ne fis rien pour rencontrer plus souvent Tibor Déry. Par ailleurs,

¹⁴⁷ Tibor Déry (1894-1977), écrivain. Issu d'un milieu bourgeois aisé, il collabora à la revue *Nyugat*. Ses premiers poèmes et nouvelles furent frappés du sceau d'une exaltation romantique vibrante mêlée de naturalisme.

ce qu'il avait publié ne me plaisait pas. Je ne trouvais pas son style à mon goût. Sa façon d'écrire ne me paraissait pas assez hongroise. Mais comme il était téméraire pour un étranger de juger un écrivain du cru, j'avais interrogé mes élèves à ce sujet. Ils m'avaient confirmé dans mon jugement. Quant à Gyergyai, il s'était montré plus embarrassé. Il reconnaissait que c'était une écriture qui n'était pas toujours très idiomatique, mais il n'allait pas jusqu'à la condamner.

Un de mes élèves m'emmena un soir à un récital de poèmes d'un autre écrivain, tout à fait différent. Il s'appelait Lajos (Louis) Kassák¹⁴⁸. Celui-là était nettement plus âgé que moi. On le disait issu d'une famille tzigane très pauvre. Il avait commencé à gagner sa vie très jeune, comme apprenti serrurier, dans quelque village perdu. Il avait tout plaqué et pris le trimard. Durant plusieurs années de vagabondage, il avait parcouru à pied une partie de l'Allemagne, de la Belgique et de la France. C'était d'ailleurs dans notre pays qu'il s'était senti le plus mal. Ensuite, il avait travaillé comme ouvrier d'usine. Il avait fait partie de la social-démocratie, puis l'avait quittée. Soit parce qu'elle n'était pas assez agissante, soit qu'il n'ait pas été capable de supporter sa discipline. C'était un marginal qui s'était instruit lui-même et s'était découvert poète. Il avait pris le chemin de l'exil lors de la chute de la « Commune », en 1919, avait vécu en Autriche, publié des revues littéraires qui avaient eu la vie courte, puis, à son tour, il était rentré dans sa patrie. Pour autant que j'aie compris, il ressemblait surtout à nos libertaires. Son ambition était de révolutionner la poésie. À cet effet, il avait rassemblé quelques jeunes écrivains, quelques jeunes filles également qui désiraient faire

¹⁴⁸ Lajos Kassák (1887-1967), écrivain, poète, peintre, principal propagateur des tendances d'avant-garde du XX^e siècle. Fondateur de plusieurs revues (*l'Action*, *MA* [Aujourd'hui]) dont certaines controversées donna la parole aux jeunes talents d'esprit antimilitariste et novateur, et c'est aussi dans ses colonnes que fut publié l'admirable *Gens de métier* (1915). Après 1919, il émigra à Vienne. Après une tendance formaliste, son œuvre en prose évolua vers le réalisme, comme en témoignent son excellent roman autobiographique *la Vie d'un homme*, celui de fiction, *Angyalföld* (Terre des anges) fait allusion à un des quartiers ouvriers de Budapest. Par la suite, sa vision s'assombrit, indépendamment de la forme d'expression choisie. En tant que peintre, il subit l'influence des tendances d'avant-garde des années 20.

du théâtre ou de la danse. C'est ce que je découvris lors de la soirée où j'avais été emmené à son récital. Il n'y avait pas parlé, ni récité lui-même. C'était une sorte de chœur de femmes en longues robes sombres qui avait psalmodié des poèmes aux vers peut-être encore plus longs que ceux de Walt Whitman, ce qui n'est pas peu dire. Là ne s'arrêtait pas la ressemblance. Leur contenu rappelait un peu celui des vers de l'Américain. On gauchisait, mais sur d'autres rythmes. Ces mélopées n'étaient pas sans charme. Elles flattaient l'oreille, mais n'annonçaient tout de même pas la grande révolution promise.

Ce n'est que bien plus tard qu'il me fut donné de rencontrer Kassák en personne. Il me fit l'effet d'un homme durci par l'adversité, très imbu de ses idées, lesquelles étaient passablement contradictoires. Il me sembla ne plus guère se considérer comme un militant. On aurait dit qu'il était blasé ou déçu et qu'il s'enfermait dans sa littérature. Par contre, il était manifestement autoritaire et je plaignis ceux ou celles qui continuaient à le suivre.

Une autre rencontre me fit connaître un jeune poète, très précoce, dont j'avais vaguement entendu prononcer le nom. Il venait de rentrer de Paris. C'était Attila József¹⁴⁹. Maigre, efflanqué, pauvrement vêtu, un visage de visionnaire, il portait en lui je ne sais quelle ardeur qui lui donnait un regard inquiétant. On le sentait prêt à exploser. J'ignorais tout de lui, bien qu'il eût déjà publié deux recueils de vers. J'appris qu'il était le fils d'un ouvrier qui avait abandonné femme et enfants pour émigrer aux États-Unis. Sa mère, lavandière, avait peiné jusqu'à sa mort prématurée pour l'élever lui et sa sœur, au prix de sacrifices inouïs et de privations dont il portait les stigmates.

¹⁴⁹ Fils d'un ouvrier et d'une lavandière pauvres, Attila József fut l'un des représentants les plus importants de la poésie hongroise du XX^e siècle. Son art qui s'inscrit dans une nouvelle période de la création poétique hongroise unit en son sein les tendances artistiques apparemment contraires de son époque : la poésie dite populaire (s'inspirant du folklore) et celle dite urbaine. D'une grande culture littéraire, ce poète manie les formes poétiques les plus variées avec une assurance et une inventivité uniques en faisant en même temps preuve d'une sensibilité humaine particulière. Souffrant de troubles psychologiques, il se suicida en 1937, à l'âge de 32 ans.

Grâce à son beau-frère, il avait quand même pu faire des études, était parti en France et se retrouvait dans son pays sans moyen de gagner sa vie régulièrement. Il s'exprimait bien en français, s'était mis au courant de la littérature moderne de chez nous. Il me fit penser à Jean Guéhenno, qui était parti d'aussi bas, mais avait eu la chance de naître dans la France de la Troisième République, avait pu entrer à l'École Normale Supérieure, s'était distingué dans l'université, faisant une brillante carrière qui devait le conduire à l'Académie Française. Hélas, le pauvre fils de prolétaires hongrois était venu au monde sous de bien mauvais auspices, juste pour trouver au bout de quelques années un pays ravagé par la défaite et gouverné par une féodalité qui ne connaissait aucune pitié. Il avait eu faim, il avait été humilié, il s'était révolté contre le destin. Ses premiers poèmes étaient ceux de la pauvreté, de la frustration, du désespoir aussi. Pour la première fois, j'entendais le cri d'un authentique prolétaire, porteur d'une plainte qui était celle de toute une partie de l'humanité. Il se disait socialiste et on m'avait même fait entendre qu'il était en réalité communiste. Cela m'avait surpris. L'homme était un rebelle, son verbe ne clamait que la souffrance, la révolte, appelait à la violence. Il se battait pour le droit de vivre, de ne pas mourir de faim, de froid ou même de honte. Il lançait ses vers comme on jette des pierres du haut d'une barricade. Je le voyais se battre dans la rue, seul s'il le fallait. Cette image ne correspondait pas à celle que je me faisais du militant socialiste ou communiste. Ces derniers s'organisaient pour construire plutôt que pour détruire. Attila József, lui, cognait de tous les côtés. Ses poèmes étaient compacts, durs, d'un rythme saccadé. Cette poésie était celle qui avait manqué à nos révolutionnaires de 1848 et à ceux de la Commune. À côté de ces vers hongrois, ce que nous avons entendu n'était que de pauvres vers de mirliton. Le poète prolétaire hongrois faisait penser à Spartacus. Je ne fus pas surpris quand j'appris sa mort en 1937, dans des circonstances tragiques. Il était trop chargé d'explosif pour ne pas éclater. Mais avant de disparaître, il avait exprimé toute la misère des opprimés, des humiliés, des exploités.

Un homme de l'Est

Jules Illyés était un homme de la Transdanubie. Il m'apparut qu'il fallait retourner trouver l'homme qui était né à l'Est, dans la Grande Plaine. À mes yeux, c'était Sigismond Móricz. Je m'informai auprès de Gyergyai pour en savoir davantage à son sujet. Les ouvrages que j'avais lus de lui m'avaient intéressé, mais je me rendais compte que je ne le connaissais pas assez et qu'il me fallait de plus amples informations. Comme je l'ai dit, Gyergyai ne l'aimait pas et l'opposait à Babits qui était son dieu. J'avais vite démêlé que Móricz paraissait trop peu cultivé, trop peu curieux de ce qui se passait dans le vaste monde, dans cette littérature mondiale (*világirodalom*) qui obsède l'imagination de tant d'écrivains hongrois. Móricz s'en tenait à la vie hongroise, aussi bien à celle des bourgeois que celle des paysans. Il la connaissait à fond et n'éprouvait, semblait-il, aucun désir de sortir de ce monde dans lequel il se sentait chez lui. Gyergyai, à ma demande réitérée, finit par me conduire dans le café où Móricz tenait ses assises et il me présenta. Rien que par son physique il se distinguait de la plupart des hommes de lettres que j'avais déjà rencontrés. C'était un gros homme lourd, je dirais même pataud. Le teint tirait sur le jaune, les yeux étaient noirs, les pommettes saillantes et il portait moustache. Ses gestes étaient lents. Une raie mal tracée séparait des cheveux opulents quelque peu en désordre. Tout son maintien faisait penser à un paysan. Au paysan du Danube si l'on veut. Avec lui, la conversation ne pouvait avoir lieu qu'en hongrois. Ce n'était pas pour me déplaire, car je détestais ces échanges de vues dans un français qui, même correct, ne permettait pas à mes interlocuteurs de s'exprimer totalement. Parfois, ils en avaient eux-mêmes conscience et, après avoir montré qu'ils savaient du français, ils passaient au hongrois comme, par exemple, Kosztolányi. Móricz ne se souciait pas de produire de tels effets. Il m'adressa la parole tout de suite dans sa langue dont l'accent trahissait son origine. C'était un Hongrois de la Tisza et non plus du Danube. Je fus frappé par la saveur de son parler que ne venait pas gâter tel mot emprunté soit au français soit au latin. Il avait fait ses études à Debrecen, cette « Mecque »

du protestantisme¹⁵⁰ qui était aussi l'un des foyers historiques de la civilisation d'expression hongroise. Il se proclamait calviniste, mais l'observateur français que j'étais ne retrouvait pourtant pas en lui la rigueur et l'austérité qu'il attachait dans sa pensée à cette variante du protestantisme en laquelle Móricz voyait un trait particulier de hongarité. N'a-t-il pas écrit, comme je l'ai déjà dit, en parlant d'un village, qu'il était calviniste, « c'est-à-dire hongrois pur » (*színmagyar*) ? La jovialité de l'homme, sa gentillesse, son comportement très communicatif, tout cela faisait plutôt penser à un paysan du pays de Loire. Il était capable de s'entretenir avec n'importe qui, plus particulièrement avec les gens de la terre. Il se mouvait de plein pied avec eux. Je ne connaissais pas encore les paysans des hameaux perdus dans la plaine, ces *tanyas*¹⁵¹ dont j'avais lu tant de choses, mais je devinais qu'il s'était mis à leur écoute et qu'il s'inspirait de leur façon de parler, au moins tout autant que du langage des maîtres qui vivaient non loin d'eux dans les villages et les bourgs : propriétaires moyens, notables de toutes sortes, membres de la *dzsentrí* et pasteurs ou maîtres d'école. Móricz était attaché à sa glèbe comme si toute sa chair en avait été modelée. Cette première rencontre de l'homme dont j'avais déjà lu plus d'un livre, en présence de Gyergyai qui était lui aussi un écrivain, était d'ailleurs des plus instructives. Le contraste qui les opposait était saisissant : d'un côté le super-civilisé occidental aux manières presque affectées et, de l'autre, la simplicité non dépourvue d'exotisme d'un spécimen humain différent qui ressortissait manifestement à une autre variante de civilisation.

La conversation fut animée et je quittai le grand écrivain avec une profonde satisfaction. Je venais de découvrir une personnalité

¹⁵⁰ Debrecen : ville universitaire dans l'Est de la Hongrie. Dès les débuts du courant réformé en Hongrie, cette ville fut en effet un des hauts-lieux du calvinisme en Hongrie : Péter Méliusz, l'auteur de la première confession réformée hongroise datant de 1559 était l'évêque de cette ville et en 1567 ce sera ici que se réunira le premier synode qui adopte la *Confession helvétique postérieure de 1566*, d'où les surnoms de « Genève hongroise » et « Rome calviniste » donnés à Debrecen.

¹⁵¹ *Tanya* (hameau) : expression hongroise pour une sorte de ferme assez éloignée du village.

à travers laquelle il me semblait que je m'approcherais plus aisément et surtout plus sûrement de la mentalité hongroise à la recherche de laquelle je pérégrinais depuis mon arrivée dans le pays. En rentrant ensemble au Collège, Gyergyai me fit part de ce qu'il avait éprouvé de son côté. Il ne me cachait pas sa surprise d'avoir constaté qu'une sorte de sympathie réciproque était née immédiatement entre son compatriote et ce Français qu'il se représentait si éloigné de tout ce qui pouvait être hongrois. Ce dont il ne revenait pas, c'était que je lui avais paru totalement à mon aise en face de cette sorte de barbare aux pommettes saillantes et au parler de terroir à l'accent si prononcé. Et il semblait déçu de l'enthousiasme qui s'était emparé de moi, alors que je m'étais montré moins animé dans la société des Babits ou même des Kosztolányi et des Karinthy. C'était pourtant très explicable. Móricz était direct, à la fois simple et impénétrable, tout d'une pièce, alors que les autres, j'avais beau me défendre de le penser, étaient, dans mon esprit, des complexés. Les uns comme les autres étaient, autant que j'en pouvais juger, ce qu'on appelait alors en allemand des *problematische Naturen*. Ils s'analysaient, se tâtaient, se sentaient trop souvent mal dans leur peau, alors que Móricz ne se démontait pas en pièces détachées et ne se remontait pas à chaque instant pour voir si son mécanisme intérieur fonctionnait ou non. Ce n'était pas qu'il fût sans problème. Il lui avait fallu lutter de toutes ses forces pour devenir l'écrivain qu'il était désormais. Il se battait perpétuellement contre l'impécuniosité et par ailleurs ses affaires sentimentales lui donnaient pas mal de soucis de toutes sortes.

Ce qui m'enchantait dans Móricz, c'était que son langage se nourrissait de la sève populaire. À mon tour, après et avec tant de critiques et d'historiens de la littérature hongroise, je ressentais tout le charme de ce hongrois dru, savoureux, qui se goûtait comme un fruit bien charnu et bien mûr et dont la sonorité flattait l'oreille. Les locutions, les dictons, les phrases abondaient, qui étaient autant de morceaux de choix. La syntaxe n'était plus la même. Elle traduisait des cheminements de pensée auxquels je n'étais pas habitué, mais qui me rappelait quelque chose d'apparenté à ce que j'avais entendu dans la bouche des paysans du fond de la Finlande. C'était expressif, cela

faisait image. Et, surtout, c'était concret. Cette façon-là de la langue, je sentais qu'elle serait toujours hors de ma portée. Il fallait l'avoir apprise en tétant le lait de sa mère, au cœur du pays de Tisza. La vraie identité hongroise, elle était là, à portée d'oreille, mais il s'agissait de discerner quand même en quoi elle consistait réellement.

Ce qui frappait, c'était que le parleur mettait constamment en relief le concept auquel il semblait attacher le plus d'importance. Il se confirmait qu'aucune de ses phrases n'était neutre. Aucune n'était ambiguë. On savait ce qu'avait voulu dire l'homme ou la femme qui avait parlé. Ce qui ne voulait pas dire qu'on savait par là ce qu'il ou elle pensait en son for intérieur. Ils se retenaient d'exprimer ce qu'ils estimaient superflu ou déplacé, voire imprudent. Ni l'exubérance ni la volubilité ne jouaient de rôle dans les propos qu'échangeaient les personnages que Móricz dessinait dans ses récits. D'une manière générale, ils parlaient peu et souvent pour ne rien dire. Cette impression que j'avais allait être confirmée plus tard dans ce qu'allait écrire Jules Illyés au sujet de la langue hongroise, dont il a été l'un des grands artistes. Pourtant, son écriture à lui est autre. Il n'a jamais su se dégager complètement de ce style « appuyé » qu'il doit peut-être à Babits et dont on trouve l'équivalent en français chez un Flaubert. À mes yeux, Móricz était l'un des grands prosateurs hongrois, avec Kosztolányi qui a représenté de son côté un genre tout différent d'expression. La critique hongroise a souvent affirmé que la prose de ce dernier était d'allure française (*franciás*), ce qui correspond assez bien à ce qui m'est apparu. Toutefois, c'est son style, non la langue, qui rappelle certains grands écrivains français. Kosztolányi sait écrire avec la même sobriété, la même économie des moyens, la même cohésion qu'un Anatole France, tout en usant des procédés que sa langue maternelle mettait à sa disposition. Il en était d'ailleurs très conscient et nous nous en sommes souvent entretenus. Il se sentait hongrois, voulait être hongrois et je sentais combien je lui faisais plaisir quand je lui mentionnais telle ou telle tournure qu'il avait employée et qui me paraissait typiquement hongroise. Seulement, il ne pensait pas comme Móricz et les personnages qu'il créait n'étaient pas de la même mentalité que ceux auxquels se complaisait Móricz.

Nouvel épisode de la bataille du hongrois

J'en étais là de mes réflexions quand Dezső Kosztolányi fit paraître un essai polémique dans lequel il prit durement à partie mon maître Antoine Meillet.

Cette publication me surprit. D'abord, parce que Kosztolányi que je rencontrais assez souvent ne m'en avait pas touché mot. Ensuite, parce que n'étant pas linguiste, il avait assez mal interprété ce qu'avait écrit Meillet. Il s'agissait de la deuxième édition d'un ouvrage de vulgarisation paru à la fin de la guerre. Meillet m'avait fait l'insigne honneur de m'en faire lire le manuscrit et d'en corriger un jeu d'épreuves alors que je n'avais que vingt ans. Il l'avait rédigé à la demande exprimée par nombre de ses amis et de ses collègues. On voulait savoir ce qu'il pensait de la situation linguistique de l'Europe et surtout de ce qu'elle pourrait devenir après la guerre.

Il se trouvait que le hongrois, le finnois et l'estonien échappaient à la compétence de celui en qui je révérais et révère toujours l'un de mes maîtres les plus prestigieux. C'était lui qui, d'accord avec J. Vendryes et Paul Boyer, m'avait dévié du scandinavisme, comme aussi du germanisme en général, pour me lancer vers l'Est sur les langues finno-ougriennes, après avoir fait de même avec le regretté Robert Gauthiot. Il estimait, en effet, qu'il était nécessaire de créer à Paris un enseignement de ces langues qu'il n'avait pu aborder lui-même. Il en était résulté que le hongrois avait dû se contenter dans *Les Langues dans l'Europe nouvelle* d'un traitement superficiel. Mais il avait terminé, à son sujet, par une conclusion qui ne pouvait guère être mise en doute, à savoir que cette langue cessait d'avoir cours dès qu'on franchissait les frontières de l'État hongrois, encore que cette assertion ne fût plus tout à fait exacte en ce qui concernait la Hongrie d'après le Traité de Trianon, puisque plusieurs millions de ses enfants vivaient désormais au-delà de ses nouvelles frontières.

Si le hongrois et sa position échappaient au regard de Meillet, autre chose échappait en revanche à l'esprit de Kosztolányi : c'était le fait que Meillet avait sa conception très personnelle du rôle des langues dans l'élaboration de l'avenir de la civilisation, qu'il se refusait

de discuter de l'avenir des langues. Pour lui, la civilisation moderne était d'expression indo-européenne et, dans la mesure où elle tendait à s'universaliser, elle serait exprimée par les langues qu'il appelait « langues de civilisation ». Pour lui, les langues en question étaient celles qui avaient la plus grande expansion et étaient porteuses des civilisations les plus développées. En Europe, il s'agissait essentiellement du français, de l'anglais et de l'allemand du côté occidental, du russe à l'est.

D'un autre côté, Meillet, à la différence de la plupart des linguistes de son temps, se souciait beaucoup du rendement expressif des langues. C'est pour cette raison que l'allemand lui paraissait peu économique du point de vue de l'information. Il lui reprochait ce que les théoriciens d'aujourd'hui appellent ses « redondances ». En particulier, la déclinaison de l'adjectif lui semblait beaucoup trop compliquée en regard de ce que ses emplois apportaient à l'expression. À cet égard, l'anglais lui paraissait plus simple, plus pratique et économique.

Avec de telles prémisses, Meillet ne pouvait aboutir qu'à une conclusion : l'Europe n'avait pas intérêt à accentuer son morcellement linguistique. La multiplication des langues secondaires, les « petites » langues, lui serait fatale. C'était dépenser à tort trop d'énergie que de créer dans chaque État indépendant une langue de civilisation de plein exercice. Ainsi, le tchèque était assez sévèrement jugé. Selon lui, il était absurde de vouloir exprimer par des décalques une même pensée commune à l'Europe que cette multiplicité des variantes ainsi créées risquait de désintégrer plus ou moins complètement. Il redoutait une « balkanisation » de l'Europe. Il souhaitait voir les nations secondaires choisir de s'exprimer selon deux registres : celui de leur propre langue, pour les besoins ordinaires de la vie, et celui d'une langue de civilisation, pour tout ce qui s'élevait au-dessus des contingences locales.

Il est évident qu'une telle façon de voir les choses se heurtait violemment à la conception ancrée dans tous les esprits hongrois et qui se résume dans la fameuse formule historique déjà évoquée « C'est dans sa langue que vit la nation » (*Nyelvében él a nemzet*).

La lecture du livre de Meillet avait scandalisé Kosztolányi. Puis ce fut de l'indignation et il éprouva le besoin de clamer sa protestation en termes véhéments. Il se sentait personnellement agressé, comme on dit aujourd'hui, par ces propos qui remettaient en cause tout ce à quoi il croyait. À ses yeux, le savant français s'était livré à une attaque contre la patrie hongroise, le peuple hongrois. Il se rangeait parmi ses ennemis les plus exécrés, ceux qui en voulaient à l'identité hongroise elle-même. En tant qu'écrivain de langue hongroise, Kosztolányi se sentait visé non seulement dans son art, dans son œuvre, mais aussi dans sa personne. Un savant étranger de grand renom lui déniait le droit de s'exprimer dans sa langue maternelle à l'égal des écrivains de langue française, allemande ou anglaise, voire russe. Ce dédain, qu'il croyait lire dans la brève mention faite de sa langue, l'exaspérait d'autant plus qu'il avait été exprimé à Paris, dans cette Ville lumière qu'il vénérât, ainsi que le faisaient et l'avaient fait tant d'intellectuels hongrois. C'était plus qu'une offense ou même qu'une insulte, c'était un déni de justice. Cela ne pouvait être accepté. Depuis qu'on avait écrit en hongrois, la constante préoccupation des lettrés hongrois avait été de perfectionner et développer leur langue afin d'en faire un outil aussi efficace et aussi sûr que pouvaient l'être les « grandes langues » de civilisation. On avait voulu à toute force pouvoir dire et écrire en hongrois au moins autant que dans n'importe quel autre idiome, même le plus parfait. On croyait pouvoir se flatter d'y être parvenu et voilà qu'un Français, du haut de sa chaire du Collège de France à Paris, ruinait, en quelques lignes désinvoltes, tout ce qui avait été édifié au cours des siècles au prix d'immenses sacrifices. C'en était de trop.

Le cri d'indignation et de douleur de Kosztolányi émut la presse et l'opinion. Pourtant, les avis furent partagés. Il se trouva des techniciens et notamment un médecin, qui faisait figure de sommité dans sa spécialité, qui osa répliquer en faisant valoir ce qu'il estimait être les insuffisances du hongrois quand il s'agissait d'exprimer des concepts savants. Il ne le jugeait pas par rapport au français, mais le comparait à l'allemand, auquel il reconnaissait sur ce point une incontestable supériorité. Cette riposte et quelques autres déchaînèrent des controverses qui se prolongèrent.

Je ne tardai pas à me trouver dans ce qu'on peut appeler une situation inconfortable. Heureusement, les universitaires ne se mêlèrent pas à cette polémique. Mais d'un autre côté, vis-à-vis d'un large public, la position de la France se trouvait détériorée encore davantage. N'étions-nous pas les auteurs principaux, sinon uniques, du Traité de Trianon dont on faisait supporter l'entière responsabilité à notre Clemenceau ? Ne poursuivions-nous pas notre politique d'hostilité systématique contre la Hongrie au profit des États dits successeurs, dont l'« héritage » consistait précisément dans l'annexion des territoires où vivaient des millions de Hongrois réduits, du point de vue de leur culture, à la condition des minorités nationales plus ou moins mal traitées par les vainqueurs ?

Ceux qui me connaissaient eurent le plus souvent le tact de ne pas évoquer devant moi ou en ma présence les protestations provoquées par Meillet. Les universitaires savaient que j'étais son élève et même son disciple. Mais ils savaient aussi que c'était ce maître qui m'avait fait envoyer en Hongrie et agissait pour faire fonder à Paris une chaire où serait enseigné le hongrois. Certains estimaient même que Kosztolányi était allé trop loin. C'était là l'opinion des linguistes qui étaient, eux, plus au fait des choses concernant le langage. Quant à mes élèves, ils vivaient avec moi chaque jour les efforts que je multipliais pour apprendre leur langue et ils savaient que je n'avais pas la même conception que mon maître parisien en ce qui concernait la mission des langues de civilisation. Comme je l'ai dit, j'avais pris le parti du néo-norvégien, puis celui du finnois et il était aisé de comprendre que j'avais, par expérience, une autre opinion du hongrois.

Naturellement, je tins à m'expliquer avec Kosztolányi qui m'avait conservé toute son amitié. D'abord, il y avait le problème de l'expression authentique d'un peuple, car il s'agissait d'une question qui ne concernait pas que les Hongrois. Je lui rappelai que bien d'autres pays et bien d'autres langues se trouvaient dans la même condition. Je lui dis que pour moi, toute langue pouvait jouer le rôle et assumer la fonction de langue de civilisation et qu'il n'était pas nécessaire pour une langue d'être utilisée hors de l'habitat de ceux qui s'en servaient pour devenir une langue de civilisation. Cela dépendait uniquement

des usagers. C'était à eux de la façonner pour l'ériger en langue de valeur universelle. À cet effet, il suffisait, mais il fallait, la doter des moyens indispensables pour exprimer les concepts de la civilisation de son temps. Les moines qui avaient écrit l'*Oraison funèbre* avaient réussi à faire du hongrois de l'époque une langue de civilisation qui s'était montrée capable de transmettre les concepts de la chrétienté. Des efforts successifs avaient façonné et refaçonné cette même langue au cours des temps, de telle sorte qu'elle n'avait plus jamais cessé d'être une langue de civilisation. Il en avait été de même pour le finnois écrit, créé au XVI^e siècle et constamment rénové depuis lors. Une langue de civilisation était, en général, pour ne pas dire toujours, un idiome consciemment élaboré pour assumer une mission déterminée. Je rassurai le grand écrivain en lui expliquant qu'il aurait mieux compris le texte incriminé de Meillet s'il avait lu de lui son *Aperçu d'une histoire de la langue grecque* et son *Essai d'une histoire de la langue latine*. Il y aurait vu que ces deux idiomes porteurs de la civilisation antique avaient été élaborées consciemment tout comme le hongrois, le finnois et, plus près de nous, le néo-norvégien.

Alerté par le livre de Meillet, Kosztolányi se mit à examiner de plus près sa langue maternelle et il publia une suite de petits articles sur telle ou telle de ses particularités, proposant des corrections, rappelant les règles à observer, critiquant telle ou telle déviation ou telle ou telle erreur de style. En bref, il se livra à l'exercice de cette « culture de langue » (*nyelvűvelés*) qui avait été pratiquée déjà tant de fois dans l'histoire du hongrois et que l'histoire du français n'ignorait pas non plus, puisque nous nous souvenions tous des remarques d'un Vaugelas et de combien d'autres manifestations analogues. Seulement, le défaut de cette action en faveur de la langue résidait en ceci que l'écrivain n'était pas un linguiste. L'éducation scientifique lui faisait défaut en cette matière.

Il en était de même des autres écrivains qui peu à peu s'étaient mis à défendre leur langue nationale selon leur expérience et leur sentiment. Je rencontrai cette disposition d'esprit chez Jules Illyés qui, beaucoup plus tard, devait se donner la peine de rassembler et de publier un certain nombre des remarques de Kosztolányi en un

recueil auquel il a donné le titre *Erős várunk a nyelv*, qui n'est que le premier vers de la traduction hongroise du Choral de Luther : *Ein' feste Burg ist unser Gott*, « Notre Dieu est une place forte... ». Le poète hongrois a tout simplement remplacé le mot Dieu par le mot langue. La première adaptation du Choral était *Erős várunk nekünk az Isten*.

À peu de temps de là, la commission spéciale de l'Académie des Sciences de Hongrie allait lancer un petit périodique qui avait pour titre *Magyarosan*¹⁵² (À la hongroise) et prodiguait à l'intention du grand public les conseils et les avis propres à faire corriger les fautes de langue et à enrichir le vocabulaire, comme aussi à respecter sa structure héréditaire. C'était reprendre la direction de la culture de la langue. Celle-ci avait été particulièrement poussée avant la guerre, à l'époque où les défenseurs de la langue avaient disposé d'un organe spécial, le périodique intitulé *Magyar Nyelvőr*¹⁵³, « Gardien de la langue hongroise ». Certes, cette petite revue paraissait toujours sous forme de quatre minces cahiers par an, mais, comme les linguistes qui l'avaient eue en charge étaient devenus tous des suspects aux yeux des gouvernants, elle avait le plus grand mal à survivre. Elle avait été fondée en 1872 par un linguiste appelé Gábor Szarvas qui avait alors reçu le soutien de l'Académie et qui avait cru pouvoir se vanter, en 1898, d'avoir « remplacé toute la littérature hongroise sous l'influence rajeunissante de l'âme du peuple et de la langue du peuple », étant sous-entendu que le « peuple » était avant tout celui de la terre. Heureusement, dès 1904, un autre groupe de linguistes, après avoir créé la « Société hongroise de linguistique » (*Magyar Nyelvtudományi Társaság*), avait lancé un autre périodique, paraissant bientôt lui aussi en quatre fascicules par an, qui s'était également proposé d'œuvrer pour le développement et le perfectionnement

¹⁵² *Magyarosan* (À la hongroise) : Revue linguistique puriste éditée par l'Académie des Sciences de Hongrie, publiée quatre fois par an entre 1932 et 1949.

¹⁵³ *Magyar Nyelvőr* (Gardien de la langue hongroise) : Périodique scientifique en faveur du culte de la langue, fondé en 1927 par Gábor Szarvas, avec le soutien de l'Académie des Sciences de Hongrie.

de la langue hongroise sous le titre plus simple de *Magyar Nyelv*¹⁵⁴, « Langue hongroise ». C'était ce groupe de linguistes qui avait paru moins « destructif » aux nouveaux maîtres de la Hongrie. C'étaient eux qui se réunissaient deux fois par semaine au café de l'Hôtel de la Reine Élisabeth et formaient ce *Kruzsok* (petit cercle) que j'ai évoqué plus haut et qui siégeait sous la houlette du maître József Szinnyei. Je les fréquentais assidûment, ce qui ne m'empêchait nullement de me rendre aux réunions plus espacées des fidèles du *Magyar Nyelvőr* où trônait Bernát Munkácsi qui s'était acquis l'impérissable mérite de recueillir les chants populaires des Vogouls, sauvant ainsi un précieux héritage d'une des langues les plus menacées de la famille finno-ougrienne. Je m'y entretenais avec d'autres hommes, qui ne pouvaient pas toujours dissimuler leur amertume, mais s'exprimaient devant moi plus librement que ne le voulaient ou que ne le pouvaient les autres, quand il leur arrivait de se détacher un instant de leur science. En créant le périodique *Magyarosan*, l'Académie avait implicitement reconnu que le *Magyar Nyelvőr* manquait, puisque l'hostilité du régime l'avait réduit à sa plus simple expression. Pourtant, ceux qui en gardaient la charge ne laissaient pas tomber les bras. Ils luttèrent de toutes leurs forces pour maintenir leur publication comme aussi pour poursuivre leurs études selon leur conscience.

La campagne de défense et de perfectionnement de la langue inspirée par la protestation de Kosztolányi et le comportement de la plupart des intellectuels hongrois à cette occasion ne pouvaient que me confirmer dans l'idée que le problème de la langue nationale était l'un des plus importants dans l'esprit de mes nombreux interlocuteurs comme aussi dans celui de mes élèves. Il était même vital, car personne ne pouvait concevoir une nation hongroise sans sa propre langue, de quelque origine qu'elle fût.

La réaction déclenchée par le livre d'Antoine Meillet me paraissait salubre en même temps qu'elle justifiait la demande que ses disciples et ses élèves lui avaient faite d'écrire ce qu'il pensait au sujet de

¹⁵⁴ *Magyar Nyelv* (Langue hongroise) : Revue scientifique fondée en 1904 par la Société hongroise de linguistique.

la situation linguistique de l'Europe telle qu'elle se trouvait refaçonnée à la suite de la Première Guerre mondiale (nous disions à l'époque de la « grande guerre » ou la « guerre » tout court). Meillet avait eu raison de publier cet ouvrage, même au risque de commettre çà et là des erreurs. Le véritable défaut du livre était d'ailleurs dans la conception qu'il se faisait des relations entre la langue et la civilisation. Esprit très avancé, il était situé à gauche, comme on dirait aujourd'hui. Certes, il n'avait pas dans sa poche la carte rouge de la SFIO, ni celle d'aucune organisation politique, quelle qu'elle fût, mais son regard était constamment tourné vers ce qui était libéral, vers tout ce qui pouvait apparaître comme un progrès. D'un autre côté, son domaine propre était la grammaire comparée des langues indo-européennes et il s'était fait comme une sorte de philosophie de l'histoire à travers les langues anciennes dont il était l'un des connaisseurs les plus compétents. Le lien entre la langue et la civilisation s'était révélé à lui tandis qu'il étudiait les textes du Vêda, ceux de l'Avesta, d'Homère, etc. Il avait constaté que ces langues, prestigieuses entre toutes, avaient été façonnées et perfectionnées par les « élites », comme il avait coutume de dire. Il se trouvait en outre que ces langues avaient été employées par des conquérants qui avaient fondé de grands empires, où la civilisation humaine avait pu se développer et briller d'un grand éclat. Les Romains, après les Grecs d'Alexandre et de ses successeurs, avaient répandu leur langue sur de vastes espaces et ils avaient fait régner un mode de vie qui semblait être l'expression d'un progrès dans l'histoire des sociétés humaines. Romains, Grecs, Perses, Hindous lui semblaient former comme une aristocratie des peuples. Il était plein d'admiration pour le grec hellénistique, par exemple, qui s'était imposé sur une grande partie du pourtour méditerranéen et il ne se demandait pas aux dépens de qui s'était faite cette expansion. Il en était de même pour les peuples d'Occident. Il n'avait aucun regret à la pensée que le latin avait chassé le celtique de la Gaule, par exemple, ou je ne sais quelle langue de la péninsule ibérique. Alexandrie la Grecque avait jeté ses feux sur tout l'Occident antique, mais qu'était-il advenu de la civilisation égyptienne ? Aux yeux de Meillet, ce qui importait, c'était le progrès général, voire universel de l'humanité. Je ne dirais pas

qu'il sacrifiait délibérément toute identité nationale. Il n'y pensait tout simplement pas. Quand je l'avais entretenu du néo-norvégien, j'avais perçu sa désapprobation qui devait plus tard se déclarer formellement, sans doute sous l'influence d'Alf Sommerfelt qui était devenu l'un de ses disciples les plus écoutés de lui. Il avait adopté la même attitude dans la question belge, quand j'avais risqué une réflexion devant lui à ce sujet. Bien que de mère wallonne, je comprenais les animateurs du mouvement *westvlaamsch*, car j'estimais qu'ils avaient raison de vouloir rester eux-mêmes au lieu d'accepter de se franciser. Meillet ne voyait dans cette affaire qu'une tentative inutile, voire futile. Pourquoi construire une langue nouvelle qui ne ferait que décalquer le français ? Ou l'allemand, par l'intermédiaire du néerlandais ? Il n'avait pas entièrement tort, car la suite des événements a démontré que les Flamands ont fini par renoncer à se fabriquer une variante bien à eux des dialectes bas-allemands et qu'ils se sont mis tout simplement à se servir du néerlandais tel qu'il s'est offert.

Les vues de Meillet avaient ce défaut de détonner dans une Europe que la guerre avait morcelée. Il apparaissait que les nations qui venaient de se faire donner ou rendre l'indépendance ne pouvaient assurer celle-ci que si elles disposaient en propre d'une langue à elles. C'était la raison pour laquelle les Slovaques se heurtaient aux Tchèques en revendiquant le droit d'user de leur langue à eux. En Yougoslavie, les Slovènes émettaient la même prétention. Les Litوانيens et les Lettons érigeaient leurs langues respectives en autant de langues d'État. Les Albanais faisaient de même et, dans la toute neuve Union Soviétique, chaque ethnie se voyait reconnu le droit à sa langue écrite, même si l'exercice de ce droit se révélait plutôt théorique. On y créait une série de nouvelles langues écrites : deux pour les Tchérémisses, deux pour les Zyriènes, une pour les Votiaks, deux pour les Mordves, une pour les Vogouls et pour les Ostiaks, mais plusieurs pour les TOUNGouses, etc. Pratiquement, cela ne menait pas très loin, mais le principe en était proclamé officiellement et des commencements d'application étaient constatés.

Les Hongrois avaient de leur côté de bonnes raisons de juger à sa valeur le facteur linguistique. Le démantèlement de leur État s'était

opéré avec pour principal paramètre la langue de chaque minorité nationale. C'était à cause des langues qu'on avait partagé les dépouilles de la nation vaincue : le roumain en Transylvanie et dans le Banat, le serbe dans le Sud, le tchèque du côté de Presbourg¹⁵⁵, le slovaque au Nord, avec la ville de Kassa¹⁵⁶, bien que celle-ci parlât le hongrois comme parlaient hongrois les villes de Kolozsvár¹⁵⁷, Temesvár¹⁵⁸, Arad¹⁵⁹, etc. Les autres « paramètres » qu'étaient la religion, la structure sociale, le mode de vie n'avaient pas joué un rôle décisif.

Pour ma part, d'autres considérations faisaient que je n'admettais pas la suprématie théorique des langues indo-européennes. Certaines étaient d'ordre personnel. Je parlais le grec moderne depuis la plus tendre enfance et cela m'avait épargné de souffrir du complexe hellénique dont tant de Français étaient travaillés. À tout prendre, je ne trouvais pas que le grec fût un instrument si perfectionné. J'avais même trouvé plus commode et plus sûr de m'exprimer en finnois ou en hongrois. Et puis, la complication des grammaires des langues indo-européennes anciennes ne m'apparaissait pas être un avantage.

¹⁵⁵ Pressburg en allemand, Pozsony, en hongrois, désigne Bratislava, la capitale de la Slovaquie. Après 1526, cette ville fut la capitale de la Hongrie et le siège de l'Assemblée Nationale jusqu'en 1848. L'affirmation selon laquelle on parlerait tchèque dans cette région semble erronée.

¹⁵⁶ Kassa : aujourd'hui en Slovaquie, la ville de Kassa (Košice en slovaque) fut dans l'entre-deux-guerres le centre culturel de la minorité hongroise.

¹⁵⁷ Capitale historique de la Transylvanie, Kolozsvár (Cluj-Napoca en roumain, Klausenburg en allemand) est une ville universitaire et un centre culturel important ; l'université Babeş-Bolyai dispense des formations dans un certain nombre de spécialités aussi bien en roumain qu'en hongrois.

¹⁵⁸ Temesvár (Timișoara en roumain) est situé en Roumanie, dans le Sud-Est du Bassin des Carpates. C'est dans cette ville que le 16 décembre 1989 a eu lieu une manifestation spontanée. Celle-ci a abouti à la révolution qui mit fin au régime communiste de Ceaușescu.

¹⁵⁹ C'est dans cette ville que se tint la dernière réunion du gouvernement révolutionnaire hongrois, en août 1849, lorsque Lajos Kossuth remit le pouvoir à Arthúr Görgey. Quelques semaines plus tard, le 6 octobre 1849, treize généraux de la révolution et guerre d'indépendance y seront exécutés, d'où le Jour de deuil national le 6 octobre en mémoire des « treize martyrs d'Arad ». Tout comme Kolozsvár et Temesvár, évoqués ci-dessus, Arad revient à la Roumanie, conformément au Traité de Trianon.

Tout comme le linguiste anglais Max Muller, je constatais que le turc, par exemple, était une langue de structure infiniment plus simple et plus économique. Et il en était un peu de même des langues finno-ougriennes qui ne s'embarrassaient pas de paradigmes aux formes plus compliquées les unes que les autres.

Autre chose encore : les anciens Grecs n'avaient été au début que des barbares qui avaient tout cassé, saccagé et qui ne s'étaient dotés d'une civilisation qu'en empruntant bien des choses à de plus civilisés qu'eux. Ce n'étaient pas eux, ni les Perses, ni les anciens Hindous non plus qui avaient inventé l'écriture. Leur grandeur était le résultat de ce que Léopold Sédar Senghor a appelé un « métissage de civilisation ». Ils auraient continué à moisir dans leur barbarie s'ils n'avaient pas tant reçu des Crétois, des Égyptiens et d'autres encore. La civilisation était née chez des peuples qui s'exprimaient en sumérien, en assyrien, en égyptien, que sais-je encore ? Ces conquérants indo-européens qui s'étaient emparés par la force de tout un continent, ils avaient imposé leurs différentes langues à des peuples qui, pour cette raison, avaient perdu leur identité, s'étaient assimilés à leurs vainqueurs. Était-il si sûr que la civilisation humaine n'avait pas subi des pertes irréparables du fait que tant de nations avaient disparu, qui auraient pu, chacune, apporter sa quote-part à une civilisation humaine plus variée et plus riche ? Rome avait latinisé les Étrusques. Était-ce un gain ?

Je ne pouvais donc pas ne pas comprendre l'émotion de Kosztolányi et de tous les autres. Ils voulaient garder leur personnalité, mais celle-ci résidait avant tout dans cette langue que leur nation avait édifiée au long des siècles avec un soin jaloux et pour laquelle elle avait payé un prix impossible à évaluer. La langue était bien le problème vital des Hongrois.

Une entreprise téméraire

Un soir que j'avais été invité chez Marcel Benedek, celui-ci sur son ton compassé et uni, me demanda soudain : « Mon cher ami, ne pensez-vous pas qu'il serait temps pour vous de rédiger le grand

dictionnaire français-hongrois dont nous avons un si pressant besoin ? » Je restai interloqué. Jamais il n'avait été fait allusion à un tel projet. Certes, il m'était assez souvent arrivé de déplorer l'absence de tout instrument valable pour apprendre directement le hongrois à partir du français et réciproquement le français à partir du hongrois. J'avais été choqué de constater que mes élèves les plus avancés recouraient au dictionnaire français-allemand de Langenscheidt et même de son allemand-français, tous deux passablement volumineux, mais où ils puisaient des indications trop souvent erronées. C'est ainsi qu'ils s'obstinaient à prononcer le mot français « alcool » avec deux *o* en alco-ol, parce qu'ils avaient trouvé cette notation inexacte dans ce Sachs-Villatte qui était à leurs yeux l'autorité suprême. Mais je n'avais aucun ouvrage auquel j'aurais pu les renvoyer. En désespoir de cause, je leur conseillais de jeter un coup d'œil dans le Petit Larousse. Ils ne s'y résolvaient guère. C'est que la plupart d'entre eux s'apprêtaient à enseigner l'allemand à côté du français. Seulement, il y avait les autres, ceux qui se destinaient à être à la fois des professeurs de français et de hongrois, comme le voulait le règlement. En effet, les professeurs de langue vivante étaient obligés d'enseigner deux langues distinctes, alors qu'en France, chacun ne s'occupait que d'une seule. Or les *francia-magyar szakosok*, ceux qui enseigneraient le hongrois à côté du français, n'avaient pas la ressource de se rapporter au dictionnaire allemand en cas d'embarras.

Dans mon esprit, je pensais que c'étaient aux spécialistes hongrois de produire des dictionnaires bilingues du français, comme ils l'avaient fait pour l'allemand et même pour l'anglais. Je ne saisisais pas bien pourquoi, comme on disait vulgairement, je m'y collerais. Plus d'une fois, j'en avais touché un mot à Eckhardt qui m'avait simplement répondu qu'il envisageait de produire un jour ce dictionnaire français-hongrois et hongrois-français que j'appelais de mes vœux, mais à son ton je comprenais que ce n'était pas pour lui un projet très pressant. Cela viendrait à son heure. Il écrivait à l'époque un livre sur les relations « culturelles » entre la France et la Hongrie et il s'occupait en même temps de résoudre quelques problèmes mineurs de l'histoire du hongrois. Il était clair que personne ne songeait à s'acquitter

d'une tâche pourtant utile, puisqu'il y allait de la connaissance réciproque de deux nations.

Personnellement, je n'avais pas non plus mis à mon programme un ouvrage de ce genre. La lexicographie ne m'intéressait pas spécialement et j'étais même très méfiant à son sujet. Je me rappelais une visite aux archives de l'Académie Royale de Suède, au cours de laquelle on m'avait fait admirer les piles de fiches du dictionnaire en préparation de cette langue suédoise qui avait été pendant plusieurs années mon moyen favori d'expression. Le savant suédois qui me faisait les honneurs de ce lieu vénérable m'avait même dit carrément : « Voyez ces fiches, elles sont trop petites de format et ces piles sont devenues inutilisables, parce qu'il est impossible de les manipuler. Jamais ce dictionnaire ne sortira. Si, d'aventure, vous avez à rédiger un dictionnaire, débrouillez-vous pour opérer avec des fiches de grand format afin que la plupart des vocables puissent tenir sur une seule feuille. Sans cela, vous vous noierez à votre tour dans cette mer de papiers. »

Mon premier réflexe fut donc de répondre nettement à Marcel Benedek : « C'est trop loin de ma pensée. Je ne vois pas pourquoi je me consacrerais à une tâche qui revient aux linguistes hongrois. C'est à ceux de rendre ce service à leur pays. » Cette réponse, jaillie spontanément, me fit honte quelques instants après. Je venais de me surprendre en train de commettre ce péché d'orgueil national dont nous étions si souvent accusés, nous autres Français à qui on aimait tant reprocher notre amour de la « gloire » et notre « chauvinisme ». J'avais parlé en fils d'une grande nation, fière de son passé, sûre de son présent, accoutumée à être admirée et enviée et même détestée. Et ce n'était pas tout, j'avais sans le vouloir repris à mon compte les inepties d'un Rivarol proclamant la langue française parfaite et universelle, alors que j'avais été au contraire frappé depuis longtemps par la difficulté que j'avais à m'en servir comme d'un outil loin d'être parfait, dont les ratés m'avaient plus d'une fois gêné. Décidément, le rêve perpétuel de grandeur et de supériorité m'avait moi aussi possédé, ne fût-ce qu'un instant.

Benedek avait dû sentir que ma pensée s'était heurtée à quelque chose qui m'avait fait taire. Son épouse et sa belle-sœur m'observaient

d'un air perplexe. Jô, qui était présente et dont le caractère était plus résolu, crut devoir intervenir. Elle me remontra que ce dictionnaire était indispensable pour la diffusion du français dans la Hongrie mutilée par le Traité de Trianon. Jusque-là, la classe sociale qui avait appris le français envoyait ses enfants soit en France, soit en Suisse, soit en Belgique pour les plonger dans un milieu d'expression française et souvent ces mêmes enfants y avaient été préparés par des précepteurs ou, plus souvent encore, par des domestiques venues de France auxquelles ils étaient confiés à un âge si tendre qu'ils apprenaient le français en même temps que le hongrois, quand ce n'était pas avant. Les conditions de vie ayant changé, le public désireux de se familiariser avec le français était contraint de recourir à d'autres méthodes. Le livre devenait indispensable. C'était tellement vrai qu'un éditeur parisien venait de publier un tout petit dictionnaire français-hongrois, très insuffisant et rempli de toutes sortes d'erreurs, qui allait devenir, faute de mieux, le seul ouvrage auquel pourraient recourir ceux qui n'avaient pas ou n'avaient plus les moyens d'aller apprendre notre langue sur place.

Je songeai aussi qu'il y avait le hongrois. C'était une belle langue, fruit d'un effort séculaire, moyen suprême d'expression d'une nation que nous avions ignorée et qui demandait d'être connue et reconnue. Pratiquement, cette langue n'était accessible que par le détour de l'allemand. Or, durant des siècles, les Hongrois avaient dépensé bien des efforts pour se soustraire à la domination de l'allemand. C'est contre lui qu'ils avaient rénové leur langue à plusieurs reprises. Bien pis, les dictionnaires hongrois-allemands eux-mêmes étaient rédigés de telle sorte qu'ils étaient destinés à permettre aux Hongrois de s'exprimer en allemand et non pas aux Allemands d'apprendre le hongrois. Les lexicographes hongrois avaient pour ainsi dire désespéré de leur langue maternelle, ne la considérant eux-mêmes que comme un moyen d'expression que seuls pouvaient utiliser ceux dont elle avait été la première langue.

Personnellement, j'étais, d'origine, un allémaniste qui avait poussé plus avant dans l'ensemble du monde germanique en étudiant les langues nordiques. Non seulement je pratiquais l'allemand, mais, par

son truchement, j'avais acquis une grande partie des symboles par le moyen desquels je pensais. D'ailleurs, je m'en servais constamment, puisque c'était à l'époque la langue par excellence de la linguistique. C'était à travers l'allemand que j'avais atteint les langues nordiques, le russe, sans parler du hongrois. Et puis l'allemand était l'une des grandes langues de civilisation. Si j'avais eu à m'en séparer, j'aurais subi une sorte de mutilation dont je ne me serais probablement jamais relevé intellectuellement parlant. Établir une relation directe aller et retour entre le hongrois et le français n'était donc pas de ma part un acte d'hostilité envers la langue allemande, mais visait à rapprocher deux nations qui ne s'étaient jamais opposées ni combattues et ne demandaient qu'à se rencontrer.

Benedek, après avoir marqué un temps d'arrêt, reprit la parole. Il m'apprit que son éditeur, la société Dante, se proposait de publier un grand dictionnaire français-hongrois et hongrois-français en deux forts volumes. Il avait pris sur lui de suggérer à son directeur Erdős de me confier la réalisation de ce projet grandiose. Lui, Benedek, m'estimait compétent pour venir à bout de cette entreprise et il me confia que, de son côté, Erdős désirait que le dictionnaire projeté soit un jour considéré comme l'honneur de sa maison. Naturellement, il ne s'agissait pas de travailler tout seul. La société Dante mettrait à ma disposition le personnel que je jugerais nécessaire pour m'aider. Ce qui importait, c'était d'aller vite parce qu'il fallait satisfaire au plus tôt à un besoin réellement urgent.

Je demandai à réfléchir. Ma thèse ou plutôt mes deux thèses venaient de sortir des presses. Je ne les avais pas encore soutenues, car la date de la soutenance avait été fixée au 11 juin 1929. Cependant, j'étais libre pour une tâche nouvelle. J'avais certes en tête une étude sur l'islandais, car je ne m'étais pas résigné à quitter le domaine du germanisme, mais je n'avais encore rien arrêté de précis. J'étais donc disponible. Le tout était de se faire à l'idée de cette tâche d'un genre nouveau pour moi. Il fallait se chercher une méthode pour la mener à bien dans les moindres délais. Car si l'éditeur semblait pressé, je ne l'étais pas moins que lui. Seulement, n'était-il pas follement téméraire de ma part de me lancer dans cette aventure ?

Rentré dans mon appartement d'Eötvös Collegium, je me mis à examiner l'ensemble des problèmes que poserait la réalisation du plan ambitieux d'Erdős. Pour ce qui était de la première partie, celle où l'on partirait du français pour aboutir au hongrois, il était clair que je ne pouvais l'assumer seul. Rien que la collecte des vocables français à faire figurer dans le dictionnaire destiné à l'utilisateur hongrois opposerait de graves difficultés. Les dictionnaires français unilingues dont je pourrais m'inspirer étaient les uns comme les autres insuffisants. Il n'était pas question, par exemple, de s'inspirer du Littré, ni du Dictionnaire général dont le vocabulaire était nettement périmé. Les Larousse étaient eux-mêmes en retard sur l'usage car, à cette époque, on ne se souciait guère des mots nouveaux qui s'étaient introduits dans la langue. Quant au dictionnaire de l'Académie, outre qu'il était incomplet, ses définitions étaient soit fantaisistes, soit trop partielles. L'ouvrage qu'il convenait de rédiger devait représenter l'état actuel de la langue française commune et suffire à toute personne instruite pour lui permettre de pénétrer dans n'importe quel texte français non technique. Il faudrait reprendre toutes les définitions, tous les exemples, toutes les phraséologies et veiller à toujours indiquer dans quelles constructions grammaticales chaque vocable pouvait être employé en français correct. Cette partie du travail m'incomberait, mais il fallait rendre chaque vocable français en hongrois non moins correct et cette dernière tâche apparaissait comme étant la plus difficile. On ne pouvait y réussir qu'avec l'aide de Hongrois compétents. Je pensais tout de suite que Benedek pourrait être l'un de ceux-là. Il avait traduit un certain nombre d'ouvrages français et il était lui-même un bon écrivain et un excellent critique de la littérature hongroise. Ce qui lui faisait défaut, c'était de n'être pas linguiste : ainsi, toute la partie scientifique de l'entreprise lui échappait. Il faudrait lui adjoindre un linguiste ayant fait ses preuves en hongrois. Tout de suite me vint à l'esprit le nom de Joseph Balassa qui s'était distingué par ses études sur les dialectes hongrois et aussi par la publication d'un dictionnaire allemand-hongrois et hongrois-allemand. Au demeurant, j'avais moi-même appris le hongrois au moyen de ses deux dictionnaires de poche publiés dans la collection Toussaint-Langenscheidt.

Quant à la deuxième partie, le volume hongrois-français, il serait encore plus difficile à rédiger. En effet, il n'existait aucun dictionnaire hongrois-hongrois à l'usage des Hongrois eux-mêmes. Cette constatation m'avait stupéfié au tout début de mon étude de la langue, mais il était inutile de se contenter de la déplorer. Pour moi, ce genre de manque m'avait déjà fait souffrir pour ce qui était du finnois et mêmes des langues scandinaves, hormis le néo-norvégien qui était pourtant la langue la plus discutée dans le Nord et que certains allaient même jusqu'à remettre en question. Pour ce qui était du hongrois, cette lacune était d'autant plus surprenante que les linguistes, parmi lesquels je passais tant d'heures à m'instruire, s'étaient dépensés sans compter pour publier un dictionnaire des vocables anciens et qu'il y avait même en cours de publication un dictionnaire étymologique rédigé par les soins conjoints de Zoltán Gombocz et János Melich, qui s'annonçait comme devant être un vrai chef-d'œuvre. Alors où prendre les vocables hongrois ? On pourrait, certes, établir la liste de la plupart d'entre eux d'après les dictionnaires allemand-hongrois et aussi en s'inspirant des listes de mots publiées pour fournir aux usagers des indications orthographiques et grammaticales précises, mais ces listes étaient sans gloses. De toute manière, ni les dictionnaires bilingues, ni les listes en question ne couvraient le lexique de la langue commune dans son ensemble. Je m'en étais rendu compte depuis longtemps. Si l'on désirait faire quelque chose de durable, il faudrait collecter soi-même ce qu'aucune publication lexicographique ne contenait et cela représentait un bon pourcentage du lexique dont il faudrait fournir la traduction française.

La question de la fourniture en vocables n'était pas la seule difficulté. Il fallait classer ceux-ci et surtout procéder méthodiquement à la traduction de chaque mot. La plupart des publications que j'avais utilisées présentaient les gloses des mots dans un désordre indescriptible. Le plus souvent, le vocable était traduit par une série de mots plus ou moins synonymes et ce qui, par contre, était presque toujours omis, c'était d'indiquer comment on pouvait construire le mot dans une phrase. De la sorte, l'usager n'était jamais sûr de choisir le mot qui répondait dans un cas précis au terme qu'il voulait traduire ou

dont il lui fallait saisir le sens exact. Il faudrait donc sérier les différentes acceptions de chaque vocable, en donnant des exemples clairs et aussi indiquer de quel outil grammatical on aurait à se servir pour construire un énoncé correct. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, dans un dictionnaire pourtant plus récent, on peut lire sous *érik* « mûrir ou arriver à maturité ; parvenir à sa maturité ou à maturité complète ; s'aoûter, (*bor*, « vin ») vieillir, (*sajt*, « fromage ») s'affiner », etc. Comment un Français peut-il faire pour savoir l'acception qu'il doit choisir si le contexte ne l'y aide pas et comment le malheureux usager hongrois peut-il se débrouiller de son côté pour décider de quelle glose il va se servir pour se faire comprendre en français ? Ou même, s'il se fait comprendre, pour ne pas dire quelque chose de ridicule ?

En serrant peu à peu les contours du projet à envisager pour rédiger les deux volumes du dictionnaire dont Benedek m'avait entretenu, je me dis que le second volume, le hongrois-français, ne devrait pas être conçu pour être utilisé uniquement par des usagers hongrois qui iraient y chercher de quoi construire des phrases françaises. Il devrait contenir tous les renseignements qui faciliteraient aux éventuels usagers français la compréhension du hongrois. Ainsi, chaque mot devrait être suivi non seulement de ses différentes acceptions, mais encore d'indications permettant de l'utiliser congrûment dans une phrase : régime du verbe, régime du nom, locutions idiomatiques, etc. J'avais trop souffert de l'imperfection des dictionnaires que j'avais eu à consulter chaque fois que je m'étais attaqué à l'étude d'une langue, faute d'y trouver des informations indispensables, pour ne pas vouloir éviter à mes futurs lecteurs de connaître les mêmes difficultés. Je n'étais pas un lexicographe et rien ne m'avait préparé à le devenir, mais j'avais étudié assez de langues différentes pour au moins savoir ce qu'il ne fallait pas faire en rédigeant un dictionnaire bilingue.

Une dernière question se posait : faudrait-il indiquer les étymologies ? Je résolus de présenter un ouvrage qui porterait sur la langue telle qu'elle était utilisée dans le présent. Dans les termes du jargon linguistique, il s'agirait d'un dictionnaire « synchronique ». Par contre, en ce qui concernait au moins le français, il faudrait obligatoirement

signaler la prononciation, ne fût-ce que par une transcription phonétique plus ou moins « grossière ».

Je poursuivais mes réflexions lorsque je fus appelé au téléphone. Il faut dire qu'au Collège Eötvös, les appartements des professeurs n'étaient pas munis de cette commodité. Le seul appareil dont nous pouvions nous servir était celui installé dans la loge du concierge. C'était dans le hall d'entrée, un étage en-dessous. Je descendis et entendis la voix de Benedek. Il m'appelait du bureau d'Erdős ; le directeur des Éditions Dante l'avait prié de me relancer et de me fixer un rendez-vous, car il voulait faire ma connaissance et s'entretenir avec moi au sujet de l'entreprise où il désirait m'engager.

Nous convînmes d'un après-midi à 17 heures. Auparavant, je voulais rencontrer Benedek seul, afin de nous mettre d'accord sur ce que nous pourrions dire. Ce qui se fit le soir même chez lui. Il y avait, effectivement, plusieurs points à préciser. D'abord, il me fallait la collaboration de Benedek lui-même et, d'autre part, il me fallait savoir si Balassa voudrait bien s'associer à nous. D'ailleurs, je ne pouvais pas mettre les choses en route sans en avoir averti Eckhardt. C'eût été déloyal. Mais une telle démarche, si nécessaire qu'elle fût, était délicate. Eckhardt passait pour une créature du *kurzus*, c'est-à-dire du régime. Or Benedek avait été destitué et Balassa n'avait pas été mieux traité. L'un et l'autre avaient été écartés de tout ce qui était officiel. Le premier parce qu'il avait occupé une chaire à l'université de Budapest lors de l'intermède communiste, l'autre parce qu'il avait été le Grand Maître adjoint de la Grande Loge de Hongrie, laquelle avait été dissoute, tout comme le devaient être plus tard en France les loges maçonniques sous le régime de Vichy. Il est vrai que ces mêmes loges avaient également été dissoutes en Union Soviétique et interdites aux membres de la Troisième Internationale dans les pays non communistes. Benedek ayant téléphoné à Balassa, nous nous rendîmes auprès de ce dernier, par déférence pour son âge et par estime pour ce qu'il était à nos yeux. Balassa, que j'avais déjà rencontré dans le petit cercle des linguistes du *Magyar Nyelvőr*, était une personnalité très séduisante. Il y avait en lui quelque chose qui l'élevait au-dessus des contingences de cette époque. Il jugeait des

choses et des gens avec une grande sérénité, tandis que Benedek avait souvent de la peine à ne pas sortir de son comportement compassé sous lequel se dissimulait un bouillonnement perpétuel. Nous tombâmes tout de suite d'accord sur les modalités techniques de notre projet, mais il restait que nous avions à prendre nos précautions avec Eckhardt, afin de ne pas le froisser. Il fut décidé que j'irais le trouver et lui proposer de se joindre à nous. Personnellement, je n'aurais pas été mécontent de cette solution qui aurait conféré tout de suite plus d'autorité à notre groupe. D'un autre côté, je craignais de la part d'Eckhardt un refus motivé par le risque qu'il pouvait courir de se faire mal voir par des autorités dont il dépendait, pour le cas où il collaborerait à une édition inspirée par un éditeur juif et réalisée par un Français avec le concours de deux personnalités classées parmi les adversaires du régime. En cela, je me trompais. J'avais à peine dit que j'étais pressenti pour rédiger un double dictionnaire français-hongrois et hongrois-français, sans même avoir eu le temps de prononcer le nom de l'éditeur, qu'il me rétorqua : « Mon cher ami, j'ai pour l'instant autre chose à faire. D'ailleurs, vous n'avez pas l'air d'imaginer la difficulté d'une telle entreprise. Croyez bien que si personne ne l'a encore tentée, c'est que le risque est grand de s'y perdre ou tout au moins d'y perdre je ne sais combien d'années de travail. Et puis, si un jour, je me décide à publier un dictionnaire, je veux être libre de m'y prendre comme je le veux. Vous êtes bien gentil, mais je ne peux partager avec personne une pareille responsabilité. Et puis, comme nous disons en hongrois, deux coqs, c'est trop sur le même tas de fumier. Vous êtes plus volontaire que vous ne le paraissez et, quand on rédige un dictionnaire, il faut savoir prendre une décision pour chaque mot. À ce propos, si vous donnez suite à votre projet, je vous conseille d'exiger de votre éditeur, quel qu'il soit, de pouvoir décider seul, sans appel, en toute circonstance. » Je le remerciai vivement pour sa franchise et son excellent conseil. Je lui fis savoir que l'éditeur serait la maison Dante et que je demanderais à Benedek et à Balassa de me prêter leur concours. À ma surprise, il déclara que cela serait un bon choix, surtout celui de Balassa qui était un linguiste de qualité.

La voie était libre de ce côté. Je me rendis auprès d'Erdős chez qui je retrouvai Benedek et Balassa. L'entretien fut bref. J'exposai mon plan, ma méthode et ajoutai que je n'entreprendrais rien sans être assuré que je serais maître de décider en toute indépendance de la rédaction des deux volumes prévus. S'il paraissait impossible de m'accorder les pleins pouvoirs que je demandais, j'aurais le regret de renoncer au projet dont nous discussions. Erdős me promit solennellement qu'il en serait ainsi ; il me pressa de commencer sans plus tarder le travail de rédaction.

Pourtant, ce travail ne pouvait pas commencer comme cela, sans plus. Il fallait d'abord réunir la matière, c'est-à-dire les vocables et les phrases où ceux-ci figuraient. Puisqu'on commençait par le français, c'était à moi qu'il revenait de rassembler ces matériaux. Je m'y appliquai incontinent. J'établis donc de lettre en lettre la liste des vocables à retenir et des locutions ou des constructions où ils étaient employés dans le français que je connaissais. Les termes trop rares étaient à écarter ainsi que les locutions désuètes et, pour reprendre les termes mêmes de la préface au premier dictionnaire de l'Académie Française, il fallait « retrancher » tout ce qui ne figurait plus dans les textes formant le « corpus » du français de mon temps. Ce qui restait était le vocabulaire qui s'était constitué depuis Montaigne et Rabelais jusqu'aux écrivains les plus récents. Toutefois, à la différence des académiciens de 1694, il me fallait consentir à admettre dans le dictionnaire des mots techniques plus ou moins spécialisés, car la société dans laquelle nous vivions s'exprimait par la technique dans bien des occasions. Il était impensable de ne pas consigner les termes de l'automobile, de l'aviation, sans parler du langage des sports, etc. Seulement, il ne fallait pas non plus se laisser envahir par une terminologie trop détaillée comprenant des vocables que seuls pouvaient utiliser les initiés. Je décidai donc de faire intervenir le paramètre de fréquence. Tout terme apparemment technique, relevé plusieurs fois (dix fois au moins) dans des textes de lecture courante ou des conversations entre non-initiés, serait admis, alors que tel vocable qui n'apparaîtrait qu'une fois ou deux serait écarté.

Les dictionnaires français en usage à l'époque étant tous en retard sur l'état de la langue et je fus amené à dépouiller des encyclopédies

aussi bien que des notices d'emploi, des guides, des prospectus, etc. Naturellement, il me fallait de l'aide et je choisis plusieurs collaborateurs qui étaient tous des Hongrois ayant une bonne connaissance du français. La raison était simple : il me fallait collecter les éléments susceptibles d'intéresser le lecteur hongrois et aussi obtenir la traduction hongroise de chaque terme retenu pour figurer dans le dictionnaire. Seuls deux Français purent m'aider et le firent avec beaucoup d'efficacité : Maxime Beaufort et sa fille Elma Clavel. Beaufort avait enseigné le français en Hongrie durant de longues années et sa fille avait été instruite dans un lycée hongrois, de telle sorte qu'elle était en fait bilingue. Le devoir le plus élémentaire de reconnaissance me dicte de reproduire ici la liste des noms de mes collaborateurs, qui furent, en plus de Marcel Benedek et de Joseph Balassa : Joseph Schmidt¹⁶⁰, Joseph Havas, Étienne Bence¹⁶¹, Eugène Fehér, Rezső Honti¹⁶², Étienne Lelkes, Géza Strém, Paul Újvári. Je m'étais fait une règle : celle de ne jamais proposer le premier une traduction hongroise d'un mot français ou d'une locution française. J'attendais la proposition faite par le collaborateur de langue hongroise et ne réagissais qu'après, selon la connaissance que j'avais pu acquérir de la langue. En effet, je la parlais et l'écrivais tous les jours, de telle sorte qu'il m'arrivait souvent de passer une journée entière sans m'être exprimé autrement que par son truchement. Je m'appliquais par tous les moyens à m'en imprégner jusqu'à complète saturation. Ce genre d'expérience ne m'était pas nouveau, puisque j'avais procédé de la même façon avec le norvégien et le suédois, sans parler naturellement de l'anglais et de l'allemand. C'est ce qui me permettait de confronter ce que j'avais constaté et ce que mes collaborateurs proposaient. Quand cette confrontation n'avait rien pu décider, je consultais Zoltán Gombocz en dernier ressort et il m'aidait à prendre la décision. Je ne

¹⁶⁰ József Schmidt (1868-1939), traducteur, indo-germaniste, auteur d'un dictionnaire bilingue latin-hongrois.

¹⁶¹ István Bence, il entra au Collège Eötvös en 1924.

¹⁶² Rezső Honti (1879-1956), linguiste, historien de la littérature, traducteur et auteur de manuels.

répéterai jamais assez combien je dois à ce maître incomparable qui savait tout de suite faire la lumière, alors qu'on essayait vainement d'y voir clair.

Gombocz n'était pas le seul à porter le plus grand intérêt à notre travail. Le ministre plénipotentiaire de France, Louis-Edmond de Vienne, qui me montrait beaucoup d'amitié, s'était immédiatement enthousiasmé pour une œuvre qui lui paraissait importante pour l'avenir de la langue française en Hongrie et il avait obtenu une subvention du gouvernement de la République Française. Cette aide matérielle n'était pas négligeable et surtout conférait au dictionnaire un indiscutable prestige. Du côté officiel hongrois, le comte Kuno Klebelsberg, qui était alors ministre de l'Instruction Publique et des Cultes, était le seul à m'encourager. Il avait pris l'habitude de me convoquer périodiquement à ce qu'on appellerait aujourd'hui des colloques où étaient examinées les questions concernant l'enseignement du français dans les lycées hongrois et il avait tout de suite jugé que la parution d'un pareil dictionnaire serait d'une grande utilité, ainsi qu'il l'a écrit dans la préface qu'il s'était immédiatement offert à rédiger pour présenter l'ouvrage.

Son encouragement était plutôt platonique, puisque le dictionnaire était rédigé par une équipe composée uniquement de personnes qui vivaient en marge du régime. Et pour combler la mesure, les deux Français qui y travaillaient étaient membres de la SFIO, à savoir Maxime Beaufort qui était inscrit à la Fédération de l'Yonne et moi-même qui faisais partie de la 5 section de Paris. Mais, dans l'atmosphère qui était celle de la Hongrie de 1929, il était méritoire de la part d'un ministre en exercice de soutenir ouvertement des « éléments destructifs » que la police tenait à l'œil. Il est vrai que Klebelsberg était réputé pour être « légitimiste », c'est-à-dire partisan des Habsbourg qui avaient été écartés du trône en vertu d'une loi de « détronisation » votée par le semblant de parlement dont le régime avait cru devoir se parer. Il allait d'ailleurs se trouver contraint de renoncer à son portefeuille ministériel et c'est en tant qu'ancien ministre qu'il signa le 11 février 1932 cette préface qui figure en tête du volume I (français-hongrois).

Ce volume fut mis en vente dans les semaines qui suivirent. Le grand slaviste Paul Boyer, alors administrateur de l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes, le jeta de tout son poids sur la table de l'assemblée des professeurs lorsqu'il proposa à celle-ci de demander au ministre de l'Éducation Nationale de me nommer professeur titulaire des langues finno-ougriennes à la chaire qui venait d'être créée dans cette grande école. Mais n'anticipons pas davantage. Ce qu'il y a à noter, c'est que cette publication ne favorisa pas mes affaires auprès des linguistes français. Le grand et inoubliable arabiste qu'était William Marçais me reprocha très amicalement d'avoir perdu mon temps « à faire du vocabulaire » au lieu de consacrer tous mes soins à quelque question importante de linguistique. Selon lui, on n'avait pas besoin d'être linguiste pour « enfiler des mots ». Un autre confrère de la Société de Linguistique de Paris me remontra, moins amicalement cette fois, que j'avais fait fausse route. Il aurait mieux valu publier n'importe quoi d'autre, plutôt qu'un ouvrage sans intérêt, car, enfin, quelques douzaines seulement de Français s'oublieraient jusqu'à faire du hongrois au cours des années qui viendraient. Seuls Paul Boyer et Antoine Meillet me félicitèrent de ce qu'ils considéraient comme un tour de force : avoir réussi en trois ans à sortir le premier volume, de 1178 pages grand format, avec des pages de deux colonnes, où plus de 4000 mots français nouveaux étaient consignés pour la première fois. L'épilogue de l'affaire, du côté français, fut que Meillet et son ami, mon maître Joseph Vendryes, furent battus lors du vote émis par la 4^e section de l'École Pratique des Hautes Études lorsqu'ils voulurent, à l'occasion d'une vacance, obtenir qu'une direction d'étude de langues finno-ougriennes soit créée et m'y soit attribuée. Louis-Edmond de Vienne, quelques années plus tard, n'allait pas être plus heureux lorsqu'il crut devoir demander ma nomination dans l'Ordre de la Légion d'Honneur en récompense de l'œuvre accomplie. Celle-ci ne devait m'être accordée qu'en 1948, mais pour de tout autres mérites dont il n'y a pas lieu de faire état ici. L'entreprise téméraire s'était révélée être une mauvaise affaire. La subvention obtenue par Louis-Edmond de Vienne fut la seule manifestation d'intérêt venue du côté français. Heureusement, le public hongrois eut une autre réaction. Une fois de plus, la Hongrie

montrait son attachement à notre langue et à notre civilisation, face à l'indifférence française. Décidément, Frigyes Karinthy avait eu raison de nous adresser ses reproches et Didier Kosztolányi aussi de protester contre le dédain montré pour la langue hongroise. Nous en restions toujours là, séparés par une énorme distance, comme si nous vivions dans deux mondes totalement distincts.

Le second volume, du même grand format et de 1359 pages, devait sortir en septembre 1937. Son retentissement fut si considérable en Hongrie que, quelques mois plus tard, le comte Khuen-Héderváry, ministre plénipotentiaire de Hongrie à Paris, dont il a déjà été question, me remettait la croix de l'Ordre du Mérite hongrois. Cette distinction était d'autant plus inattendue qu'en 1935 j'avais été le seul universitaire français à être « oublié » sur la liste de ceux invités à participer aux solennités du troisième centenaire de la fondation de l'université de Budapest. La police politique hongroise, celle qui correspondait à nos Renseignements généraux, était intervenue pour faire rayer mon nom. C'était l'époque où certaines élites hongroises versaient dans le fascisme et mettaient tous leurs espoirs dans l'intervention de Mussolini et de Hitler en leur faveur pour restaurer la puissance hongroise, en récupérant les territoires dont la population était en majorité hongroise : Transylvanie, Banat, « Haut-Pays » (*Felvidék*) et Burgenland. Les démocraties, méprisées, étaient jugées perdantes. On se préparait à leur porter le coup fatal, de même qu'à ces monstres de Soviétiques que l'on croyait également destinés à disparaître de la surface de la terre. L'avènement de Hitler allait sonner le glas de tous ces bandits. À bas le Traité de Trianon, comme aussi le Traité de Versailles ! Dans le sillage des hommes de Berchtesgaden et de Rome, on rentrerait sans coup férir en possession de l'héritage perdu. Vive la Grande Hongrie !

Heureusement, le dictionnaire était achevé. Erdős eut la satisfaction qu'il méritait : il avait publié ce qu'il considérait comme le fleuron de ses éditions. Le premier tirage fut épuisé en quelques semaines. Il était temps. Les événements allaient se précipiter. En ce qui me concernait personnellement, une phase de ma carrière allait s'achever aussi.

Dîner chez un mécène

Un après-midi, Gyergyai était venu impromptu me voir dans mon appartement. Il n'y avait rien de surprenant à cela, car j'avais très souvent sa visite. Il m'apprit que j'étais invité avec lui à dîner le surlendemain soir chez le baron Lajos Hatvany¹⁶³ qui était rentré d'exil depuis plusieurs mois et s'était réinstallé dans son luxueux hôtel particulier. Il désirait faire ma connaissance, ayant su que je m'intéressais beaucoup à Ady dont il avait été le mécène. Nous n'y serions pas seuls, car il y avait convié plusieurs personnalités de la vie littéraire.

Le personnage ne m'était pas inconnu. Je savais qu'il s'agissait d'un riche représentant du grand capitalisme. Son père avait été anobli par François-Joseph et il s'était distingué par des écrits divers dont l'un, rédigé en allemand, avait pour titre *Die Wissenschaft des Nicht-Wissenswerten* (La Science de ce qui n'est pas digne d'être su). Ce titre m'avait, je dois l'avouer, laissé quelque peu perplexe. Il me semblait dénoter de la part de son auteur un certain dandysme intellectuel qui ne m'enthousiasmait pas, c'est le moins qu'on puisse dire. Je savais aussi qu'il avait longtemps vécu en Allemagne, beaucoup voyagé de palace de luxe en palace de luxe, rencontré bien des personnalités en vue et qu'il s'était mêlé à pas mal d'événements. Son comportement en 1918-1919 l'avait forcé à prendre le chemin de l'exil : d'un exil confortable. Il semblait que le régime ne le considérait plus comme infréquentable, puisqu'il avait été récemment autorisé à rentrer et reprendre sa vie de grand bourgeois anobli. Jusque-là, je ne le connaissais de plus près que par les trois études qu'il avait publiées sur Ady et son œuvre. J'avais, en quelques occasions, rencontré Lili Hatvany¹⁶⁴, dont je ne me souviens plus si elle était sa

¹⁶³ Lajos Hatvany (1880-1961), écrivain, critique, membre de l'Académie des Sciences de Hongrie et mécène de toute une génération d'écrivains tels que Endre Ady et, plus tard, Attila József. L'existence de la revue *Nyugat* dépendit également, dès sa fondation en 1908, de son mécénat.

¹⁶⁴ Lili Hatvany (1890-1968), auteur de critiques dramatiques dans la revue *Színházi Élet* (Vie théâtrale) ainsi que de romans et de pièces de théâtre qui mettent en scène

sœur ou sa nièce ou encore quelque autre parent : elle écrivait aussi, mais était surtout l'une des mondaines les plus remarquées tant sur les champs de courses que dans les cérémonies qui rassemblaient le Tout Budapest. Elle passait, à juste titre, pour un modèle d'élégance, ce à quoi j'étais le plus sensible. Il faut dire qu'elle avait de l'allure et n'aurait pas détonné dans les cérémonies mondaines du Tout Paris. Et puis, ce que je savais aussi, c'était que Hatvany avait été l'un des financeurs, pour ne pas dire le principal commanditaire, de la revue *Nyugat*. Mais ce qui m'intéressait au plus haut degré, c'était qu'il avait bien connu Ady et pourrait me renseigner sur des choses que j'aimerais savoir pour me faire de lui une idée plus juste. Certes, le mauvais tour que m'avait joué Louis Eisenmann m'avait empêché de faire paraître la thèse secondaire que j'avais écrite pour rien, mais le manuscrit existait, au fond d'un placard dans la maison de ma belle-mère, perdue dans un petit village de la montagne du Doubs. À attendre un sort meilleur. Je n'avais pas perdu l'espoir de le publier un jour, après l'avoir toutefois récrit en utilisant les informations que j'aurais à ajouter, ce qui m'amènerait sans doute à réviser quelques-uns de mes jugements. La rencontre avec Hatvany venait donc à point. Je m'en promettais beaucoup.

Gyergyai vint me prendre et nous nous rendîmes dans la manière de petit manoir où nous étions attendus. C'était le grand luxe. D'abord un vaste salon enrichi de superbes tableaux, de meubles de style, sans parler des somptueux tapis. Des valets en habit, les lustres scintillants sous un plafond élevé. Les présentations faites, nous fûmes vite invités à passer à table. Le maître de céans me fit l'honneur de me placer à sa droite. Il y avait là l'écrivain Frigyes Karinthy, le critique Aladár Schöpflin, ainsi que plusieurs autres personnes que je ne connaissais pas.

Comme souvent dans ce genre de réunion, la conversation mit du temps à s'engager. Mais dès les premières paroles de notre hôte, une sorte de malaise me prit. Il avait commencé par m'interroger sur ce que je faisais, qui j'étais, et cela sur un ton de condescendance qu'il

– sous un jour souvent satirique – la vie et les figures caractéristiques de la grande bourgeoisie. À la fin des années trente, elle émigra aux États-Unis.

teintait de cette amicalité de mauvais aloi que j'avais déjà rencontrée quelques fois dans ma carrière quand j'avais eu affaire à des hommes qui voulaient me faire sentir leur supériorité. Je compris qu'il voulait m'impressionner. Il avait tort. Je n'étais plus assez naïf pour me soumettre à ce genre d'intimidation plus ou moins subtile. J'eusse été dans le salon de la Légation ou quelque part ailleurs que chez lui, ma réaction eût été immédiate, mais j'étais son invité et je me maîtrisai. Je répondis tranquillement à ses questions dont plusieurs étaient indiscretes et me surprirent. On ne me les avait jamais posées en Hongrie et cela me révéla que l'homme à la droite duquel j'étais assis n'était pas un Hongrois comme les autres.

Enfin, on finit par passer au sujet qui m'intéressait : Ady. J'eus droit à une longue introduction sur le poète, ses débuts, les circonstances dans lesquelles Hatvany avait fait sa connaissance. Il répéta ensuite sommairement ce qu'il avait écrit à son sujet et ne m'apprit rien de neuf, puisque les ouvrages auxquels il se reportait m'étaient depuis longtemps connus. Je me permis de lui poser à mon tour quelques questions sur la personnalité d'Ady, la façon dont il se comportait, dans quelles conditions il écrivait ses poèmes, comment lui venait son inspiration. Était-elle une sorte de jaillissement spontané ou élaboration ? J'avais cru comprendre qu'il mettait ses poèmes en forme tout d'un trait et que la création, chez lui, s'opérait pour ainsi dire inconsciemment. Après avoir satisfait à ma demande, il se mit à me décrire le caractère d'Ady. Il prétendait être celui qui l'avait de ce point de vue le mieux connu. Il crut devoir me révéler que ce grand poète était un homme qui n'avait aucun sentiment de sa dignité. Il vivait une vie de débauche et de désordre, toujours à mendier de l'argent. Soulignant d'un geste de la main ses paroles, il ajouta : « Je l'ai vu se traîner à genou devant moi pour obtenir quelques couronnes, tout comme un Tzigane. » Et il ajouta encore : « Il n'avait pas de caractère ». Cette formule fit jaillir dans ma mémoire une autre qui m'avait frappé quand j'avais commencé à m'intéresser à cet incomparable poète qu'était Henri Heine : *Ein Talent aber kein Charakter*, « Un talent mais pas un caractère ». J'eus de la peine à me contenir. Sur son élan, Hatvany ne s'arrêta plus. Il me fallut

entendre le récit de toutes les circonstances où il avait sauvé Ady de la déchéance dernière et de tout ce qu'il avait fait de dépenses pour y parvenir. Tout cela était dit en français, que mon hôte parlait avec beaucoup d'aisance, et notre aparté pour cette raison n'était pas suivi des autres convives. Gyergyai était trop loin de moi et le monsieur inconnu qui était assis à la gauche du maître de maison s'entretenait de son côté avec son voisin. J'étais donc seul à recevoir ces propos dont il m'était naturellement impossible de savoir s'ils exprimaient la vérité ou seulement la satisfaction malsaine de l'homme qui se venge de s'être senti inférieur à un génie. Mais même s'il pouvait être établi que ce qui venait de m'être révélé correspondait bien à la vérité, pourquoi semblait-il éprouver tant de plaisir à salir devant un Français l'image d'un des plus grands noms de la littérature de son pays ? Il ne me serait pas venu à l'esprit de révéler toutes les turpitudes d'un Verlaine ou de quelque autre. Ce qui importait, c'était l'œuvre. Ou bien il fallait laisser au poète le soin de se confesser. C'est ce qu'avait fait en Suède un Gustav Fröding¹⁶⁵ dans des poèmes déchirants mais profondément humains. D'ailleurs, Ady ne s'était pas tu non plus sur ce qu'il se reprochait à lui-même. Il avait étalé ses vices comme aussi ses souffrances et il avait payé assez cher sa franchise, puisqu'elle avait scandalisé et éloigné de lui bien des gens parmi lesquels tous n'étaient pas des hypocrites.

Ce qui m'avait été révélé tendait à rabaisser l'homme Ady, à en avilir à mes yeux la personnalité. Il avait été capable de s'humilier, de perdre toute dignité vis-à-vis d'un autre homme qui n'avait sur lui qu'une seule supériorité : celle d'avoir de l'argent. Et cet argent, il ne l'avait pas gagné par son travail ou son effort, il l'avait hérité, sans autre mérite. J'avais toujours pardonné leur richesse à ceux qui l'avaient acquise par leur seul travail. Même s'ils n'étaient que des parvenus et se conduisaient comme tels. Mais l'autre richesse, gratuitement transmise, elle me paraissait pour ainsi dire usurpée. Hatvany n'avait rien fait d'autre dans sa vie que de profiter de l'héritage.

¹⁶⁵ Gustav Fröding (1860-1911), poète suédois dont les poèmes évoquent les coutumes populaires et les paysages familiers de Varmland, minutieusement détaillés.

J'avais pensé qu'il avait voulu se le faire pardonner en quelque sorte en se servant de sa fortune pour aider et soutenir les talents qu'il découvrait. Certes, il l'avait fait, mais avec superbe, avec une morgue qui trahissait que l'aide qu'il avait apportée n'était qu'un moyen de montrer sa supériorité. Il avait bassement triomphé de la pauvreté ou de l'humilité de ceux qu'il avait rencontrés.

Ce qui me choquait, c'était aussi qu'il m'avait regardé du haut de sa grandeur. Au fond, il était pire que les aristocrates que j'avais rencontrés, car ceux-là avaient au moins fait semblant de ne pas me considérer comme un être inférieur. Ni Étienne Zichy, ni Max Hoyos, ni Khuen-Héderváry, ni Bánffy, ni même Perényi n'avaient essayé de me faire sentir que j'étais relégué dans un autre monde, où l'homme comptait moins. En sortant de cette soirée, je me confiai à Gyergyai qui comprit tout de suite que le « mécène » m'avait déplu. Il en fut visiblement navré. Quant aux détails que m'avait révélés Hatvany sur l'indignité d'Ady, il m'avoua qu'il avait de la difficulté à les admettre. Il se demandait même si c'était vrai. De toute façon, il était abject de les faire connaître. On ne se vante pas d'avoir fait l'aumône à qui que ce soit. On en garde le secret. Je sortais de ce dîner avec le sentiment que Hatvany était tout simplement un mufle et qu'il s'était à mes yeux disqualifié à jamais. C'était un capitaliste parvenu, en dépit de son anoblissement. Ce Hongrois n'avait pas la notion de l'honneur, de ce *becsület* auquel on tenait tant, même parmi les gardiens, les bergers et les vachers.

Je n'ai plus jamais vu Hatvany. Chaque fois que j'en aurais eu l'occasion, je me suis trouvé une excuse pour y échapper. Quand, en 1948, il est venu à Paris et m'a fait savoir qu'il aimerait me rencontrer, je me suis refusé à le faire. Je me demande encore maintenant comment les intellectuels hongrois de gauche et même ceux du régime actuel ont pu supporter ce personnage arrogant qui incarnait ce qu'il y avait de plus antipathique dans la société capitaliste où il avait évolué. S'il est vrai qu'Ady, pressé par l'infortune, a rampé devant lui pour quêter quelques couronnes, la honte en est à celui qui a supporté cette humiliation sans pareille. L'Histoire vengera le poète.

Gens et rencontres

Le départ de Jean Mistler avait laissé un vide. Il ne béa pas longtemps. Le poste fut aussitôt brigué par Jean Carrère qui avait pris la précaution de s'informer auprès de moi sur ce qui l'attendrait s'il se faisait nommer pour lui succéder. Satisfait de ce que je lui avais appris, il avait immédiatement fait acte de candidature et, comme la mauvaise renommée du poste de Budapest éloignait les éventuels postulants, sa demande fut aussitôt retenue. Je le vis donc débarquer en Gare de l'Est un beau matin. Je retrouvai en lui un condisciple de mon âge, du cru 1897. Il était entendu qu'il reprendrait les cours de Mistler en Faculté et ne se mêlerait pas du Collège qui était devenu aux yeux du Quai d'Orsay mon fief propre, privilège que je n'avais nullement sollicité, car il y avait place pour deux. Des souvenirs de l'École nous liaient déjà. Il avait « habité » la thurne qui se trouvait en face de la mienne et qu'il partageait avec Eugène Revert et Paul Henry. Le premier était comme lui de la promotion 1916, alors que Paul Henry faisait partie de celle des démobilisés en 1919. Cette dernière promotion, fort nombreuse, a été affectée d'un astérisque pour la distinguer de la normale de la même année et ce signe était alors désavantageusement interprété. Revert et Carrère, tout comme moi-même, appartenions à la Fédération de la Seine de la SFIO. Comme son nom l'indique, Jean Carrère était un méridional, tout comme Jean Mistler. Il avait fait ses études à Toulouse et avait été incorporé en qualité d'aspirant de réserve de l'artillerie, détail assez surprenant, puisqu'il figurait dans la promotion lettres et non sciences. Sur le front, il s'était distingué et avait ramassé sur le champ de bataille deux galons et des citations. Cette participation glorieuse aux durs combats du front de l'Ouest avait fait de lui un pacifiste fanatique. Sans même attendre d'être démobilisé, il avait participé en uniforme à la manifestation antimilitariste du Père Lachaise, le 14 juillet 1919, alors que je me trouvais en plein centre de la Finlande, à Kangasala. Il avait été arrêté, incarcéré au Cherche-Midi, qui était la prison militaire de Paris, et il avait tout juste évité la dégradation. Ce traitement l'avait conforté, s'il se pouvait, dans la justesse de sa

protestation. C'est avec cette conviction enracinée au plus profond des entrailles qu'il avait posé les pieds sur les bords du Danube. Comme il s'était donné la peine d'apprendre pas mal d'allemand, il ne s'était pas trouvé entièrement dépaycé. Il connaissait déjà Vienne et, par certains de ses aspects, le centre de Pest rappelait celui de la capitale autrichienne, enseigne des boutiques mises à part. Et puis, il n'était pas rare de rencontrer, même dans les rues, des personnes auxquelles on pouvait s'adresser en allemand. Il ne pouvait donc pas se sentir tout à fait perdu. D'autant moins que sa disposition d'esprit le rendait accessible à ce qui se passait autour de lui. Il était sincèrement internationaliste et aucune prévention ne le dressait contre les gens d'un pays dont il ne savait rien, comme d'ailleurs les intellectuels français de l'époque. Il était l'ennemi de toutes les intolérances et de tous les fanatismes. Et puis, les socialistes de ce temps-là n'oubliaient pas l'internationale. L'appel de Karl Marx sonnait à leurs oreilles : *Proletarier aller Länder, vereinigt euch !* « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » Il était prêt à suivre cette injonction. Agrégé d'histoire, il avait d'abord été en poste à Nantes, ville qu'il avait tout de suite prise en détestation, je n'ai jamais compris pourquoi. Il n'y était resté qu'un an, pour ensuite se retrouver à Paris à la Fondation Thiers, sous le prétexte de faire une thèse qu'il avait abandonnée dès qu'il avait pu se faire charger de mission en Hongrie. Aucune autre raison ne l'avait amené parmi nous. Grand, de teint basané, le crâne déjà quelque peu dégarni, il était le plus souvent peu loquace et se distinguait par un flegme que presque rien ne parvenait à troubler. J'ai gardé le souvenir le meilleur de Jean Carrère qui était un camarade loyal, sûr, fidèle, d'une parfaite honnêteté intellectuelle et d'une pureté de conscience peu commune. Devait-il ces qualités à son protestantisme ? Du temps où nous étions ensemble il faisait volontiers profession d'un athéisme radical et se muait en joyeux compère qui savait festoyer avec un élan tout dionysiaque. Il aimait le bon vin, le chant, la musique et les femmes. Comme il disait lui-même : *Wein, Weib und Gesang*, selon les chansons des étudiants allemands. En réalité, il ne s'animait que sous l'effet du vin ou de la musique. S'il n'était pas difficile dans le choix de ses compagnes de rencontre,

il savait choisir mieux les vins et surtout la musique, dont on peut dire qu'il en vivait. C'était le cas de lui appliquer à la lettre le titre d'une pièce de théâtre qui avait fait courir tout Budapest : *Nem élhetek muzsikaszó nélkül*¹⁶⁶, « Je ne peux pas vivre sans musique ». Lui-même jouait constamment du piano, non sans talent. Il chantait aussi, d'une belle voix de basse. Il aurait tout sacrifié pour assister à un concert ou à quelque représentation de l'Opéra. Je ne saurais compter les soirs ou les matinées que nous avons passés ensemble à écouter quelque virtuose ou à suivre tel concert ou encore à assister à tel opéra. Budapest était l'un des foyers européens de la musique. Un Dohnányi¹⁶⁷, un Kodály s'y faisaient entendre et le grand Bartók commençait son ascension. Les meilleurs ténors, les meilleurs sopranes venaient de tous les côtés s'y produire. Quant aux basses, aux barytons ou aux contraltos, le pays en possédait assez parmi ce qu'il y avait de mieux dans le genre. Pour un fou de musique tel que Carrère, Budapest abondait de ressources inépuisables. Il ne se faisait pas faute de s'en abreuver jusqu'à s'en griser complètement.

Ses relations avec les officiels de la Légation n'étaient pas des meilleures. On appréciait certes ses qualités intellectuelles et humaines, mais on déplorait son « manque de tenue », surtout de tenue vestimentaire. Or ce facteur importait beaucoup dans un pays où l'élégance masculine comptait peut-être plus que la féminine. Les hommes de la « bonne société » dépensaient beaucoup pour leurs habits et peut-être plus encore pour leurs chaussures. Même un universitaire aux allures plus ou moins pédantes s'appliquait à paraître soigné de sa personne. On changeait de complet à la demi-saison et l'on ne craignait pas d'arborer des vêtements clairs, alors que le bourgeois français de l'époque s'obstinait à s'habiller sombre. Un de mes collègues budapestois, qui venait de passer quelques semaines à Paris, me confiait à son

¹⁶⁶ C'est également le titre d'un des romans de Zsigmond Móricz, paru en 1916.

¹⁶⁷ Ernő Dohnányi (1877-1960), compositeur, pianiste, chef d'orchestre, une des figures majeures de la musique hongroise du XX^e siècle. Entre 1905 et 1915, il fut professeur au conservatoire de musique de Berlin et, à partir de 1916, à celui de Budapest. Après 1949, il émigra aux États-Unis où il a été professeur de Florida State University.

retour d'un air surpris qu'il avait été choqué de ne rencontrer que des messieurs dépourvus d'élégance et uniformément vêtus de noir ou de gris. Et je pouvais constater que la révélation de ces détails intéressait les autres universitaires assis autour de la table du *Kruzsok* ou de celle du Café Central, chose impensable en France dans un pareil milieu. Inutile d'ajouter que Carrère ne se serait guère intéressé à de tels propos s'il avait toutefois pris la peine de se rendre à nos réunions dans les différents cafés où elles se tenaient. Il ne fréquentait pas ses collègues hongrois et encore moins, si possible, les milieux littéraires ou artistiques. Par contre, il entretenait quelques relations avec les Français, officiels ou non. Les quelques Hongrois qu'il rencontrait se recrutaient parmi les musiciens ou les mélomanes, ainsi que dans le public restreint dont il avait à s'occuper en tant que délégué aux affaires qu'on appelle aujourd'hui « culturelles » et qui concernaient essentiellement l'enseignement du français en Hongrie, c'est-à-dire dans la capitale. Cet enseignement était dispensé presque exclusivement par l'Alliance Française à Budapest. Cette fonction le mettait en rapport avec une partie de ceux des Hongrois qui se mouvaient autour de notre Légation ou notre chancellerie. Ou même l'attaché militaire. Ce dernier était la bête noire de Carrère. Il s'agissait du colonel Jouars qui était pourtant la discrétion même et n'avait rien du soudard que croyait voir en lui mon condisciple de Normale. Personnellement, j'entretenais avec ce militaire distingué les relations les plus courtoises et même les plus confiantes. Il le fallait d'ailleurs, puisque j'avais été placé, à sa demande, sous ses ordres lors des périodes de réserve auxquelles j'étais astreint. Pour cette raison, il lui arrivait, en cours d'année, de me mettre assez souvent à contribution quand il se trouvait embarrassé pour interpréter tel événement ou tel document dont il avait à rendre compte lui-même au service dont il dépendait. Cette solution me rendait service, parce qu'elle me libérait durant les vacances que je passais en France. La protestation pacifiste était si violente chez Carrère qu'il perdait tout sang-froid en dépit de son flegme habituel dès qu'il se trouvait en présence d'un militaire même vêtu en civil. Un soir, lors d'une réception donnée dans

les locaux de *Fészek*¹⁶⁸, le foyer des littérateurs et des artistes, nous nous étions rencontrés à l'entrée, le colonel et nous deux. Je m'étais effacé pour laisser passer l'officier, mais Carrère s'étant brusquement interposé et passant devant lui, s'était écrié : *Cedant arma togae !* se prévalant pour une fois de cette toge qu'il tournait habituellement en dérision. Il faut dire qu'à l'époque tout professeur du secondaire s'en affublait le jour de la distribution des prix, à la fin de l'année scolaire, surtout s'il était chargé de prononcer le discours de rigueur. Jouars avait fait semblant de ne rien remarquer. Il ne m'en parla jamais par la suite. Quant à Carrère, il me parut avoir un air de satisfaction déplacée, comme s'il venait de remporter je ne sais quel succès. Dans d'autres circonstances, je pus constater qu'il pouvait surprendre par des réactions intempestives, le plus souvent involontaires. Cela pouvait produire des incidents. Une nuit que nous rentrions à pied au Collège, sortant d'une soirée prolongée chez les Benedek, il s'était mis à siffloter assez fort l'air de la Marseillaise, ce qui était assez inattendu de sa part. Un agent de police surgit aussitôt près de nous et posant lourdement sa main sur l'épaule de mon compagnon, lui intima l'ordre de le suivre au commissariat voisin. Il s'était rendu coupable d'avoir fait entendre un chant subversif, rigoureusement interdit. J'eus toutes les peines du monde à faire comprendre au policier qu'il s'agissait de l'hymne national français et non d'un chant « bolchevique », mais il ne se calma quelque peu qu'à la vue de nos passeports diplomatiques. Encore ne s'éloigna-t-il qu'après nous avoir rappelé qu'il était interdit de chanter ou même simplement de siffler cet air subversif. En soi, l'intervention du gardien de la paix ne pouvait surprendre. Il avait des ordres. Les révolutionnaires avaient alors coutume de faire suivre l'Internationale de la Marseillaise dans toutes les occasions solennelles où ils se rencontraient.

Bien qu'agréé d'histoire, Carrère avait à enseigner la seule histoire de la littérature française et il s'en acquittait avec une véritable

¹⁶⁸ Un des hauts lieux les plus originaux de la vie artistique de Budapest, le club d'artistes *Fészek* (le Nid) fut fondé en 1901 et existe toujours, malgré toutes les secousses provoquées par les changements politiques et économiques.

passion. Par contre, il peinait à consacrer une trop grande partie de son temps à exercer un contrôle illusoire sur l'école de l'Alliance Française qui ne dépendait d'aucune autorité française. Surtout, cela le contraignait à être en relation sinon en contact avec les officiels hongrois dirigeant l'association « Amitié Franco-Hongroise » qui feignait de s'intéresser à la diffusion du français et des choses françaises. C'était une organisation quelque peu fantomatique, destinée à servir d'instrument de propagande. Elle avait à sa tête, comme président, un personnage qui m'avait été antipathique dès le premier abord. C'était un dénommé Gyula Pékár¹⁶⁹, au sujet duquel le directeur d'Eötvös Collegium aimait répéter qu'il était la troisième des calamités qui affligeaient le pays : Pékár après *tűzkár* et *vízkár*. C'était un jeu de mot intraduisible. Le mot *kár* signifie « dommage, dégât, sinistre », causé par le feu (*tűz*), l'eau (*víz*) ou tout autre élément de la nature. Pékár était une sorte de colosse, le crâne rasé, la face toujours hilare, tonitruant, manifestement très satisfait de sa personne. Il était député gouvernemental, cela va sans dire, et jouait un rôle important à la Commission des affaires étrangères de cette assemblée fantoche. On l'avait chargé de la propagande destinée à la France. Pourtant, il s'exprimait dans un français passablement incorrect, à la différence des autres membres de ladite commission. En revanche, il feignait de s'intéresser beaucoup aux choses de France. Or, il n'y connaissait rien. C'était lui qui invitait les journalistes français et s'efforçait de les endoctriner. Il avait réussi à placer à l'école de l'Alliance Française un proviseur de lycée qui était un de ses hommes. Grâce à cette opération, les élèves de ladite école n'étaient pas exposés à apprendre des choses inquiétantes, puisque le personnel, formé de Français implantés dans le pays dès avant la guerre, était par ses soins trié sur le volet. Le régime s'efforçait avec plus ou moins de succès de faire taire les voix qui pouvaient s'élever dans le pays. Il ne pouvait être question d'en laisser d'autres se faire entendre, même dans une langue étrangère, surtout quand celle-ci disposait d'un grand prestige et,

¹⁶⁹ Gyula Pékár (1867-1937), écrivain médiocre et homme politique chargé d'affaires culturelles.

qui plus est, servait d'expression depuis plus d'un siècle à toutes les idées les plus pernicieuses. Traditionnellement, les hommes du régime avaient pour la plupart reçu une éducation qui comportait presque obligatoirement la connaissance plus ou moins poussée du français, ce qui faisait comme on sait la bonne fortune des nombreux Français et des Françaises plus nombreuses encore qui vivaient de donner des leçons privées à ceux qui avaient les moyens de se les payer. Ce n'était pas à ce public favorisé par la fortune que s'adressait l'Alliance Française. Ses cours étaient à peine payants. Quiconque avait un peu d'instruction pouvait s'y inscrire. Ce public était plus ou moins suspect aux autorités. Il fallait le surveiller et c'était ce que ne manquait pas de faire la police, mais elle était aidée par tous les autres suppôts du régime, mis en place dans tous les secteurs et à tous les étages de la société. Pekár était chargé de veiller au bon développement des relations « culturelles » avec la France. Son proviseur de choc était l'un de ses collaborateurs, mais il n'était pas le seul. Il y avait aussi le secrétaire de cette même « Amitié Franco-Hongroise » qui ne ressemblait que des Hongrois inféodés au régime.

Ce que ne s'imaginaient pas tous ces braves gens, c'était que leurs manœuvres se déroulaient dans le vide presque absolu. On savait du français, mais on ne savait pas ce que pouvait être la France. On avait rencontré quelques Français, mais on n'avait aucune idée de ce qu'étaient l'État et la nation de France. De ce point de vue, on en savait moins qu'un Petőfi ou qu'aucun des intellectuels hongrois du siècle passé, et bien moins que ceux du XVIII^e siècle.

De temps en temps, quelque Français de marque passait par Budapest, allant ou revenant, le plus souvent de Bucarest. C'était tantôt un journaliste, tantôt un écrivain, tantôt encore un banquier ou plus rarement un homme d'affaires. Il revenait à Carrère de les recevoir quand ils appartenaient au monde « culturel ». Les autres étaient « traités » par de Vrégille ou étaient admis à s'entretenir avec le ministre ou le premier conseiller.

Personnellement, je restais le plus souvent à l'écart des passages en question. Je n'y participais que dans les occasions extraordinaires, comme par exemple lors de la visite des académiciens français invités

pour fêter le centenaire de la fondation de l'Académie des Sciences de Hongrie¹⁷⁰, ou quand c'étaient les parlementaires français qui avaient été invités. Une fois cependant, alors que Clinchant était encore en poste à Budapest, j'avais été prié par lui de le représenter au gala de l'Opéra donné en l'honneur de Vincent d'Indy, qui avait été invité à assister en personne à la représentation de son *Saint-Christophe*. Le ministre n'était pas mélomane et avait horreur de figurer dans ce genre de solennité. J'avais pour instruction d'aller présenter ses compliments et ses excuses au maître, qu'il fallait quand même faire semblant d'honorer. La représentation fut un triomphe. Les applaudissements ne prenaient pas de fin. Le rideau enfin baissé, je me rendis dans la loge où s'était retiré le compositeur et je lui fis remettre ma carte de visite. Quelques instants plus tard, je me trouvai en sa présence. C'était un grand vieillard aux abondants cheveux blancs qui avait tout à fait l'allure du musicien célèbre. Il tenait ma carte de visite entre ses doigts et me demanda : « Auriez-vous quelque lien de parenté avec mon vieil ami Claude Sauvageot, le graveur ? » – « Oui, répondis-je, c'était mon grand-père. » J'eus l'impression que mes paroles venaient de lui donner comme une secousse. Il me regarda, puis jeta les yeux sur la carte de bristol et finit par me dire : « Qu'êtes-vous venu faire ici ? Je lis que vous êtes un universitaire. De l'École Normale Supérieure ! Le petit-fils de mon ami ! Quelle pitié ! » Je lui présentai les excuses du ministre et me retirai. Ainsi donc, j'avais eu tort à ses yeux de ne pas passer par l'École Nationale des Beaux-Arts. Comme mon grand-père, mon grand-oncle, mon propre père. Ce qui m'empêchait de lui en vouloir de m'avoir humilié, c'était que j'avais senti la peine très sincère qu'il avait éprouvée et qui me rappelait celle de mon père quand je lui avais annoncé que je bifurquais sur la rue d'Ulm. Je quittais les beaux-arts et faisais figure de renégat. J'avais renoncé à être ce que nous appelions un « dynaste ». Ces beaux esprits ne se souciaient pas de savoir si je me sentais le talent de prendre leur succession. Autre chose m'attirait et il me semblait

¹⁷⁰ 1825-1925. István Széchenyi offrit ses revenus d'une année pour la création de l'Académie des Sciences de Hongrie.

que j'avais le droit de choisir. Le lendemain, j'allai rendre compte à Clinchant de ce qui s'était passé, sans taire la réflexion qui m'avait été si désagréable. « Que voulez-vous, me fit-il, nos pères veulent survivre en nous. Moi, j'aurais dû faire une carrière dans l'armée, mais j'ai préféré la diplomatie. Ne vous faites pas trop de chagrin. On vous reprochera encore bien d'autres choses. »

Je n'étais pas le seul à avoir déçu mon père. Un jeune compatriote en avait fait autant, qui venait de nous être envoyé de Paris pour enseigner le français, en doublant dans une classe terminale d'un lycée de Budapest le professeur hongrois de français. Il s'appelait François Gachot et se présenta à nous comme licencié d'allemand et écrivain. Il venait tenter une expérience de collaboration entre enseignant français et enseignant hongrois, dont le ministre Klebelsberg avait eu l'initiative. Ce dernier avait constaté que les résultats de l'enseignement du français dans les établissements secondaires de Hongrie étaient très décevants et il pensait qu'en associant les efforts de deux maîtres on pourrait faire mieux. Ce n'était pas nouveau et je lui avais fait connaître que c'était le procédé appliqué à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes de Paris, où un professeur français était toujours doublé d'un répétiteur qui exerçait les élèves dans sa langue maternelle. On mariait ainsi la théorie et la pratique. Quant aux résultats, ils étaient évidents. Le Service des Œuvres Françaises à l'Étranger avait accepté de tenter l'expérience et ce jeune licencié avait été désigné pour l'entreprendre. Plutôt chétif d'apparence, petit de taille, très brun de cheveux et assez basané de teint, il n'avait rien d'imposant et l'on pouvait craindre qu'il ait des difficultés pour se faire admettre par les élèves. Mais il était très vif d'esprit, très assuré dans ses opinions et ses goûts. Il était le fils unique d'un notable d'Angoulême qui ne l'avait pas vu « monter à Paris », poursuivre ses études en Sorbonne sans une certaine inquiétude, pour ne pas dire plus. En réalité, François Gachot rêvait de devenir écrivain. Il avait réussi à se faire admettre dans la troupe juvénile qui entourait Jean Cocteau, pour lequel il avait une admiration sans borne. Il avait fréquenté plus d'un de ces artistes qui constituaient l'avant-garde prétendue de l'époque. Il parlait en particulier avec beaucoup

d'enthousiasme d'André Lhote, de Max Jacob, de Crevel, de je ne sais combien d'autres, du dadaïsme, du cubisme, du surréalisme tout neuf, etc. Ce fut lui qui me parla le premier de Picasso et me conforta par là même dans le sentiment d'avoir eu raison de ne pas suivre la voie des beaux-arts ni de me faire peintre comme l'avait désiré mon père. Ces expériences me révélèrent que je n'avais pas la même vision que tous ces artistes qui semblaient errer à la recherche d'un nouvel art. François Gachot me faisait assister à la naissance de cette nouvelle conception de la nature et de la vie. Il m'avait mis en main le *Potomac* de Cocteau, à quoi je n'avais rien compris, sinon que ce langage ne faisait que heurter mes oreilles et mon entendement. Gachot venait de publier chez Gallimard une plaquette intitulée *Jeux de dames* dans laquelle il narrait plusieurs de ses aventures galantes. Cela ne manquait pas de talent et l'écriture en était ferme et précise. Pour cette raison, je n'ai jamais compris les quelques critiques qui s'acharnèrent sur ce petit recueil de nouvelles dont je pense encore aujourd'hui qu'elles n'étaient pas si mal venues.

Gachot provoqua, sans le vouloir, deux incidents assez graves. À son arrivée, nous avons obtenu qu'il fût logé au Collège, au même étage que nous. Il fut aussitôt victime d'un chahut monté par des étudiants qui n'étaient pas les miens. Comme j'avais pris sa défense, un des élèves qui faisait figure d'une sorte de chef de bande, prétendit que j'avais de ce fait insulté le Collège et ses élèves et il m'envoya ses témoins afin de me faire rendre raison. C'était là une démarche qui me parut atteindre le comble du grotesque. J'envoyai promener les deux « témoins », en leur déclarant que je ne me prêterais pas à ce simulacre bouffon, car ces « affaires d'honneur » se réglaient dans quelque salle d'arme et, naturellement, tout ce qui pouvait se produire, c'était d'y récolter quelque balafre. Ce genre de comédie ne m'était pas inconnu, puisque j'avais eu l'occasion d'en être témoin en Allemagne où certaines associations d'étudiants, des *Burschenschaften* en perpétuaient la tradition. C'était un rite observé parmi les fils de hobereaux et qui les ridiculisait aux yeux des autres étudiants. Après mon refus, je reçus la visite d'un de mes élèves venu en ambassadeur pour me dire que ses camarades et lui se trouvaient dans l'obligation

de cesser de fréquenter mes cours. « À votre aise », lui répondis-je, « s'il en est ainsi, je demanderai à mon gouvernement de me rappeler, ainsi que mon collègue et ami français, et vous pourrez dire adieu à toute coopération avec l'École Normale Supérieure de Paris. Je vais mettre au courant de ce qui se passe non seulement mon ministre mais les autorités hongroises qui m'ont accrédité. Je ne suis pas dupe de ce qu'ont fomenté certains de vos camarades. Ils ne veulent pas des Français. Nous en tirerons les conséquences. » Le brave garçon qui, par un fait exprès n'était pas parmi les plus brillants de mes élèves, déconcerté par mon propos, alla alerter mes collègues hongrois et étrangers, un Autrichien et un Allemand dont il sera question plus loin. Ce qui compliquait les choses, c'est que la caricature de bretteur qui était cause de tout ce remue-ménage passait pour appartenir à la *dzscentri* et n'avait été admis au Collège que grâce à l'intervention énergique d'un puissant personnage du régime. Je compris qu'il paraissait intouchable et qu'il était détesté des autres étudiants, dont certains le suivaient par peur plus que par conviction. J'appris qu'il mangeait du Juif, du bolchevik et du Français. C'est ce qui lui avait inspiré le désir de profiter de la première occasion pour assouvir sa passion. Ce qui me laissait surpris, c'était qu'il ne s'en était pas pris à moi dès le début. L'arrivée de François Gachot lui avait permis de se rattraper. Par l'entremise de mes collègues, je fis savoir que si mon prochain cours ne pouvait pas avoir lieu, j'irais tout de suite alerter le directeur et la Légation de la République Française et que je ferais aussitôt mes valises. Ce n'était pas ce groupe de voyous qui avait été insulté ni leur meneur, mais bien le professeur dont la dignité avait été gravement offensée. Plusieurs de mes étudiants vinrent me trouver les uns après les autres pour me supplier de n'en rien faire et de poursuivre mon enseignement. Ils furent présents dans la salle de cours et je leur signifiai que si j'acceptais de rester à mon poste, c'était par égard pour le respect et l'amitié qu'ils m'avaient montrés. Toutefois, si quelque nouvel incident venait à se produire, ce serait la rupture : pas seulement avec moi, mais avec la France dont j'étais le représentant parmi eux. Ces propos peuvent aujourd'hui paraître démesurément grandiloquents, mais ils reflétaient ce qui se passait

alors dans les esprits. Plus tard, je me suis demandé si j'aurais pu adopter une autre attitude. Le second incident, auquel j'ai fait allusion, semble confirmer que ce n'était guère possible.

Gachot qui, après ce qui s'était passé au Collège, ne s'y sentait plus à l'aise, était allé s'installer en ville et, désirant me rencontrer, m'avait donné rendez-vous dans un grand café du centre. Je n'étais jamais allé encore dans cet établissement qui ne se trouvait pas situé dans le quartier de l'université et n'était pas fréquenté par les linguistes ou plus généralement par les universitaires. Je m'y rendis et rencontrai Gachot juste à l'entrée. Nous nous installâmes à une table dans un coin. C'était si l'on peut dire à une heure creuse et il n'y avait que très peu de clients. À peine étions-nous servis que le maître d'hôtel vint à nous et pria Gachot de bien vouloir le suivre. Comme cette invitation était exprimée en hongrois, ce dernier ne risquait pas de saisir de quoi il était question. Mais je n'étais pas dans le même cas que lui et priai d'un ton ferme le maître d'hôtel de me dire de quoi il était question. C'était la première fois que Gachot se trouvait dans ce lieu que je ne connaissais pas non plus autrement que de réputation. Je finis par me faire dire que, précisément, la réputation de ce café renommé lui interdisait d'admettre des Juifs. À vue d'œil, le personnel avait jugé que Gachot devait être juif. La colère me prit. Je fis valoir que Gachot était citoyen français et qu'il n'était pas juif, mais qu'il importait peu qu'il le fût. Le patron, alerté, arriva pour me confirmer qu'il ne voulait pas de nous et nous intima l'ordre de vider immédiatement les lieux. Sinon il appellerait la police. Il avait eu tort de proférer cette menace, car je lui répondis que j'allais précisément lui demander de téléphoner à la Préfecture pour demander à celle-ci de venir nous faire respecter en tant que citoyens français en mission officielle. Gachot ne comprenait naturellement rien à cet échange assez vif de propos exprimés dans une langue dont il ne connaissait pas un mot. Je sortis mon passeport avec le visa diplomatique. Le patron changea brusquement de ton et se confondit en excuses. Il s'était produit une très regrettable méprise. Là-dessus nous nous levâmes et je répondis que je ne tenais pas à demeurer un instant de plus dans cette caverne de barbares. Je savais que le terme barbare

ne pouvait que blesser cruellement le personnage qui se tenait devant nous, confondu et humilié. Quant à moi, j'ignorais, hélas, que de pareilles scènes pourraient un jour se produire dans cette France qui se disait le haut lieu des droits de l'homme et du citoyen.

Naturellement, les officiels de la Légation et les personnalités françaises de passage ne pouvaient pas s'imaginer que l'antisémitisme avait pris en Hongrie de telles proportions. Les lieux qu'ils hantaient, hôtels de luxe, restaurants bien fréquentés, maisons closes de première classe, n'étaient pas des endroits où le personnel pouvait se permettre de tels écarts. Et puis, l'argent « gommait » tout, pour m'exprimer comme aujourd'hui. Un Rothschild pouvait passer quelque temps à Budapest sans se douter de rien.

En revanche, mes collègues non hongrois ne pouvaient se faire la moindre illusion. Le jeune Allemand, auquel je viens de faire allusion et qui était de mon âge, portait un nom bien connu des romanistes français. Son père, Philipp Becker, qui professait à l'université de Leipzig, avait été le maître de notre Joseph Bédier, alors très célèbre dans l'université française à cause de ses travaux sur la littérature française du Moyen Âge, notamment la *Chanson de Roland*. Nous avions tous lu avec ravissement sa merveilleuse adaptation du roman de *Tristan et Yseut* dont la prose égalait dans son genre l'immortelle musique de l'opéra de Richard Wagner. Henrik Becker (et non pas Heinrich !) était venu enseigner au Collège, car son père, au début de sa carrière, avait été professeur à l'université de Budapest. Il n'avait pas perdu le contact avec ses collègues hongrois dont il avait gagné l'estime. Son fils était donc accueilli partout avec amitié. C'était un garçon extraordinairement cultivé. Il savait admirablement le français, non seulement parce qu'il avait pu bénéficier des connaissances de son père, mais surtout parce que sa mère était française. Très vif d'esprit, exubérant de tempérament, il était au surplus doué de beaucoup d'humour. Je fus très heureux de faire sa connaissance et l'on nous vit bientôt très souvent ensemble. Il était intarissable dans ses propos. Il suffisait de lâcher une réflexion, même futile, pour immédiatement déclencher une sorte de déclic produisant un flot d'éloquence qui déversait toutes sortes de considérations soit

très sérieuses et même profondes, soit plaisantes ou drolatiques, auxquelles il était parfois difficile de ne pas répondre par un fou rire. Très informé de toutes sortes de choses, il se disait libéral et appartenait à la *Demokratische Partei* qui n'était pas tendre envers la *Sozialdemokratische Partei Deutschlands* (SPD), laquelle appartenait à la Deuxième Internationale, tout comme notre SFIO. Cela donnait lieu entre nous à d'interminables discussions sur les conditions politiques et économiques de l'Allemagne de Weimar. On a lu plus haut qu'il était intervenu lors de l'incident avec les étudiants « nationalistes » et il n'y était pas allé de main morte. Il avait clamé non seulement sa réprobation mais aussi son mépris et même son dégoût. C'était courageux, car il savait bien que cela ne pouvait qu'indisposer les suppôts du pouvoir.

Parmi les autres hôtes du Collège, il y avait un savant finlandais venu se frotter de hongrois. C'était Eliel Lagercrantz¹⁷¹, un lapologue qui avait déjà passé la trentaine : il s'était distingué par son exploration du lapon du Sud, variété de lapon qu'avait auparavant étudiée, quoique moins profondément, un linguiste hongrois. Il avait acquis rapidement assez de hongrois pour pouvoir vérifier dans les publications de son prédécesseur les relevés qu'il avait lui-même à son tour opérés. Il était en train de corriger les épreuves d'une description grammaticale qu'il en avait faite, en même temps qu'il mettait la dernière main à son dictionnaire du lapon du Sud. Lagercrantz, comme son nom l'indiquait, était le fils de bourgeois finlandais de langue suédoise. Avec moi, il s'entretenait de préférence dans sa langue maternelle. Il était peu loquace, lent mais sûr dans son travail. Par certains côtés, il me rappelait mes condisciples d'Upsal et je crois qu'à mon tour je l'aidais à retrouver un peu d'ambiance nordique. Nous nous entendions très bien, sans trop de loquacité ; mais je ne le suivais pas quand, vers six heures du soir, il descendait s'installer seul à une table du Café Hadik, celui-là même où l'écrivain Frigyes Karinthy

¹⁷¹ Le linguiste finlandais Eliel Lagercrantz (1894-1973) fit ses études, entre autres, à Budapest avant de devenir professeur à l'Université de Helsinki. Il recueillit une immense quantité de documents linguistiques et folkloriques en lapon.

tenait ses assises vers la même heure. Lagercrantz se faisait servir une boisson fortement alcoolisée qu'il lampait tout doucement durant de longs instants, plongé dans je ne sais quelle méditation. Cela n'avait rien d'insolite dans un pays où tant d'hommes, assis chacun à sa table, musaient à longueur de soirée devant un verre d'alcool ou une bouteille de vin. Comme je l'ai écrit dans *Découverte de la Hongrie*, ce spectacle m'avait intrigué au début, mais j'avais fini par m'y accoutumer. Mes amis hongrois m'avaient expliqué que c'était pour eux une façon de « passer le temps ». Mon ami finlandais les avait imités. Il était d'ailleurs à son affaire dans un pays où il n'y avait pas d'interdiction totale de l'alcool. On pouvait se régaler tout son soûl solitairement ; quand on en avait l'envie et dans toutes sortes d'établissements. Cependant, Lagercrantz n'allait pas jusqu'à boire au-delà de sa capacité. On ne le voyait jamais tituber après s'être levé de table. Il ne ressemblait pas à d'autres nordiques de ma connaissance qui ne savaient pas se contenir à temps. L'alcool le rendait simplement encore moins loquace. Au demeurant, il fréquentait très peu nos réunions de linguistes et j'ai fini par découvrir qu'il professait une sorte de hautain mépris pour tout ce qui était hongrois. À ses yeux, les « indigènes » faisaient figure d'êtres inférieurs. Cette attitude ne me surprenait pas. J'avais eu l'occasion de me rendre compte dans les pays du Nord que tous ceux qui n'étaient pas de « race » germanique étaient considérés comme des « métèques » de moindre valeur. Il valait mieux être blond et avoir les yeux clairs pour échapper à ce mépris presque palpable qui se manifestait dès qu'on était en présence d'un teint mat, d'une chevelure noire et d'yeux foncés. On avait affaire à une sorte de réaction physique. J'avais, à ma grande stupeur, fait la découverte de cette espèce de manifestation spontanée de racisme quand je m'étais trouvé en plein milieu scandinave, bénissant la Providence de m'avoir doté d'un physique qui pouvait donner le change sous l'étoile polaire. Ce même physique me valait de n'être pas aussi bien accepté plus au Sud. N'avais-je pas entendu l'une des jeunes filles avec lesquelles j'avais dansé chez des amis de mon brave Victor Hincz dire qu'elle n'aimait pas les blonds ? Elle détestait leur fadeur et le déclarait à portée de mes oreilles, persuadée qu'elle était

que je ne comprendrais rien de ce qu'elle confiait à Hincz que je sentis très gêné. En rentrant au Collège, je l'avais rassuré. Je commençais à comprendre qu'il existait un racisme instinctif. Je découvrais seulement qu'il se manifestait également en Hongrie, en sens inverse. Après tout, c'était naturel. La différence était que la jeune Hongroise n'y percevait qu'une sensation toute physique, alors que plus au Nord on éprouvait un sentiment de supériorité qu'on était tout disposé à justifier par des raisonnements plus ou moins tendancieux. On y était devenu parfaitement conscient de ce qu'on pensait ou sentait.

Jusqu'à mon expédition nordique, mon expérience m'avait appris que les peuples se méprisaient les uns les autres, le plus souvent pour des raisons historiques. Cette fois, il s'agissait d'autre chose. Un Turc méprisait les Grecs, les Arméniens, les Arabes, etc. Ceux-là le lui rendaient bien. Ce n'était pas nouveau sous le ciel. Les Juifs avaient méprisé et détesté les Gentils. Les musulmans avaient non moins méprisé les incroyants qui, à leur tour, les méprisaient et les détestaient. À bord des paquebots, j'avais entendu les marins bretons dénigrer les « mocos », etc. Mais rien de tout cela ne se rapportait à la couleur de la peau, des cheveux ou des yeux. Lagercrantz aimait ses Lapons, mais il les considérait comme une race inférieure et il n'était pas loin d'en penser autant au sujet de notre voisin Hamid Zübeir : c'était un Turc de Kazan émigré en Turquie, venu comme boursier étudier la turcologie et les langues finno-ougriennes auprès des maîtres qui enseignaient à Budapest. Nous n'avions pas tardé à fraterniser. Il avait appris que j'étais né à Constantinople appelée désormais Istanbul. Son turc n'était pas si différent du mien. Il m'apportait son aide quand je me trouvais embarrassé ou quand je butais sur une difficulté en rédigeant ma thèse principale. Nos relations n'en restèrent pas là. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale nous échangeâmes nos idées par correspondance. Il s'était imposé dans l'université turque et y avait fait une brillante carrière. Je perdis le contact avec lui en 1940.

Il était encore un autre étranger qui m'avait vivement intéressé et avec lequel je suis resté en relation jusqu'à sa mort, il y a quelques

années. C'était un Zyriène (Komi), V. I. Litkin¹⁷² venu s'initier au hongrois. Il était citoyen soviétique, ce qui n'empêchait nullement qu'il étudiât comme les autres. Il logeait au Collège et nous nous rencontrions constamment. Je lui dois beaucoup de ce que je sais sur les langues permiennes.

Un peu plus tard, après le départ de Lagercrantz, un autre Finlandais était venu au Collège. Cette fois-ci, c'était un turcologue : Martti Räsänen¹⁷³. Il était précédé d'une solide réputation de chercheur et lui aussi me fut d'une grande aide. Il était encore moins bavard que Lagercrantz, mais c'était en finnois qu'il s'exprimait. Il travaillait surtout avec le turcologue Gyula Németh dont il a été déjà question et aussi avec Gombocz. Il n'était pas d'accord avec moi au sujet de la thèse à laquelle je travaillais. Comme la plupart des linguistes de Finlande, il ne croyait pas à la parenté des langues finno-ougriennes et samoyèdes avec les langues turques, tOUNGouses et mongoles. Autrement dit, il rejetait l'hypothèse de la parenté « ouralo-altaïque ». Mais nos discussions étaient très amicales. Il ne se montrait pas aussi abrupt dans ses réfutations que l'avait été Lagercrantz. L'hypothèse que je cherchais à vérifier leur déplaisait, moins pour des raisons scientifiques dûment explicitées que pour une cause moins avouable et qui, sans doute, ne leur apparaissait pas très clairement. Ils étaient d'ailleurs en contradiction avec plusieurs de leurs grands devanciers finlandais, tels que Mathias Alexandre Castrén¹⁷⁴, par exemple. De leur côté, les Hongrois répugnaient moins à admettre cette parenté. Gyula Németh et Zoltán Gombocz, en

¹⁷² Vassily Ilitch Litkin (1895-1918), poète et linguiste soviétique d'idiome komi (zyriène). Après 1917, il joua un rôle éminent dans la propagation de l'écriture komi (zyriène), tout comme dans le lancement d'actions culturelles et l'évolution de sa langue littéraire. Il poursuivit ses études à Helsinki (1927) et à Budapest (1928), ville où il obtint son titre de docteur ès lettres. On lui doit la traduction de quelques poèmes de Petőfi et d'Ady en komi (zyriène).

¹⁷³ Martti Räsänen (né en 1894), linguiste finlandais, spécialiste du turc et des relations entre les langues turques et finno-ougriennes.

¹⁷⁴ Matias Aleksanteri Castrén (1813-1852), linguiste finlandais, fondateur de la linguistique ouralo-altaïque, traducteur du *Kalevala* en suédois (1841).

particulier, en admettaient l'existence et m'encourageaient à poursuivre mes recherches dans ce domaine qui n'était pas suffisamment exploré, surtout pour ce qui était des correspondances éventuelles de vocabulaire, problème qui était le sujet de ma thèse principale. C'est seulement bien des années plus tard que Martti Räsänen allait me rejoindre dans les efforts que je poursuivais. Nous nous heurtions à de nombreux chercheurs, surtout nordiques, qui préféraient une autre hypothèse, celle d'une parenté entre les langues ouraliennes et les langues indo-européennes. Je n'ai jamais pu me défendre de penser que cette obstination à refuser la parenté ouralo-altaïque et à proposer celle avec l'indo-européen provenait d'une répugnance latente à reconnaître que Finnois, Hongrois, Estoniens et d'autres encore descendraient de pauvres chasseurs et pêcheurs qui avaient eu toutes les peines du monde à subsister dans la *taïga* et la *toundra*. Il était tellement plus flatteur de supposer qu'on était de la même filiation que ces peuples indo-européens qui avaient empli le monde occidental et oriental des échos de leurs combats et qui avaient fini par devenir les grands animateurs de la civilisation moderne. C'étaient là des parents dont on pouvait être fier.

Quelque temps après le départ de Räsänen, un troisième Finlandais vint enseigner à la Faculté. Il était précédé d'une grande renommée. C'était le linguiste et ethnologue T. Lehtisalo qui avait étudié sur place la langue et les mœurs des Samoyèdes youraks (on les désigne aussi sous leur appellation propre de Nénètes¹⁷⁵, qui veut dire « hommes »). Pour moi, c'était une occasion inespérée d'étudier le samoyède. À cette époque, on disposait de peu d'informations sur cette langue. Le plus clair de ce qu'on en savait se trouvait consigné dans la grammaire inachevée du grand devancier de Lehtisalo, Mathias Alexandre Castrén, et cela datait de 1854. Lehtisalo fit un cours que je suivis, assis à côté de Gombocz. Lehtisalo n'avait comme auditeurs que les quelques linguistes intéressés par le samoyède. C'était un public très restreint mais de choix. En dehors de ses cours, l'homme était fermé, taciturne. Il se montrait rarement en ville et ne fréquentait pas nos réunions. La rai-

¹⁷⁵ Langue nénète : variante la plus répandue des langues samoyèdes.

son en était probablement qu'il ne parlait que finnois et les finnisants étaient rares, plus précisément deux, dont Gombocz et l'épouse du turcologue Gyula Németh, Irène Sebestyén-Németh qui avait publié un excellent petit manuel de finnois. À ce propos, il était curieux de constater que les relations entre les cousins finno-ougriens se réduisaient à peu de contacts. Il n'y avait pas de boursier finlandais à la Faculté, ni aucun professeur de finnois au Collège. Seuls les étudiants de grammaire comparée finno-ougrienne étaient astreints à passer un vague examen de finnois. Leur maître et examinateur était le vénérable József Szinnyei, considéré comme une sorte de patriarche.

J'ai aussi rencontré un jeune linguiste allemand qui était venu travailler à Budapest. Il s'appelait Wolfgang Steinitz. À cette époque-là il s'intéressait surtout à la langue mordve et j'avais été surpris qu'il ne se soit pas rendu à Helsinki auprès des spécialistes de cette langue à laquelle les linguistes finlandais s'étaient particulièrement intéressés. Certes, le principal d'entre eux, Heikki Paasonen¹⁷⁶ n'était déjà plus de ce monde, mais son successeur Paavo Ravila¹⁷⁷ s'était affirmé comme l'un des plus brillants comparatistes de Finlande et comme le digne héritier de Paasonen dont il publiait les travaux posthumes. À cela s'ajoutait que Steinitz était juif et, ce qu'il me confia, membre du parti communiste allemand. C'étaient deux raisons de ne pas se sentir à l'aise dans l'ambiance budapestoise. C'était un grand garçon très sympathique, entièrement dévoué à sa science, et je me rappelle avec nostalgie les longs entretiens que nous eûmes. Je finis par comprendre qu'il était venu en Hongrie, comme moi, pour apprendre le hongrois. La seule différence était qu'il s'intéressait exclusivement à la linguistique et aux sciences annexes, alors que j'avais entrepris d'explorer toute la vie hongroise en tant que telle. Il devait par la suite se

¹⁷⁶ Heikki Paasonen (1865-1919), linguiste finlandais et spécialiste de l'histoire phonétique, de l'étymologie et de la préhistoire des langues finno-ougriennes, également réputé pour ses collectes de poésies populaires mordves, de langues mari (tchérimisse), khanti (ostiak) et tchouvache.

¹⁷⁷ Paavo Ravila (1902-1974), linguiste finlandais spécialisé dans la syntaxe finno-ougrienne et les langues laponne et mordve, membre de l'Académie Finlandaise des Sciences.

distinguer par ses recherches sur l'ostiak (khanty) qu'il eut la chance de pouvoir aller étudier sur place. Au moment où j'écris ces lignes, le dictionnaire étymologique des dialectes ostiaks qu'il avait relevés est en cours de publication.

Budapest était donc une sorte de carrefour pour les linguistes ou apprentis linguistes. La plupart étaient logés au Collège, ce qui facilitait les échanges en même temps que se nouaient des amitiés qui furent souvent durables. J'avais comme voisin, à quelques portes de la mienne, un jeune romaniste italien, Carlo Tagliavini, bolonais d'origine, qui s'était spécialisé en roumain. Nous ne tardâmes pas à sympathiser. Certes, il portait l'insigne des fascistes, le faisceau des licteurs, mais il ne le faisait que pour se garantir du côté de son administration italienne, car celle-ci le faisait surveiller, comme tous les autres Italiens, par sa police secrète représentée assez largement à la Légation d'Italie. Nous nous retrouvions presque tous les jours après le repas de la mi-journée (il avait lieu à 14 h) et il nous invitait, Carrère et moi, à venir dans son appartement boire *l'espresso* dont il ne pouvait se passer. De temps en temps, nous allions avec lui manger dans un petit restaurant tenu par un Italien, également bolonais, qui savait bien faire la cuisine. Il y avait aussi au Collège un autre Italien, Italo Siciliano dont il a été question déjà, mais les deux hommes différaient presque en tout. Siciliano était un historien de la littérature qui n'était pas loin de mépriser tout ce qui était linguistique. En outre, il n'était pas fasciste, pas même d'apparence, puisqu'il n'arborait pas le fameux insigne. Pourtant, il était constamment reçu à sa légation et prenait presque des allures de diplomate, alors que les officiels italiens semblaient ignorer Tagliavini.

Le Collège allait abriter d'autres universitaires qui ne s'intéressaient, eux, ni à la langue hongroise, ni à la linguistique, mais se bornaient à enseigner leur langue maternelle. Nous pûmes ainsi entrer en contact avec un jeune Britannique frais émoulu de Cambridge, grand connaisseur de la nouvelle poésie anglaise, d'allure très aristocratique mais très bon garçon. Il avait pour collègue un autre jeune universitaire, un Américain dont la famille était originaire de l'Europe centrale. Né aux États-Unis, il s'était totalement américanisé.

Son accent détonnait à côté de la prononciation « oxonienne » du Britannique. Ils ne se fréquentaient pas et nous ne les rencontrions ensemble qu'au réfectoire ou dans la salle de lecture. Un universitaire allemand assurait de son côté l'enseignement de la littérature allemande. Ce fut d'abord un grand garçon brun d'Allemagne du Sud se nommant Göthling qui était d'un commerce fort agréable. Il se rapprochait des deux Français que nous étions, Carrère et moi. Il était de ces intellectuels allemands que la France attirait et qui pensaient qu'il fallait mettre fin à la querelle plus que millénaire qui opposait nos deux nations. Je devais le retrouver à Paris où il avait été envoyé pour diriger l'association Goethe, qui rassemblait quelques allémanistes français et leurs homologues allemands de séjour à Paris. Un autre Allemand de même esprit l'avait remplacé à Budapest, le Dr Karl Epting, jeune universitaire distingué, fils de pasteur qui, lui aussi, était animé d'un grand désir de travailler au rapprochement franco-allemand. Hélas, c'est dans d'autres circonstances qu'il devait me rejoindre plus tard à Paris, en qualité de directeur de l'Institut Allemand installé dans les locaux de l'Ambassade de Pologne, sous l'Occupation. Il se révéla alors le même ami qu'à Budapest et prit de grands risques pour sauver plus d'un universitaire français, ce qu'un tribunal français reconnut après la Libération.

Ce qui vient d'être évoqué rappelle qu'en dépit du délabrement causé par la défaite et de l'oppression exercée par une dictature féodaliste, « l'École Normale Supérieure » de Hongrie, l'université de Budapest, comme les universités de province, étaient des centres d'attraction qui rassemblaient des étudiants, des savants et des intellectuels de bien des pays, venus souvent de très loin. L'esprit hongrois n'avait donc pas totalement perdu sa force de rayonnement, même après le désastre de la guerre et en dépit de l'obscurantisme de son nouveau régime, plus borné que jamais.

Les images hongroises de la France

À mesure que j'étendais le cercle de mes relations personnelles avec des Hongrois et des Hongroises de diverses classes sociales, je

commençais à m'apercevoir que les idées qu'ils ou qu'elles se faisaient de mon pays étaient assez différentes de ce que j'aurais attendu. Certes, j'étais préparé à les trouver tout autres que les miennes. Cela ne voulait pas dire qu'elles fussent fausses, car je pouvais me tromper sur ce qu'était mon propre pays. Mais ma faillibilité ne signifiait pas non plus que les idées de mes amis ou connaissances de civilisation hongroise fussent justes pour autant. Nous pouvions voir les choses de travers les uns comme les autres.

Je constatais qu'en gros, deux opinions prévalaient le plus souvent chez mes interlocuteurs. Les uns détestaient tout simplement la France, alors que les autres lui portaient plus ou moins de sympathie. Il n'y en avait pas, à ma connaissance, qui « aimaient » vraiment mon pays. On le considérait tout au plus avec estime, respect ou considération. Chez certains, cela pouvait aller jusqu'à l'admiration, mais il était rare que ce fût sans réserve, même chez les plus francophiles. Il n'y avait là rien de choquant, ni même de surprenant. Étais-je moi-même un patriote inconditionnel ? D'amères expériences ne m'avaient-elles pas tempéré dans mes sentiments ?

En considérant les choses de plus près, voici ce qui m'était apparu.

Les relations avec la France n'intéressaient en réalité qu'une minorité de gens en Hongrie. La plupart de ces gens appartenaient aux classes favorisées, matériellement ou intellectuellement.

Il y avait les personnes de la haute société : aristocrates, haute noblesse, une partie de la *dzsentrí*. On avait appris le français plus ou moins bien, le plus souvent même plutôt bien. On suivait ce qui se passait en France, plus précisément à Paris, concernant la mode féminine (les messieurs ne suivaient pas la mode masculine de Paris) ; on se tenait informé de ce qui se publiait, de ce qui se peignait, se sculptait, se jouait sur les scènes des boulevards et moins de ce que présentait la Comédie-Française, car le répertoire de celle-ci n'intéressait pas grand monde. Mais là s'arrêtait l'intérêt de la plupart de ces dames et, dans une moindre mesure, de ces messieurs pour ce qui venait de France. En dehors des publications littéraires et des journaux de mode, on ne lisait guère d'organes de la presse politique ou d'opinion. Personne, du moins en ma présence, ne faisait la moindre

allusion à la vie française en général. La France en tant que puissance politique était rangée dans le camp des adversaires de la Hongrie. Les relations autres que purement intellectuelles étaient l'affaire des diplomates et l'on n'était pas loin de les plaindre d'être contraints de fréquenter ces abominables républicains athées qui écœuraient par leur vulgarité. Les gentillesse qu'on me prodiguait ne m'empêchaient pas de comprendre ce que l'on pensait. J'étais sensible au traitement de faveur dont on m'honorait et j'en suis encore aujourd'hui reconnaissant personnellement à chacun et chacune de mes hôtes, mais je n'ai jamais été dupe de ces façons souvent exquises. Elles ne valaient que de personne à personne et ne reflétaient pas l'attitude de la classe sociale à laquelle appartenait l'interlocuteur ou, plus souvent, l'interlocutrice.

L'ambiance était évidemment tout autre chez les hommes de lettres, artistes et intellectuels qui m'accueillaient parmi eux. Ils s'efforçaient d'être au courant des dernières nouveautés parisiennes tant dans les lettres que dans tous les arts, en particulier la peinture, la sculpture, les arts décoratifs. À cet égard, beaucoup d'entre eux s'intéressaient fort à ce que François Gachot leur apportait tout frais du milieu dans lequel il avait réussi à s'introduire et où s'ébauchait l'art moderniste le plus audacieux. Ces informations les comblaient d'aise, car elles les aidaient à ajuster eux-mêmes leurs efforts pour produire à leur tour quelque chose d'équivalent, si possible d'encore plus hardi en innovation. Cependant, chez la plupart, on se contentait en ma présence de parler métier, sans faire la moindre allusion à ce qui pouvait se passer en France dans d'autres domaines. Ce manque d'intérêt pour les « événements de France », pour imiter la formule fameuse du poète János Batsányi¹⁷⁸, n'était peut-être qu'apparente, car il ne faisait pas bon laisser paraître ce que l'on pensait dans un pays où une partie des journaux français était interdite. Mais chez ceux qui n'avaient pas

¹⁷⁸ János Batsányi (1763-1845), poète, une des figures marquantes des Lumières hongroises et adepte des idées révolutionnaires françaises. Dans son poème intitulé *Sur les changements survenus en France*, composé en 1789, il exhorte ses concitoyens à tourner leur regard vers Paris : « ...Ouvrez plutôt les yeux : vous verrez apparaître / Le destin que pour vous on écrit à Paris. »

peur d'afficher leurs opinions plus ou moins « destructives », il y avait dans cette réserve autre chose. On ne pardonnait pas à la France d'avoir aidé à l'établissement du régime féodal sous lequel on gémissait. Tous restaient convaincus que nos militaires, sur place, et nos hommes d'État, à Trianon, avaient tout fait pour aider les féodaux hongrois à s'emparer du pouvoir et cela, par haine du communisme. J'ai dit combien j'avais essayé de réfuter cette opinion devant ceux qui s'en étaient ouverts à moi, mais c'était resté sans effet. On interrompait la conversation pour ne pas m'être désagréable. Un ami aussi sincère que Marcel Benedek préférait couper net, plutôt que de s'entendre mettre en doute ce dont il était indéracinablement pénétré. Les militaires et les politiciens français étaient les grands responsables de l'État échoué à la Hongrie vaincue. Ces esprits progressistes ne faisaient pas chorus avec les tenants du régime quand ceux-ci proclamaient partout, dans les tramways, les autobus, sur les murs des établissements publics, qu'ils ne se résigneraient jamais : « Non, non, jamais ! » (*Nem, nem, soha!*). Ils ne se joignaient pas à ceux qui récitaient partout la « Prière hongroise » : « Je crois en un Dieu, je crois en une patrie, je crois en la justice divine, je crois en la résurrection de la Hongrie ». Mais ils portaient dans leur cœur le deuil de leur Hongrie, celle qu'ils auraient voulu construire selon leur idéal. Au bout de quelque temps, on finissait par saisir qu'ils cachaient une plaie qui saignait toujours, mais qu'ils ne montraient pas. Ce comportement digne correspondait d'ailleurs au style de beaucoup de Hongrois. On avait la pudeur de ses sentiments, même des plus nobles. Marcel Benedek portait, lui, le deuil de sa Transylvanie du pays sicule et il souffrait en silence, tout autant que ces Alsaciens et ces Lorrains que j'avais connus avant la guerre.

Toutefois, ces élites littéraires, artistiques et autres, qui étaient le plus souvent animées d'idées ou de sentiments progressistes, ne suivaient pas ce qui se passait dans la société française, avec laquelle je restais en contact, puisque je rentrais en France passer mes vacances et rejoignais alors mes camarades de la SFIO, leur prêtant main-forte chaque fois que l'occasion se présentait.

Étant donné que la presse française ne parvenait pour ainsi dire pas sous les yeux des élites hongroises, qu'elles fussent féodalisan-

ou progressistes, le public de Hongrie n'était informé des choses de France que par sa propre presse, essentiellement la quotidienne. Ne paraissaient, naturellement, que les organes de presse tolérés. Le parti social-démocrate s'exprimait par le *Népszava* (la Voix du Peuple), la bourgeoisie libérale par *Az Újság* (la Nouvelle), la classe moyenne lisant surtout le *Pesti Napló* (le Quotidien de Pest), tandis que certains patriotes préféraient le *Pesti Hírlap* (le Nouvelliste de Pest) qui, prétendait-on, perpétuait la mémoire du grand Lajos Kossuth, le principal héros de la révolution de 1848. Le journal du soir qu'on voyait partout était *Az Est* (Le Soir), tandis que les extrémistes de droite lisaient plusieurs journaux de moindre diffusion et aussi s'adressaient plus particulièrement aux Hongrois « éveillés », plus exactement « en train de s'éveiller », formule très prometteuse pour la suite des événements.

Les plus lus de ces journaux, ceux qui disposaient des moyens les plus grands, entretenaient à Paris chacun leur correspondant permanent auquel se joignait selon les circonstances tel ou tel correspondant occasionnel, souvent un écrivain. À les lire, on pouvait se demander s'ils n'avaient pas reçu pour mission de ne découvrir en France ou plutôt à Paris que ce qui pouvait être dénigré ou tourné en dérision. Il me souvient d'une série d'articles sur la prostitution, dont l'auteur oubliait qu'elle se manifestait tout aussi visiblement dans certaines rues de Pest, puisque les pierreuseuses y étaient parquées dans les quelques centaines de mètres de trottoir qu'elles étaient autorisées à arpenter, sous le regard blasé des gardiens de la paix veillant à ce que ces filles ne fassent pas d'excursion hors de l'espace qui leur était assigné, et qui faisait penser à quelque coin de parc dans un zoo. Certes, il y avait les partouzes du Bois de Boulogne et puis toutes ces boîtes de nuit de Montmartre. Ces journalistes signalaient avec horreur les spectacles du Moulin Rouge et des Folies Bergère et, Carrère et moi, nous nous amusions à constater que la bonne ville vertueuse de Pest avait cru devoir ouvrir un « Moulin Rouge », tout comme on en retrouvait dans d'autres grandes villes d'Europe centrale. Mais il fallait supposer que le Moulin Rouge pestois était plus moral. Cela ne se distinguait pas trop à l'œil nu, la seule fois où j'y ai mis les pieds

avec l'archicube Fortunat Strowski, alors professeur à la Sorbonne, venu faire plusieurs conférences sur le théâtre français : il avait été invité par Jenő Heltai¹⁷⁹ dont les pièces connaissaient un grand succès au *Vígyszínház*¹⁸⁰ (Théâtre de la Gaîté) qui rappelait assez bien nos théâtres des boulevards. Rien ne trouvait grâce devant ces rapporteurs malveillants. Paris était sale, comme aussi ses hôpitaux et ses hôtels, et même ses immeubles d'habitation. Le service dans les cafés, les restaurants était scandaleux. Le pain même était immangeable et on attendait avec impatience le moment où l'on pourrait retrouver le bon pain hongrois (que les Français résidant en Hongrie trouvaient à leur tour non moins immangeable). Naturellement, les Parisiennes et plus généralement les Françaises étaient des femmes immorales. Elles se fardaient, s'exhibaient dans des toilettes indécentes. Elles manquaient de cette féminité chaste et soumise qu'on appréciait chez leurs sœurs hongroises. Elles ne voulaient pas avoir d'enfants et trompaient leurs maris, parfois même leurs amants. Quant aux hommes, ils étaient vulgaires, s'habillaient mal et se chaussaient encore plus mal. Les élégants qu'on rencontrait d'aventure étaient tous des étrangers.

Hélas, il n'y avait pas que des journalistes pour exprimer ce genre d'opinion ; certains écrivains se complaisaient à le faire. Pour ne citer qu'un exemple, Sándor Márai¹⁸¹, dans ses *Egy polgár valomásai*

¹⁷⁹ Jenő Heltai (1871-1957), poète, écrivain. Il fut directeur du Théâtre *Víg* et de la maison d'édition Athenaeum. Son plus grand succès théâtral s'intitule le *Cavalier muet* (1936) dont le thème est emprunté à l'époque du roi Mathias (1450-1490) et dont l'intrigue rappelle les contes de fées.

¹⁸⁰ Fondé en 1896, le *Vígyszínház* (Théâtre de la Gaîté) ouvrit ses portes dans le palais néo-baroque de la célèbre firme viennoise Fellner et Helmer, spécialisée dans la construction de théâtres. Le théâtre, alors aux confins de la capitale, se trouve aujourd'hui en plein centre, sur le boulevard Szent István. Au début, il mit à l'affiche essentiellement des pièces françaises légères et, tenant compte du goût du public, enrichit peu à peu son répertoire avec des pièces hongroises.

¹⁸¹ Sándor Márai (1900-1989), écrivain et journaliste hongrois. Ses romans connurent et connaissent toujours un vif succès. Cependant, avec la montée au pouvoir des communistes, le romancier critiqué comme « auteur bourgeois » a dû affronter des années de disgrâce avant de quitter la Hongrie définitivement en 1948.

(Confessions d'un bourgeois) qui devaient paraître plus tard, en 1934, ne tarit pas de réflexions de ce genre. Il était si profondément convaincu du bien-fondé des jugements qu'il avait prononcés que, bien plus tard encore, en 1947, venu à Paris, son premier article avait appris à ses lecteurs qu'il se demandait pourquoi il avait pris la peine de quitter Pest pour Paris, puisque la capitale de la France était désormais une ville où il ne se passait plus rien, alors que le monde nouveau se construisait à Pest. Il ne pouvait pourtant pas cette fois alléguer qu'il avait des raisons pour détester la France, car ce n'était pas elle qui scellait le sort de son pays. Comme je disposais alors d'une tribune grâce à l'émission hongroise que je dirigeais à la Radiodiffusion Française, je n'ai pu résister au plaisir de lui répliquer qu'il n'avait qu'à reprendre bien vite son train pour regagner ces bords du Danube où, désormais, les événements mondiaux surgissaient. Je me permis de lui rappeler que le grand Endre Ady ne s'arrachait qu'avec peine aux bords de cette Seine où il aimait tant se trouver.

Ce genre de propos désobligeants sur la France et les Français, je les avais lus, presque terme pour terme, dans une partie de la presse allemande d'avant la guerre et je me consolais en pensant que ces gens redoutaient en réalité les idées venant de France, qui ne manqueraient pas de faire naître dans les esprits des pensées « destructives ». Il y avait le précédent de 1848.

Il y avait aussi, heureusement, une autre presse hongroise, qui observait un peu plus d'objectivité, tel l'*Újság* et le *Pesti Napló*. Ils étaient financés par les capitalistes hongrois et l'élite de la société juive. Leurs reportages sur Paris n'étaient pas toujours très flatteurs, mais on faisait au moins semblant de vouloir faire connaître les autres aspects de la France, sans trop s'y arrêter. Ce qui caractérisait tous ces reportages, même quand leurs auteurs avaient fait un effort sincère pour comprendre ce qu'ils avaient vu ou entendu, c'était une totale incompréhension du « fait » français. En particulier, on ne saisissait rien de notre vie politique. Pour cette raison, le comportement des gouvernements français successifs ménageait de perpétuelles surprises qui les déconcertaient et qu'ils mettaient au compte de la fameuse versatilité française. Sur ce point, on avait de sérieuses références

et l'on ne se privait pas de s'en prévaloir. Comme si les Français n'avaient pas pu changer de mentalité depuis Goethe ou quelque autre juge prestigieux ! Ce qui, par contre, enchantait quelques-uns de ces messieurs (il n'y avait pas de dames à ma connaissance parmi les correspondants attitrés des journaux hongrois à Paris), c'était ce que nous appelons la pagaille. Notre désordre, notre indiscipline, qui va jusqu'à la négation de tout civisme, notre refus obstiné de tenir compte de tout règlement, même du plus rationnel, tout cela créait une ambiance où, comme on aime dire maintenant, on pouvait « se défouler » sans trop d'appréhension et, à vrai dire, sans trop de risques.

Pour ceux qui voulaient s'informer sur la France en restant sur place en Hongrie, la connaissance des choses de France passait par deux canaux : 1. les publications françaises, 2. les traductions. Celles-ci étaient ou hongroises ou allemandes. En effet, la plupart des personnes qui apprenaient le français savaient déjà plus ou moins bien l'allemand. J'avais pu constater personnellement qu'un grand nombre des élèves et des amis ou amies de Jô avaient pris connaissance de certains auteurs français à travers leurs traductions allemandes quand il s'agissait d'ouvrages qui n'avaient pas été mis en hongrois. C'était l'une des raisons pour lesquelles les Éditions Dante avaient entrepris la publication du grand dictionnaire que l'on sait. Ceux qui lisaient le français se recrutaient surtout parmi les gens de lettres et plus généralement parmi les personnes cultivées. Pour ce qui était des sciences et des techniques, c'était l'expression allemande qui dominait. N'avais-je pas été forcé de m'exprimer en allemand devant un parterre de linguistes ? La lecture française était d'ailleurs nettement plus répandue chez les femmes que chez les hommes, surtout quand on quittait les classes de la haute société pour celles de rang plus modeste.

Livres ou périodiques, c'était une information toute livresque dont disposaient la plupart de ceux qui voulaient se faire sinon une idée, du moins une image de la France. C'est que les films français parvenaient difficilement jusqu'aux yeux du public hongrois et quand, exceptionnellement, l'un de ces films était projeté sur les écrans des cinémas de Pest, il ne tenait pas longtemps l'affiche et n'était distribué que dans

les deux ou trois cinémas les plus sélects. Alors, le Tout Budapest s'y retrouvait et la production qui avait été présentée fournissait pendant quelque temps un sujet de conversation dans les salons, les cafés bien fréquentés et encore davantage dans les confiseries, dont la plus renommée était Gerbeaud¹⁸², du nom d'un confiseur suisse romand qui avait fait fortune. Mais quelle sorte de conversation ? Il me souvient du passage du film intitulé « Sous les toits de Paris ». Il avait eu un gros succès et avait contribué à conforter les spectateurs dans l'opinion traditionnelle qu'ils avaient des Français. Cette œuvre minable était un chef-d'œuvre du poncif. Ceux qui rêvaient à Pest de Pigalle et de Montmartre trouvaient l'occasion de peupler leur imagination d'images aussi fausses que possible sur les dessous d'une certaine vie où l'érotisme montmartrois le plus factice rivalisait avec le mélo de bas étage. C'était du toc et les spectateurs du Forum ou de tel autre cinéma chic prenaient cela pour de l'authentique et jugeaient la vie française d'après cette fausse image. Je ne tardais pas à mesurer le mal qu'avait fait cette production qui s'était révélée comme la plus brillante réussite de la contre-propagande. Nos représentants diplomatiques s'en étaient eux-mêmes aperçus en entendant les réflexions que leur avaient faites leurs hôtes hongrois au cours de réceptions officielles. Comment le spectateur étranger pouvait-il se faire une idée à peu près juste de la vie française après avoir vu ce film qui s'inspirait, en les idéalisant, des mœurs du « milieu » ? Il est vrai que les proxénètes étaient à la mode. On jouait le *Liliom* de Ferenc Molnár¹⁸³, dont le prestige était

¹⁸² Confiserie Gerbeaud : fondée par Henrik Kugler (1830-1905), la confiserie sera reprise en 1884, par le Genevois Émile Gerbeaud (1854-1919) dont tous les Hongrois connaissent le nom grâce à une de ses créations, le « *zserbó* » (graphie hongroise du nom du pâtissier), un gâteau à la noix, à la confiture d'abricot et nappé de chocolat, préparé partout en Hongrie. Après un intermède de presque quarante ans pendant lesquels cet établissement s'appelle café Vörösmarty, depuis 1985 il porte à nouveau le nom qui l'avait rendu célèbre.

¹⁸³ Ferenc Molnár (1878-1952), écrivain, journaliste, représentant éminent de l'art dramatique hongrois du début de siècle. Dans son roman *La Ville assoiffée* (1900), il décrit Budapest au tournant du siècle comme une ville assoiffée d'argent, qui mérite une critique amère. Un autre de ses romans, *Ceux de la rue Pál* (1907), destiné à un public jeune, n'a rien perdu de sa popularité. Ses pièces sont jouées

grand, puisqu'il avait remporté un succès aux États-Unis. C'est que les Hongrois, tout comme bien d'autres, ne s'enthousiasmaient vraiment pour un écrivain, un artiste ou un savant que s'il était consacré à l'étranger. À partir de ce moment il devenait une idole à laquelle on était reconnaissant d'avoir fait connaître et plus encore reconnaître la valeur de la civilisation hongroise. Le plus piquant était que, souvent, ceux-là mêmes qui condamnaient notre chauvinisme et notre désir de « gloire » (le mot français était cité tel que), n'étaient pas les derniers à mettre en relief les réussites de leur pays. Seulement, on ne s'en apercevait pas dans ce cas-là. On n'en était tout simplement pas conscient, à la différence d'un peuple comme les Suédois qui proclamait tout haut et explicitement qu'il était attaché à son passé de gloire, dont il était fier. Mes amis et connaissances ne songeaient pas tout le temps au passé pourtant glorieux de leur patrie. Ils souffraient du présent et espéraient se guérir de leur douleur en remportant le plus possible de succès dans le présent. Cela s'observait tout particulièrement chez les hommes de lettres, chez les artistes de toutes catégories, chez les hommes de science aussi et encore davantage chez les techniciens. Le directeur de la Société d'Imprimerie Hornyánszki ne m'avait-il pas déclaré tout de suite que sa maison était, du point de vue technique, une des premières du monde et que, par contre, ses concurrents français étaient tout à fait arriérés. Jean Melich, au *Kruzsok*, m'avait fait naïvement passer un petit examen en me demandant de noter phonétiquement les deux impératifs *kapj*, « attrape », et *rakj*, « dépose ». C'était une attrape. Il fallait noter que le caractère *-j* correspondait dans la prononciation à un *y* mouillé. J'avais été pris d'une envie de rire devant cette malice cousue de fil blanc, mais je m'étais exécuté quand même avec le plus de sérieux possible. Il avait douté de l'enseignement que j'avais pu recevoir à Paris, mais il avait oublié ce que la phonétique devait à l'abbé Rousselot, à Hubert Pernot, à Poirot que j'avais retrouvé à Helsinki

un peu partout dans le monde. La plus connue, évoquée aussi par Sauvageot, porte le titre de *Liliom* (1909) : l'intrigue se passe au Bois de Ville de Budapest, et les personnages sont des familiers du lieu, l'homme des balançoires et la bonne, voyous et vagabonds des banlieues.

où l'avait appelé l'université pour diriger le laboratoire de phonétique expérimentale. Et il aurait pu penser que je pouvais avoir quand même lu Otto Jespersen et Eduard Sievers, sans parler du grand linguiste finlandais E. N. Setälä dont j'avais moi aussi adopté la transcription, destinée spécialement à la notation des langues finno-ougriennes. Le médecin chez lequel m'avait conduit Hincz, parce que j'avais attrapé mal à la gorge, m'avait considéré avec une sorte de commisération quand je lui avais dit comment j'avais été soigné à Paris dans une occasion semblable. Et pourtant, il n'avait pas su me faire passer ce mal aussi vite, ni aussi radicalement. Un tel comportement de la part de personnes instruites ne révélait pas seulement une certaine ignorance, mais aussi un chauvinisme larvé qui était le produit d'un sentiment patriotique exacerbé par la défaite et ses douloureuses séquelles. Tout le pays était malade du Traité de Trianon. Je l'ai constamment dit et redit au cours de ma carrière, en toutes sortes d'occasions, parce qu'il était impossible de faire un pas dans les villes comme dans les campagnes sans s'en rendre compte. Cela se respirait dans l'air partout où l'on allait.

Cette disposition des esprits n'était pas de nature à faciliter la compréhension de ce qui pouvait se passer en France. Celle-ci butait trop souvent contre la rancune des uns, la déception des autres. J'avais souvent le sentiment que ceux qui avaient sincèrement aimé la France faisaient effort pour se détourner d'elle, tout comme un amant que sa maîtresse a trompé ou simplement quitté, abandonné juste au moment où il se trouvait dans la détresse. On s'y résignait difficilement.

Pourtant, les derniers venus de la littérature et des beaux-arts réagissaient autrement. Le cas de Jules Illyés, entre autres, me surprenait. Il avait fui les rigueurs d'un régime qui lui était odieux et contre lequel il s'était battu. Il avait fini par trouver asile en France, dans ce Paris dont Alexandre Eckhardt a écrit qu'il était une sorte de Mecque intellectuelle, dans laquelle tout Hongrois aspirait à se rendre en pèlerinage. L'accueil qu'il y avait reçu était celui qui attend tout immigré : un abri contre les persécutions politiques, mais rien d'autre. Heureusement, en ce temps-là on pouvait trouver du travail. Sur les

quais de Bercy, on embauchait des débardeurs à la journée pour décharger ou charger les péniches sur la Seine. Descendant d'une lignée de solides paysans de Transdanubie, Illyés n'était pas seulement courageux, il était robuste et la peine ne lui faisait pas peur. Il se mit à travailler, comme il l'a écrit lui-même dans ses souvenirs de Paris (*Hunok Párisban*, « Des Huns à Paris ») « à pleine poitrine ». Mais il trouva aussi assez de force pour pénétrer plus avant dans la société française. C'était là une entreprise difficile, car les Français de Paris sont très jaloux de leur intimité. Ils n'admettent guère chez eux des étrangers et encore moins volontiers des immigrés ou des réfugiés venus de pays inconnus. Or, les Hongrois qui venaient échouer dans ce qui était pour eux la Ville Lumière étaient des fils d'une nation qui avait combattu aux côtés de nos ennemis ; de cette Hongrie « barbare » dont les amis tchèques et encore davantage les amis roumains disaient tant de mal. C'est donc un tour de force qu'Illyés a réalisé en se faisant accepter dans plusieurs milieux français. Il fit, nous l'avons dit, la connaissance de jeunes écrivains qui s'affairaient à révolutionner la littérature et il ne tarda pas à s'associer à leurs efforts. Il devint surréaliste comme une partie d'entre eux.

Parallèlement, il avait rejoint le groupe des réfugiés politiques d'obédience communiste, mais il ne tarda pas à leur devenir suspect. Les explications qu'il a fournies rappellent qu'il fut très affecté par la mesure d'exclusion prise contre lui. La cause véritable en était qu'Illyés n'était pas et n'a jamais pu devenir ce qu'on appelle une tête politique. Il était trop poète pour cela. En dépit de ses difficultés familiales, il avait pu faire de brillantes études dans un lycée de Budapest et il pouvait se mesurer avantageusement à ses émules français.

Il a été l'un des intellectuels hongrois à savoir le mieux approcher les Français de France, à défaut de toujours les comprendre. Il avait sué avec les prolétaires français au lieu de muser aux terrasses des cafés célèbres ou de se promener de vernissages en expositions diverses. Il n'était pas question pour lui de fréquenter les boîtes de nuit, ni même d'aller trop souvent au théâtre. Mais il avait humé avec délice l'air de la liberté et il en était encore tout ragaillard quand j'avais fait sa connaissance. Mais que se passait-il en France ailleurs

que dans les milieux des belles-lettres et des arts ? Il ne fallait pas le lui demander. Les réfugiés politiques qu'il avait retrouvés, tous exilés, erraient alors nombreux à Paris. Un certain nombre d'entre eux avaient réussi à s'introduire dans les deux partis de gauche ou plutôt d'extrême gauche, car, en ce temps-là, le grand public français mettait socialistes et communistes dans le même panier. Plusieurs personnalités s'étaient fait admettre dans nos sections de la SFIO et j'en avais rencontré quelques-unes lors de mes séjours à Paris durant mes vacances. Ils étaient écoutés poliment. On s'indignait avec eux, mais personne ne retenait rien de ce qu'ils disaient. Nos sections ne prêtaient attention qu'aux problèmes sociaux. Le Parti n'avait en réalité aucune politique extérieure. On s'en tenait au pacifisme plus ou moins flou : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » On réclamait le désarmement et on prêchait en faveur d'un internationalisme intégral. On aurait dit que nos adhérents se bouchaient les oreilles et fermaient les yeux afin de ne pas être dérangés dans leur beau rêve d'après la dernière guerre, la « der des der », comme on disait.

Les réfugiés prêchaient dans le désert, pas seulement ceux venus de Hongrie. Les Italiens échappés du fascisme couvraient toutes les autres voix. Ils étaient nombreux, éloquents et savaient crier fort. On n'en avait que pour eux.

La présence des réfugiés hongrois n'avait pas d'incidence notable sur l'opinion que pouvaient se faire de la France les gens restés au pays. D'autant moins que les Hongrois de Paris et de ses environs étaient en majorité des ouvriers qui « bossaient » chez Renault ou chez Citroën ou plus généralement dans les usines. Les artisans constituaient une minorité ; d'autres encore avaient ouvert des boutiques ça et là. Souvent, ces derniers s'étaient installés dans le quartier de Saint-Paul qui était une sorte de petit ghetto où s'était rassemblée une foule d'immigrés juifs venus de tous les points de l'horizon. Pour ce qui était du public hongrois, cela ne pouvait nullement contribuer à sa bonne information sur ce qui se passait en France.

Ceux qui se méprenaient le plus sur la France, c'étaient sans nul doute les hommes qui détenaient le pouvoir : même quelqu'un

de la qualité de Michel Károlyi¹⁸⁴ qui, lors de l'effondrement de la Double Monarchie, avait essayé d'entrer en relation avec le gouvernement français. Pour ce faire, il n'avait rien trouvé de mieux que de s'adresser à des aristocrates français en les priant de lui servir d'intermédiaires. Quiconque sait ce qu'était à l'époque la mentalité des radicaux et radicaux-socialistes qui détenaient à Paris les leviers de commande se représente l'inanité d'une telle démarche. Il fallait une immense candeur et une totale ignorance des réalités françaises pour en espérer quoi que ce soit. La bourgeoisie républicaine ne pouvait avoir qu'une réaction de rejet. Pour elle, c'était une étrange façon de faire que de s'en remettre à des ci-devant pour engager la négociation en se recommandant d'eux. Bien des années après, en 1948, j'ai eu l'occasion de m'entretenir à ce sujet avec le comte Michel Károlyi qui était devenu le ministre plénipotentiaire de Hongrie à Paris. C'est lui-même qui avait évoqué devant moi, non sans amertume, l'échec alors subi. Je lui ai fait respectueusement observer qu'il avait commis une erreur en essayant d'entrer en contact par ce canal avec le gouvernement français qui, de toute façon, n'aurait pu accepter de le faire, de crainte d'indisposer ses alliés en leur donnant l'impression qu'il allait conduire à leur insu des négociations à part. Ce n'était ni possible ni convenable et ces messieurs du Quai d'Orsay n'y auraient jamais consenti. Et l'aurait-on fait que le fougueux Lloyd George n'aurait pas manqué de s'en indigner. Et il aurait eu raison. Et puis, comment imaginer que les Français entreraient en aparté avec un pouvoir hongrois qui n'avait à leurs yeux aucune représentativité et encore moins de légalité ?

Le faux-pas de Michel Károlyi est très instructif. Il s'imaginait naïvement que l'illustre titre qu'il portait, la sincérité indéniable de ses sentiments libéraux, sa générosité reconnue lui ouvriraient non

¹⁸⁴ Le comte Mihály (Michel) Károlyi (1875-1955), président de la République démocratique hongroise de 1918-1919, est une des figures controversées de la vie politique hongroise du début de siècle : salué par certains comme le propriétaire démocrate engagé qui partage ses terres parmi les paysans, considéré par d'autres comme traître à son pays, il passe plusieurs années en émigration et, à partir d'une rupture avec le communisme en 1949, il s'installe définitivement en France.

seulement les portes des salons les plus exclusifs, mais celles aussi des bureaux et des cabinets des ministres des États démocratiques d'Occident. S'il avait été au fait des réalités politiques de ces pays, il n'aurait rien tenté de pareil.

Les autres membres de l'aristocratie intervenant dans le cours des événements qui ont fait immédiatement suite à l'écroulement de l'Autriche-Hongrie n'ont pas agi mieux. Ils étaient moins généreux, plus imbus de leur supériorité de classe et n'hésitaient pas à recourir à n'importe quel moyen plus ou moins immoral pour parvenir à leurs fins, mais ils n'étaient pas moins ignorants des choses françaises. Ce qui les distinguait du comte Michel Károlyi, c'était qu'ils n'attendaient rien de bon des démocrates occidentaux. Ils plaçaient leurs espoirs dans ceux qui étaient les ennemis jurés de toute démocratie. Ils commettaient ainsi une autre erreur, du moins en ce qui concernait la France. Les hommes de la droite et même de l'extrême droite n'y étaient pas moins acharnés à maltraiter cet État hongrois qui voulait rester un royaume et avait à sa tête une sorte de régent incarné par un amiral sans flotte. Leur motif n'était pas le même. Ils ne condamnaient pas le régime qui s'était installé en Hongrie. Ils ne pouvaient qu'approuver une réaction féodaliste et antisémite. Seulement, ils ne pardonnaient ni aux Hongrois ni aux Autrichiens d'avoir fait la guerre aux côtés des Allemands. Et puis, ils s'étaient tellement enthousiasmés pour les Roumains et les héroïques Serbes qu'ils partageaient leur animosité contre ces « barbares » qui avaient persécuté les braves populations de Transylvanie, du Banat et autres territoires qu'ils avaient occupés indûment. On dirait aujourd'hui que les gens de notre droite et surtout de notre extrême droite pactisaient avec les « lobbys » roumain et serbe. Les Roumains avaient conquis une forte position dans l'opinion comme dans une certaine classe de la société française. On ne rencontrait qu'eux dans les salons, sur la scène de nos théâtres, dans nos facultés. Ils passaient pour les meilleurs amis de la France et ils avaient même réussi à faire croire à pas mal de Français qu'on pouvait compter sur eux pour appuyer la politique de notre pays en Europe centrale. Un certain nombre de nos diplomates étaient assez aveugles et assez sourds pour les croire.

J'avais constaté tous ces faits et tintaient encore à mes oreilles les invectives du spécimen de Roumain avec lequel j'avais voyagé dans l'Orient-Express qui m'avait amené pour la première fois en Hongrie. Le drame dans tout cela était qu'à la totale ignorance des Français répondaient la désinformation des Hongrois.

La difficulté pour moi était de discerner chez chacun de mes interlocuteurs l'image exacte qu'il pouvait se faire de mon pays. Il était évident qu'ils répugnaient, pour me ménager, à s'ouvrir entièrement à moi de ce qu'ils pensaient. Aucun ne voulait pousser trop loin la critique. J'en étais réduit à fouiller dans les journaux et toutes autres publications pour trouver ce qui s'écrivait sur nous. Jô, à qui j'avais fait part de cette expérience, m'avait confirmé que personne ne me dirait sa vraie pensée. Elle croyait pourtant qu'en ce qui la concernait ceux qu'elle fréquentait se livraient davantage à elle, sans toutefois faire part de toute leur pensée, eux non plus. Elle aussi lisait tout ce qui lui tombait sous les yeux concernant la France, mais, comme la politique ne l'intéressait absolument pas, elle n'était pas en mesure de me renseigner sur les jugements que ses connaissances pouvaient porter sur la politique extérieure et moins encore sur la politique intérieure de la France. Ce qui était sûr, c'est que les images de la France variaient beaucoup, non seulement d'un individu à l'autre, mais aussi d'une classe sociale à l'autre. Dans la mesure où j'avais pu deviner, plutôt que constater, en quoi différaient toutes ces images, il me restait à l'esprit qu'elles trahissaient une incompréhension souvent totale des « faits » français. Mais, rentrant en moi-même, je m'interrogeais à mon tour. L'image qui se formait en moi de la Hongrie n'était-elle pas dans son genre aussi incomplète et aussi déformée ? Je me mis donc à examiner ce problème.

Éclectisme

Le problème de l'éclectisme s'était posé à moi quand j'avais commencé à lire Nietzsche. Il le condamnait et en faisait reproche à ses compatriotes qu'il accusait d'avoir « plusieurs âmes » et, pour cette raison, de ne pas posséder de personnalité homogène ferme et solide.

Il les comparaît désavantageusement aux Français qu'il croyait doués d'une personnalité aux contours nets, précis et donc moins flottante, moins amorphe que l'allemande. Sans doute, le revers de la médaille était que les Français étaient plus renfermés, plus ou moins imperméables aux actions extérieures, ce qui leur permettait de conserver intacte leur identité. La conséquence était que la France vivait dans une sorte de solitude hautaine d'où elle ne consentait pas à sortir.

M'examinant personnellement, je m'étais aperçu que ma personnalité ne répondait pas à l'analyse faite par Nietzsche. J'avais beau me palper sous toutes les coutures, je ne me trouvais pas un, solide et ferme. Il me semblait que ma pensée, à défaut de ma personnalité, s'était alimentée à bien des sources et s'était, me semblait-il, enrichie précisément de ses emprunts que je croyais avoir convenablement digérés. Il en était de même de mes goûts ; je me refusais très souvent à donner la préférence à telle chose plutôt qu'à telle autre.

Quand je me trouvais au milieu de Hongrois cultivés, qu'ils fussent de telle ou telle classe sociale, je constatais chaque fois qu'ils différaient très sensiblement des individus que je rencontrais dans les milieux cultivés de France. On semblait tenir à s'informer de plusieurs côtés. Il était même rare qu'on s'enfermât dans la culture purement hongroise. Toute personne instruite avait lu du français, de l'allemand, parfois même de l'anglais ou de l'italien. En littérature, on s'était donné la peine d'acquérir des notions plus ou moins précises sur la plupart des grandes littératures. Souvent même, on avait appris sérieusement le latin, voire, chez certains intellectuels, le grec ancien. Si l'on venait à faire allusion à quelque grande figure des lettres françaises, russes, espagnoles ou autres, il était rare de trouver des interlocuteurs qui les ignoraient totalement. Certes, c'était la littérature de langue allemande qui était généralement la mieux connue. Elle avait fourni une bonne partie des symboles au moyen desquels on pensait et c'était pour moi, comme je l'ai dit, un précieux secours, car je pouvais par ce truchement mieux approcher mes interlocuteurs. Sans doute, chez beaucoup d'entre eux, cette culture qui embrassait beaucoup péchait par son manque de profondeur. On avait lu le dernier Goncourt, mais on ne connaissait pas tel autre ouvrage souvent

plus important. Il en était de même dans tous les secteurs. La culture personnelle était très étendue, mais passablement superficielle.

La comparaison avec ce qui s'observait en France était suggestive. Une personne cultivée de chez nous ne pensait qu'en utilisant à peu près exclusivement ce qu'elle avait appris, soit dans l'enseignement soit hors de celui-ci, mais l'essentiel des symboles dont elle se servait provenait des œuvres de la littérature nationale. Encore ne connaissait-on celle-ci qu'à partir de Rabelais, Montaigne et Ronsard. Seuls quelques isolés s'étaient aventurés à lire du Villon. Les littératures étrangères étaient moins connues. La « culture » moyenne des personnes instruites comprenait la lecture des grands Anglais, des grands Russes, de quelques œuvres italiennes et espagnoles. Naturellement, on connaissait en traduction les Grecs et les Latins, mais on ignorait à peu près totalement les « petites » littératures. Alors que le Norvégien Knut Hamsun était lu par toute l'Europe centrale, personne à Paris n'en avait entendu parler. Ibsen avait le plus grand mal à percer. Strindberg était presque inconnu. Le plus surprenant était qu'on ne savait pas grand-chose de la littérature allemande. On pouvait compter sur les doigts les gens qui avaient lu du Goethe ou du Schiller en traduction. Il ne faisait pas de doute que les gens cultivés qui se réunissaient dans nos salons les plus exclusifs ne savaient presque rien de ce qui se lisait, s'écrivait dans le reste du monde. Une œuvre étrangère avait le plus grand mal à « percer », comme on disait.

Ce comportement des élites françaises ne favorisait pas l'introduction de la littérature hongroise en France. Les petites enquêtes auxquelles je procédais chaque fois que j'en avais l'occasion lors de mes vacances passées en France me confirmaient à quel point la Hongrie était ignorée. On surprenait, par exemple, une cousine pianiste qui faisait ses études au Conservatoire, en lui révélant que « Franz » Liszt était un musicien hongrois¹⁸⁵ ! Personne n'était capable de mentionner

¹⁸⁵ Ferenc Liszt (1811-1886), compositeur et pianiste virtuose, considéré comme un des pères de la technique pianistique moderne. Si son nom est souvent cité sous sa forme allemande (Franz), et que la question de sa nationalité demeure sujet à débat, c'est parce que Liszt est né de mère autrichienne (dans un village qui reviendra après la Première Guerre mondiale à l'Autriche) et qu'il a passé une

un seul écrivain hongrois. Pas même Petőfi ! Non vraiment, Nietzsche ne s'était pas trompé dans son appréciation. Les Français vivaient enfermés dans leur propre culture, même si celle-ci était historiquement plus composite qu'ils ne se l'imaginaient.

Ainsi, la culture hongroise était éclectique. Elle s'ouvrait aux vents qui soufflaient de tous les points de l'horizon. S'il s'agissait de littérature, on situait la littérature hongroise dans l'ensemble de toutes celles du monde. On opérait même constamment avec le concept de « littérature mondiale » (*világirodalom*). Babits, par exemple, avait souvent ce mot à la bouche. Cet effort d'insertion de ce qu'on faisait chez soi dans ce qui se faisait ailleurs invitait à comparer, mesurer, peser ce qu'on avait rassemblé de connaissances. On imitait ce qui paraissait meilleur et l'on essayait même de faire mieux par les mêmes procédés. Autour de moi, j'entendais souvent – et je lisais également dans des journaux ou des revues – que certains écrivains étaient classés comme appartenant à tout un groupe qui avait choisi de s'exprimer à la « française », c'est-à-dire dans un style concis, en petites phrases courtes. Kosztolányi était du nombre et Marcel Benedek aussi. Mon propre maître Zoltán Gombocz écrivait dans un style clair, presque lapidaire, qui rappelait celui de mon autre maître, Antoine Meillet. Une autre école, s'inspirant de la pratique allemande, usait de phrases plus complexes, parfois plus difficiles à comprendre. Mais, en général, le désir de clarté dominait et aussi celui de concision. La langue s'y prêtait, car elle sait être extraordinairement concentrée, surtout dans la bouche du peuple des campagnes.

bonne partie de sa vie dans des pays germanophones sans jamais apprendre le hongrois. Cependant il se disait hongrois « dans son cœur et son esprit », possédait un passeport hongrois et enseignait et se produisait régulièrement en Hongrie : c'est par exemple aux sons de sa Messe solennelle que fut inaugurée en 1856 la cathédrale d'Esztergom. Il prit également une part active à la création de l'Académie de Musique de Budapest, dont la partie vouée à l'enseignement porte le nom du grand compositeur (Université de musique Franz-Liszt). Son œuvre féconde et multiple ne cesse d'inspirer ses successeurs. L'intérêt avec lequel Liszt se tourne vers la musique jouée à l'extérieur des salons préfigure, malgré les différences évidentes des points de vue, les recherches sur les mélodies folkloriques dès le tournant du siècle.

Ce choix éclectique ne concernait pas seulement la littérature, mais toutes les autres formes de l'art, comme aussi de la science et de la technique. En musique, en peinture, en sculpture, toutes sortes de styles et toutes sortes d'écoles coexistaient. Comme je l'ai dit, mon jeune collègue français François Gachot s'était acquis une grande réputation de critique d'art en faisant connaître ce qui se faisait en France, plus particulièrement à Paris, parmi les cubistes, dadaïstes, puis surréalistes et autres « avant-gardistes » dont il connaissait personnellement un certain nombre.

Rentrant en moi-même, je découvrais de plus en plus que ma « culture » personnelle n'était guère moins éclectique. Dès la plus tendre enfance, j'avais connu l'ambiance britannique. N'avais-je pas eu pour parrain un médecin britannique ? N'avais-je pas été « materné » fermement par sa fille, restée célibataire ? N'avais-je pas vécu ensuite à Constantinople en étroit contact avec de jeunes Anglais de mon âge, à nous partager jeux, journaux, distractions et, par la force des choses, opinions et manières de voir ? Ensuite, je m'étais jeté à corps perdu dans l'étude de l'allemand et de la civilisation qu'il exprimait ; au point de tenir un journal en allemand au moment même où allait éclater la Première Guerre mondiale ! De là, j'étais passé à l'étude des langues nordiques et à Upsal j'avais choisi de m'exprimer uniquement en suédois, expérience qui s'était prolongée jusqu'à la veille même de mon départ pour la Hongrie. Simultanément, j'avais appris du russe et lu avec ravissement ce qu'avaient produit les Pouchkine, Lermontov, Gogol, Tolstoï, Gorki et autres. Seul Dostoïevsky m'avait rebuté, mais je l'avais quand même lu. Là-dessus s'était présenté le finnois de Finlande, porteur de poésie et riche lui aussi d'une littérature qui m'avait laissé une profonde impression. Maintenant, j'étais aux prises avec la langue hongroise et je commençais à subir les effets de son prestige.

Cet examen de conscience terminé, je ne pouvais pas ne pas sentir que j'avais une communauté de formation avec les intellectuels qui m'entouraient. Eux comme moi, on se tournait vers tous les horizons. Pour reprendre une formule connue : ils avaient le regard braqué vers le grand large. Ils avaient beau s'être installés en pleine terre, loin

des mers et des océans, il leur fallait tout le temps chercher plus d'air et plus d'espace. Était-ce l'atavisme ? N'étaient-ils pas, de par leur passé, des sortes de nomades accoutumés à errer librement dans la vaste steppe ? Ce qui était sûr, c'est qu'ils ne tenaient pas en place. Tous ceux qui en trouvaient l'occasion, et surtout les moyens, partaient constamment en voyage et l'une des épreuves les plus pénibles que leur avait infligées la guerre était que les voyages à l'étranger étaient devenus trop onéreux pour leurs moyens. On devinait plus d'une fois que tel d'entre eux ou d'entre elles se consumait d'impatience à l'idée de demeurer rivé au sol national. Je n'ai pas dit natal, car, hélas, pour beaucoup d'entre eux, le sol natal était désormais de l'autre côté de la frontière. J'avais connu cette sensation entre 1911 et 1918, période durant laquelle je n'avais pas eu l'occasion de sortir de France. Je comprenais donc leur nostalgie. Mais ce désir de partir, ne fût-ce que pour peu de temps, d'être ailleurs, sous un autre ciel, sur un autre sol, n'était-ce pas l'expression d'un besoin de se sentir plus libre ? En y pensant, je me disais que ce peuple ne pourrait indéfiniment se laisser enfermer ni dominer. Un jour viendrait fatalement où, n'en pouvant plus de se contenir, il se révolterait. Mais quand et comment ? Pour l'instant il se sentait enchaîné.

Ces découvertes m'étaient un encouragement. Il me paraissait que, si je partageais avec eux tant de choses, je finirais, en essayant de leur ressembler, par sentir comme eux et donc les comprendre vraiment. Plus que jamais je me persuadais que, pour se comprendre, il fallait se ressembler. Et, à partir du moment où l'on comprenait, on ne pouvait plus haïr, comme me l'avait déclaré Selma Lagerlöf la fois où elle avait bien voulu me recevoir : *Den som förstår kan inte hata*, « Celui qui comprend ne peut haïr ». Il me semblait que je commençais vraiment à comprendre...

La Légation de France

Comme j'y ai fait déjà allusion à plusieurs reprises, je me suis trouvé mêlé bien involontairement à l'action diplomatique de la France en Hongrie. Non pas à un titre officiel, mais officieusement. Ma mission

prévoyait au départ que je devrais 1) enseigner les choses françaises aux élèves de la grande école qu'était le Collège Eötvös, considéré fort justement comme l'établissement correspondant à notre École Normale Supérieure de la rue d'Ulm ; 2) apprendre le hongrois afin de me qualifier pour occuper la chaire de langues finno-ougriennes dont la création était prévue près l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes. Ni l'une ni l'autre de ces missions ne me destinait à participer peu ou prou à ce qui intéressait l'action diplomatique de la France en Hongrie. Au début de mon séjour, il en avait été bien ainsi. On me laissait tranquille au Collège et mes contacts avec la Légation s'étaient bornés à quelques démarches protocolaires : j'avais tout juste rencontré quelques fois M. de Robien. Jean Mistler était auprès de lui, faisant comme un écran qui me permettait de me tenir à l'écart. Je n'en demandais pas plus.

Comme je l'ai relaté, l'arrivée de M. de Carbonnel avait changé quelque peu les choses. Soucieux d'assurer le secret de nos communications avec le Département, il avait pris l'initiative de me mettre à contribution, ce que le départ de Jean Mistler avait, en quelque sorte, facilité. J'avais d'ailleurs sur lui l'avantage important de connaître désormais assez bien la langue hongroise. L'attaché militaire était intervenu de son côté pour requérir mes services. Il lui arrivait de me soumettre quelque document rédigé en hongrois et de me demander de lui rendre compte de son contenu, parfois même de lui traduire de bout en bout. Je ne pouvais pas refuser, car l'information fournie par des employés recrutés sur place n'était pas toujours sûre et, dans les affaires exigeant le secret, on ne pouvait pas se fier à eux. Comme je l'ai indiqué, les fuites étaient toujours possibles et la seule ressource était bien de s'en remettre au seul Français sachant le hongrois. J'avais fait ma preuve lors de l'affaire des faux billets de banque. C'était une sorte de réquisition à laquelle il n'était pas possible de ne pas répondre.

Depuis, Clinchant avait été remplacé par Louis-Edmond de Vienne lequel, sitôt arrivé, m'avait demandé d'être son informateur officieux. Tout comme son ami Jean Delavaud, quand il était ministre de France à Stockholm, il ne tarda pas à me demander de rédiger certains de ses

rapports sous le prétexte qu'en ma qualité d'ancien normalien je devais être capable d'écrire dans un français impeccable. Lui-même était très lettré. Il s'intéressait beaucoup à la littérature, au point d'écrire des romans qu'il signait du pseudonyme de Louis-Edmond Le Ratz. (Le Ratz était le nom de jeune fille de sa mère). C'était le temps où le Quai d'Orsay se piquait de respecter l'usage correct de la langue française. On y disputait longuement de l'ordre dans lequel il fallait aligner les mots dans des formules telles que « je vous prie de vouloir bien »... ou « je vous prie de bien vouloir »... C'était cette construction que je préférais et il m'avait fallu expliquer longuement pourquoi. Ce souci de bien écrire était tel que de Vienne devait plus tard me demander de revoir le manuscrit du roman qu'il venait d'achever avant de l'envoyer aux presses. Il me pria ensuite d'en corriger les épreuves.

Il avait aussi découvert que je tapais à la machine à écrire. Dans plusieurs circonstances, il m'a demandé d'écrire moi-même sur la machine de la Légation plusieurs de ses rapports, plutôt que de laisser sa sémillante secrétaire exécuter ce travail. Il n'avait que trop raison. Naturellement, j'étais tenu dans toutes ces occasions d'observer la stricte obligation de réserve qui s'impose à tout fonctionnaire français appelé à connaître ce qu'on appelle des secrets d'État. À la vérité, il s'agissait trop souvent de ces secrets de polichinelle dont toutes les chancelleries du monde sont si friandes. Néanmoins, ce regard sur la correspondance échangée entre le ministre et le Département avait l'avantage de me mettre au courant de ce qu'était devenue à cette époque-là notre politique envers la Hongrie.

Elle n'avait guère changé et les directives envoyées au ministre nouvellement installé étaient toujours les mêmes. Il fallait surveiller les « points noirs » tels qu'on les apercevait de Paris : 1) l'éventualité d'une restauration des Habsbourg, 2) le réarmement clandestin des forces autorisées par le Traité de Trianon, 3) la possible création d'une armée parallèle camouflée sous les espèces d'organisations de jeunesse et d'associations « amicales » d'anciens combattants, 4) les manœuvres plus ou moins surnoises du gouvernement de Budapest pour gagner la bienveillance de certaines grandes puissances, plus particulièrement la Grande-Bretagne et l'Italie fasciste.

Accessoirement, les services compétents du Quai d'Orsay encourageaient, modérément, les efforts déployés pour maintenir ou développer les échanges commerciaux dans la mesure où ils pouvaient être avantageux pour les intérêts français. On appuyait surtout les démarches des porteurs français de valeurs mobilières hongroises, plus particulièrement celles qui consistaient en titres des emprunts que la Hongrie avait contractés à l'étranger avant la guerre et qui avaient été largement souscrits en France, à côté des emprunts russes de sinistre mémoire. On soutenait enfin, encore plus modérément, nos efforts pour maintenir et si possible développer ce qu'on appelle aujourd'hui les « échanges culturels ». Cela concernait essentiellement les activités littéraires et artistiques. Roger Marx, qui œuvrait dans le cadre du service appelé « Œuvres Françaises à l'Étranger », service dont Jean Carrère et moi dépendions directement, nous avait finalement fait accorder de menus crédits pour distribuer quelques bourses d'études destinées à nos meilleurs étudiants, les autorités hongroises n'envoyant toujours pas elles-mêmes de boursiers dans nos universités ou instituts d'enseignement, et pour munir la bibliothèque du Collège de livres français. Nous avions même assez d'argent pour abonner cette bibliothèque aux principales revues françaises qu'on pouvait ainsi consulter dans la salle de lecture, où elles s'offraient à tous. Mais cela n'allait pas plus loin. Marx se refusait toujours à créer à Budapest un Institut Français tel qu'il en existait partout en Europe centrale, en Pologne, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Roumanie et Bulgarie. Le pouvoir hongrois lui paraissait à la fois par trop réactionnaire, antifrançais et antisémite pour mériter cette dépense. Ce n'est que bien plus tard que ce même Marx a fini par comprendre qu'il avait commis sans le vouloir une lamentable erreur. Nous avons eu raison de lui remontrer qu'un Institut aurait travaillé indirectement mais efficacement à la diffusion de nos idées et principalement des principes auxquels nous étions attachés. Carrère avait insisté auprès de lui, essayant de lui faire comprendre qu'un Institut créé par la République Française pourrait être un foyer où viendraient se reconforter les esprits épris de liberté. C'eût été la meilleure riposte à la propagande que les autorités hongroises avaient peu

à peu organisée et qu'elles dirigeaient vers tout l'Occident. Ainsi, le gouvernement royal hongrois avait-il dans l'entre-temps fondé à Paris un Centre d'Études Hongrois dont la direction avait été confiée, fort habilement, à un universitaire spécialiste de français qui s'appelait Léopold Müller. C'était un grand garçon blond de belle prestance dont l'allure rappelait qu'il descendait des Souabes venus s'installer en Hongrie. Il portait sur le front une cicatrice, vestige de la sérieuse blessure qu'il avait reçue pendant la guerre, qu'il avait faite comme officier de réserve. Il avait dû être trépané, mais, heureusement, cette opération n'avait pas laissé de séquelles dans son comportement. Sa désignation avait quelque peu surpris au Collège dont il avait été l'élève, car il sentait le fagot. Il avait eu une attitude « imprudente » en 1918-1919 et passait pour professer des opinions « socialistes ». Par ailleurs, il était très dévot comme l'étaient souvent les gens d'origine souabe et il se murmurait qu'il devait sa nomination à une intervention du clergé catholique, alors très puissant. Par la suite, j'ai pu vérifier qu'en effet il se comportait en toute occasion comme un militant néo-catholique, ce qui lui valut la sympathie de certains intellectuels français avec lesquels il n'avait pas tardé à entrer en relation. D'autre part, il se tenait en étroit contact avec la mission catholique hongroise de Paris. Le Centre naissant fut d'abord très modestement installé dans un appartement d'un immeuble neuf de la rue Geoffroy Saint-Hilaire et fut ensuite transféré d'abord Place du Panthéon, puis au 18, rue Pierre Curie, où il pouvait disposer d'un espace plus grand. J'avais fait la connaissance de Léopold Müller avant même son départ pour Paris. Il était venu me rendre visite. C'était une démarche de pure courtoisie. Il lui était apparu qu'il ne pouvait guère partir créer à Paris l'organisme dont il aurait la direction sans en avoir mis personnellement au courant ses collègues français résidant à Budapest. Par contre, à Paris, le Quai d'Orsay commença par l'ignorer totalement. Il ne put entrer en aucune relation officielle avec le Ministère de l'Éducation Nationale, pas plus qu'avec la Sorbonne et les autres institutions universitaires, ce qui était fort embarrassant pour les trois Français agréés à Budapest par le Ministère de l'Instruction Publique et des Cultes comme par l'université. Carrère et

moi étions logés au Collège Eötvös et nous faisons en outre partie du corps enseignant de la Faculté de Philosophie. Nous étions même rétribués partiellement pour nos cours, exactement comme si nous avions été des ressortissants hongrois. Personnellement, j'avais été invité en outre à siéger au Conseil Supérieur de l'Instruction Publique par le ministre Kuno Klebelsberg. Il y avait dans toute cette affaire quelque chose de choquant et ce n'était pas à l'honneur des autorités françaises.

Dans ces conditions, être ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de la République Française près le Gouvernement royal hongrois était un poste peu envié. Ses titulaires, à peine installés, faisaient des pieds et des mains pour le quitter dans les plus brefs délais. C'est tout juste si ce poste n'était pas considéré comme une sorte de Limoges de notre diplomatie. Pour cette raison, de Carbonnel n'avait fait que passer et Clinchant était promptement parti. L'arrivée de Louis-Edmond de Vienne avait surpris. C'était le fait d'une véritable disgrâce. L'homme était brillant. Petit de taille, des gestes vifs, un visage long, sillonné de rides profondes qui n'étaient pas celles du vieillissement. Très élégant, portant lunettes, il avait un regard qui pouvait se faire très dur. Il était très disert. Sa personnalité perceait trop visiblement le masque traditionnel du diplomate. Il savait se faire séduisant, mais on le sentait bouillonnant d'ardeur ou même de révolte, selon les circonstances. Il avait son franc-parler, qui lui avait rendu de bien mauvais services dans une carrière où, selon la formule moderne, « l'à-plat-ventrisme » était de rigueur. Il voulait bien plaire mais pas en toute occasion. Son comportement physique était celui d'un nerveux : il ne restait pas en place et fumait sans arrêt des cigarettes plantées au bout d'un long fume-cigarette. Quand il s'exprimait devant ses proches collaborateurs, son langage était de la dernière grossièreté et, comme il le reconnaissait lui-même avec un air de satisfaction, cela bravait les pires propos des pires corps de garde. Je n'ai jamais entendu de ma vie proférer autant d'obscénités, presque pire qu'en russe, en hongrois ou en turc. L'éducation britannique très victorienne à laquelle j'avais été soumis dans mes jeunes années, les séjours dans les pays nordiques où un homme se

disqualifiait s'il laissait échapper un juron, m'avaient mal préparé à ce genre de langage « expressif » auquel je n'ai d'ailleurs jamais pu me faire. De Vienne eut assez de bienveillance pour moi et il m'épargna bientôt ces « effets » auxquels il semblait tant tenir. C'était un homme intelligent, réaliste – qualité rare chez la plupart de nos diplomates comme aussi probablement chez les diplomates de n'importe quel pays.

Il me mit vite au courant de sa situation personnelle, en me confiant qu'il était détesté au Département. Lorrain d'ascendance, il avait eu comme aïeux de riches bourgeois qui avaient su acquérir des biens nationaux lors de la Révolution, opération à la faveur de laquelle ils s'étaient affublés du nom du domaine acquis, en le faisant précéder de la particule. Il eut l'intelligence d'ajouter immédiatement qu'il n'avait rien de commun avec la famille du célèbre amiral Jean de Vienne dont le nom a été porté par plusieurs bâtiments de notre Marine Nationale. C'était d'autant plus adroit de sa part que j'avais lu dans les *Mémoires* de Saint-Simon le passage où il se désole d'avoir appris le décès d'un de Vienne, descendant de l'amiral. Il était mort sans laisser de progéniture. Le rigoureux mémorialiste s'affligeait de voir s'éteindre une aussi grande et noble famille. Le ministre, lui, s'était fait faire « chevalier » par le Vatican, mais il avouait ne pas faire grand cas de ce parchemin de pacotille. En revanche, il appartenait bien authentiquement à ce qu'on allait, quelques années plus tard, appeler les « deux cents familles ». Il avait épousé une fille de Wendel et il était de ce fait le beau-frère de Franz von Papen, dont on sait qu'il fut le dernier vice-chancelier du Second Reich. Il le détestait franchement, car le Lorrain qu'il était se montrait patriote en diable, presque plus encore qu'il n'était réactionnaire. Chose curieuse, il ne pouvait pas souffrir l'Action Française, ni Maurras ni Daudet, mais il était lié d'amitié avec le colonel de La Rocque et devait par la suite rallier les Croix de Feu. À sa franchise, je ne pouvais répondre que par ma franchise. Je lui exposai donc mes idées sur la politique de la France. Je n'avais pas à lui révéler que j'appartenais à la SFIO, car il avait été tout de suite averti par ceux qu'il avait sous ses ordres, lesquels n'ignoraient rien de nos opinions, à Carrère et à moi. Toutefois, avoir

affaire à des socialistes ne le gênait nullement et, surtout, il ne se formalisa jamais de l'opposition qu'il savait exister entre notre façon de penser et la sienne. C'était un homme juste, donc tolérant. L'amitié qu'il ne tarda pas à nous porter, à Carrère et à moi, fut un sujet de perplexité, peut-être même de scandale, pour le personnel de la Légation. Nous étions à leurs yeux des corps étrangers qu'ils étaient tentés de rejeter. Mais la visible préférence qu'il nous accorda eut cet heureux effet que le premier conseiller et les différents attachés finirent par admettre que nous étions fréquentables. En particulier, le premier conseiller Edmond de Beauverger me fit l'amitié de me recevoir assez souvent à sa table, que présidait son épouse, une jolie brune très élégante, fort cultivée, qui savait animer la conversation dans la meilleure tradition « vieille France ». En 1941, quand je fus « démissionné d'office » par les usurpateurs de Vichy, le baron de Beauverger eut le courage alors peu commun et l'élégance de m'envoyer une lettre où il exprimait son indignation et sa sympathie, et aussi son désir de m'être utile dans la mesure de ses moyens.

Louis-Edmond de Vienne, à qui je laisse sa particule en dépit d'une remarque faite par Léon Blum qui ne l'aimait pas, était donc un grand bourgeois. Comme tant d'autres de sa caste, il était attaché à la République, se souvenant que sans la Révolution, il serait probablement né vague roturier, exposé à toutes les humiliations que les gens « bien nés » ne ménageaient pas à quiconque ne pouvait faire état de quelque quartier de noblesse. Peut-être même nous pardonnait-il d'être socialistes, puisque c'étaient nos ancêtres qui avaient fait cette Révolution.

De ce point de vue, il y avait entre lui et ses interlocuteurs hongrois une espèce de malentendu. Ces messieurs du *Külügy* (Ministère des Affaires Étrangères de Hongrie), peu au courant de ce qu'était la structure de la société française, voyaient en lui un de leurs. Ils se trompaient, car de Vienne n'était pas dupe de leurs façons et les considérait tels qu'ils étaient, c'est-à-dire comme des féodaux incroyablement attardés. Mais comment faire admettre pareille chose quand il s'agissait du beau-frère d'un von Papen ? Il n'empêche que les officiels hongrois croyaient pouvoir donner davantage de crédit

à de Vienne qu'ils estimaient plus ou moins leur pareil et auquel ils n'hésitaient donc pas à se confier dans certaines circonstances. Il en résultait que notre représentant, pour la première fois dans l'histoire de la diplomatie française en Hongrie, pouvait recevoir des informations qui ne seraient parvenues à personne d'autre.

Ces informations confirmaient le plus souvent celles que je pouvais recueillir de mon côté. J'y ajoutais mes commentaires et le ministre y prêtait volontiers l'oreille. Comme ses prédécesseurs et comme moi-même, il était arrivé avec fort peu de connaissances sur la Hongrie elle-même. Avant son départ, il avait certes consulté le dossier « Hongrie » à la Direction d'Europe du Ministère, mais celui-ci ne contenait que les documents proprement diplomatiques, c'est-à-dire ce qui se rapportait aux relations officielles entre les deux États avec, en prime, quelques rapports secrets d'origine plus ou moins douteuse. À la vérité, il n'avait aucune notion du pays lui-même et encore moins de son histoire. Je m'étais hasardé à lui faire quelques exposés sur ce que me paraissait être la Hongrie et sur ce que je croyais avoir découvert du caractère de ses habitants. L'évocation du passé finno-ougrien, la chevauchée depuis l'Oural jusqu'au col de Verecke, la conquête de l'espace danubien, les raids sur l'Allemagne, la France, poussés jusqu'en Espagne, les guerres contre les Allemands puis contre les Ottomans, le long martyre sous l'occupation turque, l'effort de restauration, le développement de la culture hongroise, tout cela le passionnait et, d'une fois à l'autre, il me posait des questions, demandait des précisions. Je lui avais décrit les effets du Traité de Trianon, signalé ses criantes injustices et j'avais acquis la conviction que je l'avais gagné à la cause du peuple hongrois que j'opposais à ses actuels dirigeants. De son côté, il s'était mis à examiner les choses et à considérer la situation de plus près. Je compris bientôt qu'il se prenait à son tour d'amitié pour un peuple digne d'estime et de respect. C'est comme cela qu'il prit l'initiative de solliciter une subvention pour mon dictionnaire et qu'il s'intéressa par ailleurs aux personnalités hongroises des lettres, des arts et des sciences qui étaient à considérer comme des amis de la France. La suite des événements devait confirmer que pour la première fois depuis la guerre, c'était

un ami de la Hongrie qui occupait le poste de ministre plénipotentiaire de France à Budapest. Le cas était singulier. Plus généralement, il était rare qu'un diplomate français portât autant d'intérêt au pays où il avait été envoyé, mais il y avait des précédents illustres et de Vienne, en cela, ne démeritait pas. Cette commune manière de voir avait eu pour moi comme conséquence que Louis-Edmond de Vienne m'a honoré d'une profonde amitié qui a duré jusqu'à sa fin tragique sous l'Occupation. Je révère sa mémoire.

Propagande

Le temps de se remettre de l'affaire des billets de banque, les gouvernants hongrois s'étaient avisés qu'il n'était peut-être pas très adroit de n'entretenir avec la France que des relations empreintes de mauvaise humeur, pour ne pas dire plus. Comme on vient de le lire, une première initiative avait été celle de fonder à Paris une sorte d'Institut Hongrois, même dans un cadre fort modeste. On espérait qu'il serait une présence permanente dans cette ville qui semblait avoir gardé son prestige. Ensuite, on avait décidé de participer à la Foire de Paris où le pavillon hongrois exposerait ce qu'on produisait et désirait vendre. Simultanément, on avait invité les Français à la Foire internationale de Budapest. D'autres dispositions étaient également prises pour rétablir les échanges commerciaux devenus presque nuls. C'était important, car les difficultés économiques s'aggravaient. L'exportation des céréales vers l'Occident était contrariée par l'arrivée massive des blés des États-Unis et du Canada. On essayait de trouver en France comme dans les autres pays de l'Ouest des marchés pour écouler toutes sortes de produits agricoles, car le pays demeurait dépendant de son agriculture. Les tractations engagées de part et d'autre étaient contrôlées du côté français par le conseiller commercial qui venait d'être adjoint à notre représentation diplomatique, faisant parfois concurrence à notre chancellerie qui avait jusque-là expédié ce genre d'affaires. La conséquence en fut que le vice-consul de Vrégille demanda sa mutation et s'en alla bientôt à Montréal. Il fut remplacé par son adjoint Nugues, excellent garçon d'une grande

amabilité, mais qui était très peu loquace et nous faisait regretter le truculent Franc-Comtois.

Ce qui nous touchait de plus près étaient les échanges « culturels » qui, eux aussi, s'animaient. Les autorités hongroises y tenaient beaucoup. Sans doute, ce genre de relations comportait des inconvénients. Les représentants français de la littérature et des beaux-arts ne pouvaient guère être considérés comme des visiteurs convaincus d'avance de la grandeur des réussites qu'on désirait leur faire apprécier. Il fallait procéder à un choix. Le Ministère des Affaires Étrangères comptait sur Léopold Müller pour opérer le tri nécessaire à Paris. C'était à lui de désigner les personnalités qui pouvaient être, sans trop de risques, invitées à faire un petit tour de Hongrie. Elles y étaient reçues, il faut le reconnaître, selon les règles de la traditionnelle hospitalité hongroise et ne pouvaient rentrer en France qu'avec la satisfaction d'avoir été comblées de toutes sortes de prévenances. On comptait précisément sur l'effet de ces prévenances. Selon la formule hongroise, on les avait « baignées dans le lait et le beurre ». Nous vîmes ainsi défiler bien des gens plus ou moins connus en France. L'une de ces personnalités fut l'académicien Henry Bordeaux qui, rentré à Paris, sortit quelques mois plus tard un ouvrage intitulé *Au pays des deux Élisabeth* qu'il avait mis beaucoup plus de temps à compiler avec la masse des documents dont il était rentré chez lui chargé, qu'il n'en avait passé en Hongrie même où il n'était pas resté quinze jours. C'était de la pure propagande et répondait bien à ce qu'avaient escompté ses hôtes. Dans d'autres cas, les personnages que nous voyions arriver nous surprenaient, parce que nous nous demandions à quoi pouvait bien rimer ce passage de quelques jours dans un pays dont ils ignoraient tout et qui ne leur offrait en somme qu'un voyage touristique. Il en fut ainsi, par exemple, du directeur des Éditions des Belles-Lettres, dont on ne pouvait même pas attendre qu'il publie quoi que ce soit sur la Hongrie. Pas même la moindre traduction. Il en était de même de l'écrivain André Salmon auquel on avait demandé de faire une conférence. Je vis arriver une autre fois Fortunat Strowski, ancien normalien comme je l'ai déjà indiqué, qui était alors professeur de littérature française à la Sorbonne et dont on

savait qu'il s'intéressait surtout au théâtre. Il publiait régulièrement des critiques théâtrales dans l'hebdomadaire *Comédia*. Il fit deux conférences, l'une sur le Théâtre Français et l'autre sur « l'Actualité de Pascal ». L'auteur de pièces de théâtre hongrois Jenő Heltai profita de l'occasion pour l'inviter à assister à une représentation au *Vígszínház* (Théâtre de la Gaîté) et me demanda de l'accompagner pour servir d'interprète, car Heltai s'exprimait mal en français. On désirait surtout montrer qu'il existait à Pest des artistes de valeur, en l'occurrence la comédienne Franciska Gál¹⁸⁶. Mais il s'agissait d'une pièce traduite de l'américain. Sa technique était passablement différente de celle des comédiennes françaises, comme il fallait s'y attendre ou, plutôt, comme je m'y attendais, car c'était une découverte pour Strowski que cette représentation mit dans l'embarras. Il n'avait pas trop goûté le jeu de l'artiste hongroise et il se reposa sur moi pour fournir une traduction enjolivée de ses réponses. Là-dessus, une conversation s'engagea au cours de laquelle Heltai fit observer que sa comédienne avait beaucoup appris du cinéma et adapté sa manière de jouer sur scène d'après cette expérience. Cela tombait mal, car Strowski prétendait au contraire qu'il n'y avait aucune comparaison à faire entre le cinéma et le théâtre et que le jeu de l'acteur ou de l'actrice ne devait en rien se dénaturer en singeant celui des interprètes du cinéma, où l'on venait de passer du muet au parlant. Mon rôle devint difficile. Comment éviter le choc de deux conceptions opposées ? Je m'efforçais d'élargir le débat et de faire porter le dialogue sur le théâtre hongrois en général. Je dis que ce qui nous surprenait, nous autres Français, c'était que la littérature hongroise n'était pas riche en auteurs dramatiques. Mon assertion suscita une nouvelle discussion à laquelle prirent part plusieurs amis de Heltai qui étaient présents, dont aucun ne pouvait s'exprimer couramment

¹⁸⁶ Franciska Gaál (et non Gál) (1904-1973), actrice. Après une brillante carrière dans des rôles d'ingénues et de servante, son rêve de percer à l'Ouest ne se réalise pas et pendant la Seconde Guerre mondiale elle fut écartée de la scène en raison de son origine juive. Avec l'intensification du climat de Guerre Froide, elle part avec son mari pour New York où elle a fini ses jours, non en 1956 comme une nécrologie publiée par erreur le donne à croire, mais en 1973, seule et pauvre.

en français. Strowski exposa qu'en effet c'étaient des dramaturges qui avaient illustré le classicisme français : les deux Corneille, Racine, Molière, entourés de tant d'autres et auxquels devaient succéder les Marivaux, Lesage, Diderot, Beaumarchais et combien encore. L'art dramatique avait même été conçu comme le principal genre littéraire. Tous les écrivains ou presque s'y étaient essayés, à défaut d'y réussir. Nos interlocuteurs répliquèrent en signalant qu'il n'en était pas de même, évidemment, dans l'histoire de la littérature hongroise où la poésie avait dominé partout. Les grands Hongrois avaient été, étaient encore des poètes : Balassi, Csokonai¹⁸⁷, Berzsenyi¹⁸⁸, Kölcsey, Vörösmarty¹⁸⁹, Petöfi, Arany, Ady et, même parmi les contemporains, un Babits, un Kosztolányi et bien d'autres chez les tout jeunes. C'était une tradition qui se perpétuait.

¹⁸⁷ Mihály Csokonai Vitéz (1773-1805), le plus grand génie lyrique, aux facettes multiples, des Lumières hongroises. Adeptes enthousiastes des idées éclairées, il s'inspira de l'*Énéide travestie* de Blumauer pour créer sa propre version modernisée de la *Batrachomyomachie* (épopée comique parodiant l'*Illiade*). La plupart de ses poèmes parlent d'amour et sont calqués sur des chansons populaires hongroises et allemandes, mais on trouve aussi parmi eux de petits chefs-d'œuvre rococo finement ciselés à la musicalité exceptionnelle. Son engouement pour la poésie populaire se manifesta à travers un penchant à butiner tout ce qui s'y rapporte et à en fabriquer des morceaux éclatant de fraîcheur et de saveur rustique, lesquels préfigurèrent le populisme d'un Petöfi.

¹⁸⁸ Dániel Berzsenyi (1776-1836), poète lyrique. Il se dit héritier des grands classiques (avant tout d'Horace), mais son tempérament le poussa à explorer de nouvelles voies beaucoup moins sereines. C'est surtout dans ses odes et élégies qu'il donna le plus pleinement sa mesure : *À la noblesse soulevée, Aux Hongrois, L'Hiver à la porte*. On lui doit également l'introduction de la métrique antique dans la littérature hongroise.

¹⁸⁹ Mihály Vörösmarty (1800-1855), poète, auteur dramatique. Il excelle dans tous les genres poétiques et ses qualités de prosateur n'en furent pas moindres (voir par exemple ses critiques de théâtre). Sauvageot mentionne son poème dramatique le plus important, *Le Prince Csongor et la Fée Tünde* (1831), dont la source est une fable d'inspiration populaire des XVI^e-XVII^e siècles. Plus qu'un conte de fées raconté sous forme dialoguée avec des personnages populaires s'exprimant de manière truculente, la pièce en question est chargée d'un message philosophique dans la mesure où son héros poursuit non seulement les traces de son amour mais aussi un rêve de bonheur en général.

Strowski demanda pourquoi, ce qui embarrassa nos amis hongrois. Il leur expliqua alors que ce qui avait fait le succès du théâtre en France, c'était la structure de la société. Les comédiens avaient été admis à Versailles, où était réuni un public apte à les apprécier. Même s'ils avaient fait leur début en province, les artistes les plus talentueux finissaient par se retrouver à Paris, d'où l'on était tout près de Versailles. Heltai fit alors valoir qu'effectivement les conditions sociales avaient été très différentes en Hongrie, où il avait été très longtemps impossible de former et de faire jouer de façon permanente une troupe de théâtre. La raison profonde de cette insuffisance de la littérature hongroise était qu'il ne s'était pas trouvé un public comparable à celui qui avait applaudi et soutenu les acteurs en France. Très longtemps, la littérature n'avait été qu'une production de luxe intéressant les seules classes privilégiées. Elle avait été surtout cultivée dans la haute et moyenne noblesse et les écrivains roturiers avaient été le plus souvent eux-mêmes des individus hors pair qui compensaient par leur culture ou leur érudition ce que la naissance ne leur avait pas donné. Je fis alors observer, ce qui gêna me sembla-t-il nos interlocuteurs, qu'en tout état de cause, c'était une élite peu nombreuse qui avait créé et développé les belles-lettres à l'intention d'un public de choix, lui aussi peu nombreux. Il en avait été de même en France quand on considérait la magnifique littérature du Moyen Âge : seulement, la plupart des lettrés français n'en avaient plus souvenir. Et quand ce n'était pas la noblesse qui faisait de la littérature, c'était le fait des clercs qui partageaient souvent avec elle le pouvoir féodal. Le théâtre était né parmi le peuple et, longtemps, il avait été seulement pour les foules qui se pressaient sur les parvis des églises ou sur les places des foires et des marchés. La littérature d'art ou la littérature savante était au contraire un produit des châteaux et des abbayes. Je me permis d'ajouter qu'en Finlande aussi l'art dramatique ne s'était créé que très tard et que la poésie exerçait une domination presque encore plus puissante qu'en Hongrie. Nos hôtes hongrois, prenant à leur tour l'offensive, nous demandèrent pourquoi la poésie française était en si grande défaveur dans notre public. Les quotidiens de la presse française ne publiaient jamais de

poèmes ; la plupart des périodiques non plus. Du coup, Strowski et moi fûmes bien embarrassés. Tout ce que nous pouvions faire était de tomber d'accord avec ce qui venait d'être dit. Indubitablement, la poésie n'intéressait plus chez nous qu'une infime partie du public. Ce problème ne nous hantait pas l'esprit. Ni Strowski ni moi-même ne nous en préoccupions. En revanche, il inquiétait les littérateurs hongrois. C'est qu'ils caressaient l'espoir de faire connaître en France les chefs-d'œuvre de leurs poètes. Comme ils étaient accoutumés à traduire beaucoup de poèmes français, ils pensaient que la réciprocité était non seulement possible mais indispensable pour égaliser les échanges littéraires entre les deux pays. En somme, pour dire les choses en termes mercantiles, les échanges étaient déficitaires aux dépens des écrivains hongrois. Ils importaient beaucoup et nous importions peu ou pas du tout. Dès le début de mon séjour, j'avais eu à essuyer les plaintes de Frigyes Karinthy et de Didier Kosztolányi, comme je l'ai déjà évoqué. Cela m'avait frappé et ému, parce que j'avais perçu que derrière leurs paroles il y avait une sorte de ressentiment d'hommes qui ont été humiliés de ce que leurs mérites n'ont pas été reconnus comme il se devait. Ce soir-là, avec Heltai et ses amis, nous entendions la même récrimination, toujours aussi émouvante. Heltai profita du tour qu'avait pris la conversation pour repenser la même question : comment se faisait-il que l'élite française pouvait si obstinément ignorer ce qui s'écrivait en hongrois ? Et surtout, comment était-il possible qu'un professeur de littérature française de la Sorbonne, ancien normalien, puisse, sans avoir mauvaise conscience, demeurer perplexe quand on prononçait devant lui le nom prestigieux de Petőfi, car tel était le cas. Aucun Hongrois instruit ne pouvait avouer qu'il ne savait pas qui étaient Victor Hugo, Baudelaire et combien d'autres. Leurs œuvres avaient été traduites par les meilleurs écrivains et ces traductions étaient si remarquablement réussies qu'elles avaient une signification artistique souvent tout à fait égale aux chefs-d'œuvre lus dans le texte original.

Je confirmais à mon compatriote qu'il en était bien ainsi. Nul doute que les adaptations en hongrois de nos grands écrivains étaient en elles-mêmes des œuvres d'art. Ne disait-on pas en hongrois *műfordítás* :

« traduction artistique » ? Seulement, ce qui m'était apparu aussi, c'est que ces adaptations littérairement remarquables ne « rendaient » pas le sens de l'original. Il s'agissait plutôt d'une variation sur un motif français et le plus souvent sur un ton plus sombre, plus tragique, plus violent aussi. J'en ai donné un exemple dans *Français d'hier ou Français de demain ?*, en comparant la *Chanson d'automne* de Verlaine à son adaptation par le poète Árpád Tóth¹⁹⁰, version dont les critiques littéraires hongrois vantent avec raison la qualité poétique, mais en s'imaginant à tort qu'il s'agirait d'une transposition rendant le sentiment éprouvé par Verlaine et ressenti par ses lecteurs français. Ce beau poème écrit par Árpád Tóth traduit ce que ressent une âme hongroise, pour dire comme Ady, et non ce qu'a éprouvé le poète Verlaine. C'est d'ailleurs un texte précieux à qui désire percevoir la différence entre les deux civilisations. Strowski, dont il faut avouer qu'il n'avait aucune notion de ce que pouvait être une littérature étrangère, hongroise ou autre, ne comprenait pas l'insistance que mettaient nos hôtes à nous convaincre qu'il fallait traduire « artistiquement » au plus tôt les chefs-d'œuvre de la poésie hongroise, afin de la faire reconnaître du public français et faire ainsi valoir les droits légitimes de la littérature hongroise à être présente dans ce carrefour des nations qu'était le Paris de l'époque. On voulait faire entendre sa voix sur cette « Foire sur la place », comme avait dit Romain Rolland, qu'on lisait en traduction dans les milieux intellectuels libéraux, mais sans comprendre toujours ce qui s'y trouvait écrit. Comme souvent en pareil cas, nous avons beaucoup parlé jusque très tard dans la soirée. Au moment de prendre congé, Heltai me dit familièrement : « J'aimerais vous revoir ; manifestez-vous chaque fois que vous voudrez, vous me ferez plaisir ». Je le pris au mot et nous nous rencontrâmes plusieurs fois par la suite.

¹⁹⁰ Árpád Tóth (1886-1928), poète, traducteur. Grand virtuose de la forme, il subit profondément l'influence du monde extérieur (y compris de la politique), sans pouvoir assumer, ne serait-ce qu'un instant, le rôle de poète engagé au sens étroit du terme. De l'impressionnisme, il évolua vers un dépouillement classique. Parmi les auteurs qu'il traduisit figurent Milton, Wilde, Shelley, Keats, Baudelaire, Verlaine pour les poètes, Flaubert, Gautier, Maupassant, Tchekhov pour les prosateurs. On lui doit également la version hongroise d'*Aucassin et Nicolette*.

Autre visite à quelque temps de là. La Légation me fit savoir qu'allait arriver le R.P. Gillet, maître général des dominicains. C'était un grand événement. Il prendrait la parole dans la Salle des délégations au Parlement, dans ce bel édifice jumeau du Parlement de Westminster, édifié pierre pour pierre à l'identique. Avec cette différence que la largeur du Danube le rapetisse par rapport au palais qui domine la Tamise.

Je connaissais le R.P. Gillet que j'avais rencontré plusieurs fois à Paris où il intervenait souvent dans les réunions des « talas », c'est-à-dire des élèves de Normale faisant partie du groupe catholique. (Par ailleurs, deux de mes condisciples s'étaient faits Frères Prêcheurs : Jean Festugière qui était de ma promotion et Charles Avril qui était de la promotion spéciale de 1919.) Grand, de caractère enjoué, très cultivé, il avait l'esprit large et avait appuyé très énergiquement le mouvement des « Équipes sociales » qu'animait Robert Garric, également normalien, donc un des nôtres. J'avais eu l'occasion d'exposer en sa présence ce que j'avais appris à Upsal du luthéranisme suédois et des efforts de Nathan Söderblom, archevêque d'Upsal et primat de Suède, en vue de rassembler les Églises chrétiennes. J'avais compris qu'il avait été très intéressé par mes réflexions. Mais le coup de téléphone de la Légation me laissait perplexe. Qu'avais-je à faire avec cette arrivée d'un religieux important invité par le gouvernement hongrois ? Je n'étais personnellement qu'un catholique à la foi mal assurée et ne représentais rien en l'occurrence. Je me rendis le lendemain matin auprès du ministre sans savoir de quoi il retournait. Je ne fus pas long à l'apprendre. De Vienne, qui n'était pas dévot, était pourtant furieux : le R.P. Gillet ne s'était pas fait annoncer par le Département. Il me montra l'invitation que lui avait fait parvenir le président de la Commission des Affaires Étrangères du Parlement. Elle contenait la liste des personnes invitées. Mon nom y figurait, et même en bonne place. Le ministre appartenait à cette partie de la bourgeoisie française qui faisait volontiers profession d'athéisme. Souvent jusqu'à ne pas faire baptiser ses enfants et se marier sans la bénédiction religieuse. Ces descendants ou successeurs des « libertins » d'autrefois n'en étaient pas moins conservateurs et volontiers

réactionnaires. C'était d'ailleurs le cas de membres éminents de l'Action Française. J'évoque ces détails, parce qu'en Hongrie on ne se représentait pas qu'un grand bourgeois fût délibérément anticlérical. Cela se rencontrait dans la bonne société des intellectuels juifs, mais beaucoup moins ailleurs. L'athéisme était surtout le partage des intellectuels qu'on aurait pu dire « de gauche ». J'en connaissais un certain nombre et plusieurs même de très près. Cela dit, de Vienne n'avait aucune envie d'aller ouïr ce qu'il appelait le « prêche » du R.P. Gillet. Je lui dis que je connaissais personnellement le dominicain et que c'était vraisemblablement la raison pour laquelle j'étais invité. Je ne lui dissimulai pas l'estime que j'avais pour lui. Mais mon cher ministre était trop réactionnaire pour apprécier les efforts de certains catholiques pour organiser les classes sociales qui lui paraissaient inférieures et qui, au fond, ne l'intéressaient pas. Il décida de se faire représenter par son premier conseiller et me chargea de l'excuser de mon côté si j'avais l'occasion de m'entretenir avec le prélat. Celui-ci me fit l'honneur de me distinguer dès mon entrée dans la salle où se trouvait déjà rassemblé pas mal de monde. Cette salle ne pouvait contenir qu'un public très réduit. Cette fois, comme d'ailleurs le plus souvent, il était de choix. Le cardinal Serédi¹⁹¹, primat de Hongrie, avait daigné se déranger, accompagné de son coadjuteur et de son secrétaire personnel. D'autres personnalités ecclésiastiques étaient également présentes, ainsi que le « gratin » de la féodalité. Notre dominicain leur réservait une surprise. Il fit un large exposé des devoirs et des actions de l'Église de France. Ce qui lui paraissait le plus important, c'était de regagner la confiance des classes populaires et d'appuyer toute politique visant à améliorer leur condition matérielle et morale. Il déclara que la révocation du concordat par le gouvernement de la République avait libéré l'Église, ce qui était le meilleur service qu'il pouvait lui rendre. Il fit allusion à la fameuse formule

¹⁹¹ Jusztinián Serédi (1884-1945), membre de l'ordre des bénédictins, créé cardinal par le pape Pie XI en 1927. Ferme opposant du nazisme dès les années trente. Après sa mort survenue à la toute fin de la Seconde Guerre mondiale, le cardinal József Mindszenty, figure emblématique de l'histoire hongroise du XX^e siècle lui succède.

de Cavour : *Libera Chiesa in libero Stato*. La crise de l'Église de France était en grande partie due à ce qu'elle s'était compromise avec le pouvoir séculier et aussi qu'elle avait délaissé les humbles au profit des classes privilégiées. Désormais libre, elle pourrait se consacrer entièrement à sa mission apostolique.

Je m'amusai à jeter de temps en temps un regard sur les gens assis autour de moi. Leur mine se renfrognait à mesure que le prédicateur poursuivait avec son éloquence bien connue cette sorte d'homélie à laquelle ils ne s'attendaient pas. Après de discrets applaudissements et les félicitations d'usage, le religieux, se dégageant des personnalités qui l'entouraient, me fit signe de m'approcher. Je lus la stupéfaction sur les visages des officiels. La plupart me connaissaient, car j'avais eu maintes occasions de les rencontrer. Ils savaient quelles étaient mes opinions. La police les tenait au courant. Ils se demandaient visiblement ce que pouvait signifier l'attitude surprenante du dominicain, qui me demanda de venir le voir dans le couvent où il était descendu : il voulait s'informer sur l'état réel des choses. Les personnalités importantes de l'Église n'étaient pas dupes des effets de propagande de tel ou tel gouvernement. On sait que le Vatican est l'un des lieux où l'on sait le mieux ce qui se passe dans le monde. Je me rendis au couvent le lendemain matin et le R.P. Gillet m'interrogea de fond en comble sur la situation du pays. Je rendis compte à de Vienne de ce qui s'était passé. Après m'avoir écouté avec attention, il me lança mi-sérieux, mi-plaisant : « Mes compliments, je ne me serais jamais imaginé que vous ayez de si belles relations ».

Le Ministère des Affaires Étrangères hongrois, comme je l'ai dit, préférait concentrer ses efforts sur les personnalités françaises passant pour être de droite. La procédure était cousue de fil blanc. La personne, une fois choisie, était invitée officiellement à venir en Hongrie où on lui faisait admirer toutes les « réalisations » du régime, en même temps qu'on s'efforçait de lui faire comprendre que tout n'allait pas si mal, que les Juifs n'étaient pas si malheureux, que seuls étaient poursuivis et punis les terroristes plus ou moins communistes, etc. On enchaînait ensuite sur les injustices du Traité de Trianon, sans ajouter qu'on était prêt à tout pour les corriger

dès que s'en présenterait une occasion jugée favorable. Autrement, le pays était calme. L'ordre y régnait, ainsi que la morale. Là-dessus, l'invité (je n'ai pas rencontré de femme invitée) se voyait offrir toute une avalanche de livres, prospectus et autres écrits qu'il était prié de remporter chez lui, afin de compléter à loisir son endoctrinement. Cela réussissait de temps en temps, comme avec Henry Bordeaux ou également avec la publication d'un article de journal ou de revue.

L'un de ces invités a été un journaliste qui avait sur la place de Paris une cote élevée. Il s'appelait de Bonnefoy et écrivait les éditoriaux du *Journal* qui était alors l'un des grands quotidiens français. C'était un homme d'un certain âge, de grande taille, lourd et ventripotent, très sûr de lui et volontiers pontifiant. Il avait fait une conférence publique dans laquelle il avait traité de la situation politique française. C'était partial, mais très instructif. Le malheur était que ses auditeurs étaient hors d'état de saisir les subtilités de la politique « politicienne » de chez nous. C'était un autre monde, dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence. À ma surprise, l'homme m'invita à déjeuner à l'Hôtel Hungaria où il avait été logé. Il me dit avoir voulu s'entretenir avec moi en tête-à-tête pour pouvoir remettre en ordre tout ce qu'on lui avait raconté. Ce vieux renard du journalisme n'était pas dupe, lui non plus, des petites roueries de ses hôtes. J'y vis une nouvelle preuve de la candeur des dirigeants hongrois. Ils s'imaginaient que personne ne s'apercevrait qu'ils voulaient tromper les étrangers sur la situation de leur pays. Décidément, ce n'étaient pas seulement des irréalistes, mais aussi des naïfs.

Inconscients de l'effet qu'ils produisaient sur des esprits français, ils s'enhardirent jusqu'à inviter des politiciens français. Deux visites furent mémorables. La première fut celle d'une délégation de parlementaires français qu'on avait toutefois pris la précaution de choisir parmi les plus rassurants. La délégation était présidée par le radical de droite André Hesse, dont on ne pouvait pas supposer qu'il tiendrait des propos inquiétants. Les autres, députés comme sénateurs, étaient tous nettement plus conservateurs, ce qui n'est pas peu dire. L'un d'eux était même le député de la circonscription de Pontarlier, Georges Pernot. Je le connaissais pour l'avoir rencontré dans des

réunions publiques, tant à Pontarlier même qu'à Morteau. Je lui avais porté la contradiction au nom de la SFIO. Ces affrontements s'étaient produits en toute courtoisie de part et d'autre et chaque fois nous nous étions serré la main comme il convient après un combat loyal entre sportifs. Je peux même dire que nous nous estimions réciproquement. Il savait que j'étais à Budapest et demanda à me rencontrer. Ce n'était pas prévu dans le programme qu'avait établi le ministère hongrois, mais il y fit une entorse et prit un après-midi pour me rencontrer. Ce qu'il désirait lui aussi, c'était d'être autrement informé que par les propagandistes officiels. Je le mis au courant de ce que je savais de la réalité hongroise et lui proposai de visiter avec moi les banlieues industrielles de Pest. Nous prîmes un taxi et fîmes le tour de ces lieux dans lesquels les étrangers se hasardaient rarement. Il en revint très édifié. Prise au dépourvu, la police n'avait même pas fait suivre notre taxi.

Prenant la parole dans cette même Salle des délégations dans le palais du Parlement, André Hesse exposa avec beaucoup de verve comment fonctionnait le Parlement français et quels étaient les pouvoirs dont celui-ci disposait. Dans une belle envolée, il termina sa harangue en lançant solennellement : « En France, le gouvernement propose et le Parlement dispose ». Carrère et moi, nous parcourûmes du regard les visages des auditeurs. Ceux-ci semblaient avoir quelque difficulté à avaler ce qui venait de leur être jeté au visage et qui retentissait comme une véritable provocation. Ils avaient mésestimé les représentants du peuple français.

Sur leur lancée, les gouvernants hongrois, toujours aussi mal informés, en vinrent à inviter le Directeur du Bureau International du Travail. C'était s'exposer à une rencontre risquée. Albert Thomas était l'une des principales personnalités de la SFIO et aussi de la Deuxième Internationale. Il avait été ministre de l'Armement pendant la guerre et s'était fait connaître par la part qu'il avait prise à la fondation du Bureau dont il était le directeur. On lui offrit un banquet auquel, comble de prévenance, nous avions été invités, Carrère et moi, car, je l'ai dit, la police hongroise n'ignorait rien de nos opinions, de nos attitudes et de nos moindres gestes. Le moment

venu des toasts, le président de la haute-chambre hongroise fit une allocution bien sentie, fort élogieuse, au cours de laquelle il insista lourdement sur la modération et la sagesse politique du socialiste qu'était Albert Thomas. Ce dernier répondit en termes non moins courtois et glissa au passage cette réflexion : « Merci, Monsieur, pour le compliment que vous avez bien voulu me faire au sujet de ma qualité de socialiste, mais laissez-moi ajouter qu'on aime toujours les socialistes des autres ». Je vis les têtes se baisser autour de la table. Une fois de plus, on avait manié la gaffe avec vigueur.

Naturellement, les efforts de la propagande ne concernaient pas uniquement la France. On travaillait au corps les autres pays d'Europe occidentale, plus particulièrement l'Italie avec laquelle on avait trouvé le moyen de signer un accord et la Grande-Bretagne où l'on s'était découvert un protecteur intéressé en la personne passablement singulière de Lord Rothermere¹⁹², le magnat de presse qui possédait les journaux les plus populaires d'Angleterre, s'adressant d'ailleurs à un public totalement indifférent à la politique étrangère du gouvernement de Sa Majesté britannique. Ces journaux, je les connaissais bien et, une fois de plus, j'admirais l'irréalisme des dirigeants hongrois. Ignoraient-ils donc cette fois que seul le Foreign Office avait charge de mener la politique extérieure et qu'il n'était pas facile de l'influencer ? Les malheureux supposaient qu'ils pourraient trouver quelque soutien auprès des conservateurs anglais et quelques huruberlus allèrent jusqu'à s'imaginer qu'ils pourraient faire du trop fameux Lord Rothermere ou de son fils un roi de Hongrie. C'était à mourir de rire. À la veille du moment où un roi d'Angleterre allait se trouver contraint d'abdiquer, ces braves gens montraient qu'ils ne comprenaient vraiment rien à ce qui se passait outre-Manche. À leur décharge, il convient d'ajouter que les Français n'y voyaient pas

¹⁹² Harold Sidney Harmsworth, premier vicomte de Rothermere, (1868-1940), propriétaire d'une agence de presse anglaise, homme politique conservateur. Dans son article publié en 1927 (*Hungary's place in the Sun. Safety for Central Europe*) il plaide pour la nécessité de réviser le Traité de Trianon sans toutefois influencer significativement la politique internationale. Cet article lui valut en revanche une fontaine place Ervin Szabó, à Budapest.

plus clair. La réalité était que la Grande-Bretagne ne s'intéressait pas à l'Europe centrale. Plus que jamais, elle regardait vers le grand large et mes amis anglais, chaque fois que je les rencontrais, me répétaient que la France avait bien tort de se mêler de ce qui pouvait se passer entre Passau et la mer Noire. Ils me prédisaient que nous ne pourrions récolter que des désagréments. Ils ne pensaient pas si bien dire.

À partir de 1929, la Hongrie fut durement atteinte par la crise : j'avais trop souvent l'occasion de le constater. La condition de presque toute la population allait en empirant. Tout le monde était frappé, de plus en plus, et une horrible misère torturait les plus humbles. Dans certaines campagnes, les enfants des ouvriers agricoles ne pouvaient plus se rendre à l'école de tout l'hiver, faute d'avoir des chaussures. On ne pouvait tout de même pas les y envoyer pieds nus dans la neige. Presque toute la population était sous-alimentée, même dans la classe moyenne. J'ai été personnellement témoin en 1931 de scènes pénibles. Des personnes bien vêtues, surtout des femmes, se trouvaient mal dans les transports publics ou dans la rue. Ces images sont parmi les plus cruelles que j'ai rapportées de la Hongrie de cette époque. Le comte Max Hoyos, que je rencontrais assez fréquemment, me décrivait comment la situation économique se détériorait. Le prix du blé, principal article d'exportation, s'était effondré, contraignant l'État à subventionner les producteurs les plus touchés par un système qui instituait une sorte de prime appelée *boléta*, dont il était question dans toute la presse. Plus généralement, tous les prix des exportations étaient tombés, privant le pays de devises étrangères. Le *pengő* avait perdu près de 30 pour cent de sa valeur, ce que je ressentis personnellement, puisque les droits d'auteur du dictionnaire étaient versés en *pengős* qui ne valaient plus que 3,60 francs au lieu de 4,80 naguère. Les produits industriels n'étaient pas moins en chute. En peu de temps, le chômage s'était accru, prenant bientôt des proportions alarmantes. Il devenait évident que les ressources de l'État n'y suffiraient plus, d'autant moins que l'appareil même de l'administration, trop lourd pour les ressources du pays, pesait d'un poids excessif. Et, comme toujours en pareil cas, le mécontentement et même la colère se levaient partout. Des grèves éclataient ça et là,

des manifestations avaient lieu, chose qui ne s'était pas produite depuis la prise du pouvoir par l'équipe qui gouvernait. Le comte Bethlen était pris à partie, même au sein du « Parti unifié » qu'il avait créé. Les paysans s'agitaient, surtout les plus pauvres, et les petits exploitants récalcitraient. Max Hoyos ne voyait pas d'issue à cette crise. Elle se développait sur un arrière-fond international inquiétant. En Allemagne, le national-socialisme faisait des progrès tous les jours et là-bas également sévissait le chômage. Tout cela finirait mal. Mais Hoyos ne croyait pas qu'une nouvelle guerre arrangerait les choses. Il m'expliquait que, même si, à la faveur d'une guerre qui ne manquerait plus d'être mondiale, la Hongrie parvenait à récupérer les territoires perdus, la situation économique ne pourrait qu'en être aggravée. Ce serait la ruine complète et, alors, tout pourrait arriver, notamment une révolution qui finirait par l'avènement d'un régime communiste. Son argument était que, dans un pays totalement ruiné, seule une dictature féroce pourrait maintenir au moins une apparence d'ordre. Le comte Hoyos était un homme d'ordre.

Sur ce fond de tragédie, la propagande s'affairait de plus en plus comme si de rien n'était. Ainsi eus-je la visite du fils Dupuis que son père associait à la direction de la *Revue Hebdomadaire*. Le père était un juriste de renommée et une grande autorité en matière de droit international. Il s'était prononcé en faveur des optants hongrois de Transylvanie que les Roumains s'obstinaient à ne pas indemniser, au mépris des stipulations du Traité de Trianon dont ils exigeaient par ailleurs une stricte application dans tous les cas où il les avantageait. C'est ainsi que je vis s'installer au Collège, dans l'appartement réservé aux hôtes de marque, un garçon assez élégant, très exubérant, qui vint aussitôt nous rendre visite, à Carrère et à moi. Dès les premiers échanges de propos, nous nous situâmes les uns par rapport aux autres. Il se déclara d'Action Française, fier de se compter parmi ceux qu'on appelait des camelots, c'est-à-dire en d'autres termes, membres de ces troupes de choc dont on savait avec quelle virtuosité elles maniaient les cannes à bout ferré. Nous lui opposâmes qu'il nous trouvait dans l'autre camp, celui d'en face. Il ne broncha pas et nous assura qu'il nous considérait comme des

compatriotes et ne demandait qu'à entretenir avec nous de bonnes relations. Il s'y trouvait contraint par son incapacité à se débrouiller dans un pays dont il ignorait tout, à commencer par la langue, et parce que son seul français limitait ses possibilités de mouvement. Un fait était certain : si sensible qu'il fût aux prévenances des officiels hongrois, il n'était pas du tout prêt à pactiser avec eux. Maurassien de stricte obédience, royaliste résolu, les Hongrois restaient pour lui des alliés et des complices de la Maison d'Autriche contre laquelle s'étaient battus les rois de France. En peu de temps il se révéla fort bon vivant, désireux de profiter de l'aubaine qui lui avait été offerte. Il se moquait éperdument de ce que les propagandistes hongrois essayaient de lui faire avaler. Il ne considérait sa présence à Budapest que comme une excellente occasion de se divertir de toutes les façons, la première étant de faire le tour des maisons closes à la recherche de quelque belle fille tzigane, car il avait entendu vanter leur mérite et aussi leur talent. Sur ce dernier article, il revint assez déçu et je ne reproduirai pas les expressions qu'il employa. Je m'étais contenté de le conduire jusqu'à la porte d'entrée de chacun de ces établissements, après lui avoir indiqué le chemin à prendre pour se retrouver au Collège. Carrère, qui ne dédaignait pas d'aller de temps en temps faire une excursion chez les péripatéticiennes, se mit en devoir de le leur présenter, mais sans qu'il en fût particulièrement satisfait. Cet aspect de la vie hongroise ne lui convenait décidément pas. Ne l'enthousiasmait pas non plus la cuisine des restaurants chics de Budapest, les seuls qu'il fréquentât. En revanche, le vin trouva grâce devant lui et il reconnut que certains crus valaient bien les nôtres. Était-ce l'effet de ces derniers ? Il se mit à nous traiter avec cordialité, au point qu'en nous quittant il exprima le souhait de nous rencontrer quand nous rentrerions en France, ce qui se réalisa. J'ai le devoir d'ajouter qu'en 1941, quand le gouvernement usurpateur de Vichy me destitua, il fut un des rares à s'en émouvoir : il m'invita à plusieurs reprises avec mon épouse dans la manière de petit château qu'il habitait avec la sienne – car il s'était marié entre-temps – à Maisons-Laffitte. Il était de ceux qui n'avaient pas éprouvé la « divine surprise » de leur chef de file.

Toujours dans la suite des efforts produits aux fins de propagande, le Collège reçut et abrita un publiciste suisse romand du nom d'Aldo Dami, lequel n'eut rien de plus pressé que de nous rendre visite, lui aussi. Un peu plus âgé que nous, il s'était fait une place dans la presse helvétique de l'époque. Je ne l'avais pas vu arriver d'un bon œil. La raison en était simple. Comme je passais alors mes vacances d'été dans le petit village des Gras, juste à la frontière suisse, à quelques kilomètres du village de La Brévine que Gide avait rendu célèbre, j'avais éprouvé quelque irritation à l'endroit des Suisses qui venaient chez nous s'installer en conquérants et se rendaient assez souvent coupables de goujateries diverses. Leur complexe de supériorité m'offusquait, parce que, s'ils étaient riches et fiers de tenir leurs fermes plus proprement que les montagnards français, ils étaient peu cultivés et leurs manières ne les rendaient pas sympathiques. Carrère, qui n'avait pas fait les mêmes expériences, se laissa davantage approcher. Ils sortirent plusieurs fois ensemble et je n'eus que deux ou trois conversations avec le journaliste helvète. C'était un homme cultivé qui avait beaucoup voyagé et que les officiels hongrois n'avaient aucune chance de tromper. J'eus sans doute tort de me tenir à distance. Il ne m'en a pas voulu, puisqu'il pensa plus tard à m'envoyer l'opuscule dans lequel il a présenté ses réflexions sur la « crise » de la langue française, il y a seulement quelques années de cela.

De ce que je viens d'évoquer, il résulte que la propagande développée à destination de la France a été dérisoire. Elle a été sans aucun effet sur le public comme sur les gouvernants. Jamais elle n'a contrecarré celle, si efficace, des puissances de la Petite Entente. Tous les témoins hongrois qui se trouvaient à Paris durant ces années l'ont observé, parmi eux Jules Illyés, qui semble en avoir gardé un souvenir très précis.

Les parentés choisies

Si périlleuse qu'elle fût, l'aventure du dictionnaire avait cela de bon qu'elle me forçait à pénétrer au moins dans une partie des secrets de la langue. Comme Sigismond Móricz me l'avait conseillé, je me

promenais avec un petit carnet où je notais au vol les mots et locutions qui parvenaient à mes oreilles. C'est qu'il ne pouvait être question de procéder autrement, puisqu'on ne disposait pas encore de magnétophones portatifs. Un tel exercice introduisait mieux que toute autre procédure dans les modalités de l'expression de tous les jours et de toutes les circonstances. Je m'efforçais de me faire peu à peu une mentalité nouvelle, imitée de celle des gens dont j'étais à l'écoute. C'est ce que j'avais tenté en Norvège et en Suède et il me semblait que j'y avais alors réussi. Il me semblait aussi que je pouvais, avec de la chance, y réussir également cette fois-ci, bien que cela me parût plus difficile. Heureusement, cette mentalité nouvelle me devint bientôt si familière que je me surpris souvent à réagir pour ainsi dire machinalement de la même façon que mes interlocuteurs. Une sorte de mimétisme opérait en moi et cela me valut une fois la suprême satisfaction d'entendre une vendeuse me dire dans un magasin : « Vous parlez comme un Hongrois ». J'avais eu droit à l'appellation *magyar ember*¹⁹³. C'était, comme pour le russe, le vrai test. Celui que j'aurais tant aimé subir avec succès quand j'étais avec des Russes. Je n'avais pas réussi à provoquer la flatteuse exclamation « vous parlez comme un homme russe », *kak rousškii čelovek*. On ne me donnait que du *khorošo*, ce qui était accordé à quiconque savait prononcer à peu près correctement quelques phrases pas trop compliquées. Je me sentis réconforté et encouragé à persévérer.

Parvenu à ce stade, il ne restait plus qu'à m'emplir autant que possible des images de la vie qui s'agitait autour de moi et s'incarnait dans les personnes des milieux où il m'avait été donné de pénétrer. Ce n'était pas une tâche des plus aisées, en dépit de cette inoubliable hospitalité hongroise qui savait vous mettre presque immédiatement en communication avec les gens. Mais ils avaient beau être très liants et affables, ils étaient peu portés aux confidences. La pudeur hongroise le leur interdisait ou, à tout le moins, le leur rendait difficile. Pour être informé plus amplement ou plus précisément de ce que pensait ou sentait un ami, il fallait se connaître depuis longtemps.

¹⁹³ C'est-à-dire « un homme hongrois ».

Et encore ! On communiait plutôt par le truchement de gestes, d'attitudes, par le comportement, les réactions à l'environnement, tout ce qui pouvait s'extérioriser sans mettre à nu l'intimité. La plupart des écrivains, dans leurs œuvres, étaient très avares d'allusions qui auraient été très banales sous la plume d'un écrivain français – mais pas d'un Britannique ni d'un Nordique. Cela ne me déconcertait pas, puisque j'observais moi-même une telle retenue. Ce qui compliquait les choses, c'était qu'avant de venir en Hongrie, je n'avais connu que des confidentes, jamais de confidents. Or, rencontrer une confidente dans la société où je me trouvais était quasiment impossible. Plus généralement, toute révélation d'un individu sur son être intime choquait. C'était l'une des raisons qui faisaient qu'un poète tel qu'Endre Ady était mal jugé de beaucoup dans le grand public. En particulier ses poèmes d'amour révélaient des comportements dont on savait bien qu'ils existaient, mais auxquels on s'interdisait de faire allusion et peut-être même de penser dans son for intérieur. Si sa liaison avec une femme mariée ne lui était pas trop reprochée, à moins d'avoir affaire à des parangons de vertu, certaines images, certains cris de volupté ou de douleur, certains aveux aussi, gênaient même des esprits pourtant affranchis de certaines conventions. C'est ainsi que Baudelaire n'était accepté que parce qu'il était français et qu'on attendait ce genre de chose de la part d'un fils d'une nation qui faisait souvent scandale. Ce sentiment s'insinuait même dans l'esprit d'écrivains qu'on aurait crus détachés des préjugés d'une société contre laquelle ils s'insurgeaient. Ainsi, la traduction la plus fréquente du titre même du recueil célèbre de Baudelaire, *Les Fleurs du mal* était *A romlás virágai* qu'il fallait bien rendre en français par *Les Fleurs de la décomposition* ou *Les Fleurs de la pourriture*. La plupart des traducteurs – il y avait eu quand même quelques exceptions – ne s'étaient pas avisés qu'il fallait établir une liaison entre le mot « mal » et la notion métaphysique ou théologique qui s'exprime en hongrois par le vocable *gonosz*. Il s'agissait du « mal » tel qu'il est signalé dans le Pater noster : *libera nos a malo* qui se disait en hongrois : *szabadíts meg a gonosztól*. Ce qui d'ailleurs me surprenait, c'était que les lecteurs du texte original des poèmes n'avaient pas, semble-t-il, saisi que le poète français

avait dit sa lutte contre tous ses démons, de même que Verlaine dans *Sagesse*. Baudelaire, aux yeux du public choisi qui le lisait soit dans le texte original soit dans les traductions, était la personnification de la « décadence » entendue comme la corruption des mœurs plus que comme le déclin d'une civilisation. De toute façon, sa lecture était interdite à mes étudiants catholiques auxquels l'aumônier de l'université faisait obligation de lui soumettre les titres des ouvrages qu'ils étaient tentés de lire. Cela, autant que j'aie pu m'en rendre compte, n'empêchait presque personne de se jeter sur l'ouvrage mis à l'Index. On aurait dit que certains et certaines étaient attirés par cette « décadence ». Dans l'intérêt et même dans l'admiration qu'on montrait pour Baudelaire, on aurait dit qu'il y avait envers lui comme une sorte de reconnaissance d'avoir pris sur lui de confesser les péchés qu'on aurait aimé commettre. Il en était de même de la poétesse allemande Ricarda Huch qui avait son public entièrement féminin et de notre Anne de Noailles chez qui l'on retrouvait l'expression anoblie de ce qu'on aurait voulu pouvoir faire ou dire soi-même. Il est vrai qu'à côté de ces auteurs, la grande majorité des dames se récitait à mi-voix les poèmes de Paul Géraudy...

Au respect de la chasteté et de tout sentiment chevaleresque, voire romanesque, s'alliait l'amour de la patrie. J'avais été particulièrement frappé de constater qu'un Jules Illyés, qui s'était jeté à corps perdu dans le surréalisme, s'en distinguait par la profession qu'il faisait en toutes circonstances de son patriotisme. En cela, il ne ressemblait point aux littérateurs parisiens qu'il avait fréquentés. Il était en train d'écrire ses essais qui, réunis bientôt en deux volumes, allaient porter le titre significatif de *Magyarok* (Des Hongrois). Pas un instant ce poète ne doutait de son identité hongroise et on sentait combien il en était fier. Mieux encore, il se sentait investi d'une sorte de mission nationale. Comme tant de ses prédécesseurs et beaucoup de ses contemporains, il était possédé par une sorte de sentiment de responsabilité envers son peuple comme aussi envers sa langue maternelle. Le linguiste que j'étais ne pouvait pas ne pas être sensible à cette façon de concevoir le rôle d'un poète ou d'un écrivain quel qu'il soit. Ce n'était pas chez lui du chauvinisme, mais

un attachement sincère à la collectivité qui l'avait créé et à laquelle il était simplement reconnaissant d'exister ; comme on est reconnaissant à sa mère de vous avoir mis au monde. Dans la douleur, fallait-il ajouter, sans même avoir besoin de recourir à la formule de l'Écriture. Les mères hongroises enfantaient doublement dans la douleur en ces temps-là.

Ce patriotisme était reproché aux Hongrois par leurs voisins. Mais n'était-il pas légitime ? L'écrivain hongrois se demandait perpétuellement avec angoisse s'il valait la peine de s'exprimer, en se donnant tout entier, dans une langue constamment menacée de disparition. Pour s'y donner de tout son être, il fallait considérer sa nation comme ce qu'il y avait de plus sacré. Ce sentiment répondait au mien. Je me sentais en cela identique à mes amis hongrois. C'était entre eux et moi une parenté de plus. Et même quand il arrivait que fussent exprimés une critique, un blâme ou un reproche, il n'était pas question de quelque dénigrement. Ady avait lancé les plus violentes imprécations contre ceux de ses compatriotes qui avaient été indignes d'être des Hongrois. Il avait aussi dénoncé ce qu'il considérait comme les vices de sa « race », ses faiblesses, ses lâchetés ou sa veulerie, mais il s'identifiait avec elle et partageait son sort :

Parce qu'elle fut lâche et servile
Et jamais n'osa vivre sa vie,
Le Destin, son destin,
La châtie, la châtie.

Chère, méchante race sur qui
L'ont emporté toujours les larrons,
Le Destin, son destin
Dans la crise, la perte et en moi sonne le clairon !

Et prophétiquement il avait écrit :

Voici que maintenant elle peut s'attendre à l'Enfer,
Dispersée, déchirée, décimée

Et le Destin, son destin
Sera plus triste que son passé.¹⁹⁴

Et pourtant, il faisait face à ce destin redouté et redoutable. On pouvait entendre des critiques, des accusations, des appels à la révolte, mais jamais une parole de mépris. On n'avait pas honte de la nation, même si l'on souffrait des injustices et de la misère. On ne la maudissait pas. On était toujours prêt à se battre pour elle. Ce sentiment était général. Les élites le partageaient avec la masse du peuple. Le terme *magyar* n'avait pas perdu son prestige. Cela me changeait de ce que j'entendais trop souvent en France, plus particulièrement parmi les beaux esprits qui se disaient libérés des préjugés comme des traditions. Trop de gens que je côtoyais à Paris ou ailleurs proclamaient en toute occasion qu'ils ne voulaient plus se battre contre qui que ce fût ni pour quoi que ce fût. N'allais-je pas avoir la tristesse d'entendre le secrétaire adjoint du Syndicat National des Instituteurs de France s'écrier en plein congrès de cette organisation en 1938 qu'il préférerait la servitude à la mort sur le champ d'honneur ! Un instituteur de la République Française, 149 ans après le début de la Révolution Française ! Il avait renié les héros de la liberté. Il convient d'ajouter qu'il reconnut par la suite son erreur et mourut courageusement dans la Résistance. Mes amis hongrois, qui n'avaient pas participé au grand mouvement déclenché à Versailles aux États-Généraux de 1789, ne tergiversaient pas dès qu'il s'agissait du sort de la patrie. En cela, je me sentais près d'eux. Mes ancêtres n'avaient pas hésité à se battre, en 1793 comme en 1848 et même comme en 1871.

Je me sentais donc parent de ces hommes et de ces femmes que je fréquentais. Cette parenté d'esprit, je l'avais choisie et je m'avisai qu'elle m'apportait comme une sorte de réconfort. Ce n'était cependant pas toujours gai. Je ne pouvais pas assister insensible et encore moins indifférent aux détresses dans lesquelles ils se débattaient avec une dignité qui forçait mon respect. Mais, ce faisant, n'avais-je pas

¹⁹⁴ Les première, quatrième et dernière strophes du poème *Sort de ma race*, tiré du recueil *À la tête des morts* (1918), cycle *Le cavalier égaré*.

en même temps pris leur parti contre leurs ennemis, ceux du dedans comme ceux du dehors ? En d'autres termes, n'avais-je pas perdu mon impartialité ? N'avais-je pas déposé une trop grande partie de ma vie sur les rives du grand fleuve que je traversais presque tous les jours en levant le regard vers cette colline du Palais autour de laquelle s'étaient déroulés tant de combats ? C'était là que s'étaient rencontrées Rome et l'Asie. Je songeais que j'étais moi-même né sur une autre rive qui faisait, sous d'autres cieux, face à cette même Asie. Mes maîtres français avaient-ils eu finalement raison de me faire changer de route pour revenir sur le front oriental de la civilisation d'Occident ? Je pensais aussi à ces Burgondes qu'avait vaincus Attila et qui étaient mes lointains ancêtres. Mais Attila n'avait-il pas établi sa capitale dans un lieu tout proche de celui où je vivais depuis des années, en pleine Hongrie ? Rome, Byzance, l'Orient s'étaient heurtés constamment dans ce paysage. Pour s'affronter, s'entre-détruire, mais aussi pour se mêler. La civilisation que je cherchais à comprendre et à définir, elle était le produit de tous ces événements. Le peuple qui l'incarnait avait réussi à combiner en lui tous ces éléments, à en offrir la synthèse. En essayant de m'intégrer à lui, je participais à ce grand œuvre. C'était aussi répondre à un défi. Comme on me le faisait si souvent sentir, on estimait que personne ne s'intéressait aux Hongrois, qu'ils n'apportaient nulle part joie ou satisfaction. Ils souffraient de l'indifférence qu'on leur montrait. Ce n'était pas seulement un Karinthy ou un Kosztolányi qui le disait, mais tous les interlocuteurs qu'on rencontrait. Tous, même ceux qui ne l'avaient jamais lu, auraient pu reprendre la plainte du poète Ady : ... *nekünk senki nem örül*, « nous ne faisons plaisir à personne ». À cette plainte, je m'opposais. J'appréciais tout ce qui m'avait été offert de si bon cœur, avec tant de désintéressement, et j'en étais reconnaissant. J'avais été admis, comme si j'avais vraiment fait partie de la famille, de la nation. Il avait suffi de parler comme eux, de vivre comme eux, de trouver bon ce qu'ils trouvaient bon, de me garder de faire ce qu'ils ne voulaient pas faire : en somme, de partager leurs goûts et de respecter leurs valeurs. Et aussi de graver en soi les images perçues de tous côtés. Il me semblait que, quand j'étais parmi eux, je les comprenais

et me mettais presque automatiquement à leur diapason. L'effort que j'avais produit avait donc abouti à cela : une parenté acquise.

Ma personnalité en avait-elle été modifiée ? En sortait-elle renforcée ou diminuée ? Plus riche d'expériences et plus composite certainement. L'interprète qui a entrepris de jouer un rôle ne se livre pas impunément à revêtir l'habit du personnage qu'il a voulu incarner. Dépouillé du travestissement qu'il a porté, il lui en reste quelque chose, sinon dans les gestes et les réflexes, du moins dans la mémoire. Il me suffisait de rentrer en moi-même pour retrouver l'image de ce que j'avais été dans la phase nordique de ma vie, par exemple. Il ne pouvait en être autrement de cette phase hongroise qui allait vers son terme. Mais, cette fois, irait-elle vraiment vers un terme ? L'enseignement créé à Paris m'attachait à la Hongrie, comme aussi à la Finlande, pour le reste de ma carrière. Il m'incomberait de faire connaître la langue de ces pays et, pour chaque langue, la civilisation dont elle était l'expression la plus authentique. Je ne me détacherais plus de ces civilisations, à moins de changer encore une fois de carrière et de mission.

Telles étaient les réflexions qui s'imposaient à moi à la veille de rentrer en France. Mais, en attendant, il fallait mettre à profit les jours qu'il m'était donné de vivre encore en terre hongroise.

Lueurs à l'horizon

Ma mission en Hongrie touchait donc à sa fin ; mais non pas la phase hongroise de ma vie. Je trouvai à la rentrée de 1932, la dernière qu'il me serait donné de faire, que l'ambiance s'était assombrie. À peine étais-je descendu du train que les deux élèves du Collège venus m'accueillir, comme d'habitude, m'apprirent que plusieurs de leurs camarades, parmi lesquels certains de mes propres élèves, avaient été arrêtés et emprisonnés sous le prétexte qu'ils avaient eu des activités « communistes. » Ils encouraient des peines sévères et, de toute façon, leur carrière était compromise. Le lendemain, j'allai me présenter à Louis-Edmond de Vienne qui me reçut le visage grave. Il était au courant des arrestations et me dit tout de suite :

« Sauvageot, il ne faut pas laisser les choses en l'état. Il faut intervenir tout de suite. Vos élèves sont-ils vraiment des agitateurs communistes ou non ? » Je lui répondis que non. Ils avaient peut-être été imprudents dans leurs propos et dit des choses qui pouvaient donner lieu à des interprétations malveillantes, mais je ne le pensais pas, car je les savais prudents. Je supposais qu'ils avaient été victimes de délateurs. Là-dessus, de Vienne décida sur-le-champ de demander au ministre des Affaires Étrangères de m'accorder audience le plus tôt possible. Venant d'un diplomate auquel ils accordaient leur confiance, les messieurs du *Külügy* me firent recevoir le surlendemain. J'exposai ma requête : mes élèves ayant été injustement dénoncés, il fallait les relâcher. Je dus répondre à toutes sortes de questions, quelques-unes assez absurdes. Je finis par dire que le Gouvernement de la République, si l'on portait ces faits à sa connaissance, ne manquerait pas de réagir. Je fis allusion à la visite des parlementaires français et rappelai que je connaissais fort bien l'un d'entre eux, Georges Pernot, vice-président de la Chambre des Députés. J'ajoutai que j'en connaissais d'autres aussi, notamment M. Marius Moutat, député SFIO de Lyon, vice-président de la commission des Affaires Étrangères de la Chambre des Députés, et plusieurs encore. Enfin, rien ne me serait plus facile que de demander à Jean Piot, rédacteur en chef de l'*Œuvre*, de passer un article vengeur qui ferait du bruit. Pour terminer, je fis remarquer que j'étais au bout de ma mission et qu'il m'importait peu d'être reconduit à la frontière.

Après avoir quitté le Ministère sans avoir obtenu la moindre assurance que mon chantage avait eu de l'effet, je me dis qu'il serait peut-être utile d'aviser le comte Max Hoyos de ma démarche. Je lui exposai la situation. Il me promit d'intervenir personnellement auprès du Régent. Il me demanda si j'étais disposé le cas échéant à plaider la cause de mes élèves auprès de l'Amiral, s'il lui venait à l'esprit de me convoquer pour entendre mes explications. L'affaire lui semblait très grave. En effet, des signes inquiétants de mécontentement et même de révolte se multipliaient dans le pays que la crise économique éprouvait chaque jour davantage. Je répondis que j'irais auprès de n'importe qui si cela pouvait servir à quelque chose. Je fus convoqué

le lendemain au Palais, à 18 heures. Un officier d'ordonnance vint me chercher au Collège, ce qui produisit une sensation extraordinaire parmi les concierges. Je comparus donc devant le Régent qui me parla en français et ajouta sur un ton plaisant qu'il ne savait pas assez bien le hongrois pour se risquer à s'en servir devant un Français qui l'avait appris à la perfection. Il me posa des questions sur la marine française et sur certains officiers supérieurs qui l'avaient honorée. Il termina en me rassurant sur le sort de mes « chers élèves » et me laissa prendre congé. Je fus ramené au Collège. À peine une heure plus tard, je fus appelé au téléphone. Aladár Schöpflin, le critique et historien de la littérature hongroise bien connu, m'apprenait que son fils venait de lui être rendu et il tenait à m'exprimer sa reconnaissance¹⁹⁵. L'affaire était réglée. D'autres aussi étaient libérés. La décision avait donc été prise avant même l'audience au Palais. Max Hoyos me dit peu de temps après que le gouvernement de Bethlen, déjà aux prises avec beaucoup de difficultés politiques intérieures, n'avait pas cru pouvoir se payer le luxe d'un éclat avec la France. Quelques années plus tard, comme je l'ai dit, le Régent devait me faire décerner la Croix du Mérite hongrois et me faire également remettre un portrait de lui dûment dédié. Ce portrait fut saisi en 1941 chez moi lors d'une perquisition de la police de Vichy, escortée par des représentants de la *Sicherheitspolizei*. Ai-je besoin d'ajouter que ces faveurs ne modifièrent en rien l'opinion que je m'étais faite du régime sous lequel il m'avait fallu vivre plus de huit ans de ma vie ? Diplomatie oblige.

J'avais repris mes cours, mais je sentis que mes élèves étaient soucieux. L'entrain habituel avait fait place à une attention plus crispée. Au-dehors, il y avait quelque chose dans l'air qui faisait naître en soi une sorte d'inquiétude vague. Je sentais que quelque chose avait changé, mais quoi ? J'allais peu à peu m'en rendre compte.

¹⁹⁵ Il s'agit de Gyula Schöpflin qui, entre 1945 et 1948, travailla à la Radio hongroise comme directeur de programme. Nommé en 1949 ambassadeur à Stockholm et à Oslo, il choisit d'émigrer à la suite du procès Rajk qui a marqué le début des purges communistes.

D'abord, je constatai que tout le monde avait été commotionné par ce qui s'était passé le 1^{er} septembre, trois semaines avant mon arrivée. Pour la première fois, une immense foule de chômeurs et de prolétaires de toutes catégories s'était rassemblée pour protester contre la politique intérieure du pouvoir. La police montée avait reçu l'ordre de la disperser, mais elle avait été débordée et avait tiré sur les manifestants, faisant de nombreuses victimes. Pour le gouvernement Bethlen, c'était un dur avertissement¹⁹⁶. En France, il n'en était parvenu qu'un faible écho. Les gens rentraient de vacances et la presse n'avait reproduit que quelques dépêches qui avaient certainement été censurées. Comme je l'ai déjà dit, ni le correspondant permanent de l'Agence *Havas* ni celui du *Temps* ne s'étaient jamais avisés d'envoyer à Paris d'autres informations que celles de l'Agence Télégraphique Hongroise (*Magyar Távirati Iroda*) qui entretenait d'ailleurs pour sa part un correspondant à Paris, nommé Ajtai, lequel était, comme on disait alors, un homme du *kurzus*, c'est-à-dire du régime. À la rigueur, *Havas* et le *Temps* pouvaient répercuter les informations parues dans le *Pester Lloyd*, journal de langue allemande dont tout le monde savait qu'il était l'organe officieux du gouvernement. Cela revenait à transmettre la « vérité » officielle. Les régimes dictatoriaux n'opèrent jamais autrement : c'est ce qu'on appelle maintenant la désinformation. Je n'avais donc pu mesurer l'ampleur de l'événement. Or, dans les jours qui suivirent ma rentrée, je pus comprendre que ce qui s'était passé avait laissé dans l'opinion publique une inquiétude allant presque jusqu'à de l'angoisse. D'aucuns s'indignaient tout bas, d'autres se lamentaient en privé et d'autres encore réclamaient des mesures énergiques pour étouffer tout de suite cette rébellion qui avait surpris par ses dimensions et sa violence. Plusieurs de mes connaissances m'avouèrent qu'elles étaient hantées par le spectre de la fameuse « Commune » et tout ce qui avait suivi. Leurs propos me

¹⁹⁶ Il y a dans ce chapitre confusion entre deux dates puisque les manifestations d'ouvriers que Sauvageot situe à ce même moment de rentrée (le 1 septembre 1932) eurent lieu en 1930 tandis que le « complot communiste » ourdi au Collège en 1932. Bethlen fut limogé par Horthy en 1931.

firent penser que la peur du désordre et la crainte de la révolution accorderaient un répit au pouvoir, mais saurait-il en profiter ? Cela me paraissait improbable, car ces gens, selon la formule célèbre, étaient incapables de rien apprendre ni rien oublier. Je me formai un diagnostic : la Hongrie poursuivrait sa course vers la catastrophe. Ce que je ne pouvais pas prévoir, c'était le quand et le comment.

Un autre symptôme allait m'alarmer. M'étant rendu au Café Central où se retrouvaient un certain nombre d'universitaires, surtout des historiens, l'un d'eux m'apostropha sur un ton à la fois ironique et dédaigneux : « Voici notre démocrate ! » et poursuivit, incisif « Vous ne pensez pas que votre démocratie, c'est fini ? L'avenir, c'est le fascisme. Vous n'avez qu'à regarder l'Italie et, bientôt, ce sera l'Allemagne ». Et il termina sur ce conseil : « Vous ne voyez pas que vous êtes des attardés et qu'il serait temps de se moderniser ? » Je ne fis qu'une brève réponse : « Nous verrons bien », (*Majd meglátjuk*). Je venais de retraverser l'Allemagne, de Kehl à Passau : je n'avais vu partout que des croix gammées sur les murs et, le long de la voie du chemin de fer, même sur les toits des maisons. Et puis, pendant les vacances, dans le Haut-Doubs, j'avais reçu la visite d'un condisciple de Normale, René Montigny, un Alsacien qui avait fait la guerre dans l'armée allemande et était professeur d'allemand au Prytanée militaire de La Flèche. Il revenait d'Allemagne, épouvanté de ce qu'il avait vu et entendu. Les revanchards de tout poil avaient pris le dessus et le national-socialisme gagnait du terrain à une vitesse vertigineuse. Il avait conclu : « C'est la guerre, à plus ou moins brève échéance ». J'étais donc dans une position inconfortable et ne pouvais riposter triomphalement comme j'en aurais eu l'envie. Il demeura que certains esprits misaient sur le succès du fascisme et en espéraient un revirement de la conjoncture, cette fois favorable à l'irrédentisme hongrois. Le salut viendrait de Rome et de Berlin. Mais ils ne semblaient pas se demander ni quand ni comment. Ou du moins, ils ne s'exprimaient pas devant moi à ce sujet. Plus d'une fois, il me parut au cours de certaines conversations qu'on se méfiait de moi. Étais-je devenu suspect à d'autres qu'à la police du régime ? Pourtant, cette dernière avait l'air de s'être rassurée à mon endroit.

Du moins, j'en avais eu l'impression à la suite d'un petit événement qui s'était produit lorsque j'étais parti en vacances l'été d'avant. J'avais pris le train de 7 heures du matin, parce que j'avais l'intention de m'arrêter à Vienne avant de continuer sur Paris. J'étais invité à notre Légation par le baron Clauzel qui était un ami de mon père. Mes bagages installés dans le compartiment que je devais occuper, je m'étais rendu au wagon-restaurant. À peine m'étais-je assis à une table de coin que je vis venir se planter devant moi un capitaine de la police en uniforme. Il me demanda si je verrais quelque inconvénient à ce qu'il s'assît à la même table. Il se présenta fort courtoisement, me donnant mes titres et qualités, et me dit qu'il serait heureux de m'entendre lui parler de la littérature hongroise. Il était curieux de savoir ce que j'en pensais. Je le priai de prendre place et je me mis en devoir de lui donner satisfaction. Je lui exposai que j'estimais tel auteur plutôt que tel autre. Certains des noms que je lui mentionnai le surprirent visiblement. Je lui déclarai sans ambages que je ne faisais pas grand cas de Ferenc Herczeg, mais que j'estimais Babits, Kosztolányi, Móricz et d'autres. Il me demanda pourquoi et je lui fis un petit cours improvisé d'histoire de la littérature. Il devint pensif et finit par me dire, non sans quelque émotion, combien il m'était reconnaissant de porter tant d'intérêt à sa langue maternelle et aux écrivains qui l'avaient illustrée.

Quelques instants avant que le train ne s'arrête à la gare frontière de Hegyeshalom, il se leva, boutonna sa capote, cribla son shako et après m'avoir fait cérémonieusement le salut militaire, il me demanda, en me priant de l'excuser, de bien vouloir lui montrer mon passeport, qu'il prit en main et me rendit aussitôt sans même l'avoir regardé. Il me quitta, non sans avoir renouvelé ses remerciements et redit le plaisir qu'il avait eu de me rencontrer.

Je me levai à mon tour pour regagner mon compartiment. Je songeai que je venais d'assister à une scène typiquement hongroise. Je ne connaissais aucun autre pays où elle eût été possible, ni en Grande-Bretagne, ni en Allemagne, ni dans les pays nordiques, absolument pas en Suisse et certainement impossible à la frontière française. C'était l'un de ces paradoxes dont la liste était longue. Une fois de

plus, je constatai que le comportement hongrois était différent. Il fallait en prendre bonne note.

Deux ans plus tard, revenant en octobre 1932 passer quelques semaines à Budapest, une autre scène devait me causer une nouvelle surprise. Lors de la visite de la police et de la douane dans cette même gare de Hegyeshalom, l'officier de service, qui n'était pas le même, ayant cette fois jeté un coup d'œil à mon passeport, devait me demander si j'étais bien l'auteur du dictionnaire dont la première partie venait de paraître quelques mois plus tôt. Je devais lui répondre par l'affirmative et l'entendre ordonner aux deux douaniers qui l'accompagnaient de marquer sur mes bagages, sans me les avoir fait ouvrir, le signe à la craie qui indiquait qu'ils avaient été examinés. C'était un nouvel exemple non moins caractéristique. Ce qui n'empêchait pas par ailleurs de me filer dans tous mes déplacements. Une pareille contradiction ne se serait pas produite en France ni dans bien d'autres pays. Une fois de plus, la réaction hongroise était différente. Pas celle du pouvoir, mais celle des individus. Cela révélait que les choses et surtout les hommes étaient plus complexes que je ne me le serais imaginé.

Tout cela avait de quoi faire réfléchir. Si les choses tournaient au tragique, le comportement individuel des Hongrois serait imprévisible. Le pire pourrait se produire, comme aussi le sublime. Ce qui ne manquerait pas, assurément, ce serait le courage des individus pris isolément.

J'en eus bientôt une confirmation. Comme j'avais repris mes contacts avec mes amis et connaissances, je me rendis chez Babits. J'avais tardé à le revoir, car j'avais appris qu'il était souffrant, mais un coup de téléphone de Sophie Török, sa femme, me fit savoir qu'il désirait ma visite. Je le trouverais alité. Il tenait à s'entretenir avec moi. Je le vis très pâle et les traits tirés. Il s'agissait, me dit Sophie Török, d'une grippe qui l'avait fatigué. Je ne pouvais m'imaginer que c'était en réalité un prodrome de la maladie qui devait l'emporter en 1941. Contrairement à mon attente, ce ne fut pas de la littérature qu'il se mit à parler, passablement essoufflé. Il me demanda ce qu'on pensait à Paris de la situation de l'Europe et me confia les craintes

que suscitait en lui ce qui se passait en Hongrie. Je compris qu'il avait été douloureusement affecté lui aussi par ce qui s'était passé le 1er septembre, qui évoquait à son esprit le dimanche rouge de Saint-Pétersbourg en 1905. Lui aussi sentait venir la guerre et ce pressentiment le précipitait dans une sorte de désespérance. Il avait tant souhaité et tant voulu la paix lors du premier conflit mondial. Je me ressouvins alors de ce qu'il avait écrit dans un de ses plus beaux poèmes, peu avant Pâques en 1916, et qui se terminait par ces vers :

Ô Paix ! Paix !
 Que donc soit la paix !
 Que donc on en finisse !
 Les morts pardonneront,
 La voûte du ciel resplendira.
 Frères, quand nous serons au-delà,
 En arrière ne regardons jamais.
 Quel est le coupable ? Ne le demandons pas.
 Plantons des fleurs,
 Aimons et comprenons le monde tout entier.
 Une partie au travail,
 L'autre aux sépultures.
 Que Dieu donne du vin, du blé,
 Du vin pour oublier.¹⁹⁷

Certes, il n'avait pas été le seul écrivain hongrois à se révolter contre la guerre qui faisait couler « le précieux sang hongrois », mais il avait courageusement élevé la voix à s'en « déchirer les lèvres ». Ady aussi avait crié de toutes les forces qui lui restaient son désespoir et sa crainte de voir l'homme « rapetissé ». Dans l'ensemble, presque personne, parmi les écrivains, n'avait chanté ou glorifié la guerre et ses faits d'armes. Cela me surprenait, étant donné que la vertu militaire du soldat hongrois n'était plus à vanter. Héritage oblige, il avait de

¹⁹⁷ Derniers vers du poème *Avant Pâques* tiré du recueil *Entre la guerre et la paix* (1913-1916), cycle *Aux mains de Dieu* (1914-1916).

qui tenir, puisqu'il se targuait d'avoir eu pour ancêtre l'invincible Attila que seul Aetius avait pu arrêter, sans parvenir à le défaire, en dépit de la double aide de Mérovée et de Théodoric.

Babits était donc assailli des pires pressentiments. Mais de par sa nature, il ne pouvait être qu'un spectateur. D'autres, par contre, s'agitaient. Je rencontrai successivement Jules Illyés et Tibor Déry. L'un et l'autre voyaient avec inquiétude se réveiller les « Hongrois de l'éveil » (c'est comme cela que je traduis *Az ébredő magyarok*), et le retour sur l'avant-scène d'un personnage qui incarnait le nationalisme raciste : Gyula Gömbös¹⁹⁸. Dans un autre secteur, le plus souvent sous le couvert de la social-démocratie « tolérée », les communistes clandestins se réorganisaient et se livraient à une propagande subtile parmi les ouvriers, tandis que les écrivains et intellectuels de souche paysanne prêchaient le retour à la terre sous la forme d'un parti puissant des petits propriétaires (*kisgazdák*) que l'aggravation de la crise exaspérait. Illyés était de ceux-là. Il plaçait son espoir dans l'homme de la terre qui incarnait à ses yeux le Hongrois. Il publiait des poèmes qui révélaient la grande misère de la paysannerie et ses accents portaient profond dans une partie du public. Ce qui était vrai, c'était que cette paysannerie, souffrante et trop souvent réduite à un sort misérable, constituait quand même la majorité de la population et tous mes interlocuteurs estimaient que rien ne se ferait sans son appui. Parmi les jeunes intellectuels, un certain nombre étaient partis étudier ce qui se passait dans les campagnes. C'était à qui publierait son étude sur tel ou tel village. Mon élève Ferenc Jankovich, fils de paysans, me rapportait de chez lui toutes sortes de documents sur sa région et plus particulièrement son village. Cela me permettait de me rendre compte de la situation de détresse dans laquelle vivaient des centaines de milliers de familles. J'ai pu en faire usage une fois rentré en France dans des exposés devant des sections de la SFIO et devant d'autres publics aussi. Cet état de choses offrait

¹⁹⁸ Gyula Gömbös (1886-1936), homme politique de la droite radicale, un des chefs de la terreur blanche. Il détint d'abord le portefeuille de la Défense nationale et assumait les fonctions de premier ministre à partir du 1^{er} septembre 1932 jusqu'à sa mort.

une excellente occasion d'essayer de soulever la colère dans les campagnes et, à la faveur de ce mouvement, constituer un puissant parti paysan. Mes élèves évoquaient constamment devant moi le souvenir d'un certain Nagyatády Szabó¹⁹⁹ qui, tout de suite après la prise du pouvoir par Horthy et ses partisans, avait effectivement créé un parti agraire qui avait d'ailleurs pactisé à l'époque avec le nouveau pouvoir. Je comprenais mal ce retour à une tentative qui n'avait rien donné et dont l'animateur, déjà disparu de la scène, avait professé des opinions que mes jeunes interlocuteurs n'admettaient plus. Car cette fois, il s'agissait de s'unir pour, comme on dirait aujourd'hui, « libéraliser » le régime dont presque tout le monde était désormais mécontent. Y compris Alexandre Eckhardt que j'avais jusque-là considéré comme un tenant du régime dont, il faut le dire, il avait été l'un des bénéficiaires. Il était catholique et se rangeait parmi les intégristes, à la différence d'un Albert Gyergyai qui était encore plus dévot, mais pouvait être cité comme un exemple de tolérance et de libéralisme.

Chez ceux qui passaient pour être des « destructifs », comme Marcel Benedek et Joseph Balassa, ce qu'on redoutait, c'était moins l'imminence d'une nouvelle conflagration mondiale, que ce qu'ils appelaient la fascisation du régime existant. Ce qui se passait autour d'eux leur rappelait les années qui avaient suivi la chute de la « Commune ». On n'en était pas encore revenu à la terreur blanche mais on ne se sentait pas rassuré. Contradictoirement, plusieurs exilés de marque étaient rentrés et avaient repris leur place dans la société hongroise. Simultanément l'antisémitisme s'aggravait, notamment à l'université. Un mercredi après-midi, en gravissant les marches du perron de la Faculté de Philosophie où j'allais faire mon cours, je vis des groupes d'étudiants qui se tenaient devant l'entrée. Une de mes étudiantes qui m'avait aperçu vint à moi, visiblement bouleversée, et me demanda si je voulais la faire entrer avec moi. Sitôt la porte franchie, je vis des

¹⁹⁹ Issu d'une famille de journalistes, István Nagyatádi Szabó (1863-1924) réussit à monter l'échelle sociale : il devint d'abord petit propriétaire pour se lancer ensuite dans la politique et fonder le Parti des Petits Propriétaires. De 1919 à sa mort, il fut – avec quelques brèves interruptions – ministre de l'Agriculture. Il donna son nom à une réforme agraire qui n'apporta cependant rien de substantiel à la masse paysanne.

jeunes gens coiffés de la casquette de l'association *Turul* qui filtraient les entrées. Se méprenant, deux d'entre eux vinrent me demander mes papiers d'identité. Je leur opposai un refus catégorique, en leur lançant que j'étais le professeur français et qu'ils feraient mieux de s'écarter immédiatement. Sans plus m'attarder, je pris le bras de mon étudiante et l'emmenai avec moi dans la salle de cours. Elle était juive. Personne n'osa me suivre. À la fin du cours, je priai ceux et celles qui venaient de m'écouter, de sortir avec moi afin d'éviter tout incident. Cette fois encore, aucun des fauteurs de trouble ne s'enhardit jusqu'à intervenir. Une fois dans la rue, je me ravisai et remontai dans la Faculté où je me rendis directement chez le recteur²⁰⁰. Il me reçut immédiatement et je le mis au courant de ce qui venait de se passer. Mes paroles l'embarrassèrent. Il m'accorda que ce genre d'incident était fâcheux mais qu'il n'avait aucun moyen de l'empêcher. Je lui rétorquai sans précaution qu'il incombait de faire respecter l'ordre et qu'il avait le pouvoir de faire appel à la police. Il m'avoua qu'il ne pouvait pas le faire pour toutes sortes de raisons que je pouvais deviner. Je le quittai et me rendis tout de suite à la Légation qui n'était pas loin de là. Je racontai à de Vienne ce qui venait de se passer. Il me conseilla d'alerter le préfet de police en personne. Il ne fallait se laisser faire à aucun prix. J'avais rencontré Ferenczi qui était à cette époque le « grand capitaine », c'est-à-dire le préfet de police de Budapest. Je lui téléphonai de la Légation, en présence du ministre. Ferenczi me rassura. Le mercredi suivant, j'aurais sur la dernière travée quelques étudiants de plus, à savoir des policiers en civil. C'était une violence faite aux franchises de l'université mais tant pis. Il passerait outre aux scrupules du recteur Kornis car il ne fallait pas attendre de lui la moindre réaction. Effectivement, le mercredi d'après, j'aperçus, assis sur la banquette de la dernière travée, six « étudiants » qui détonnaient quelque peu par leur apparence et auxquels j'allais infliger durant trois quarts d'heure mes considérations

²⁰⁰ Le philosophe Gyula Kornis (1885-1958) était le recteur de l'université. Il était également le secrétaire d'État chargé de l'enseignement public au sein du ministère de Kuno Klebelsberg entre 1927 et 1931.

sur la syntaxe de l'ancien français. Par contre, les autres travées étaient peu garnies. Le filtrage antisémite avait fait son œuvre. Pour ma part, j'étais toujours filé par un policier mais, vu les circonstances, c'était plus rassurant qu'irritant. Je venais de découvrir qu'un républicain français pouvait ne pas se promener impunément dans une ville entrée en bouillonnement.

Ainsi donc, on s'agitait de tous les côtés. Les factieux de droite croyaient leur heure venue et les mécontents de gauche sortaient, souvent imprudemment, de leur apparente résignation. Les plus énergiques, parfois même téméraires, étaient les communistes qui redoublaient d'activité en dépit des risques encourus. C'est que le pouvoir, sentant faiblir son étreinte, devenait de plus en plus inquiet, ce qui lui faisait perdre tout sang-froid. On sévissait à tour de bras et sous le moindre prétexte. Tel journaliste était condamné à plusieurs mois de prison ferme parce qu'il avait osé faire une allusion qui manquait de respect à la Vierge Marie. Le ministre de l'intérieur, Scitovszky, protestant rigide, faisait verbaliser les charretiers qui vociféraient d'abominables jurons quand leurs chevaux ne leur obéissaient pas. Certaines matinées, le Pont François-Joseph, que je devais franchir pour me rendre à Pest, était embouteillé par toutes les voitures à cheval dont les conducteurs étaient arrêtés par des gardiens de la paix qui leur dressaient des contraventions. L'ordre moral venait compléter l'ordre policier.

Ce qui ne clarifiait pas la situation, c'est que toutes ces agitations qui se produisaient soit en surface soit dans la profondeur de la clandestinité (les intéressés disaient « illégalité ») ne parvenaient pas à tirer le grand public de sa passivité. À nouveau, je constatai que les classes moyennes qui n'avaient jamais joué de rôle politique, restaient apparemment incompréhensives. Il est vrai qu'elles avaient de plus en plus de mal à assurer leur vie de tous les jours. Les ressources des uns comme des autres diminuaient d'un mois à l'autre. Il fallait faire des prodiges d'adresse pour donner ses tours. Un de mes collègues évoquant le cas d'un de ses proches, qui venait de trouver un emploi rémunéré à 250 *pengő*s par mois, m'avait dit que cela lui permettrait d'en dépenser le double. On s'endettait du bas au

haut de l'échelle sociale. Les grandes propriétés s'hypothéquaient et quand les banques se refusaient à prêter davantage ou exigeaient le paiement des intérêts, leurs propriétaires les vendaient dans les conditions les plus onéreuses. Elles étaient rachetées par les riches spéculateurs et souvent tout simplement par une banque. Dans ce dernier cas, les ouvriers agricoles voyaient leur condition empirer encore car les intendants des banques ne connaissaient que le rendement et ce qu'on appelle la « rentabilité ». Les journaliers agricoles en faisaient les frais. Cela provoquait dans les campagnes un immense mécontentement mais, en pleine crise, la peur du chômage retenait ou même paralysait tout le monde. Cependant, des poussées locales de violence s'étaient produites, rudement réprimées par la maréchaussée. Devant ces faits, le pouvoir commençait à douter de lui. Ceux qui en étaient les soutiens recouraient à toutes sortes d'expédients plus ou moins efficaces. Ainsi dans certains grands domaines, on avait rangé les machines agricoles dans les remises et l'on en était revenu à n'utiliser plus que les bras des journaliers. On leur épargnait le chômage mais, en même temps, on les faisait trimer du lever au coucher du soleil jusqu'à épuisement de leurs forces et ce n'était pas leur salaire tombé au plus bas qui pouvait les ragaillardir, car ils gagnaient tout juste de quoi ne pas mourir de faim.

De quelque côté qu'on se tournait, ce n'était que misère, désolation et difficulté de vivre. La crise touchait désormais des couches sociales qui avaient réussi jusque-là tant bien que mal à « tenir leur rang ». La *dzsenti* en était. Chaque fois que je rencontrais Sándor A. chez Jô, j'entendais de nouvelles doléances mais son comportement était assez surprenant. Il n'avait rien perdu de son assurance. Il demeurerait fier d'appartenir à une classe privilégiée dont la survie lui paraissait indispensable au salut de l'État et de la nation. On le devinait déterminé à tenir jusqu'au bout. Quand je tentais de le fouiller pour le faire sortir de ses gonds, je me heurtais à un refus net de confier, plus exactement de me confier, sa pensée dernière. Tout ce que je pouvais deviner était qu'il n'avait nullement perdu l'espoir que les hommes de sa condition seraient capables de sauver le pays à l'heure venue des grandes échéances et des grands accomplissements. Ce que

je croyais comprendre à travers quelques phrases sibyllines, c'était qu'il était dans l'attente d'une sorte d'événement apocalyptique à la faveur duquel les ennemis des Hongrois seraient anéantis après qu'aurait triomphé le fascisme. Le salut de la patrie ne s'imaginait que si les pays qui l'entouraient étaient frappés d'une sorte de cataclysme. Mais sa pensée allait-elle plus loin ?

De ce genre de rencontre, je rentrais au Collège les oreilles bourdonnantes et si, sur le chemin, je levais les yeux vers la colline de Buda sur laquelle se dressait le Palais, que les gens appelaient *Vár*, la *Citadelle*²⁰¹, je m'attendais presque à apercevoir derrière, montant vers la rue, comme des lueurs de quelque gigantesque embrasement. Alors me revenait en mémoire des vers d'un poème vieux-norrois de l'*Edda* dans lesquels la Volva, cette sibylle du Nord, annonçait le crépuscule des dieux, le *ragnarök* :

Le soleil deviendra noir,
Du firmament disparaîtront
Les scintillantes étoiles,
Les vapeurs et le feu
Lanceront leur embrasement
Jusqu'au ciel même.

L'intérêt de classe irait-il donc jusqu'à envisager une destruction d'une partie au moins de l'Europe, dans l'espoir que la Hongrie pourrait en sortir victorieuse ? S'imaginait-on que les maîtres actuels du pays resteraient indemnes ? Seuls à subsister et à continuer de jouir de leurs privilèges ? Étaient-ils devenus fous ? On misait sur le fascisme, sur le nazisme. Était-on assez irréaliste pour supposer qu'il ne faudrait pas de toute façon payer le prix de l'opération car ni le Reich ni Mussolini n'offriraient gratuitement au régime la reprise des territoires perdus et la reconstruction d'une Grande Hongrie. Je m'étais

²⁰¹ Erreur. Confusion entre Mont du Château et Mont Gellért sur lequel se trouve la *Citadelle*, une sorte de forteresse élevée après la révolution et la guerre d'indépendance de 1848-49.

habitué au manque évident de sens de la réalité des gens qui vivaient autour de moi. Gouvernants en tête. Mais je n'aurais jamais pu croire qu'ils étaient aveugles à ce point.

De l'autre côté, qu'espéraient les hommes de l'extrême gauche, en particulier ceux d'obédience communiste ? Un soulèvement populaire ? La voie était également bloquée dans cette direction-là. Le moindre brin de bon sens ne leur laissait-il pas supposer qu'une révolution prolétarienne serait immédiatement noyée dans le sang ? Au besoin avec l'appui de troupes étrangères, venues du Nord ou du Sud. Exactement comme en 1849. Car il fallait bien voir comment se présentait la situation. Seuls les groupes de choc communistes étaient capables de déclencher une action violente. Le précédent de ce qu'on appelait la « Commune » le laissait assez prévoir. Leur intervention ne manquerait pas de susciter l'immédiate contre-attaque des fascistes. L'URSS interviendrait-elle alors ? Pour ma part, j'en doutais. Aussi, j'avais beau raisonner à tort et à travers, je ne parvenais pas à échafauder une hypothèse qui pût se montrer satisfaisante. Les lueurs derrière l'horizon n'apportaient encore aucune lumière.

Autour d'une chaire de hongrois

Comme on a pu le lire plus haut, le Ministère Hongrois de l'Instruction Publique et des Cultes avait eu l'intention de faire créer en Sorbonne une chaire de langue et littérature hongroises, et j'avais été prié du côté hongrois de « piloter » à Paris, d'une administration à l'autre, son envoyé en la personne de Zoltán Magyary, haut fonctionnaire (conseiller ministériel) chargé des relations, qu'on n'appelait pas encore « culturelles », avec l'étranger. J'ai relaté ce qui s'était alors passé et les difficultés que j'avais connues du fait de cette équipée. Roger Marx m'avait reproché d'avoir « cornaqué » incongrûment le fonctionnaire hongrois dont les manières avaient déplu. Ni le Quai d'Orsay ni la Sorbonne n'avaient tenu compte de sa démarche dont le motif apparaissait d'autant moins nettement que Magyary s'expliquait mal en français. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle le comte Kuno Klebelsberg m'avait demandé de

l'accompagner. Cette mission dont avait été chargé un homme manifestement incapable de la conduire à bien n'était d'ailleurs pas claire. Le ministre hongrois souhaitait que fût fondée une chaire à frais communs. Il proposait d'assurer la moitié de ses charges tandis que le gouvernement français ferait les frais de l'autre moitié. De cette façon, le gouvernement de Budapest aurait un droit de regard sur cette nouvelle fondation, ce qui lui permettrait de dire son mot lors de la désignation du titulaire. On alléguait le précédent auquel j'ai fait allusion, l'existence avant la guerre d'une chaire de civilisation hongroise pour l'entretien de laquelle la Hongrie n'avait contribué que d'un tiers. C'était cette chaire qui avait été occupée d'abord par Ignace Kont²⁰² et ensuite par Louis Eisenmann. On sait que j'avais fait les frais du contentieux entre ce dernier et les nouvelles autorités hongroises, celles d'après la guerre. Klebelsberg ne m'avait pas caché qu'il désirait me voir désigné pour occuper la chaire projetée par lui. J'avais répondu évasivement, car je ne me voyais pas à la tête d'un enseignement qui différerait considérablement de celui prévu par mes « patrons ». Et puis, je ne tenais pas à dépendre en quoi que ce soit, ne fût-ce que pour une part, du gouvernement hongrois. Je voulais être libre et me vouer entièrement à la linguistique finno-ougrienne. Je savais qu'en Sorbonne, il faudrait donner satisfaction aux spécialistes de l'histoire des littératures comparées et aussi participer aux corvées nombreuses de différents examens.

Mais si je n'éprouvais aucun enthousiasme pour répondre au désir, évidemment flatteur, qu'avait exprimé le ministre hongrois, d'autres intriguaient pour obtenir cette chaire. Magyary pensait, lui, à en faire profiter des universitaires hongrois de sa connaissance. Comme ils étaient plusieurs à briguer ce poste enviable entre tous, il s'était

²⁰² Ignác Kont (1856-1912), historien de la littérature. Il acheva ses études universitaires à Paris et, à partir de 1902, fut chargé de l'enseignement de la langue hongroise à la Sorbonne. Il rédigea en hongrois, en français et en allemand des études de philologie classique et de littératures allemande et hongroise. Il chercha – et c'est son mérite principal – à faire connaître à l'étranger la situation littéraire et politique de la Hongrie. Son œuvre la plus importante s'intitule *Histoire de la littérature hongroise* (Paris, 1900).

même imaginé qu'il pourrait y faire désigner successivement plusieurs des candidats en instituant une sorte d'alternance, grâce à laquelle il pourrait satisfaire tout le monde, ou presque. Sa mission ayant échoué, la Légation de Hongrie à Paris avait pris le relais des démarches qu'il avait commencées. Avec un résultat tout aussi négatif.

Cependant en 1929, lors de la discussion du budget, le député socialiste Bracke-Desrousseaux, à la demande de Paul Boyer, administrateur de l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes, avait proposé un amendement au chapitre 29 du budget de l'Éducation Nationale, portant inscription du crédit nécessaire pour créer près l'École des Langues Orientales une chaire d'enseignement des langues finno-ougriennes. Le ministre des Finances d'alors, Chéron, le député du Calvados, s'était opposé à l'adoption de cet amendement sous le prétexte que l'État, étant donné les difficultés économiques, ne pouvait créer de postes nouveaux.

Ce qui s'était passé à la Chambre des Députés n'avait pas échappé au correspondant parisien du journal *Est* (Soir) qui répercuta immédiatement l'information à Budapest. Quelques semaines après, je fus appelé par Louis-Edmond de Vienne qui me montra un document que venait de lui faire remettre le *Külügy*. Le gouvernement royal hongrois faisait savoir qu'il revenait sur sa proposition de créer une chaire en Sorbonne, puisqu'il ne semblait pas que les autorités françaises montraient le moindre intérêt pour ce projet. Il était ajouté que toute fondation d'un enseignement du hongrois auprès d'une autre institution que la Sorbonne n'intéressait pas le gouvernement hongrois.

Cette lecture me soulagea. Enfin, l'affaire était bel et bien enterrée. À quelques jours de là j'eus l'occasion de rencontrer Zoltán Magyary dans une réception. Il vint à moi et me confirma ce que je savais déjà, sans apparemment se douter que mon ministre avait pu me mettre au courant. Je le surpris en lui apprenant qu'il m'avait fait lire la note qui lui avait été remise. Le brave haut fonctionnaire royal hongrois ne se représentait visiblement pas qu'un ministre plénipotentiaire pût entretenir avec un jeune universitaire des relations aussi confiantes. Décidément, ces Français étaient incompréhensibles.

Ni Paul Boyer, soutenu par Antoine Meillet, ni Joseph Vendryes ne se laissèrent impressionner par le veto de Chéron. L'amendement repoussé à sa demande fut repris sous forme d'une proposition de loi signée cette fois non seulement par Bracke-Desrousseaux mais aussi par Hippolyte Ducos, député radical-socialiste de Tarbes, qui jouissait d'une grande autorité parmi les radicaux, et Landry, plus à droite, député de la Corse. Renvoyée devant la commission compétente, elle finit par être votée le 17 février 1931 par la Chambre des Députés, et le 17 mars suivant par le Sénat. J'en fus avisé aussitôt à la fois par Paul Boyer et par Antoine Meillet, tandis que ma mère me faisait parvenir le numéro du *Journal Officiel* reproduisant le débat qui avait précédé le vote de la Chambre. J'eus la satisfaction de constater que Bracke-Desrousseaux n'avait pas hésité à me désigner nommément comme le candidat digne d'occuper la chaire qui allait être fondée, et que le projet de loi avait été ensuite voté à l'unanimité. Le Sénat un mois plus tard, jour pour jour, avait fait de même.

Enfin, je sortais du provisoire. Mon séjour en Hongrie avait duré plus longtemps qu'il n'avait été prévu. Désormais, je pouvais me consacrer entièrement à l'étude du hongrois, du finnois, de l'estonien et des autres langues de leur famille. À plein temps. Il ne restait plus qu'à attendre les mesures ministérielles à la suite desquelles je pourrais commencer à enseigner à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes dont j'avais été l'élève en russe et en turc.

Anticipant sur ce qui allait se produire, il convient d'ajouter tout de suite que le crédit voté pour la création de la chaire ne comprenait pas celui nécessaire pour rémunérer les indispensables « répétiteurs », c'est-à-dire les assistants étrangers chargés de l'enseignement pratique de la langue. Le statut de l'École (actuellement dénommée Institut National des Langues et Civilisations Orientales) prévoit en effet deux sortes d'enseignement : un théorique ou magistral et un autre pratique, dispensé par une personne dont c'est la langue maternelle. J'avais une chaire mais pas de collaborateurs. Paul Boyer, qui avait des relations très suivies avec la Finlande, obtint que celle-ci délègue un universitaire de langue finnoise pour m'assister en qualité de « répétiteur », en la personne d'E. Neuvonen. Du côté hongrois,

le directeur de l'institut Hongrois de Paris, Léopold Müller s'offrit spontanément pour assurer bénévolement le même office. Il n'existait pourtant aucune convention culturelle entre la France et la Hongrie, mais l'initiative individuelle et la bonne volonté firent mieux que les textes qui auraient pu exister. Cet accord tacite a été observé tant par la Finlande que par la Hongrie jusqu'en 1956, date à partir de laquelle j'ai pu enfin disposer des crédits nécessaires pour rémunérer les répétiteurs associés à la chaire des langues finno-ougriennes. La parole donnée avait pu être respectée de part et d'autre, en dépit des catastrophes qui ont bouleversé le monde. Je tiens à exprimer la profonde reconnaissance que je dois à la Finlande et à la Hongrie pour l'assistance qui m'a été accordée durant tant d'années, contre vents et marées. Je pense que tous les élèves qui ont bénéficié du dévouement désintéressé des répétiteurs de cette longue période partagent mon sentiment.

Méditation

Quand j'étais allé prendre dans ma thurne mes derniers papiers, le jour où je quittai l'École Normale, j'étais tombé dans le couloir sur Jean Prévost, qui partait lui aussi. Il m'avait invité à grimper une dernière fois sur les toits, pour jeter un coup d'œil sur Paris. Nous étions à la fin de juillet 1923. Le ciel était clair, juste à peine voilé vers l'horizon. Un vrai ciel d'Île-de-France. Longuement nous avons balayé du regard le panorama qui s'offrait à nous, de la Tour Eiffel à Ménilmontant. Puis, nous étions descendus, muets, pensifs. Une période de notre vie se terminait, pour l'un comme pour l'autre. J'étais pris d'une sorte d'appréhension. Prévost aussi, sans doute, mais il eut vite fait de se reprendre, alors qu'il m'était difficile de me remettre d'aplomb. Il était redevenu tout de suite sûr de lui. Il savait où il allait. Moi, je ne le savais pas. La Hongrie était l'inconnu. Que se passerait-il ? Pour la première fois de ma vie, le voyage m'inquiétait. Cela ne me ressemblait pas, puisque toujours j'étais parti tout émoustillé, plein d'entrain et d'espoir. Cette fois, j'étais travaillé par je ne sais quelle appréhension.

Plus de sept ans étaient passés depuis cet après-midi. Il me vint tout à coup l'envie de monter cette fois au Bastion des Pêcheurs, sur la colline du Palais pour jeter un dernier regard sur Pest avant de partir. Ce serait une façon de prendre congé. J'y grimpais donc doucement. Le soleil de ce début de juin était ardent, le ciel plein de feu plus que de lumière. Le Danube coulait fort en bas de la paroi rocheuse. Sur l'autre rive s'alignaient les édifices qui bordaient le fleuve. À gauche, le Parlement, qui me faisait chaque fois penser à Londres, magnifique et dérisoire jumeau du plus ancien monument de la démocratie parlementaire. Mais c'était quand même un témoin du rêve qu'avaient fait les Hongrois. Le cauchemar l'avait remplacé, dans bien des cœurs tout au moins. Puis venait l'Académie, où je m'étais si souvent rendu. Suivaient les hôtels de luxe, la promenade du Korzó combien de fois arpentée. Derrière, sur la rive où je me trouvais, l'église du Couronnement, puis, en face, la Basilique, les toits du Musée, de l'Opéra, du Théâtre National, de l'Université, du Temple de Calvin, tous lieux que j'avais hantés. Sur le fleuve, les ponts, presque en dessous le Pont de la Reine Élisabeth.

En levant les yeux, on apercevait tout au loin une sorte de vide. Le regard se perdait dans la Grande Plaine qui allait se heurter aux Monts des Carpathes et à ce « fameux col » de Verecke par où étaient descendus les cavaliers d'Árpád²⁰³ en 896. Par où étaient passés aussi, hélas, trop d'envahisseurs, notamment des Mongols. Ils étaient venus, telle une marée, battre les pieds de la colline où je me tenais maintenant. Mais d'autres aussi avaient heurté cette pente abrupte et l'emplacement même où je me tenais avait été disputé par les armes tant de fois au cours des siècles qu'on pouvait se demander comment tout n'était pas rouge du sang versé. Il était vrai que la pierre sur laquelle je m'appuyais n'avait pas été souillée par cette boucherie. Tout avait été restauré. Resterait-elle pure ou ne serait-elle pas à son tour inondée de sang, pur ou impur ?

²⁰³ Árpád (?-907), prince hongrois, chef de l'alliance tribale lancée à la conquête du pays, fondateur de la dynastie qui porte son nom. Selon le témoignage des chroniques, les chefs de tribu l'éurent prince dans l'habitat d'origine et le présentèrent au peuple porté sur leurs boucliers levés. En vertu de l'alliance tribale scellée par le sang, il fut reconnu, lui et ses descendants, comme souverain des Hongrois.

Je sentais que je me trouvais, une fois de plus, dans un haut lieu de cette Histoire que j'avais si longtemps ignorée. J'étais au bout de mon expérience d'une civilisation à laquelle j'avais voulu participer. Et je me demandais toujours qui étaient ces Hongrois auxquels j'avais essayé de ressembler pour enfin les comprendre et dont je n'étais pas sûr que je les comprenais vraiment au moment de les quitter. Je savais qu'ils n'étaient pas tout à fait comme les autres, du moins pas comme les peuples que je croyais connaître. Jusqu'au dernier moment, ils m'avaient surpris. Ils s'étaient montrés hospitaliers, compréhensifs. Je les avais trouvés fiers, pudiques, conscients d'être différents de ceux qui les entouraient et les détestaient. Pourtant, je n'avais guère entendu de paroles de haine, d'imprécations ou même seulement de moquerie. Ils avaient du panache, ne se résignaient pas à adorer les puissances d'argent ; ils se montraient susceptibles et même agressifs dès qu'ils se croyaient offensés. Mais ils savaient rentrer en eux-mêmes et reconnaître leurs erreurs. Le prince François Rákóczi²⁰⁴ n'avait-il pas écrit ses confessions pour exprimer son repentir d'avoir mal conduit ses partisans et causé leur perte ? Tombé dans le piège que lui avaient tendu ses ennemis politiques, plutôt que de passer pour un renégat, le comte Ladislav Teleki²⁰⁵ ne s'était-il pas suicidé en 1861 ? On préférerait la mort au déshonneur. D'autres exemples illustres confirmaient qu'on mettait cet honneur au-dessus de tout. On était aussi chevaleresque. Le réalisme n'était pas le fort de tous ceux que j'avais approchés. L'esprit d'intrigue n'était que

²⁰⁴ Ferenc (François) II Rákóczi (1676-1735), personnalité éminente de l'histoire de la Hongrie, chef des guerres d'indépendance de 1703-1711, prince de Transylvanie, stratège et écrivain.

²⁰⁵ László Teleki, comte (1811-1861), écrivain et homme d'État. Le gouvernement Batthyányi de 1848 l'envoie à Paris dans l'espoir d'obtenir du Gouvernement provisoire de la République française des secours. Teleki sera condamné à mort par contumace après l'échec de la révolution hongroise, et restera en exil à Paris jusqu'en 1860. Gracié par François-Joseph, il regagne la Hongrie et la scène politique sur laquelle il représente les opposants de tout compromis avec l'Autriche. S'il se suicide peu après, dans des circonstances d'ailleurs peu claires, cela s'explique par le fait que la majorité politique hongroise était plutôt pour un compromis avec les Habsbourg, une attitude sans doute inacceptable aux yeux du comte.

peu développé, ce qui amenait les inimitiés ou les complots à vite tourner à la violence ouverte. Et puis, on était ambitieux, au-delà de toute expression. Souvent avec une candeur qui surprenait. On voulait figurer en tout parmi les premiers. Surtout dès qu'il s'agissait de se mesurer avec l'étranger. Enfin, ce qui me touchait au suprême degré, on était reconnaissant. Le service rendu rencontrait rarement un ingrat. Comme eux, je détestais l'ingratitude, autant que l'humiliation. Je n'avais guère connu ni l'une ni l'autre dans cette ville qui respirait sous mes regards comme un grand corps puissant et plein de vie. Je savais que les Hongrois étaient fiers de leur capitale. J'allais la quitter rempli de gratitude à la pensée de tous les égards qui m'y avaient été témoignés.

J'allais rentrer dans mon pays, dans mon Paris. Je m'en étais promis une joie sans pareille. Il me souvenait de l'allégresse avec laquelle j'étais monté à bord du paquebot *Ionie* quand j'avais quitté Constantinople, ma ville natale ; pourtant, sur ce Bastion, cette joie tant attendue ne montait pas en moi. Je me sentais content, sans plus. Que se passait-il donc ? M'était-il devenu difficile de m'arracher à cette terre sur laquelle mes pieds étaient posés ? Il me semblait qu'une sorte de mélancolie voilait ma joie. Était-ce parce qu'une nouvelle fois ma vie allait changer ? Mais cette fois-ci, n'était-ce pas un changement heureux qui m'attendait ? N'avais-je pas enfin obtenu ce que j'avais tant souhaité ? Alors pourquoi cet étrange sentiment qui ressemblait presque à de la tristesse ? Était-ce parce que cette ville était la seule où je n'avais connu ni la détresse ni la souffrance, alors que les rues de Paris avaient été témoins de tant d'angoisses, de douleurs et de déceptions ? J'y avais connu des heures de peine et de désespoir. Oui, Budapest avait été plus douce pour moi. Je n'y avais pas toujours connu que des jours de joie, mais ce dont j'avais souffert, c'était de la souffrance de tous ces hommes et toutes ces femmes que j'avais sentis malheureux. Non pas malheureux de leurs infortunes personnelles, mais de la détresse de leur patrie. C'était une souffrance noble. Elle m'avait gagné à leur cause. Mon trouble, au moment de les quitter, venait peut-être de l'insatisfaction que j'éprouvais à n'avoir rien pu faire pour eux. Ils m'avaient généreusement

tout donné et qu'avais-je fait en contrepartie ? Mon enseignement ? Mais c'était pour la France que j'avais travaillé. Peut-être le dictionnaire en préparation ? Mais il n'était pas encore sorti des presses. Quelques articles, quelques comptes rendus, des traductions ? C'était bien peu de choses, comparé à ce que j'avais accepté d'eux, sans même avoir à le demander.

Le bagage du retour

Il me restait à faire mes valises. J'avais pris congé de mes collègues, de mes amis et surtout de mes élèves. Tout s'était passé dignement, sans manifestations émotives. Avec réserve et pudeur. À la hongroise. On ne laissait libre cours à ses sentiments que lorsqu'on se retrouvait seul. Sans témoin. *In abscondito*, selon la parole de l'Écriture.

Dans l'appartement où j'avais vécu durant presque huit années, je me mis à faire mes comptes tout en rangeant mes effets dans ces mêmes valises qui avaient fait tant d'allers et retours entre Paris et Budapest. Mais était-ce le seul bagage que j'allais emporter ? Bien des choses s'étaient passées et c'était l'occasion de dresser un bilan.

Tout d'abord, j'avais appris du hongrois. Je n'osais pas me dire : le hongrois, car on ne maîtrise jamais complètement une langue, pas même sa langue maternelle, et j'avais fait déjà trop d'apprentissages de langues diverses pour ne pas avoir appris à être prudent en cette matière. J'avais fait connaissance avec la littérature hongroise, mais je ne me faisais pas non plus d'illusion : j'étais très loin d'en avoir lu tous les chefs-d'œuvre. Il eût fallu y consacrer toute une vie et je n'étais pas disponible pour le faire. J'étais un linguiste et non un spécialiste des littératures comparées, ce qui m'avait été durement reproché. Je n'étais pas non plus trop au courant de ce qui se faisait dans le domaine des beaux-arts, ignorance qui me faisait quelque peu honte, puisque, de par ma tradition familiale, j'aurais dû m'y intéresser davantage. J'avais écouté beaucoup de musique hongroise et j'avais fini par éprouver du plaisir ou de l'émotion quand j'entendais les Tziganes étirer leurs notes nostalgiques ou d'autres musiciens jouer de la musique populaire hongroise, la vraie, l'authentique, dont les

accords et les rythmes virils révélaiient que c'étaient des cavaliers de la steppe qui l'avaient apportée avec eux. J'avais découvert Bartók, j'avais goûté Kodály, bien d'autres encore. La « marche » de Rákóczi me sonnait aux oreilles comme une sorte d'appel héroïque. L'Hymne hongrois de Kölcsey m'émouvait aussi profondément que le cantique finlandais de Runeberg. Je ne les entendais pas sans être parcouru par un frisson.

Était-ce tout ? Non, j'avais beaucoup appris aussi de mes maîtres hongrois, de mes collègues, de mes élèves et de tous ceux, toutes celles que j'avais rencontrés. Certaines de ces leçons avaient été dures, d'autres avaient été exaltantes. Auparavant, après avoir quitté la Turquie, je n'avais vécu que dans des pays démocratiques : la Grande-Bretagne, la Scandinavie, la Finlande, l'Allemagne de Weimar. En Hongrie, je m'étais retrouvé loin dans le passé, avant 1789, et cette remontée dans le temps avait été salutaire. Elle m'avait fait souffrir, mais elle m'avait confirmé dans mes convictions. Je me sentais plein d'une gratitude infinie envers mon arrière-grand-père qui avait perdu une jambe en se battant pour la République une et indivisible en 1793, mon grand-père et mon grand-oncle qui étaient montés sur les barricades en 1848 et avaient pris part à la Commune en 1871. Ils avaient fait de moi un citoyen libre d'un pays libre. Je savais maintenant ce que cela signifiait.

Je rapportais aussi le souvenir de toutes les personnalités que j'avais abordées, de ce qu'elles m'avaient enseigné. C'étaient autant de destins qui donnaient à réfléchir. J'avais pu jeter un regard sur l'histoire d'une nation dont je n'avais rien su. Cela m'avait confirmé que rien de grand ne s'édifie sans que soit versé beaucoup de sang, un océan de larmes et des flots de sueur. Je venais de suivre jour après jour la lutte souvent muette d'hommes et de femmes qui se battaient pour conserver un lambeau de patrie, un reste de patrimoine et surtout, avant tout, leur identité. Je les avais sentis solidaires dans l'épreuve et, quand on comptait bien, ils formaient la grande majorité de cette nation opprimée par un État tyrannique qu'elle n'avait pas choisi et qu'elle subissait avec une impatience grandissante. Chez les uns, je pouvais presque me croire dans un monde semblable au mien,

chez d'autres, les moins nombreux, j'étais dépaycé comme je ne l'avais été nulle part depuis qu'en 1911 j'avais dit adieu à l'Empire ottoman.

Indéniablement, j'avais fait une grande découverte et je me représentais que j'étais dans la situation de ces explorateurs qui ont recueilli tant d'informations qu'ils passent ensuite une grande partie de leur vie à les traiter et les interpréter. Il y avait déjà le dictionnaire qui demanderait des années d'efforts ininterrompus, mais qui ne serait qu'une partie du tout. Outre les valises où je rangeais mes modestes effets, un autre bagage, autrement lourd, chargeait mon esprit et ma mémoire. Et celui-là, je mettrais très longtemps à le décharger et à le ranger.

À la Gare de l'Est

Dans *Découverte de la Hongrie*, j'ai narré les circonstances de mon départ. Je n'ai pas ajouté les réflexions qui m'avaient accompagné après que le train qui m'emportait avait franchi le Danube et entamé sa route vers l'Ouest.

La gare du départ était la Gare de l'Est (*Keleti pályaudvar*) et ce nom m'avait rappelé le poème d'Endre Ady portant le titre *À Gare de l'Est-en*²⁰⁶. Il l'avait écrit après y avoir pris pour la première fois le train qui le ramenait chez lui, à Budapest. Il y avait exprimé la désolation dans laquelle il s'arrachait à cette ville de Paris qui l'avait ébloui et l'appréhension qui le poignait à la pensée de se retrouver dans une patrie qui paraissait désormais, et plus que jamais, arriérée, obscure, dans une patrie qu'il qualifiait « d'Orient sans soleil ».

J'étais en train de faire la route inverse. D'une Gare de l'Est à l'autre. Plus heureux que le poète, je n'allais pas vers l'obscurantisme, mais, au contraire, j'allais retrouver ma liberté de pouvoir penser tout haut, de me mouvoir sans être filé par la police, de pouvoir reprendre le combat pour les idées qui m'étaient chères.

Ce poème auquel je repensais, je ne l'aimais pas et j'avais souvent fait de la peine à ceux de mes amis hongrois qui le considéraient

²⁰⁶ Tiré du recueil *Poèmes nouveaux*, cycle *Paris qui chante*.

comme une manière de chef-d'œuvre. C'était exagéré, car il exhalait un sentiment théâtral excessif et même douteux. Mais, ce qui me hantait l'esprit dans la solitude du compartiment qu'aucun autre voyageur n'était venu partager avec moi, c'était qu'Ady avait visité Paris pour la dernière fois en 1911. Il y avait juste vingt ans. Son enthousiasme de 1905 avait alors fait place à la déception. En somme, tout s'était passé en moi à l'inverse. Budapest ne m'avait pas émerveillé quand j'y étais descendu de l'Orient-Express en 1923. Je ne la quittais ni désabusé ni déçu. Comme je l'ai écrit, il me semblait au fond de moi-même que je laissai derrière moi comme une patrie à laquelle je m'étais attaché et que je savais en danger. J'étais triste, soucieux. Qu'advierait-il de ce pays, de cette nation ? Les valeurs qu'elle m'avait confiées et que j'aurais pour mission de faire reconnaître à mes compatriotes, combien de temps auraient-elles cours ? Mes derniers passages à travers le Reich ne m'avaient laissé aucun doute. Les esprits s'y armaient pour faire la guerre. Quelle serait l'issue de ce nouveau conflit qui ne manquerait pas de s'étendre cette fois aussi au monde entier ? Comment les féodaux, maîtres de la Hongrie, se comporteraient-ils ? Je n'avais jamais pu leur arracher la moindre indication chaque fois que j'avais pu m'entretenir avec l'un d'eux. Et comment réagiraient les esprits libéraux, les ouvriers, la paysannerie ? Tous mes sondages avaient été inutiles. Tout le monde estimait que la situation du pays était devenue intolérable. L'attente des événements dont on pressentait qu'ils seraient terribles tenait les esprits en alerte. Mais pour faire quoi quand cela se déchaînerait ? Oui, si vingt ans plus tôt, Ady était rentré chez lui déçu de Paris et de la France qui ne se décidaient pas à faire une nouvelle révolution, sans avoir eu la moindre idée que c'était autre chose qu'il fallait envisager, cette fois, le Français que j'étais se sentait à nouveau menacé par cette Allemagne qui cherchait noise à sa patrie en 1911, l'année d'Agadir, alors même qu'il venait de quitter le Levant où l'on sentait déjà la terre trembler sous les pieds.

Toutes ces pensées ne pouvaient que nourrir ma tristesse. Pour qui devais-je craindre le pire ? Pour la France ou pour la Hongrie ? La réponse allait être : pour les deux.

De toute façon, il fallait faire face. Je ne savais pas comment, mais il ne pouvait être question de se soumettre au destin, même adverse. Si j'avais pu jamais en douter, l'expérience de la vie hongroise m'avait confirmé qu'il valait mieux se battre jusqu'au bout. Il n'était pas digne d'un citoyen libre de prendre une autre résolution.

En visite

Je suis retourné à deux reprises en Hongrie, pour y passer chaque fois plusieurs semaines. Grâce à la gentillesse de l'administration du Collège, j'ai retrouvé chaque fois mon appartement familial et l'ambiance dans laquelle j'avais vécu toutes ces années. Et aussi repris le contact avec ceux de mes élèves qui n'avaient pas encore terminé leurs études. J'ai repassé des soirées prolongées tard dans la nuit avec Zoltán Gombocz dans son spacieux bureau, mais l'air n'y était plus bleu de la fumée de ses cigarettes, car un infarctus lui avait interdit le tabac, ce qui était pour lui une privation presque insupportable. Je reprenais, dans un air plus léger et en tout cas plus respirable, nos interminables entretiens dont je tirais tant de profit. J'ai eu aussi d'autres conversations avec mon éditeur et mes collaborateurs, car il fallait accélérer la rédaction du dictionnaire. Tout le monde sentait que les heures étaient comptées. La première fois, en 1932, j'ai été accompagné de mon épouse qui fit ainsi la connaissance du petit monde dans lequel j'avais évolué et dont elle remporta un souvenir inoubliable, comblée qu'elle fut de toutes les attentions qu'on eut pour elle partout où elle se montra. Certes, elle n'avait pas attendu cette expérience pour porter de la sympathie à tout ce qui venait de Hongrie. Bien des amis m'avaient, quand je rentrais en France pour y passer mes vacances, chargé de cadeaux qu'ils lui destinaient. Et puis, nous avions reçu des visites dans le petit village perdu entre les montagnes du Haut-Doubs, tout contre la frontière suisse. Jô y était venue en compagnie de son élève et amie Rose, la future comtesse Max Hoyos. Deux ans plus tard, elles étaient revenues, bientôt suivies de Gyergyai que nous avions accompagné, en franchissant la frontière, dans son excursion au village suisse de La Brévine, où André Gide avait séjourné

et aussi situé sa *Symphonie Pastorale*. Cela avait été une sorte de pèlerinage littéraire. Nous avons même apposé notre signature sur la carte postale que Gyergyai avait adressée à l'écrivain dont il avait traduit plusieurs ouvrages. En 1930, Joseph Balassa avait passé chez nous plusieurs jours et il en avait profité pour prendre contact avec les francs-maçons de la loge du Grand Orient de Pontarlier, qui lui avaient réservé une réception d'honneur.

L'été 1931, alors que je me préparais à prendre mon poste à Paris, mes collègues de Budapest m'avaient demandé de les représenter au Congrès International des Linguistes où je fis figure de délégué hongrois, parlant en leur nom. J'ai considéré cela comme un honneur.

En 1933, je suis revenu à Budapest, seul. Ce furent des semaines de travail acharné. Le temps pressait de plus en plus.

Cette fois encore, je fis le tour de mes amis et connaissances. Le premier volume du dictionnaire venait de sortir. Sa parution avait été considérée comme un événement. La presse avait publié de nombreux comptes rendus dont plusieurs avaient été signés de noms connus. Mes anciens collègues, Eckhardt en tête, m'avaient félicité. Et, comme je l'ai relaté déjà, l'officier de service au poste frontière de Hegyeshalom, à la vue de mon passeport, m'avait demandé si j'étais l'auteur du dictionnaire, à la suite de quoi il m'avait exprimé ses compliments et donné l'ordre à ses deux douaniers de ne pas ouvrir mes bagages.

J'avais eu tout juste le temps de me réinstaller dans mon appartement du Collège que Sophie Török m'avait prié de venir au chevet de Babits, pour la deuxième fois. Il désirait me voir. Je le trouvai cette fois très essoufflé, le visage creusé. Il avait l'air d'un grand malade. D'une voix à peine audible, il me posa des questions. Il voulait savoir cette fois encore ce qui se passait et se disait à Paris. Il me parut être en plein désarroi. Je compris que les événements des derniers mois l'avaient bouleversé. Hitler venait d'accéder à la Chancellerie du Reich. Qu'allait faire la France ? Le respect de la vérité me contraignit à lui dire qu'elle ne ferait rien. Je lui avouai que mon pays n'était pour ainsi dire plus gouverné. Les ministères se succédaient sans avoir eu le temps de rien entreprendre, à supposer qu'ils eussent quelque

envie de le faire. Les relations avec la Hongrie s'étaient quelque peu détendues. Nous avions consenti un prêt au gouvernement Károlyi qui venait de passer la main à celui de Gyula Gömbös. Mais, pour toute récompense, la Hongrie avait proclamé un moratoire. À la question : « les Français ont-ils peur de la guerre ? », ma réponse fut : « Non, ils n'y pensent tout simplement pas ». Par contre, la situation politique et sociale intérieure se détériorait. Le chômage avait fait sa réapparition. Les luttes sociales s'exacerbaient. Plus grave encore, une partie des intellectuels de droite, émoustillés par le spectacle de ce qui se passait en Allemagne, se déchaînaient contre la République. Ils étaient suivis par plusieurs grands organes de presse. Des ligues s'étaient constituées, tandis que d'autres passaient à l'action. On descendait dans la rue. J'avais assisté dans la cour de la Sorbonne à une intrusion des camelots du roi qui s'étaient jetés avec leurs cannes ferrées sur des étudiants de gauche. Babits me répondit que les choses allaient encore plus mal en Hongrie où une partie de l'opinion publique virait manifestement au fascisme. Gömbös était lié avec Mussolini et il ne manquerait pas de se rapprocher de Hitler dans l'espoir d'une intervention pour faire réviser le Traité de Trianon, d'une manière ou d'une autre. Mais sur un signe de Sophie Török je pris congé, ne voulant pas causer trop de fatigue au malade. Il me serra longuement la main et me dit en un souffle : « Cette fois, je vous dis adieu et non pas au revoir ». J'eus l'impression que je le laissai désespéré. C'est ce que me confirma son épouse en me raccompagnant. J'essayai sans trop d'espoir de la rassurer. Je lui dis qu'il fallait miser sur son courage, tout en pensant que l'Europe risquait de perdre en lui l'un de ses plus grands et plus purs poètes. Il devait toutefois se rétablir péniblement, sans jamais recouvrer sa pleine force, et survivre encore huit ans. La vision de cet homme allongé sur son petit lit étroit et dur comme tous les lits hongrois m'a souvent hanté. Une fois de plus, je repensai à Ady qui avait tant apprécié les moelleux lits français. On ne mourait pas à la douce quand on était hongrois.

Le « conseiller ministériel » Zoltán Magyary me demanda d'aller le voir, ce que je fis. J'avais remis à l'huissier ma nouvelle carte de visite. Quand j'entrai dans le bureau, Magyary la tenait entre

ses doigts. Il me fit tout de suite observer qu'aucune mention n'y figurait indiquant que j'enseignais le hongrois. Je lui répondis qu'il ne devait y voir aucune intention malveillante. La création de la chaire que j'occupais depuis deux ans avait été projetée bien avant, avant même la guerre. Elle avait été originellement destinée au regretté Robert Gauthiot et c'était parce qu'il était mort en 1917 que mes maîtres parisiens m'avaient fait quitter mes études germaniques pour m'occuper des langues finno-ougriennes qui ne comprenaient pas que le hongrois. Aussi bien avais-je commencé par le finnois et le lapon. Il n'existait donc aucun lien entre l'enseignement dont j'étais chargé désormais et la chaire qu'il avait voulu créer en Sorbonne. J'ajoutai que, du seul point de vue hongrois, il n'avait rien à regretter. La chaire de la Sorbonne n'aurait servi qu'à l'histoire des littératures comparées – ou tout ce qu'on aurait voulu, sauf à la diffusion de la langue hongroise. Ce qui s'était passé pour le russe était assez convaincant. La Sorbonne n'était pas équipée pour un véritable enseignement d'une langue comme le hongrois. La grande école dont je faisais désormais partie avait au contraire donné assez de preuves de son efficacité. Je terminai en lui disant que si cette chaire qu'il avait désirée avait été occupée par tel professeur de Debrecen dont le nom avait été souvent prononcé, c'eût été une vraie catastrophe. Sans broncher et sans rancune, il m'assura qu'il avait décidé de déléguer auprès de moi un répétiteur de hongrois à temps complet. Il estimait que Léopold Müller (qui n'avait pas encore été invité à hongariser son nom en Molnos) ne pouvait pas consacrer assez de temps à mon service, car l'Institut Hongrois de Paris dont il était le directeur devait développer davantage d'activités. Il me demanda de désigner moi-même qui je désirais avoir comme assistant. Je lui proposai de m'envoyer mon ancien élève László Gáldi²⁰⁷, ce qu'il accepta.

²⁰⁷ László Gáldi (1910-1974), linguiste, historien de la littérature. Il fut professeur au Collège Eötvös et à l'Université de Debrecen. Ses recherches portèrent essentiellement sur l'histoire des langues romanes et française, la latinité médiévale, les relations culturelles hungaro-roumaines, l'histoire des dictionnaires et des questions prosodiques et stylistiques.

Comme l'année précédente, j'étais allé dès mon arrivée à la Légation présenter mes devoirs à notre ministre. J'avais surpris de Vienne dans un véritable accès de fureur. Il m'entretint d'abord de l'affaire de l'emprunt dont il avait prévu qu'il ne serait jamais remboursé. Il en avait averti à temps le Département, mais le ministre Pierre Flandin n'avait tenu aucun compte de sa démarche. Il expliquait cela par une sombre histoire de commissions payées sous le manteau. Et puis, il y avait une affaire qui lui paraissait aussi très déplaisante : un personnage douteux était venu proposer aux optants hongrois de Transylvanie de leur racheter leurs titres de créance que le gouvernement roumain s'obstinait à ne pas honorer. Il s'agissait d'un certain nombre de seigneurs terriens, aristocrates ou membres de la haute noblesse, dont les biens avaient été confisqués, puisqu'ils avaient opté pour la nationalité hongroise après le Traité de Trianon. L'opération proposée n'avait pas inspiré confiance aux intéressés. Ils avaient demandé au gouvernement hongrois de faire procéder à une enquête. Ce qui compliquait la chose était que le personnage suspect auquel ils avaient affaire s'était présenté au préfet de police de Budapest avec une lettre du préfet de police Jean Chiappe, le recommandant chaudement. Il faut dire que Chiappe avait fait un voyage en Hongrie, alors que j'étais encore en poste à Budapest. Il avait été l'hôte du préfet Ferenczi. Il était venu, flanqué de son épouse, une grosse femme sans charme ni élégance, et d'une fringante compagne qui se faisait passer pour une cantatrice et se prévalait du pseudonyme quelque peu présomptueux de Gloria Victrix. Le débarquement de ce trio avait agacé de Vienne, car Chiappe n'avait pas même pris la précaution de se faire annoncer par l'entremise du Département. En ce qui me concernait, Chiappe m'avait fait une détestable impression avec sa morgue et ses façons arrogantes. Mais je m'étais dit que c'était peut-être de ma part l'effet d'une sorte de prévention. Il passait pour très réactionnaire et s'était montré très brutal lors des grèves qui avaient éclaté à Paris. Sa police s'était distinguée par ses violences. Il est inutile d'ajouter qu'on ne l'aimait pas à gauche. Mais de Vienne avait aussi une autre raison d'être de mauvaise humeur. Il allait être mis à la retraite sans être promu ambassadeur. Enfin, il était inquiet de

ce qui se passait en Europe centrale. Sa politique de détente des relations avec la Hongrie allait être remise en question. S'il avait vu sans déplaisir aucun son beau-frère von Papen évincé de la Chancellerie du Reich, son remplaçant lui plaisait moins encore. C'était, comme on sait, Adolf Hitler.

Il m'avoua aussi qu'il se sentait moins sûr depuis qu'il ne m'avait plus auprès de lui pour l'informer. Il ne pouvait pas se fier aux collaborateurs hongrois ou demi-hongrois auxquels il était contraint de recourir. Les uns ne s'intéressaient pas à la politique et les autres pacifisaient plus ou moins avec le régime, lequel, surtout depuis l'arrivée au pouvoir de Gömbös, prenait une teinte qui lui déplaisait. Par ailleurs, on sentait que la colère bouillait chez les paysans, les ouvriers et les intellectuels libéraux, mais les hommes au pouvoir ne reculeraient devant rien pour maintenir à tout prix leur emprise. La moindre velléité de révolte ou même seulement d'insubordination serait réprimée sans merci. Déjà, sous le gouvernement Jules Károlyi²⁰⁸, deux communistes clandestins avaient été pendus haut et court. Certes, de Vienne était très réactionnaire, mais pas au point d'admettre de tels procédés. Un délit d'opinion n'exigeait tout de même pas la peine capitale. Partout la police fouinait sans arrêt, aidée par des délateurs de toutes sortes. Son action créait un climat de suspicion et d'inquiétude qui devenait insupportable. Cela rappelait la terreur blanche qui avait suivi l'installation du régime que le ministre appelait le régime Horthy et que ses adversaires appelaient, comme on l'a déjà lu, le *kurzus*. Seulement, cette fois, la conjoncture n'était plus la même. Le fascisme s'était installé solidement en Italie, le nazisme venait de l'emporter en Allemagne. Entre-temps, une sorte de fascisme s'était établi en Roumanie où sévissait la Garde de Fer²⁰⁹ et la Yougoslavie vivait sous une dictature qui ne valait pas mieux. Il n'y avait plus que la Tchécoslovaquie et l'Autriche qui avaient échappé à la contagion,

²⁰⁸ Gyula Károlyi, comte (1871-1947), premier ministre de la Hongrie entre 1931 et 1932.

²⁰⁹ Garde de Fer : organisation nationaliste roumaine entre 1927 et le début de la Seconde Guerre mondiale.

mais si l'ordre régnait à Prague, la tension était très forte à Vienne où la social-démocratie avait de la peine à défendre ses positions. En outre, la crise économique et financière ébranlait tout. Tel était le tableau que de Vienne m'avait dessiné. Ce que j'avais pu savoir de mon côté ne pouvait qu'en confirmer la justesse.

Un soir que j'avais été invité chez les Benedek, j'eus la surprise d'y trouver trois membres importants du parti social-démocrate hongrois. L'un était celui qui passait pour être son chef, Károly Peyer²¹⁰. Les deux autres étaient une femme dont j'avais souvent entendu parler : Anna Kéthly²¹¹, et un homme fort distingué dont je n'ai pas retenu le nom. Ils désiraient me mettre au courant de ce qui se passait et me demander si je pouvais faire savoir aux camarades français qu'il faudrait à tout prix amener la Deuxième Internationale à proposer la révision des Traités de Versailles et de Trianon. Ce serait le seul moyen de lutter contre le fascisme, notamment en Allemagne. Je me déclarai prêt à le faire et les priai de m'y aider en me remettant une déclaration écrite. Je la soumettrai à la Fédération de la Seine de la SFIO ainsi qu'à la Fédération du Doubs, pour laquelle je travaillais tous les étés depuis plusieurs années. Je demanderais d'autre part à mon ami et collaborateur Maxime Beaufort d'intervenir de son côté auprès de la Fédération de l'Yonne dont il faisait partie et où il était très écouté.

Le temps passait vite, trop vite. Il me fallut rallier Paris pour la rentrée des cours qui avait lieu le second lundi de novembre. Zoltán Gombocz m'invita la veille du départ à déjeuner au Gellért. Il avait

²¹⁰ Károly Peyer (1881-1956), homme politique social-démocrate, un des chefs de file du mouvement démocratique social et syndical en Hongrie pendant l'entre-deux-guerres. Opposé à la démocratie populaire dès 1945, il doit fuir la prison en émigrant aux États-Unis. En 1956, il meurt au surlendemain de la révolution hongroise au moment où il apprend la nouvelle.

²¹¹ Anna Kéthly (1889-1976), femme politique social-démocrate hongroise, seconde femme à être élue représentante à l'Assemblée Nationale hongroise. En 1948, elle fut exclue du parti et de l'Assemblée et emprisonnée deux ans plus tard pour ne retrouver la liberté qu'en 1955. En raison de sa participation active dans le gouvernement d'Imre Nagy en 1956, après la chute de la révolution, elle reste en exil jusqu'à la fin de sa vie.

été frappé, on le sait, d'un infarctus quelques mois auparavant, à la suite de quoi il avait été contraint de cesser de fumer : je n'étais pas sûr qu'il l'eût fait. Nous eûmes un long entretien au cours duquel il me dit, comme je l'ai relaté ailleurs : « Nous comptons sur vous. Soyez là-bas notre sentinelle avancée. » Je lui avais répondu : « Vous pouvez être sûr de moi, mais je crains d'être plutôt une sentinelle perdue ».

Je repris le train le lendemain soir. La nuit était vite tombée, la ville avait allumé toutes ses lumières. J'ai écrit dans *Découverte de la Hongrie* quel sentiment j'ai éprouvé à ce moment. Je ne peux que reproduire ce que j'y ai exprimé. Les paroles publiées en 1937 avaient été écrites en 1934. Elles ne reflètent donc pas ce qui a pu être senti après coup, avec le recul des années. Les voici :

« Ce qui caractérise au suprême degré la vie hongroise, c'est la domination du spirituel, jusqu'à faire prévaloir le rêve sur la réalité. Je ne crois pas qu'aucune nation ait jamais entretenu une civilisation aussi fastueuse avec des ressources matérielles aussi pauvres. C'est pourquoi Budapest continue à briller des ses lumières aux yeux du voyageur qui l'admire à l'arrivée.

Mais le voyageur qui la quitte après y avoir laissé une partie de son destin, celui-là ne voit pas les lumières de la ville s'éloigner sans que son cœur se serre. Il ne peut pas ne pas se demander combien de temps elles brilleront encore au ciel inquiet de l'Europe centrale.

Car si jamais leur flamboiement venait à s'éteindre, les ténèbres qui se reformeraient au-dessus de ce foyer de clarté seraient si épaisses qu'elles formeraient un trou noir, un gouffre d'obscurité dont la noirceur ternirait l'éclat de la civilisation européenne tout entière. »

J'ignore quel pressentiment m'avait dicté ces lignes. Je ne devais revoir la Hongrie et sa capitale qu'en 1964. En 1934, j'ai été requis comme interprète-expert dans l'affaire d'espionnage dite de Lydia Stahl. En 1935, année où fut célébré le tricentenaire de l'université fondée d'abord à Nagyszombat puis transférée à Pest, je ne fus pas invité aux solennités auxquelles avaient pourtant été conviés plusieurs universitaires français parmi lesquels le grand russe Paul Boyer qui était alors l'administrateur de l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes, le doyen de la Faculté des Lettres de Paris, etc.

Ils refusèrent presque tous de s'y rendre, scandalisés qu'ils étaient par le traitement qui m'était infligé. Ils ne voulaient pas figurer là où je ne serais pas présent. J'avais été considéré comme indésirable. En cette occasion d'ailleurs, le recteur de l'université de Budapest avait fait du zèle. Je reçus en effet, peu après, les excuses du ministre de Hongrie à Paris. Il n'empêche que le lien s'était rompu. Cet incident ne changea rien à mes rapports personnels avec la nation hongroise. Le second volume du dictionnaire parut en septembre 1937. Il n'était que temps. J'étais déjà devenu la sentinelle perdue.

Mais à l'heure des périls, j'allais être secouru. La nation hongroise ne m'oublierait pas. Et parmi les premiers de ses fils à venir me sauver, il y aurait, aux côtés du ministre de Finlande, le professeur Holma, le nouveau ministre de Hongrie à Vichy, le comte Bessenyei, descendant du rénovateur de la littérature hongroise auquel j'avais si souvent pensé après avoir logé dans le palais de la Garde hongroise à Vienne, peut-être dans la même chambre, sous le même toit...

Lorsque ma vie serait en danger, des Hongrois me défendraient. Ils ne seraient pas les seuls, puisque mes amis finlandais le feraient aussi, mais ce sont eux qui feraient le plus. Et, associés, ils me sauveraient. Ma mère alors, qui n'avait jamais oublié son passage à Budapest, en l'an de grâce 1900, y verrait l'intervention de la Providence et prierait de toute son âme pour la Hongrie. D'autres penseront que le destin, mon destin, m'avait plus particulièrement attaché au destin hongrois, le beau, le grand, le tragique destin hongrois.

Conclusion

Nehéz, halálos is sokszor, magyarnak lenni, de megéri.
(Csurka István, *Élet és Irodalom*, 1984.2.24)

« Il est difficile, bien des fois même mortel, d'être Hongrois, mais cela le vaut. »

(Étienne Csurka, *Vie et Littérature*, 24.2.1984)

Allocution de bienvenue (20 avril 1964)

Monsieur le Professeur,

C'est avec une affection particulière que je vous souhaite la bienvenue au nom des membres du Collège Eötvös. Nous tous, Collégiens d'aujourd'hui, saluons dans ce cercle les anciens, élèves ou professeurs, avec joie.

Avec joie car l'expérience nous montre que ceux qui ont fait leurs études ou qui ont enseigné entre ces murs cherchent l'occasion d'y retourner pour évoquer le passé mais également pour voir comment est et comment travaille la nouvelle génération.

Monsieur le Professeur, vous aurez été impatient de revoir le Collège dans lequel vous avez enseigné pendant sept ans. Retrouver vos anciens élèves et mesurer le résultat de ces sept années de travail sur les résultats obtenus par vos élèves mêmes devait être une expérience unique.

Je souligne encore : c'est pour nous tous une joie particulière que de vous accueillir au Collège, Monsieur le Professeur. Et j'ai l'impression que vous n'avez même pas besoin d'être guidé entre ces murs et qu'une présentation détaillée ne vous est pas nécessaire. Nous souhaitons vivement que vous vous sentiez comme chez vous au Collège tout comme il y a 35 ans. J'espère que nous pourrons donner à Monsieur le Professeur les preuves de notre respect le plus sincère et d'une considération particulière. Je crois pouvoir affirmer au nom de tous que cette rencontre reste pour nous un moment inoubliable. Car nous pouvons désormais dire : Monsieur le Professeur Sauvageot est, à nouveau, passé chez nous, il est venu nous voir chez nous.

Jenő Kiss

étudiant en lettres en III^e année

(Allocution de bienvenue prononcée dans la grande salle du Collège Eötvös.)



Aurélien Sauvageot au Collège Eötvös (le 20 avril 1964), avec son épouse et Imre Szabics à sa droite et les professeurs Géza Bárczi et Lajos Ligeti à sa gauche. Derrière lui, Lajos Nyírő, historien de la littérature et István Sinkovits, professeur d'histoire, doyen de la Faculté des Lettres, à l'arrière-plan des étudiants du Collège

Postface

En 1931, alors qu'Aurélien Sauvageot fait ses adieux à la Hongrie, Zoltán Gombocz le désigne comme « la sentinelle avancée » de la culture hongroise. Il y a un demi-siècle aujourd'hui, Aurélien Sauvageot revenait en Hongrie à l'Université ELTE et au Collège Eötvös József pour y être reçu *doctor honoris causa*.

Toute sa vie, il est resté fidèle à la mission culturelle qu'il avait déjà fait sienne à Budapest, dans la deuxième moitié des années 20, malgré des circonstances diplomatiques peu favorables.

C'était lui qui insistait sans relâche sur la nécessité de la création d'un institut culturel dans la capitale hongroise, destiné à promouvoir les relations franco-hongroises. Il créa ainsi, du moins en idée, l'Institut Français de Budapest. Exemple rare et d'autant plus cher à nos yeux, il s'efforce, tout en étant étranger, de comprendre ce qui fait l'originalité culturelle hongroise. L'enthousiasme sincère qui l'emporte sur des reproches légitimes et le témoignage de reconnaissance de Sauvageot nous font battre le cœur en lisant ses *Souvenirs*.

Le Collège n'a jamais oublié son illustre lecteur : les mots de bienvenue prononcés lors de son retour en 1964 et reproduits dans ce volume avec la photo prise à cette même occasion en sont la preuve. En 2011, l'anniversaire de la mort de ce linguiste et éminent chercheur de la poésie d'Ady a été commémoré par le Collège dans le cadre d'une journée d'étude scientifique. Une plaque commémorative a ensuite été posée au Collège. Son Excellence M. René Roudaut, ambassadeur de France en Hongrie ainsi que M. François Laquière, directeur de l'Institut Français de Budapest ont bien voulu participer à ces festivités mais aussi contribuer au volume *Notre sentinelle avancée* (Collège Eötvös József ELTE, 2012).

La réédition des *Souvenirs* d'Aurélien Sauvageot réalisée dans le cadre d'un projet commun du Collège Eötvös et de l'Institut Français a une valeur symbolique à plusieurs titres : tout d'abord, elle est

significative de l'engagement des membres du Collège vis-à-vis de la culture française — une douzaine d'étudiants et de professeurs ont travaillé sur la préparation scientifique de cette réédition. Elle est également représentative d'une activité de recherche et d'enseignement toujours prête à explorer de nouveaux chemins — un environnement sémantique d'assistance à l'édition a été développé par nos collègues informaticiens — mais aussi du lien particulier qui nous unit à l'École Normale Supérieure à travers la préface écrite par le père Armogathe. Enfin et tout particulièrement, elle symbolise la coopération constante et la profonde communauté intellectuelle entre l'Institut Français et le Collège.

Je souhaite vivement que la présente édition rappelle à nos compatriotes qu'il y a eu et qu'il y a même aujourd'hui aussi bien des Français que des Hongrois qui se tournent les uns vers les autres à cœur ouvert et s'adressent des paroles de respect et d'estime mutuels. J'espère en même temps voir le nombre des personnes qui adopteront cette mentalité augmenter, tout particulièrement grâce au « Sónvágó ».

László Horváth

directeur

Collège Eötvös József ELTE



L'initiative du Collegium Eötvös de republier *Les Souvenirs de ma vie hongroise* d'Aurélien Sauvageot est une preuve de la reconnaissance émouvante que manifestent les Hongrois à l'égard du linguiste français. Alors que beaucoup d'artistes et d'intellectuels de ce pays ressentent un attrait et un intérêt profond pour la culture française, ils ont dans le même temps l'impression que l'attitude des Français vis-à-vis de la Hongrie est souvent marquée par l'ignorance, l'indifférence, voire une certaine méfiance. Il faut reconnaître honnêtement que cette impression n'est pas complètement infondée, hormis de rares périodes

historiques privilégiées (1848, 1956). Ou quelques personnalités d'exception, au premier rang desquelles figure Aurélien Sauvageot.

De fait, Sauvageot n'a pas été seulement un grand linguiste, spécialiste des langues finno-ougriennes. Il a su utiliser sa maîtrise en profondeur de la langue hongroise pour explorer la littérature, la culture, l'histoire, voire la sociologie d'un pays très mal connu en France. En plus de l'acuité de ses observations, il a su aussi trouver un juste équilibre entre l'empathie, voire l'enthousiasme avec son objet d'étude, le « monde hongrois », et la distance critique qui lui interdit de tomber dans la complaisance. Aujourd'hui encore, ses « Souvenirs de ma vie hongroise » restent une excellente introduction à la Hongrie pour le lecteur francophone.

C'est pourquoi l'Institut Français de Budapest a été heureux de s'associer au projet du Collegium Eötvös de rééditer cet ouvrage dont l'édition originale publiée par Corvina à Budapest en 1988 était devenue introuvable. Cette publication a également le mérite de rappeler le lien qui unit le Collegium Eötvös avec l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, puisque c'est dans le cadre des échanges entre ces deux institutions que Sauvageot est venu pour la première fois en Hongrie. Grâce à l'engagement personnel de M. László Horváth, directeur du Collegium et de ses collaborateurs, la coopération entre cet établissement et l'École Normale supérieure a bénéficié ces dernières années d'un nouvel élan auquel l'Institut Français de Budapest a bien volontiers apporté son concours.

Enfin, je voudrais remercier ici tous ceux qui se sont mobilisés pour rendre possible la republication de ce livre : en premier lieu László Horváth mais aussi Brigitta Vargyas, Emese Egedi-Kovács, Arnaud Prêtre et Jean-Robert Armogathe. Grâce à eux, un texte important dans l'histoire des relations entre la France et la Hongrie est de nouveau disponible pour les lecteurs hongrois et français.

François Laquière
Conseiller de coopération et d'action culturelle
de l'Ambassade de France en Hongrie
Directeur de l'Institut Français de Budapest

